

ALMANACH

DE LA

QUESTION SOCIALE

(ILLUSTRÉ)

Pour 1897

REVUE ANNUELLE DU SOCIALISME INTERNATIONAL

(septième année)

*Rédigée par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite
de la littérature contemporaine*

Sous la Direction de P. ARGYRIADÈS.

L'Almanach est chose plus
grave que ne le croient les
esprits futiles.

MICHELET.



PARIS

A L'ADMINISTRATION DE LA « QUESTION SOCIALE »

5, Boulevard Saint-Michel

Dépôt général : chez BOULINIER, 19, Boulevard Saint-Michel

EN VENTE DANS TOUTES LES GARES

WALTER CRANE



AN ENGLISH TRIBUTE TO THE FRENCH COMMUNE
DEDICATED TO THE WORKERS
OF BOTH COUNTRIES

Hommage des Anglais à la Commune de Paris

Dédié aux travailleurs des deux pays : France et Angleterre.

AVANT-PROPOS

Nous croyons que l'Almanach de cette année ne le cédera en rien aux précédents. Nous lui avons apporté le plus de soins qu'il nous a été possible, afin qu'il soit digne de la cause dont il est le champion, et certes nous ne regrettons pas les sacrifices auxquels nous nous exposons tous les ans pour cette œuvre de propagande, car nous croyons rendre service à l'idée émancipatrice des hommes à laquelle nous avons voué notre existence.

Au point de vue de la rédaction, nous ne croyons pas que les socialistes — quels qu'ils soient — puissent trouver à redire, car nous avons gardé notre impartialité habituelle à l'égard de toutes les écoles.

Toutefois, nous ne pouvions pas ne pas faire place à la critique courtoise sur certains points controversés. Cela, d'ailleurs, est utile dans l'intérêt de l'idée même.

Mais comme on le verra, c'est contre l'armée capitaliste que font feu les tirailleurs de l'armée socialiste unis ici en un bataillon compact, et c'est l'épouvantable fléau qui a nom la misère humaine qu'ils attaquent; cette misère qui n'est pas déterminée comme autrefois par des causes physiques et naturelles, mais par des causes factices et occasionnelles, car elle naît de la surabondance même des richesses.

C'est ce que notre Almanach a le mérite de démontrer par les études qu'il contient. Par ces démonstrations multipliées et répétées sous différentes formes, on arrivera à décider les hommes à mettre de l'ordre dans la production afin d'étouffer le capitalisme, ce monstre hideux qui est la cause de tant de malheurs, de douleurs et de crimes.

P. ARGYRIADÈS.

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1897

Année 6610 De la période julienne.

- 2673 Des Olympiades, ou la 1^{re} année de la 66^ge Olympiade commence en juillet 1897, en fixant l'ère des Olympiades 775 ans et demi avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.
- 2650 De la fondation de Rome, selon Varron.
- 2644 Depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
- 1897 Du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 314 ans; elle commence le vendredi 1^{er} janvier.
- 1897 Du calendrier julien ou russe, commence 12 jours plus tard, le mercredi 13 janvier.
- 105 Du calendrier républicain français, commence le mardi 22 septembre 1896, et l'année 105 commence le mercredi 22 septembre 1897.
- 25 Du calendrier socialiste, commence le vendredi 20 mars 1896, et l'année 26 commence le samedi 20 mars 1897 (1).
- 5657 De l'ère des Juifs; commence le mardi 8 septembre 1896 et l'année 5658 commence le lundi 27 septembre 1897.
- 1314 De l'hégire, calendrier turc, commence le vendredi 12 juin 1896 et l'année 1315 commence le mercredi 2 juin 1897, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'Art de vérifier les dates.

ÉCLIPSES

Il y aura en 1897 deux éclipses de soleil.

1. Eclipse annulaire de soleil, le 1^{er} février 1897, invisible à Paris.
2. Eclipse annulaire de soleil, le 29 juillet 1897, invisible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL.		AN 1897 du CALENDRIER GREGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 25 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JANVIER	NIVOSE	NIVOSE	
7 56	4 42	1 V	12 Argile	18 tridi	1642 Newton.
7 36	4 43	2 S	13 Ardoise	19 quartidi	1800 Naissance de H. Heine.
7 56	4 44	3 D	14 Grès	20 <i>quintidi</i>	Les Gracques.
7 56	4 45	4 L	15 <i>Lapin</i>	21 primidi	1885 Mort de P. Tkatcheff.
7 56	4 46	5 M	16 Silex	22 duodi	Spartacus.
7 55	4 47	6 M	17 Marne	23 tridi	Pythagore.
7 55	4 48	7 J	18 Pierre à chaux	24 quartidi	1878 Mort de F.-V. Raspail.
7 55	4 20	8 V	19 Marbre	25 <i>quintidi</i>	Epicure.
7 54	4 21	9 S	20 VAN	26 primidi	Lucrèce.
7 54	4 22	10 D	21 Pierre à plâtre	27 duodi	Platon, 1 ^{er} communiste.
7 53	4 23	11 L	22 Sol	28 tridi	Anaxagore.
7 53	4 25	12 M	23 Fer	29 quartidi	1846 Mort de Troncin.
7 52	4 26	13 M	24 Cuivre.	30 <i>quintidi</i>	1881 Mort de Theisz.
				PLUVIOSE	
7 52	4 27	14 J	25 <i>Chat</i>	1 primidi	Eschyle.
7 51	4 29	15 V	26 Etain	2 duodi	1808 Naissance de Proudhon.
7 50	4 30	16 S	27 Plomb	3 tridi	Solon.
7 49	4 32	17 D	28 Zinc	4 quartidi	Lycurgue.
7 49	4 33	18 L	29 Mercure	5 <i>quintidi</i>	Zoroastre.
7 48	4 35	19 M	30 CRIBLE	6 primidi	1865 Mort de Proudhon.
			PLUVIOSE		
7 47	4 36	20 M	1 Lauréole	7 duodi	1737-1814 Bernardine de St-Pier.
7 46	4 38	21 J	2 Mousse	8 tridi	Mort de Herten. — Exécution de Louis XVI.
7 45	4 39	22 V	3 Fragon	9 quartidi	1536 Supp. de J. de Leyde.
7 44	4 41	23 S	4 Perce-neige	10 <i>quintidi</i>	Rubelais.
7 43	4 42	24 D	5 <i>Taurcau</i>	11 primidi	1878 Vera Zissoulitch tire sur Trépoff.
7 42	4 44	25 L	6 Laur-Thym	12 duodi	Confucius.
7 41	4 46	26 M	7 Amadouvier	13 tridi	Papinien.
7 39	4 47	27 M	8 Mezerdon	14 quartidi	Lucain.
7 38	4 49	28 J	9 Peuplier	15 <i>quintidi</i>	1878 Ouv. du Cong. de Lyon.
7 37	4 50	29 V	10 Corvèze	16 primidi	1778-1851 Holingbroke.
7 36	4 52	30 S	11 Ellébore	17 duodi	1592 Mort de Montaigne.
7 34	4 54	31 D	12 Brocoli	18 tridi	1530-1562 La Boétie.

Phases lunaires.

N. L. le 2, à 6 h. 43 soir.
P. Q. le 10, à 9 h. 55 matin.

P. L. le 18, à 8 h. 26 matin.
D. Q. le 25, à 8 h. 48 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 25 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	FEVRIER	PLUVIOSE	PLUVIOSE	
7 33	4 53	1 L	13 Laurier	19 quartidi	Jornélie, mère des Gracques.
7 32	4 57	2 M	14 Avelinier	20 <i>quintidi</i>	1798-1874 Michélet.
7 30	4 59	3 M	15 <i>Vache</i>	21 primidi	1848 49 Icaricns s'embarquent au Havre, pour le Texas.
7 29	5	4 J	16 Buis	22 duodi	Condamnation de Myschkine.
7 27	5 2	5 V	17 Lichen	23 tridi	1619 Supplice de Vanini.
7 26	5 4	6 S	18 If	24 quartidi	Lucien.
7 24	5 5	7 D	19 Pulmonairo	25 <i>quintidi</i>	Supplice de Reinsdorf et Kuch- ler.
7 23	5 7	8 L	20 SERPETTE	26 primidi	1524-1579 Camoëns.
7 21	5 9	9 M	21 Thlaspi	27 duodi	1788-1860 Shopenhaüer.
7 19	5 10	10 M	22 Thymété	28 tridi	1755 Mort de Montesquieu.
7 18	5 12	11 J	23 Chiendent	29 quartidi	1650 Mort de Descartes.
7 16	5 14	12 V	24 Trainasse	30 <i>quintidi</i>	1647-1706 Bayle.
				VENTOSE	
7 14	5 15	13 S	25 <i>Lièvre</i>	1 primidi	1882 Mort de Jessa Helfmann. 1885 Mort de Jules Vallès.
7 13	5 17	14 D	26 Guède	2 duodi	Julien l'apô-tit.
7 11	5 19	15 L	27 Noisetier	3 tridi	1564 Naissance de Galilée.
7 9	5 20	16 M	28 Cyclamen	4 quartidi	Pyrrhon.
7 8	5 22	17 M	29 Chéloïdine	5 <i>quintidi</i>	1600 Supplice de J. Bruno.
7 6	5 24	18 J	30 TRAINASSE	6 primidi	1563 Michet-Ange.
			VENTOSE		
7 4	5 25	19 V	1 Tussillage	7 duodi	1584-1656 M. Molé.
7 2	5 27	20 S	2 Cornouiller	8 tridi	1694 Naissance de Voltaire.
7	5 28	21 D	3 Violier	9 quartidi	Victor Considérant.
6 58	5 30	22 L	4 Troëne	10 <i>quintidi</i>	Brutus.
6 56	5 31	23 M	5 <i>Bouc</i>	11 primidi	Cassius.
6 55	5 33	24 M	6 Asaret	12 duodi	1468 Mort de Gutenberg.
6 53	5 35	25 J	7 Alaterno	13 tridi	Fête du suffrage universel.
6 51	5 36	26 V	8 Violette	14 quartidi	Tacite.
6 49	5 38	27 S	9 Marceau	15 <i>quintidi</i>	1854 Mort de Lamennais.
6 47	5 40	28 D	10 BÈCHE	16 primidi	Darvin.

Phases lunaires.

N. L. le 1, à 8 h. 23 matin.
P. Q. le 9, à 7 h. 35 soir.

P. L. le 16, à 10 h. 20 soir.
D. Q. le 23, à 3 h. 53 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 25 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
<i>h. m.</i>	<i>h. m.</i>	MARS	VENTOSE	VENTOSE	
6 45	5 41	1 L	11 Narcisse	17 duodi	1854 M. et M ^{me} Gamond.
6 43	5 43	2 M	12 Orme	18 tridi	1792-1822 Shelley.
6 41	5 44	3 M	13 Pometerre	19 quartidi	1654-1722 M ^{me} Dacier.
6 39	5 46	4 J	14 Velar	20 quintidi	1544-1603 Charron.
6 37	5 48	5 V	15 Chèvre	21 primidi	1749 Freret.
6 35	5 49	6 S	16 Épinards	22 duodi	1866 Proc. de l'Int. des trav.
6 33	5 51	7 D	17 Doronic	23 tridi	1879 Exécution de Knoop.
6 31	5 52	8 L	18 Mouron	24 quartidi	1888 Mort de Brinslein.
6 29	5 54	9 M	19 Cerfeuil	25 quintidi	1762 Supplice de Calas.
6 27	5 55	10 M	20 CORDEAU	26 primidi	1872 M. et de Mazzini.
6 25	5 57	11 J	21 Mandragore	27 duodi	1554-1586 Sidney.
6 23	5 58	12 V	22 Persil	28 tridi	1560 1644 Sully.
6 20	6 0	13 S	23 Cochlearia	29 quartidi	1881 Exéc. du tzar Alex. II.
6 18	6 2	14 D	24 Paquerette	30 quintidi	1883 Mort de Karl Marx.
6 16	6 3	15 L	25 Thon	31 primidi	1313 1415 Jean Huss.
6 14	6 5	16 M	26 Pissenlit	32 duodi	1873 Cong. soc. de Bologne.
6 12	6 6	17 M	27 Silvie	33 tridi	1849 Suppl. de Daix et Lehr.
6 10	6 8	18 J	28 C. pillaire	34 quartidi	1871 Commune de Paris.
6 8	6 9	19 V	29 Frêne	35 quintidi	1888 Cong. de la Libre-Pensée à Ouz.
6 6	6 11	20 S	30 PLANTOIR	AN 26	
			GERMINAL	GERMINAL	
			1 Primevère	1 primidi	Fête de la Fraternité universelle.
6 4	6 12	21 D	2 Platane	2 duodi	Sup. de V. Brambosch et Jurkov.
6 2	6 14	22 L	3 Asperge	3 tridi	1632 1704 Locke.
5 59	6 15	23 M	4 Tulipe	4 quartidi	1819 Sand exéc. Kotzébue.
5 57	6 17	24 M	5 Poutte	5 quintidi	1794 Mort d'Anacharsis Clootz.
5 55	6 18	25 J	6 Batte	6 primidi	1672-1719 Addison.
5 53	6 20	26 V	7 Bouleau	7 duodi	Le curé Meslier.
5 51	6 21	27 S	8 Jonquille	8 tridi	1794 Mort de Condorcet.
5 49	6 23	28 D	9 Aulne	9 quartidi	Svétozar Markovitch.
5 47	6 24	29 L	10 Covoira	10 quintidi	1884 Congrès de R. nbaix.
5 45	6 26	30 M	11 Pervenche	11 primidi	1647-1714 Denis Papin.
5 43	6 27	31 M		12 duodi	1705-1781 Saurin auteur de <i>Spartacus</i> .

Phases lunaires.

N. L. le 3, à 0 h. 6 matin.
P. Q. le 11, à 3 h. 38 matin.

P. L. le 18, à 9 h. 37 soir.
D. Q. le 26, à 0 h. 9 matin.

LIVRES et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	AVRIL	GERMINAL	GERMINAL	
5 41	6 29	1 J	12 Charrue	13 tridi	1744 Naissance de Lamark.
5 38	6 30	2 V	13 Morille	14 quartidi	1874 Mort de Flourens.
5 36	6 31	3 S	14 Hêtre	15 quintidi	1871 Mort de Duval.
5 34	6 33	4 D	15 Abeille	16 primidi	1695 La Fontaine.
5 32	6 34	5 L	16 Laitue	17 duodi	1885 Ouverture du Congrès de Bruxelles.
5 30	6 36	6 M	17 Mélèze	18 tridi	1871 Mort de Bourgouin.
5 28	6 37	7 M	18 Cigüe	19 quaridi	1772 Naiss. de Ch. Fourrier.
5 26	6 39	8 J	19 Radis	20 quintidi	1834 Insurr. de la faim à Lyon.
5 24	6 40	9 V	20 Ruche	21 primi-li	1732-1807 Lalande.
5 22	6 42	10 S	21 Gainier	22 duodi	Ferdinand Gambon.
5 20	6 43	11 D	22 Romaine	23 tridi	1825 Naissance de Lassalle.
5 18	6 45	12 L	23 Maronnier	24 quartidi	1871 Mort de P. Leroux.
5 16	6 46	13 M	24 Roquette	25 quintidi	1834 Massacre de la rue Transnonain.
5 14	6 48	14 M	25 Pigeon	26 primidi	Emile Digeon.
5 12	6 49	15 J	26 Lilas	27 duodi	1881 Mort de S. Perowskaïa.
5 10	6 51	16 V	27 Anémone	28 tridi	1847 Exéc. prolét. à Buzançais
5 8	6 52	17 S	28 Pensée	29 quartidi	1790 Mort de Franklin.
5 6	6 54	18 D	29 Myrtille	30 quintidi	1763-1794 Chaumette.
5 4	6 55	19 L	30 GREFFOIR	FLOREÁL	
			FLOREÁL	1 primidi	1583-1645 Grotius.
5 2	6 57	20 M	1 Rose	2 duodi	Hérodote.
5 0	6 58	21 M	2 Chêne	3 tridi	1747-1827 Volta..
4 58	7 0	22 J	3 Fougère	4 quartidi	Aristarque.
4 57	7 1	23 V	4 Aubépine	5 quintidi	1785 Mort de Mably.
4 55	7 3	24 S	5 Rossignol	6 primidi	1547-1616 Cervantès.
4 53	7 4	25 D	6 Ancolie	7 duodi	1860 Ouv. du Cong. à Gand.
4 51	7 6	26 L	7 Muguet	8 tridi	1544-1395 Le Tasse.
4 49	7 7	27 M	8 Champignon	9 quartidi	1849 Condamn. de Lacollonge.
4 48	7 8	28 M	9 Hyacinthe	10 quintidi	Euclide.
4 46	7 10	29 J	10 RATEAU	11 primidi	1750-1803 Sylvain Maréchal.
4 44	7 11	30 V	11 Rhubarbe	12 duodi	1869 Mort de Thoré.

Phases lunaires.

N. L. le 4, à 4 h. 33 soir.

P. L. le 16, à 6 h. 34 soir.

P. Q. le 9, à 8 h. 36 matin.

D. Q. le 23, à 9 h. 57 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	MAI	FLORÉAL	FLORÉAL	
4 42	7 13	1 S	12 Sainfoin	13 tridi	Manifestation ouv. inter. Martyrs de Fourmes. Fête du travail.
4 44	7 14	2 D	13 Bâton d'or	14 quartidi	1818 Naiss. de Karl. Marx.
4 39	7 16	3 L	14 Chamérisier	15 <i>quintidi</i>	1867 Mort d'A. Delvaux.
4 37	7 17	4 M	15 <i>Ver à soie</i>	16 primidi	1681-1741 Rollin.
4 36	7 19	5 M	16 Consoude	17 duodi	Archimède
4 34	7 20	6 J	17 Pimprenelle	18 tridi	1715-1780 Condillac.
4 32	7 21	7 V	18 Corbaille d'or	19 quartidi	Socrate.
4 31	7 23	8 S	19 Arroche	20 <i>quintidi</i>	1632-1677 Spinoza.
4 29	7 24	9 D	20 Sarcloin	21 primidi	1805 Mort de Schiller.
4 28	7 26	10 L	21 Saticé	22 duodi	1536-1616 Du Harley.
4 26	7 27	11 M	22 Fritillaire	23 tridi	1707-1788 Buffon. Fête des parents.
4 25	7 28	12 M	23 Bourrache	24 quartidi	Homère.
4 24	7 30	13 J	24 Valériane	25 <i>quintidi</i>	1571-1630 Kepler.
4 22	7 31	14 V	25 <i>Carpe</i>	26 primidi	Exécution d'Ossinsky.
4 21	7 32	15 S	26 Fusain	27 duodi	F. Vidal. Manif. à Mars. en fav. de Jessa Heffmann. Le drap. rouge porté p. la cit. P. Miuk est arboré pour la 1 ^{re} fois en France depuis la Commune.
4 20	7 34	16 D	27 Civette	28 tridi	1802-1885 Victor Hugo.
4 18	7 35	17 L	28 Buglose	29 quartidi	Auguste Roussel.
4 17	7 36	18 M	29 Sénévé	30 <i>quintidi</i>	1803-1875 E. Quinet.
4 16	7 38	19 M	30 HOCLETTE	PRAIRIAL	1825 Mort de Saint Simon.
			PRAIRIAL	1 primidi	
4 15	7 39	20 J	1 Luzerne	2 duodi	1471 Naiss. d'Alb. Durer.
4 13	7 40	21 V	2 Hémerocalle	3 tridi	1566 Mort de Chr. Colomb.
4 12	7 41	22 S	3 T èse	4 quartidi	1639 Mort de Campanella.
4 11	7 42	23 D	4 Angélique	5 <i>quintidi</i>	1868 Procès de l'Internationale
4 10	7 44	24 L	5 <i>Conard</i>	6 primidi	1498 Mort de Savonarolo
4 9	7 45	25 M	6 Mélisse	7 duodi	1871 Martyrs de la Commune.
4 8	7 46	26 M	7 Fromental	8 tridi	1871 Mort de Delescluze.
4 7	7 47	27 J	8 Martagon	9 quartidi	1871 Mort de Millière.
4 7	7 48	28 V	9 Serp let	10 <i>quintidi</i>	1797 Mort de Babeuf et Darthé
4 6	7 49	29 S	10 FARLX	11 primidi	1871 Mort de Varin.
4 5	7 50	30 D	11 Fraise	12 duodi	1214-1294 Roger Bacon.
4 4	7 51	31 L	12 Bétouine	13 tridi	1813-1878 Claude Bernard.

Phases lunaires.

N. L. le 1, à 8 h 56 soir.

P. L. le 16, à 2 h. 01 matin.

P. Q. le 9, à 9 h. 46 soir.

D. Q. le 22, à 9 h. 44 soir.

N. L. le 31, à 0 h. 35.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL	
4 3	7 52	1 M	13 Pois	14 <i>quartidi</i>	1882 Mort de Garibaldi.
4 3	7 53	2 M	14 Acacia	15 <i>quintidi</i>	Fête des sciences. 1881 : Con- damn. des manif. du 15 mai : Paule Minck, Fava et docteur Susini.
4 2	7 54	3 J	15 <i>Caille</i>	16 <i>primidi</i>	1785-1837 Frédéric Sauvage.
4 1	7 55	4 V	16 Œillet	17 <i>duodi</i>	1752 1834 Jacquart.
4 0	7 56	5 S	17 Sureau	18 <i>tridi</i>	1732-1792 Arkwright.
4 0	7 57	6 D	18 Pavot	19 <i>quartidi</i>	1832 Insur. du cloître St-Merri.
4 0	7 58	7 L	19 Tilleul	20 <i>quintidi</i>	Hobbes.
4 0	7 58	8 M	20 Fougère	21 <i>primidi</i>	1809 Mort de Th. Payne.
3 59	7 59	9 M	21 Barbeau	22 <i>duodi</i>	1525 Mort de Geyer.
3 59	8 0	10 J	22 Camomille	23 <i>tridi</i>	1869 Fusill. de la Ricamarie.
3 59	8 0	11 V	23 Chèvre-feuille	24 <i>quartidi</i>	1499 1582 Bernard de Palissy.
3 58	8 1	12 S	24 Caille-lait	25 <i>quintidi</i>	Georges Duchêne.
3 58	8 2	13 D	25 <i>Tanche</i>	26 <i>primidi</i>	1803 1885 Toussenet.
3 58	8 2	14 L	26 Jasmin	27 <i>duodi</i>	Georges Avenel.
3 58	8 3	15 M	27 Verveine	28 <i>tridi</i>	1831 Mort de Wat-Tyler.
3 58	8 3	16 M	28 Thym	29 <i>quartidi</i>	C.-A. Rosetti.
3 58	8 4	17 J	29 Pivoine	30 <i>quintidi</i>	Sophocle.
				MESSIDOR	
3 58	8 4	18 V	30 Chanot	1 <i>primidi</i>	Théocrite.
			MESSIDOR		
3 58	8 4	19 S	1 Seigle	2 <i>duodi</i>	1782 Naissance de Lamennais.
3 58	8 4	20 D	2 Avoine	3 <i>tridi</i>	1882 Supplice de Paugatcheff.
3 58	8 5	21 L	3 Oignon	4 <i>quartidi</i>	1866 Mort de Buchez.
3 58	8 5	22 M	4 Véronique	5 <i>quintidi</i>	1810-1838 Ilégès. Moreau.
3 59	8 5	23 M	5 <i>Mulet</i>	6 <i>primidi</i>	1848 Insurrection dans Paris.
3 59	8 5	24 J	6 Romarin	7 <i>duodi</i>	1848 M. de Roguinard et Balval.
3 59	8 5	25 V	7 Concombre	8 <i>tridi</i>	1848 Mort de Laroque.
4 0	8 5	26 S	8 Echalotte	9 <i>quartidi</i>	1869 Mort de Barbès.
4 0	8 5	27 D	9 Absinthe	10 <i>quintidi</i>	Di-gène.
4 0	8 5	28 L	10 FACILLE	11 <i>primidi</i>	1863 Mort de J. Reynaud.
4 1	8 5	29 M	11 Coriandre	12 <i>duodi</i>	1878 Mort de Baudet Dalry.
4 2	8 5	30 M	12 Artichaut	13 <i>tridi</i>	1876 Mort de Bakounine.

Phases lunaires.

P. Q. le 7, à 7 h. 12 matin.
P. L. le 14, à 9 h. 41 matin.

D. Q. le 21, à 4 h. 33 matin.
N. L. le 29, à 3 h. 5 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	JUILLET	MESSIDOR	MESSIDOR	
4 28 5		1 J	13 Giroflée	14 quartidi	1775-1854 Schelling.
4 38 4		2 V	14 Lavande	15 quintidi	1869 Mort de Barraut.
4 38 4		3 S	15 Chamois	16 primidi	1778 Mort de J.-J. Rousseau.
4 48 4		4 D	16 Tabac	17 duodi	1759-1824 Schiller.
4 58 3		5 L	17 Groseille	18 tridi	Joseph Fontana.
4 68 3		6 M	18 Gesse	19 quartidi	1535 Supplice de Thomas Mo- rus.
4 68 2		7 M	19 Cerise	20 quintidi	1740-1785 Frères Mongolfiers.
4 78 2		8 J	20 Panc	21 primidi	1879 Proc. de l'Internat.
4 88 1		9 V	21 Menthe	22 duodi	1873 Insurrection d'Alcoy.
4 98 1		10 S	22 Cumin	23 tridi	Théop aste.
4 108 0		11 D	23 Haricot	24 quartidi	Epictète.
4 11 7 59		12 L	24 Orcanète	25 quintidi	1873 Insurrection de Cartha- gène.
4 12 7 59		13 M	25 Pintade	26 primidi	1877 Supplice de Bogoluboff.
4 13 7 58		14 M	26 Sauge	27 duodi	1789 Prise de la Bastille.
4 14 7 57		15 J	27 Ail	28 tridi	1793 Marat.
4 15 7 56		16 V	28 Vesce	29 quartidi	1832 Mort de Talabot.
4 16 7 55		17 S	29 Blé	30 quintidi	1857 Mort de Beranger.
4 17 7 54		18 D	30 CHALÉMIE	THERMIDOR	
				1 primidi	1746-1803 T. Louverture.
			THERMIDOR		
4 18 7 53		19 L	1 Epeautre	2 duodi	Vercingétorix.
4 19 7 52		20 M	2 Bouillon-Blanc	3 tridi	1623-1662 Pascal.
4 20 7 51		21 M	3 M Ion	4 quartidi	1892 Mort de Léon Cladel.
4 21 7 50		22 J	4 Ivraie	5 quintidi	1668-1747 Le Sage.
4 23 7 49		23 V	5 Bétier	6 primidi	1857 Mort de Car. Pisacane.
4 24 7 48		24 S	6 Prêle	7 duodi	Esupe.
4 25 7 47		25 D	7 Armoise	8 tridi	1564-1616 Shakespeare.
4 26 7 45		26 L	8 Carthame	9 quartidi	1737 1813 Parmentier.
4 28 7 44		27 M	9 Mûres	10 quintidi	Rigas Feraios.
4 29 7 43		28 M	10 Annosoin	11 primidi	Théodor Vladimirescu.
4 30 7 41		29 J	11 Panis	12 duodi	1784 Mort de Diderot.
4 31 7 40		30 V	12 Salicor	13 tridi	Virgile.
4 33 7 39		31 S	13 Abricot	14 quartidi	Craté.

Phases lunaires.

P. Q. le 7, à 4 h. 41 matin.
P. L. le 10, à 5 h. 2 soir.

D. Q. le 21, à 3 h. 18 soir.
N. L. le 29, à 4 h. 7 soir.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL.		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE PENSÉE
h. m.	h. m.	AOUT	THERMIDOR	THERMIDOR	
4 34	7 37	1 D	14 Basilic	15 <i>quintidi</i>	1842 Mort de V. d'Argent.
4 35	7 36	2 L	15 <i>Brdis</i>	16 primidi	Madame Ackermann.
4 37	7 34	3 M	16 Guimauve	17 duodi	1880 Mort de Félix Pyat.
4 38	7 33	4 M	17 Lin	18 tridi	1622-1673 Molière.
4 39	7 31	5 J	18 Amande	19 quartidi	1883 Mort d'Eudes. 1895 Mort d'Engels.
4 41	7 30	6 V	19 Gentiane	20 <i>quintidi</i>	1749-1791 Mir. beau.
4 42	7 28	7 S	20 ECLUSE	21 primidi	1849 Supplice d'E. Elsenhaus.
4 44	7 26	8 D	21 Carline	22 duodi	1764-1835 Bonnet de l'Isle. 1895 Mort de Thivrier.
4 45	7 25	9 L	22 Caprier	23 tridi	1889 Mort de Gagneur.
4 46	7 23	10 M	23 Lentille	24 quartidi	1707-1794 Danton.
4 48	7 22	11 M	24 Aunée	25 <i>quintidi</i>	1467-1536 Erasme.
4 49	7 20	12 J	25 <i>Loutre</i>	26 primidi	1888 Mort de Flotte.
4 50	7 18	13 V	26 Myrte	27 duodi	1889 Argyriadès plaide pour Mme S uhaïn qui, poussée par la misère, a tué ses 5 enfants. Périclès. 1688-1744 Pope.
4 52	7 16	14 S	27 Colza	28 tridi	1886 Procès du meeting du Château-d'Eau
4 53	7 14	15 D	28 Lupin	29 quartidi	1765-1815 Fulton.
4 55	7 13	16 L	29 Coton	30 <i>quintidi</i>	
4 56	7 11	17 M	30 MOULIN	FRUCTIDOR	1804-1876 George Sand.
			FRUCTIDOR	1 primidi	
4 58	7 9	18 M	1 Prune	2 duodi	1773-1842 S. de Simondi.
4 59	7 7	19 J	2 Millet	3 tridi	Condamnation de Testulat.
5 0	7 5	20 V	3 Lycopode	4 quartidi	1888 Congrès de Wyden.
5 2	7 3	21 S	4 Escourgeon	5 <i>quintidi</i>	1893 Mort de Pichio.
5 3	7 2	22 D	5 Saumon	6 primidi	1878 Procès cong. soc. de Paris.
5 5	7 0	23 L	6 Tubéreuse	7 duodi	1886 Confér. intern. ouvrière.
5 6	6 58	24 M	7 Suerion	8 tridi	1723 1790 Adam Smith.
5 7	6 56	25 M	8 Apocyn	9 quartidi	1727-1781 Turgot.
5 9	6 54	26 J	9 Réglisse	10 <i>quintidi</i>	1848 Condamn. de Racary.
5 10	6 52	27 V	10 ECHELLE	11 primidi	1837 Procès St Simoniens.
5 12	6 50	28 S	11 Pastèque	12 duodi	1619-1683 Colbert.
5 13	6 48	29 D	12 Fenouil	13 tridi	1871 Mort de Gustave Tridon.
5 14	6 46	30 L	13 Epine-Vinette	14 quartidi	1870 Cong. int. de Rouen.
5 16	7 44	31 M	14 Noix	15 <i>quintidi</i>	1874 Mort de Lassalle.

Phases lunaires.

P. Q. le 5, à 6 h. 34 soir.
P. L. le 12, à 2 h. 32 matin.

D. Q. le 19, à 8 h. 39 soir.
N. L. le 27, à 3 h. 38 matin.

LEVEES et COCCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 105 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	
5 17	6 42	1 M	15 <i>Traite</i>	16 primidi	1867 Cong. int. de Lausanne.
5 19	6 40	2 J	16 Citron	17 duodi	1872 Cong. int. de La Haye.
5 20	6 38	3 V	17 Cardière	18 tridi	Gougenot Desmousseaux.
5 22	6 36	4 S	18 Nerprun	19 quartidi	Fra Paolo.
5 23	6 34	5 D	19 Tagette	20 <i>quintidi</i>	1568 Naissance de Campanella
5 24	6 31	6 L	20 <i>HOTTE</i>	21 primidi	1775-1847 O'Connell.
5 26	6 29	7 M	21 Eglantier	22 duodi	John Brown.
5 27	6 27	8 M	22 Noisette	23 tridi	1874 Cong. int. de Genève.
5 29	6 25	9 J	23 Houblon	24 quartidi	1877 Cong. univ. de Gand.
5 30	6 23	10 V	24 Sorgho	25 <i>quintidi</i>	O'Donnell.
5 31	6 21	11 S	25 <i>Ecrevisse</i>	26 primidi	1723-1789 L'Holbach.
5 33	6 19	12 D	26 Bigarade	27 duodi	1806-1872 Lachambaudie.
5 34	6 17	13 L	27 Verge d'or	28 tridi	1893 Mort de Benoît Malon.
5 36	6 15	14 M	28 Mais	29 quartidi	1321 Mort du Dante.
5 37	6 12	15 M	29 Marron	30 <i>quintidi</i>	1866 Suppl. de Karakosoff.
				VENDEMIARE	
5 39	6 10	16 J	30 PANIER	1 primidi	1837 Mort de Buonarotti.
5 40	6 8	17 V	(1 Fêtes de la Vertu	2 duodi	1889 Cong. univ. libre-pensée.
5 41	6 6	18 S	2 — du Génie	3 tridi	1881 Cong. libre-pensée Paris.
5 43	6 4	19 D	3 — du Travail	4 quartidi	Micène.
5 44	6 2	20 L	4 — de l'Opinion	5 <i>quintidi</i>	Hippocrate.
5 46	6 0	21 M	5 — des Récomp.	6 primidi	1792 Proclam. de la Répub.
			AN 106		
			VENDEMIARE		
5 47	5 58	22 M	1 Raisin	7 duodi	1738 Boerhave.
5 49	5 55	23 J	2 Safran	8 tridi	1876 Cond. de Boutofskaja.
5 50	5 53	24 V	3 Chataigne	9 quartidi	1882 Congrès de St-Etienne et de Roanne.
5 51	5 51	25 S	4 Colchique	10 <i>quintidi</i>	1884 Cong libre-pensée Paris.
5 53	5 49	26 D	5 <i>Cheval</i>	11 primidi	1762-1794 Camille Desmoulins.
5 54	5 47	27 L	6 Balsamine	12 duodi	Diagoras, l'uthée
5 56	5 45	28 M	7 Carotte	13 tridi	1864 Fondat. de l'Internat.
5 57	5 43	29 M	8 Amarantlie	14 quartidi	Démosthènes.
5 59	5 41	30 J	9 Panais	15 <i>quintidi</i>	1883 Cong. nation. à Paris.

Phases lunaires

P. Q. le 3, à 11 h. 22 soir.
P. L. le 10, à 2 h. 21 matin.

D. Q. le 18, à 3 h. 00 soir.
N. L. le 26, à 1 h. 56 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GREGO- RIEN	AN 100 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	OCTOBRE	VENDÉMIARE	VINDÉMIARE	
6 0	5 38	1 V	10 Cuve	16 primidi	1812-1870 Dickens.
6 2	5 36	2 S	11 Pomme de terre	17 duodi	1876 Congrès de Paris.
6 3	5 34	3 D	12 Immortelle	18 tridi	Damon et Pythias.
6 5	5 32	4 L	13 Potiron	19 quartidi	Marcos Bazaris.
6 6	5 30	5 M	14 Réséda	20 <i>quintidi</i>	1895 Cong. de Cincinnati.
6 8	5 28	6 M	15 <i>Anc</i>	21 primidi	1779-1868 Brougham.
6 9	5 26	7 J	16 Belle de Nuit	22 duodi	1379-1848 Bartholinus.
6 11	5 24	8 V	17 Citrouille	23 tridi	1837 Mort de Fourier.
6 12	5 22	9 S	18 Sarrasin	24 quartidi	1869 Fusill. des grév. à Aubin.
6 14	5 20	10 D	19 Tournesol	25 <i>quintidi</i>	1711-1776 Hume.
6 15	5 18	11 L	20 Presson	26 primidi	Zénon.
6 17	5 16	12 M	21 Chanvre	27 duodi	1424 Mort de Jean Ziska.
6 18	5 14	13 M	22 Pêche	28 tridi	Corvantiès.
6 20	5 12	14 J	23 Navet	29 quartidi	1848 Cong. de Voisambert.
6 21	5 10	15 V	24 Amaryllis	30 <i>quintidi</i>	Mme de Sévigné.
				BRUMAIRE	
6 23	5 8	16 S	25 <i>Bœuf</i>	1 primidi	Réif de la Bretonne.
6 24	5 6	17 D	26 Aubergine	2 duodi	1760 Naissance de St-Simon.
6 26	5 4	18 L	27 Piment	3 tridi	1645-1696 La Bruyère.
6 27	5 2	19 M	28 Tomato	4 quartidi	Apollonius de Tyane.
6 29	5 0	20 M	29 Orge	5 <i>quintidi</i>	1879 Cong. de Marseille.
6 31	4 58	21 J	30 TONNEAU	6 primidi	1775-1836 Ampère.
6 32	4 56	22 V	BRUMAIRE 1 Pomme	7 duodi	1878 Promulg. en Allemagne de la loi contre les social.
6 34	4 55	23 S	2 Céleri	8 tridi	Hipparque.
6 35	4 53	24 D	3 Poire	9 quartidi	1738-1794 Robespierre.
6 37	4 51	25 L	4 Betterave	10 <i>quintidi</i>	1861 Mort de Jean Journet.
6 38	4 49	26 M	5 <i>Oie</i>	11 primidi	1876 Cong. de l'intern. Berne.
6 40	4 47	27 M	6 Héliotrope	12 duodi	1553 Suppl. de Michel Servet.
6 42	4 46	28 J	7 Figue	13 tridi	1667-1745 Swift.
6 43	4 44	29 V	8 Scorsonère	14 quartidi	1889 Mort de N. Tchernichewski
6 45	4 42	0 S	9 Alisier	15 <i>quintidi</i>	1881 Cong. national de Reims.
6 46	4 41	31 D	10 CHARRUE	16 primidi	1793 Supplice de Fouchet.

Phases lunaires.

P. Q. le 2, à 5 h. 41 soir.
P. L. le 10, à 4 h. 51 soir.

D. Q. le 18, à 9 h. 18 soir.
N. L. le 25, à 11 h. 27 soir.

LEVERS -et- COCCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE - CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	NOVEMB.	BRUMAIRE	BRUMAIRE	
6 48	4 39	1 L	11 Salsifis	17 duodi	1772-1823 P.-L. Courier.
6 50	4 37	2 M	12 Macro	18 tridi	1819-1877 Courbet, meml re de la Commune.
6 51	4 36	3 M	13 Topinambourg	19 quartidi	Phocion.
6 53	4 34	4 J	14 Endive	20 quintidi	1867 Manifeste des int. de Paris
6 54	4 32	5 V	15 <i>Dindon</i>	21 primidi	46 av. J.-C. Caton d'Utique.
6 56	4 31	6 S	16 Chervi	22 duodi	1887 Mort de Pottier.
6 58	4 29	7 D	17 Cresson	23 tridi	1874 Cong. intern. Bruxelles.
7 59	4 28	8 L	18 Dentelaire	24 quartidi	1836 Mort de Cabot.
7 1	4 26	9 M	19 Grenade	25 quintidi	1848 Supplice de R. Baum.
7 2	4 25	10 M	20 Heuse	26 primidi	1866 Mort de Duvoyrier.
7 4	4 24	11 J	21 Baccante	27 duodi	1887 Martyrs de Chicago.
7 6	4 22	12 V	22 Azerole	28 tridi	1839 Mort de Collins.
7 7	4 21	13 S	23 Girance	29 quartidi	1848 Cond. de Bisbanbiglia.
7 9	4 20	14 D	24 Orange	30 quintidi	1880 Congrès du Havre.
			FRIMAIRE	FRIMAIRE	
7 10	4 19	15 L	25 <i>Faisan</i>	1 primidi	1716 Mort de Leibnitz.
7 12	4 17	16 M	26 Pistache	2 duodi	1716 Naissance de d'Alembert.
7 14	4 16	17 M	27 Marjone	3 tridi	1838 Mort d'Owen.
7 15	4 15	18 J	28 Coing	4 quartidi	1889 Procès d'Elberfeld.
7 17	4 14	19 V	29 Cormier	5 quintidi	Guillaume-Tell.
7 18	4 13	20 S	30 RocLEAF	6 primidi	Claude Pelletier.
			FRIMAIRE		
7 20	4 12	21 D	1 Raiponse	7 duodi	1831 Insurrection de la Croix-Rouge à Lyon.
7 21	4 11	22 L	2 Turneps	8 tridi	Théodore Désamy.
7 23	4 10	23 M	3 Chicorée	9 quartidi	Aristote.
7 24	4 9	24 M	4 Nêlle	10 quintidi	1643 Mort de Tobie Adam.
7 26	4 8	25 J	5 <i>Cochon</i>	11 primidi	Pauline Roland.
7 27	4 8	26 V	6 Mâche	12 duodi	1694-1774 Quesnay.
7 28	4 7	27 S	7 Chou-fleur	13 tridi	1632-1694 Papendorf.
7 30	4 6	28 D	8 Miel	14 quartidi	1871 Suppl. Ferré et Rossel.
7 31	4 5	29 L	9 Genièvre	15 quintidi	1830 Révolution en Pologne.
7 32	4 5	30 M	10 Pioche	16 primidi	1871 Supplice de Crémieux.

Phases lunaires.

P. Q. le 1, à 2 h. 46 matin.
P. L. le 8, à 9 h. 59 matin.

D. Q. le 17, à 2 h. 11 matin.
N. L. le 30, à 9 h. 29 matin.

P. Q. le 30, à 3 h. 24 matin.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1897 du CALENDRIER GRÉGO- RIEN	AN 106 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 26 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	ÉPHÉMÉRIDES SOCIALISTES ET DE LA LIBRE-PENSÉE
h. m.	h. m.	DÉCEMB.	FRIMAIRE	FRIMAIRE	
7 34	4 4	1 M	11 Ciro	17 duodi	S. de Sismondi.
7 35	4 4	2 J	12 Raifort	18 tridi	1707-1751 Lamettrie.
7 36	4 3	3 V	13 Cèdre	19 quartidi	Mort de Baudin.
7 38	4 3	4 S	14 Sapin	20 <i>quintidi</i>	Plutarque.
7 39	4 2	5 D	15 <i>Chevreuil</i>	21 primidi	1780-1793 Viala.
7 40	4 2	6 L	16 Ajonc	22 duodi	1875 Mort de J. Stuart-Mill.
7 41	4 2	7 M	17 Cyprès	23 tridi	1875 Mort de Becker.
7 42	4 2	8 M	18 Lièrre	24 quartidi	1625-1709 Pierre Corneille.
7 43	4 2	9 J	19 Sabine	25 <i>quintidi</i>	1608 Naissance de Milton.
7 44	4 1	10 V	20 Hovau	26 primidi	1889 Mort de Sigida.
7 45	4 1	11 S	21 Erable-Sucre	27 duodi	1811-1882 Louis Blanc.
7 46	4 1	12 D	22 Bruyère	28 tridi	1770-1827 Beethoven.
7 47	4 1	13 L	23 Roseau	29 quartidi	1871 Condamn. à Lyon des insurgés d'avril.
7 48	4 1	14 M	24 Oseille	30 <i>quintidi</i>	1799 Mort de Washington.
				NIVOSE	
7 49	4 2	15 M	25 <i>Grillon</i>	1 primidi	M. Le Pelletier St-Fargeau.
7 50	4 2	16 J	26 Pigeon	2 duodi	1735-1830 Bolivar.
7 50	4 2	17 V	27 Liège	3 tridi	1851 M. d'Olin des Rodrigues.
7 51	4 2	18 S	28 Truffe	4 quartidi	1891 M. de César de Paëpe.
7 52	4 3	19 D	29 Olive	5 <i>quintidi</i>	1889 M. de Constantin Pecqueur.
7 52	4 3	20 L	30 PELLE	6 primidi	Diderot.
				NIVOSE	
7 53	4 4	21 M	1 Tourbe	7 duodi	1857 Mort de Lagrange.
7 53	4 4	22 M	2 Houille	8 tridi	1887 M. Sévinoff-Ouvarof.
7 54	4 5	23 J	3 Bithume	9 quartidi	1780-1793 Barral Joseph.
7 54	4 5	24 V	4 Soufre	10 <i>quintidi</i>	1864 Mort de Bronterre.
7 55	4 6	25 S	5 <i>Chien</i>	11 primidi	O'Brien. Fête des enfants.
7 55	4 6	26 D	6 Lave	12 duodi	1825 Ins. Pétersb. Moscou.
7 55	4 7	27 L	7 Terre végétale	13 tridi	1715 1771 Helvétius.
7 56	4 8	28 M	8 Fumier	14 quartidi	1738-1794 Beccaria.
7 56	4 9	29 M	9 Salpêtre	15 <i>quintidi</i>	1384 Mort de J. Wiclef.
7 56	4 10	30 J	10 FLÉAU	16 primidi	Aristide.
7 56	4 11	31 S	11 Pignon de pin	17 duodi	1880 Mort de Blanqui.

Phases lunaires.

P. L. le 8, à 5 h. 4 soir.

N. L. le 23, à 8 h. 4 matin.

D. Q. le 16, à 4 h. 31 matin.

P. Q. le 30, à 7 h. 36 soir.

Le Progrès industriel et le Socialisme

Tous les ans nous nous évertuons, à cette même place, à démontrer par des faits généraux de la production industrielle et capitaliste combien nous marchons rapidement vers une transformation forcée, fatale et inévitable de l'état actuel des choses.

Quels que soient les moyens qu'opposent les souteneurs du régime actuel à la transformation de ce régime, quelle que soit leur force de résistance, il y a une puissance naturelle supérieure à tous les faits artificiels des hommes, qui milite et militera de plus en plus pour la transformation du mode de production, ou plutôt du but de cette production.

Aujourd'hui, la production n'a nullement pour mobile l'utilisation sociale des produits, ainsi que cela devrait être dans une société bien organisée, non, le seul but que se propose la production capitaliste, c'est la vente des produits en vue des profits.

Il importe peu que le travail social, le travail de tous dans une nation donnée ait accumulé des richesses considérables et suffisantes aux besoins de tous, la plupart des producteurs en seront privés. Pourquoi ? Parce que ces richesses, au lieu d'avoir un but social, sont accumulées et mises à la disposition d'une minorité qui n'a qu'un but : celui de s'en défaire pour avoir du numéraire.

La plupart des nationaux seront donc privés de ces richesses et crèveront de faim tandis que la minorité qui les possède abusivement cherchera des pays lointains pour les écouler, en y employant, sans aucun scrupule, toutes les découvertes de la destruction guerrière et toutes les horreurs de la soldatesque.

Mais tout cela ne peut être éternel. Les pays ainsi conquis se civilisent, s'industrialisent et arrivent à un degré de développement dans la production qui égale et quelquefois dépasse celui du pays conquérant ou dominant.

Nous avons vu les Indes produisant des tissus bien meilleur marché que les manufactures de Manchester et de Lancaster, à tel point qu'on a été obligé d'introduire aux Indes les lois qui régissent le travail en Angleterre.

L'année dernière en traitant de la concentration capitaliste et

des trusts, nous avons conclu que la fin du système de la production capitaliste devenait proche grâce à l'élimination graduelle des débouchés ; aujourd'hui nous démontrerons que ceux des pays même qui étaient tributaires des pays de l'Europe et de l'Amérique, non seulement arrivent à se passer des produits européens et américains, mais encore que certains d'entr'eux sont arrivés à faire aux pays dont ils recevaient les produits une concurrence désastreuse par ceux qu'ils déversent, sur le marché mondial.

L'Australie n'est-elle pas devenu un pays industriel et ne nous fait-elle pas une concurrence désastreuse par ses blés ?

Est-ce que des industries de toutes sortes ne se développent pas en Russie ?

Et en Chine, à Changai, n'a-t-on pas déjà des manufactures de tissage à l'européenne ?

Mais là, surtout, où l'observation nous donne complètement raison, où le fait éclate avec plus de force, là où l'industrialisme s'étend d'une façon tout à fait inattendue, c'est au Japon dont l'industrie textile s'est développée, en quelques années seulement d'une manière prodigieuse et dont le bon marché des produits forcera bientôt la production textile de nos pays à plier bagage devant sa production, ce qui fermera les usines et manufactures de tissage de l'Europe.

Pour montrer l'importance de ce rapide développement de l'industrie textile au Japon, nous n'avons qu'à citer quelques chiffres.

Ainsi, par exemple, l'importation du coton brut qui n'était en 1886 que de 4 millions et 400.000 livres sterling a atteint en 1894 le chiffre de 105 millions de livres.

Et d'après une autre statistique, l'importation du coton brut, est montée de 1888 à 1895 de 11.893.367 kin. à 143.468.000, c'est-à-dire qu'elle a augmenté en 7 ans de plus de 12 fois. Il est à observer aussi que le mouvement considérable du commerce extérieur japonais était en 1885 de 400 millions de francs seulement, tandis qu'il atteignait en 1895 la somme importante de un milliard et cinq cents millions.

L'industrie textile possède au Japon un million et demi de broches. En 1875, il n'y en avait pas une seule. L'outillage dont on dispose est des plus perfectionnés. Les fabriques de la ville de Ossaka qui est en quelque sorte le Manchester du Japon, emploient 27.000 ouvriers et ouvrières.

N'est-ce pas, d'ailleurs, dans toutes les branches de la production industrielle que le Japon livre déjà une concurrence de plus en plus menaçante aux anciens pays industriels ?

Des produits de l'industrie japonaise, tels que montres, portes,

châssis, fenêtres, stores, persiennes, boîtes d'horloges et pendules, chapeaux, gants, éventails, articles de fantaisie, sont importés en grande quantité aux Etats-Unis.

Et, déjà, de nombreuses agences japonaises en font l'écoulement.

La plus terrible concurrence que font les Japonais en ce moment aux Etats-Unis, est celle des bicyclettes.

Ils les font aussi bien, — peut-être mieux, — que les Américains, et beaucoup meilleur marché.

La fabrication de la bière prend aussi des proportions considérables, à Tokio, et fait une concurrence très nuisible aux bières allemandes.

Les prix des produits industriels japonais aux Etats-Unis sont en général de 30 à 50 o/o inférieurs au prix de revient des mêmes articles de fabrication américaine, malgré les prix de douane et les frais de transport.

Pour se rendre compte de la raison pour laquelle les industriels européens ne pourront plus bientôt soutenir la concurrence avec les industriels japonais et seront forcés de leur céder le pas, on n'a qu'à examiner les conditions avantageuses au plus haut degré qui existent en faveur des patrons Japonais.

D'abord, il n'existe pas encore au Japon, une législation protectrice du travail qui puisse entraver tant soit peu l'exploitation capitaliste, tant par rapport au travail des femmes et des enfants, que par rapport aux heures de travail.

Les industriels japonais font ce qu'ils veulent avec leurs salariés. Ils en forment des équipes qui travaillent 12 heures chacune, l'une le jour, l'autre la nuit, en sorte que leur capital est toujours actif et productif.

De plus, et surtout, ce qui rend impossible la concurrence dont nous parlons, ce sont les salaires qui sont dérisoires au Japon.

Dans les manufactures de coton, les salaires moyens de la province de Tokio atteignent 74 centimes et demi pour les hommes et 36 centimes pour les femmes.

Dans d'autres provinces, ils ne dépassent pas 50 centimes pour les hommes et 30 centimes pour les femmes. A Osaka, la moyenne est de 55 centimes pour les ouvriers et de 30 centimes pour les ouvrières.

Ces salaires qui sont d'une infériorité considérable par rapport à ceux de l'Europe, nous prouvent combien peut être funeste aux produits industriels de l'Europe, la concurrence des produits japonais.

Et puis il y a les gisements de charbons qui sont considérables au Japon, ce qui aide beaucoup l'industrie.

Aussi, bientôt, verrons-nous en Europe des établissements de tissages fermer leur portes parce que cette industrie sera ruineuse ou son rendement nul.

Le contre-coup de la concurrence japonaise et des Indes s'est déjà fait sentir aussi en Angleterre. Les producteurs de Lancaster croient échapper au danger qui les menace où y trouver un remède dans le bi-métallisme et autres combinaisons, mais il n'y a pas de remède à la situation actuelle et à venir de la production capitaliste.

En effet, d'un côté, le manque de débouchés dans les pays lointains, de l'autre la concurrence que ces pays feront aux pays actuellement industriels, rendront de jour en jour plus précaire la production capitaliste européenne.

Ces résultats économiques incontestables se multiplieront et se développeront partout. Ils acculeront forcément la production capitaliste, — cette production qui n'a qu'un seul but : vendre pour faire gagner de l'argent aux capitalistes — et l'obligeront à faire place à la production socialiste, c'est-à-dire à la production pour les besoins de la consommation des nationaux.

La dépréciation, en effet, de la production industrielle et capitaliste facilitera la socialisation de cette production.

Car, même en considérant la chose au point de vue national, cela ne peut durer.

Après l'industrie textile, la métallurgie est la plus importante des industries. Or, une fois les réseaux des chemins de fer terminés en France, par exemple, les usines métallurgiques actuellement encore en activité seront forcées de fermer leurs portes.

Ce sont les capitalistes eux-mêmes qui céderont à vil prix leur matériel industriel à la Société, ne pouvant plus le faire fructifier par des salariés à cause de la surproduction mondiale.

Et à supposer même qu'il survienne avant cela une révolution qui aura pour but de les exproprier, les capitalistes n'opposent pas une grande résistance, car, dès à présent, ils comprennent que leurs capitaux deviendront de plus en plus improductifs dans l'industrie et la solution socialiste ne leur fera plus peur.

Ce n'est pas tout.

Le progrès industriel continue et s'accroît non seulement dans les pays nouveaux, mais encore et surtout dans les pays industriels actuels.

Les perfectionnements du machinisme et l'emploi de l'électricité font évoluer la production vers la solution socialiste, et rendent cette solution inévitable.

Tout le monde sait et nous l'avons dit plusieurs fois, combien

le machinisme fait de ravages dans la classe des travailleurs par les chômages qu'il crée.

Une machine tout récemment inventée, permet de renvoyer 25 0/0 des ouvriers occupés jadis, leur travail étant devenu inutile.

A Pitzbourg, tout dernièrement, des machines ont été appliquées qui économisent le travail de 6 ouvriers sur 7.

Un auteur nous dit à ce propos que le machinisme, n'a pas seulement pour effet d'économiser le travail des ouvriers adultes, mais celui aussi de pouvoir les remplacer par des femmes et des enfants, en aggravant ainsi la situation économique déjà déplorable des prolétaires, sans compter que les sources de la vie se trouveront menacées, car on n'ignore pas l'influence funeste que l'industrie textile en général, et l'industrie cotonnière en particulier, exercent sur la santé si frêle et si délicate des femmes et des enfants.

Le capitalisme se montre ainsi, malgré ses succès divers, de plus en plus contraire à la civilisation, dont il entrave le progrès économique et social.

Quant à l'emploi des forces de la nature à la production — ce fait que nous prévoyions il y a environ dix ans dans notre étude sur le *Socialisme scientifique* — il commence à se réaliser. Une partie de la chute du Niagara est déjà employée pour produire de l'électricité et de la force motrice en grande quantité.

Bientôt pour tous les chemins de fer on emploiera la force électrique obtenue par les fleuves, chutes d'eau, marées, etc. Voici, d'ailleurs, puisque nous sommes sur ce chapitre, quelques détails intéressants sur ce qui a été fait pour les chemins de fer électriques.

Il s'est constitué cette année aux Etats-Unis une Compagnie au capital d'un milliard pour la construction de deux chemins de fer électriques, l'un reliant Chicago à New-York, l'autre San-Francisco à New-York.

En Europe les chemins de fer électriques ont augmenté pendant l'année 1895 de 70 à 111, et leur longueur de 700 à 902 kilomètres; la puissance des stations centrales a été portée de 18,150 kilos wats à 25,095, c'est-à-dire que la force électrique est augmentée de presque 40 0/0. Le nombre des locomotives est passé de 1,236 à 1,747.

C'est en Allemagne que les chemins de fer électriques sont le plus nombreux, parce qu'ils appartiennent à l'Etat. Leur longueur est de 406 kilomètres et le nombre des locomotives et des wagons-voitures est de 858; ainsi presque la moitié du réseau électrique de l'Europe se trouve en Allemagne. Viennent après : la France avec 132 kilomètres et 225 locomotives, l'Angleterre

avec 107 kilomètres et 108 locomotives, l'Autriche avec 71 kilomètres et 157 locomotives; la Russie ne possède que 10 kilomètres de voies électriques et 32 locomotives. La Suisse, l'Italie, la Belgique et l'Espagne ont aussi des lignes électriques, mais de peu d'importance.

Avec l'emploi des cours et des chutes d'eau, les pays qui, aujourd'hui, ne sont pas industriels tels que certains cantons de la Suisse et de l'Italie, le deviendront bientôt en employant la force motrice de l'électricité, de sorte que l'industrie se déplacera en occasionnant des ruines dans les pays aujourd'hui industriels.

Voyons maintenant par un exemple quels sont les ravages faits par le perfectionnement du machinisme et la dépression économique dans la classe des travailleurs. Par la seule statistique qui suit et qui concerne la ville de New-York, on peut s'imaginer quels ont été les ravages dans le reste du monde travailleur qui est journellement jeté dans le chômage, le dénuement et le désespoir :

A New-York, les menuisiers ont diminué de 15 0/0, les bou tonniers de 50 0/0, les chemisiers de 33 0/0, les boulangers et les confiseurs de 20 0/0, les ouvriers en meubles de 35 0/0, les typographes 41 0/0, les fondeurs en caractères 50 0/0, les tisseurs de rubans de soie de 40 0/0 et les sculpteurs sur bois de 62 0/0.

Il en est de même partout.

Et vraiment, la situation est déjà tellement inquiétante que nous nous étonnons qu'il n'y ait pas encore des éclats terribles venant de cette armée de réserve industrielle dont le chiffre grossit chaque jour et dont les actes de découragement et de désespoir — suicides collectifs ou individuels — nous sont rapportés par les faits divers des journaux quotidiens.

Pour conclure, résumons les conséquences finales de ces phénomènes, et disons, sans crainte de nous répéter, que d'un côté le perfectionnement et le développement du machinisme qui crée une situation intenable aux travailleurs en leur apportant le chômage meurtrier; de l'autre l'extension de la production dans les pays nouveaux où les Européens cherchent encore des débouchés, feront que la transformation de la production en vue des besoins de la Société et non pas en vue de l'enrichissement de quelques individus, mettra fin fatalement et sûrement à cette situation intenable comme à cette monstruosité économique dont tout le monde souffre plus ou moins, même les riches, par l'incertitude du lendemain.

Certes, nous aurons à traverser des crises terribles, avant que cette transformation et cette évolution s'accomplissent définitivement. Les tourments du prolétariat n'ont pas encore pris fin,

ANDRÉ GILL



Le Prolétaire portant sa croix au calvaire du Capitalisme.

au contraire sa situation deviendra de plus en plus terrible, et selon la jolie allusion d'André Gill dans sa superbe gravure, nous le verrons, en vrai pénitent innocent, porter sa croix sur le Golgotha du capitalisme.

Mais la solution socialiste est au bout de cette tourmente. Cette solution délivrera le prolétaire de ses souffrances, tout en ouvrant par la distribution équitable des richesses, une ère de bonheur et de félicité pour l'humanité tout entière.

P. ARGYRIADÈS.

LA CULOTTE A L'ENVERS

(Poésie inédite d'Eugène Pottier.)

Ce globule avorton
A peine en culotte dit-on
Au conseil sidéral
Pérorait d'un ton doctoral
Chez moi, disait-il,
Rien n'est en péril
L'ordre est appuyé
Du canou rayé.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

Si vous trouvez trop vil
L'anthropophage primitif
J'en ai de plus savants
Croquant les peuples tout vivants
Quand ils sont rageurs
La loi des mangeurs
En vils insurgés
Traite les mangrés.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

Je suis jonché d'Etats
Gardés par beaucoup de soldats
Tous de tous menacés
Ne s'en trouvent jamais assez
Aussi tous les ans
Les bons paysans
Quittent leurs sillons
Pour les bataillons.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

Mes champs coupés en lots
De fossés, de murs sont enclos
Le capital manquant
On vivotte en hypothéquant.
Nos gens à l'étroit
Trichant sur leur droit
Contrats et décès
Sont nids à procès.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

L'union libre étant
Contraire aux mœurs et m'épatant
L'amour n'est toléré
Que par devant maire et curé
Produit vicieux
Sans ces deux messieurs
S'il vient un moutard
Ce n'est qu'un bâtard.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

La masse craignant Dieu
Produit beaucoup, consomme peu
Ses exploités d'abord
Sans produire, consomment fort
On prouve aux jobards
Que ces gros richards
Aux crèves-de-faim
Font gagner leur pain.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

Bref, tout irait au mieux
Sans des communsards envieux
Beuglant comme des fous :
Tous pour chacun, chacun pour tous
Mais j'ai mes journaux
J'ai mes tribunaux
Contre ces voleurs
Et ces pétroleurs.
— Petit, dit l'univers,
Tu mets ta culotte à l'envers.

Ce nain mal élevé
Jasait comme un petit crevé
Quand soudain le soleil
Dit : tu fatigues le conseil
L'azur constellé
N'est pas morcelé
Là tout est commun
L'univers n'est qu'un.
— Observe, mouche-toi,
Et mets ta culotte à l'endroit.

LA ROUTE OBLIQUE ET LE DROIT CHEMIN

— Vous parlez à des hommes imbus de principes contraires aux vôtres ; quel cas feront-ils de vos paroles, si vous leur jetez brusquement à la tête la contradiction et le démenti ? Suivez la route oblique, elle vous conduira plus sûrement au but. Sachez dire la vérité avec adresse et à propos ; et si vos efforts ne peuvent servir à effectuer le bien, qu'ils servent du moins à diminuer l'intensité du mal ; car, tout ne sera bon et parfait, que lorsque les hommes seront eux-mêmes bons et parfaits. Et avant cela, des siècles passeront.



THOMAS MORUS

Raphaël répondit :

« Savez-vous ce qui m'arriverait de procéder ainsi ? C'est qu'en voulant guérir la folie des autres, je lomberais en démence avec eux. Je mentirais, si je parlais autrement que je ne vous ai parlé. Le mensonge est permis peut-être à certains philosophes, il n'est pas dans ma nature. Je sais que mon langage paraîtra dur et sévère aux conseillers des rois ; néanmoins, je ne vois pas que sa

nouveauté soit tellement étrange qu'elle frise l'absurde. Si je rapportais les théories de la république de Platon, ou les usages actuellement en vigueur chez les Utopiens, choses très excellentes et infiniment supérieures à nos idées et à nos mœurs, alors on pourrait croire que je viens d'un autre monde, parce qu'ici le droit de posséder en propre appartient à chacun, tandis que là tous les biens sont communs. Mais, qu'ai-je dit qu'il ne soit convenable et même nécessaire de publier ? Ma morale montre le danger, elle en détourne l'homme raisonnable ; elle ne blesse que l'insensé qui se jette à corps perdu dans l'abîme.

« Il y a lâcheté ou mauvaise honte à faire les vérités qui condamnent la perversité humaine sous prétexte qu'elles seront bafouées comme des nouveautés absurdes ou des chimères impraticables.

« Les Prêcheurs, hommes adroits, ont suivi la route oblique dont vous me parliez tout à l'heure ; voyant qu'il répugnait aux hommes de conformer leurs mauvaises mœurs à la doctrine chrétienne, ils ont ployé l'évangile comme une règle de plomb, pour la modeler sur les mauvaises mœurs des hommes. Où les a conduits cette habile manœuvre ? A donner au vice le calme et la sécurité de la vertu.

« Et moi, je n'obtiendrais pas un résultat meilleur dans les conseils des princes ; car, ou mon opinion est contraire à l'opinion générale, et alors elle est comme non avenue, ou elle coïncide avec l'avis de la majorité, et alors je délire avec les fous, suivant l'expression du Micion de Térence. Ainsi, je ne vois pas où vous conduit votre chemin de traverse. Vous dites : quand on ne peut pas atteindre la perfection il faut au moins atténuer le mal. Mais ici, la dissimulation est impossible, et la connivence est un crime, puisqu'il s'agit d'approuver les conseils les plus exécrables, de voter des décrets plus dangereux que la peste ; et que donner de malignes louanges à ces délibérations infâmes, serait le fait d'un espion et d'un traître.

« Il n'y a donc aucun moyen d'être utile à l'Etat, dans ces hautes régions. L'air qu'on y respire corrompt la vertu même. Les hommes qui vous entourent, loin de se corriger à vos leçons, vous dépravent par leur contact et l'influence de leur perversité ; et si vous conservez votre âme pure et incorruptible, vous servez de manteau à leur immoralité et à leur folie. Nul espoir donc de transformer le mal en bien par votre route oblique et vos moyens indirects.

« C'est pourquoi le divin Platon invite les sages à s'éloigner de la direction des affaires publiques ; et il appuie son conseil de cette belle comparaison :

« Quand les sages voient la foule répandue dans la rue et sur les places, pendant une longue et forte pluie, ils crient à cette multitude insensée de rentrer au logis pour se mettre à couvert. Et si leur voix n'est pas entendue, ils ne descendent pas dans la rue pour se mouiller inutilement avec tout le monde ; ils restent chez eux, et se contentent d'être seuls à l'abri, puisqu'ils ne peuvent guérir la folie des autres. »

« Maintenant, cher Morus, je vais vous ouvrir le fond de mon âme, et vous dire mes pensées les plus intimes. Partout où la propriété est un droit individuel, où toutes choses se mesurent à l'argent, là on ne pourra jamais organiser la justice et la prospérité sociale, à moins que vous n'appeliez juste la société où ce qu'il y a de meilleur est le partage des plus méchants, et que vous n'estimiez parfaitement heureux l'Etat où la fortune publique se trouve la proie d'une poignée d'individus insatiables de jouissances, tandis que la masse est dévorée par la misère.

« Aussi, quand je compare les institutions utopiques à celles des autres pays, je ne puis assez admirer la sagesse de l'humanité d'une part, et déplorer, de l'autre, la déraison et la barbarie.

« En Utopie, les lois sont en petit nombre ; l'administration répand ses bienfaits sur toutes les classes de citoyens. Le mérite y reçoit sa récompense ; et en même temps, la richesse nationale est si également répartie, que chacun y jouit en abondance de toutes les commodités de la vie.

« Ailleurs, le principe du *rien* et du *mien* consacré par une organisation dont le mécanisme est aussi compliqué que vicieux. Des milliers de lois, qui ne suffisent pas encore pour que tout individu puisse acquérir une propriété, la défendre, et la distinguer de la propriété d'autrui. A preuve, cette multitude de procès qui naissent tous les jours et ne finissent jamais.

« Lorsque je me livre à ces pensées, je rends pleine justice à Platon, et je ne m'étonne plus qu'il ait dédaigné de faire des lois pour les peuples qui reposent la communauté des biens. Ce grand génie avait aisément prévu que le seul moyen d'organiser le bonheur public, c'était l'application du principe de l'égalité. Or, l'égalité est, je crois, impossible, dans un Etat où la possession est solitaire et absolue ; car chacun s'y autorise des divers titres et droits pour attirer à soi autant qu'il peut, et la richesse nationale, quelque grande qu'elle soit, finit par tomber en la possession d'un petit nombre d'individus qui ne laissent aux autres qu'indigence et misère.

« Souvent même le sort du riche devrait échoir au pauvre. N'y a-t-il pas des riches avares, immoraux, inutiles ? De pauvres simples, modestes dont l'industrie et le travail profitent à l'Etat, sans bénéfices pour eux-mêmes.

« Voilà ce qui me persuade invinciblement que l'unique moyen de distribuer les biens avec égalité, avec justice, et de constituer le bonheur du genre humain, c'est l'abolition de la propriété. Tant que le droit de propriété sera le fondement de l'édifice social, la classe la plus nombreuse et la plus estimable n'aura en partage que disette, tourments et désespoirs.

(L'Utopie écrite en 1816).

Thomas Moutz.

PIERRE LEROUX

PRÉCURSEUR DES ROBERTUS ET DES KARL MARX

La loi historique suivant laquelle le produit réel tend à se répartir entre la classe des salariés (travail) et celle des capitalistes, entrepreneurs, propriétaires (intérêt, profit, rente) a fait, depuis Ricardo, l'objet des préoccupations les plus ardentes des économistes et des socialistes.

P. Leroux nous apparaît comme l'un des précurseurs de Rodbertus, Lassalle et Marx.

Il formule à peu près dans les mêmes termes que Rodbertus la loi historique de répartition : « La loi que l'on peut regarder comme la plus importante qu'enseigne l'économie politique est celle de l'augmentation continue du revenu net, et de la baisse et de la stagnation des salaires. » Cette loi n'est pas absolument fatale à ses yeux, elle ne l'est qu'à cause de notre aveuglement et de notre ignorance, elle n'est fatale que parce que nous ne voulons pas y porter remède, — que parce que la Société n'y remédie pas par des lois. Pour établir cette loi, il se fonde sur la loi d'airain du salaire qu'il emprunte à Turgot, Necker, et croit commune à Ricardo. « En tout genre de travail, avait dit Turgot, il doit arriver et il arrive, en effet, que le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui lui est nécessaire pour lui procurer la subsistance ». — Les propriétaires de subsistances, disait Necker, usant de leur pouvoir et désirant multiplier le nombre de leurs serviteurs, forceront toujours les hommes qui n'ont ni propriété ni talent à se contenter du simple nécessaire.

La loi historique n'est qu'un corollaire de cette loi d'airain. Si la part du travailleur est uniforme et constante, il est clair qu'il ne bénéficie pas des accroissements de productivité de son travail, que sa part relative tend à diminuer, alors que la part absolue et relative du capitaliste entrepreneur tend à croître.

Pierre Leroux s'applique à montrer pour la France que le salaire du travailleur tend à se réduire au strict nécessaire, — que dès lors, la loi de Turgot-Necker-Ricardo est confirmée par les faits. Il formule la loi de la baisse ou de la stagnation des salaires, en présence de l'accroissement du revenu net. C'est la loi de Rodbertus, que le travail participe de moins en moins aux accroissements de sa productivité.

Y a-t-il sans bouleversements, sans modification brusque des conditions vitales de la société ; sans révolution, sans atteinte à la propriété, à la famille, des remèdes à tant de maux ? Oui, répondait P. Leroux, et le maintien du décret du 2 mars 1848 sur les heures de travail était un de ces remèdes. Ce décret est

presque oublié; il a fallu que M. Malaja y reportât récemment l'attention. Il limitait à dix heures la durée de la journée de travail à Paris, à onze en province. C'est la première loi qui ait limité le travail des adultes. Après les journées de juin, l'Assemblée était saisie de la proposition de l'abroger.

Le débat sur cette proposition fut pour P. Leroux l'occasion d'un large et éloquent exposé de ses idées.

Au point de vue économique, voici comment P. Leroux justifie l'intervention de l'Etat.

La demande de travail est formée par la classe des entrepreneurs-capitalistes-proprétaires qui recueillent le revenu net. Le fonds des salaires, c'est-à-dire la portion de capital circulant destiné à entretenir et rémunérer les travailleurs, est fixée d'avance par cette classe capitaliste. Mais, pendant que le fonds des salaires est ainsi *prédéterminé*, le nombre de ceux qui offrent le travail est, en quelque sorte, illimité. La pression de la concurrence entre les ouvriers est donc toujours au maximum. Dès lors, la loi fatale de l'ordre économique actuel est que le travailleur ne reçoit pour son travail que la quantité de nourriture nécessaire pour soutenir son existence, l'habillement et le logement indispensables pour l'abriter des intempéries.

Et ce salaire nécessaire reste le même avec des durées inégales de travail. La demande de travail restant invariablement fixée par le fonds des salaires, le salaire par tête reste le même, encore qu'au lieu de douze heures le travail en dure dix, et qu'il s'étende encore au dimanche. Cela étant, il n'y a qu'une minime portion de la population qui ait intérêt à ce que le travailleur soit occupé le dimanche ou fasse de longues journées, c'est la classe des entrepreneurs-capitalistes. Elle gagne, elle, le résultat d'une *journée de travail* si l'ouvrier travaille le dimanche en plus, car le fonds des salaires reste toujours le même, et l'ouvrier perd un jour de repos. Semblablement, si au lieu de dix et onze heures, le travailleur moyen en compte douze, treize et quatorze, le salaire journalier moyen ne s'accroîtra pas, il sera toujours le même quotient de la division du fonds déterminé des salaires par le nombre des ouvriers.

« Abolissez non seulement légalement, mais dans les mœurs et dans l'usage, le repos du dimanche, le peuple des travailleurs verra, inévitablement, son salaire quotidien diminuer, et ce repos ne lui venant pas en aide pour réparer ses forces, sa vie en sera diminuée. . . . »

« Il en est absolument de même du décret du 2 mars : Abolissez-le au lieu de le confirmer, comme c'est votre devoir, le salaire des travailleurs n'en augmentera pas, seulement ils travailleront quatorze heures au lieu de dix et onze. La loi entrevue par Turgot, Necker, Ricardo, est irrémédiable. Au contraire, conservez ce décret, vous faites un pas immense dans la voie d'une législation humaine et conforme à tous les principes de la raison et du droit : vous mettez une limite à la dépréciation de la vie des ouvriers et vous sauvegarderez leur salaire, dont la mesure, évidemment, est la quantité de travail nécessaire pour l'obtenir. »

P. Leroux admet ainsi que dans certaines limites, le temps du travail peut être réduit sans que le salaire soit réduit lui-même, puisqu'il correspond toujours *au strict nécessaire*, et qu'il ne peut, dans aucun cas, descendre d'une manière durable *au-dessous*.

P. Leroux ne discute pas cette question si importante, qui a fait l'objet des préoccupations de beaucoup d'économistes et de socialistes, de savoir si le même effet utile ne peut être obtenu dans un temps de travail plus court; dès lors, le prix de revient n'augmenterait pas, on n'augmenterait pas en raison de la diminution des heures de travail. Il semble admettre implicitement que la production diminue proportionnellement. Ce n'est pas ce que l'observation a révélé en Angleterre, en Suisse, en Autriche, par exemple, sous l'influence de la législation du travail. M. John Rae a rassemblé les témoignages de l'expérience dans son volume récent *Eight hours for worker*, et elle révèle que la réduction du temps du travail n'a pas, en général, réduit l'effet utile du travailleur, ni son salaire (1).

Elle devait, dans la conception de P. Leroux, entraîner une élévation du coût de production; dès lors, le prix des marchandises allait-il augmenter? La théo-

(1) John Rae *Eight hours for worker*, p. 161 et ch. VI (1895).

rie du fonds des salaires et la loi d'airain des salaires, qu'il admettait, lui fournissaient une réponse : la masse des consommateurs, enchaînés au strict nécessaire, ne pouvait ni réduire sa consommation, ni supporter une élévation des prix de vente. L'accroissement des prix de revient devait donc être supporté par les profits de l'entrepreneur capitaliste. Là se posait pratiquement la question de la limite que devait assigner, à la réduction du temps du travail, le minimum de profit au-dessous duquel l'entrepreneur abandonne la production ou transporte ses capitaux au dehors.

En combinant dans sa thèse les deux théories, aujourd'hui condamnées, du fonds prédéterminé des salaires (*wages fund theory*) et de la loi d'airain, en refusant toute élasticité au fonds des salaires et toute élévation durable au salaire minimum et surtout en faisant abstraction de l'accroissement de productivité du travail, ce noble penseur subordonnait étroitement la solution du problème aux lois selon lesquelles se règle spontanément le partage du produit net entre l'entrepreneur et l'ouvrier.

Bien que P. Leroux précède Rodbertus dans l'expression d'une loi historique pessimiste de la répartition des richesses, il s'éloigne de lui dans la question de la réglementation du travail. Rodbertus ne fera pas fixer par l'autorité du Gouvernement la durée même du travail, mais il recourra à l'intervention de la loi pour refouler la loi d'airain et déterminer une *part proportionnelle constante* du travailleur dans son produit, de manière à le faire participer à tous les accroissements de ce produit.

P. Leroux ne tend pas directement à un partage nouveau du produit net entre l'entrepreneur et l'ouvrier, il considère la loi d'airain comme indéfectible dans l'état social moderne.

Dans le système de P. Leroux, les avantages de la limitation de la journée de travail, ce sont la *garantie contre l'épuisement* de la force de travail, et le *loisir*. La défense fondamentale du décret du 2 mars est fondée sur ce que le premier devoir de l'Etat est d'empêcher les hommes de priver leurs semblables de la vie par tous les moyens capables d'atteindre l'existence humaine.

Le travailleur placé dans l'alternative de mourir de faim, lui, sa femme et ses enfants, ou de travailler quatorze heures par jour, n'est pas libre dans le consentement qu'il donne et qui n'est autre qu'un consentement au suicide. « Que les chefs d'industrie qui encouragent ou exigent un travail de quatorze heures ne viennent pas dire que leurs ouvriers y consentent; et couvrir l' homicide de ce beau nom de *liberté des contrats*, de *liberté des transactions*. On peut toujours leur répondre : vous n'avez pas le droit d'attenter à la vie de votre semblable, même avec son consentement. La loi vous le défend. La vie humaine est sacrée et la société est instituée pour la protéger. » C'est là encore aujourd'hui, en faisant abstraction des théories de P. Leroux sur le fonds des salaires et la loi d'airain, définitivement abandonnées, c'est là encore la justification fondamentale de l'intervention de la loi dans la limitation de la durée du travail des adultes. Il est des économistes, comme Stanley Jevons, qui parlent même exactement comme le socialiste Pierre Leroux, et se prononcent dans le même sens dès que la conservation du travailleur et de la force de travail est menacée par l'excès même du travail. Conserver la force de travail, c'est-à-dire la puissance productive de la nation, accroître le *loisir* du travailleur, c'est-à-dire sa participation à la vie intellectuelle et morale, c'est là qu'il faut chercher, avec la philosophie, l'une des formes les plus générales et les plus fécondes de la communion avec la nature et avec l'humanité.

H. DENIS.

A PARIS ! LES MINEURS

Lorsqu'un épouvantable cataclysme désole une contrée : un tremblement de terre jette bas toute une ville, l'inondation submerge une vallée, le grisou passe et fait d'une mine un sarcophage, — quand c'est Ischia, Murcie ou Saint-Etienne : il se trouve toujours, à Paris, un groupe de gens de lettres et de gens du monde qui organisent une petite fête.

Les belles manières l'exigent : lorsqu'un fléau décime une population, tout Paris, sentimentalement, court à quelque joyeuse kermesse.

En cette généreuse cité, les plaintes des lointaines victimes ont un écho : mais les sanglots de là-bas se répercutent ici avec des sons d'éclat de rire.

Et, si ce n'est point une kermesse, c'est un spectacle varié — autre genre d'amusement — une représentation dans un grand théâtre ; quelque chose comme

la matinée extraordinaire donnée, à la Comédie-Française, au profit des mineurs de la Loire que la dernière catastrophe a frappés.

Je le sais bien, la représentation a rapporté trente-cinq mille francs ; trente-cinq mille francs que se partageront demain les familles des morts. C'est un peu de pain qu'on envoie aux malheureuses femmes qui ont perdu leur père, leur fils ou leur mari. C'est un secours qui sera le bien venu. Est-ce une raison pour taire que tels procédés de bienfaisance sont laids, sont insultants ?

Ah ! point ne s'agit d'un idéalisme maladif ni de rêveries surannées, je n'ai pas le ton des déclamations vides. Non !



ZO D'AXA

mais je veux montrer aux mineurs — auxquels par centaines nous enverrons ce papier — ce qu'ils doivent à jamais penser de leurs « bienfaiteurs ».

Donc, pour arracher aux bourgeois l'obole piteuse de quelques billets de mille, il est nécessaire de leur octroyer la distraction d'un spectacle de gala. Pour que ces gens-là abandonnent une miette de leur superflu, ce n'est pas les lugubres souterrains où crévent les gueux qu'il faut leur rappeler ; il suffit de leur servir les trimouses chiffonnées des comédiennes !

Et ce sont ces individus pour lesquels tout est occasion de plaisir, même et surtout peut-être — en de béates comparaisons — les tragiques catastrophes, ce sont ces insensibles qui permettront aux chroniqueurs de nous rabâcher encore : l'inépuisable charité de la grande ville.

Allons donc ! du mépris, et de la haine aussi, pour les Saint-Vincent de Paul de théâtre mondain, pour ces messieurs, ces belles madames, qui semblent dire : Charité bien ordonnée commence par une fête...

Mineurs !

Les actionnaires de vos concessions — ces concessions à perpétuité ! ceux qui touchent des dividendes d'autant plus solides que les étayements de vos galeries le sont moins, ceux qui dépensent en cigares les économies que l'on réalise sur les procédés assurant la sécurité de la mine, tous avaient certainement tenu à payer leur place pour la solennité du Théâtre-Français. Présent ! étaient-ils glorieux de se crier les uns aux autres en s'abordant aux fauteuils d'orchestre —

se serrant la main comme des héros vaincus. Présent ! Présent toujours, quand c'est pour nos bons et braves ouvriers !

Ainsi la comédie dans la salle avant la comédie sur la scène.

Et je crois qu'en ces temps d'universelle comédie une pièce est encore à jouer. Mineurs !

Vous êtes les éternelles victimes des souterraines tragédies, quand donc serez-vous les acteurs victorieux du drame au grand soleil ?

Ce n'est plus l'heure de laisser endormir les primesautières révoltes au ronron des hypocrites bienveillances.

Le jour où, sur les planches du théâtre, on exhiberait le « mineur hâve » et ténorisant échappé au grisou, il y aurait gros succès ; de jolis yeux verseraient des larmes, les nerveuses sensibleries se détendraient : le bourgeois manifestant sa bonne volonté, sa pitié, en applaudissant à craquer des gants et quelque riche dame du monde résumant l'intérêt qu'on porte aux mineurs en enlevant le cabotin maquillé noir.

Notre société a besoin, pour ses nerfs, de ces petites émotions-là ; mais on les doit doser.

Vous, les hommes de la mine, les vrais, vous êtes trop nature. Ce n'est pas vous qu'on veut voir. Votre figuration troublerait. Vous feriez peur !

Il faut les mineurs de bon ton, aux dessous galants, sortant des coulisses. Il ne faut pas les compagnons maigres surgissant des puits sinistres.

En vérité, compagnons maigres ! on ne vous connaît pas.

On se rappelle que vous vivez, seulement lorsque le feu vous tue. Alors, en dilettante, on cause un peu de vous, on fait la fête, on fait l'aumône et puis c'est tout.

On ne veut pas vous connaître.

Et je voudrais, moi, que par nos rues parisiennes bordées de provocateurs magasins, un beau jour, vous passiez en bandes.

Vous nous devez une visite ; faites-là !

Défilez lentement, sur nos boulevards, en vos costumes sombres ; défilez, très calmes, avec dans vos poignes vigoureuses, les outils de travail : vos haches et vos pics.

ZO D'AXA.

LE CLOWN

Un énorme soleil au dos, un sur le ventre,
Par petits sauts faisant sonner son crâne nu,
Sinistre, avec son air d'avorton mal venu
La tête en bas, les pieds ballant le vide, il entre.

D'un bond fou, sans toucher la terre, il tombe au centre
De l'arène, très droit, comme au sol retenu,
Puis hurle un vieux refrain sur un air bien connu,
Avec la bouche ouverte aussi large qu'un antre.

Salut au clown ! Salut au célèbre bouffon !
Son rire de fausset, ses cabrioles font
S'esclaffer les soldats comme des dieux d'Homère ;

Et, lui, le cœur lordu, dans la vaste rumeur,
Songe que ses enfants bientôt seront sans mère
Car il vient de quitter sa femme qui se meurt !

JOS. VAN HEGGEN.



Moi j' dis eun' chose... Un Etat qu'a besoin d' faire des économies n'a pas besoin d' deux Chambres. T'as-l'y deux chambres, toi qu'es dans la purée?....

Suppression de la police des mœurs et de la prostitution officielle

La suppression de la police dite des mœurs et l'abolition des maisons de tolérance répondent aux exigences de la justice et de la morale publique.

Ces institutions ne sont ni nécessaires ni justifiées. C'est un fait reconnu même par les autorités médicales que le contrôle sanitaire, appliqué à des femmes dont les neuf dixièmes ont été poussées par la misère ou par la séduction à faire le triste métier de prostituées, n'offre aucune garantie efficace contre la propagation des maladies vénériennes. C'est pourquoi on a de la

peine à comprendre qu'il y ait encore dans les assemblées législatives des hommes qui considèrent de telles mesures comme nécessaires.

La réglementation de la prostitution est sans valeur, pour les raisons suivantes :

a) Partout où cette réglementation a été établie, une très faible proportion seulement des prostituées lui est soumise.

L'expérience prouve qu'il est impossible de soumettre toutes les femmes en question ou même la majeure partie d'entre elles à la réglementation. A Berlin, par exemple, il n'y avait en 1890, d'après les documents officiels, que 4,039 prostituées soumises au règlement sur un chiffre total de 50,000 femmes *au minimum* qui étaient vouées à la prostitution.

b) Les garanties offertes par là sont illusoire au plus haut degré ; le contrôle médical ne garantit aucunement qu'une prostituée déclarée saine à une certaine heure ne sera pas, à l'heure suivante, infectée par un homme et n'infectera pas à son tour, jusqu'à la visite suivante, toute une série de clients.

c) Les prostituées soumises à la réglementation, qui sont pour la plupart dans des maisons publiques, sont exposées au plus haut degré à contracter des maladies, par suite de leurs rapports très fréquents avec les hommes.

d) La réglementation rend les hommes plus imprudents et plus insouciant parce qu'elle fait croire à une sécurité qui n'existe pas ; d'autre part elle inflige aux femmes qui lui sont soumises une profonde dégradation, elle détruit en elles le dernier reste de la pudeur.

Le président de la police de Berlin a dû reconnaître dans son deuxième rapport administratif, comprenant les années 1881 à 1890, que l'inscription des prostituées sur le registre de la police, *aggrave plus profondément encore leur état d'abjection.*

Tel est le « relèvement de la moralité » que l'Etat obtient par une semblable mesure. Au surplus, la réglementation des prostituées considérée au point de vue de l'hygiène publique n'est qu'un leurre aussi longtemps qu'on ne l'applique qu'aux seules prostituées *et qu'on ne l'étend pas aux hommes qui les fréquentent.* Il y a dans ce traitement inégal de la prostituée et de l'homme qui fait usage d'elle *une injustice révoltante.*

Sans la demande de prostituées de la part des hommes et sans la misère sociale qui oblige un si grand nombre de femmes à se prostituer, il n'y aurait pas de prostitution. Pourquoi poursuit-on et persécute-t-on précisément celle des deux parties qui est la moins coupable, la femme, que le dénuement, la misère et la séduction ont jetée dans la prostitution et forcée de se soumettre à toutes les exigences de la part de l'homme ?

Une injustice si criante n'est possible que parce que ce sont les hommes seuls qui gouvernent et font les lois.

Ce que nous avons avancé contre la police des mœurs s'applique également aux maisons publiques.

Le devoir de l'Etat, affirme-t-on, est de protéger la moralité publique et de la faire observer, mais l'Etat qui concessionne ou tolère des maisons publiques prend le rôle d'un proxénète, métier que le code pénal a même puni de travaux forcés.

En faisant la fonction de proxénète, l'Etat déclare que la prostitution protégée et favorisée par lui n'est point un acte immoral et qu'il considère de son devoir de fournir aux hommes avides de prostitution, des prostituées aussi saines que possible.

Ce rôle de proxénète que l'Etat assume pèse lourdement dans la balance, car cette attitude de l'Etat exerce au plus degré une action corruptrice et démoralisatrice sur les hommes, elle implique un *encouragement direct à la prostitution.* Plus l'Etat protège les excès des hommes, plus ceux-ci agissent avec insouciance.

Le rôle de l'Etat protégeant et favorisant la prostitution est particulièrement condamnable, parce que ces victimes si dignes de pitié de nos circonstances sociales, les prostituées, sont *exploitées par les tenanciers des maisons publiques de la façon la plus éhontée et sont réduites en un état de véritable esclavage.*

Ce sont là des conditions qui sont une honte pour un Etat soi-disant chrétien et une ignominie pour notre civilisation.

C'est chose bien connue, en outre, qu'une femme qui a été dans une maison ou qui a été soumise à la réglementation est marquée par l'Etat du sceau de l'ignominie, et ne peut rentrer dans la société ; elle est par là même condamnée à périr misérablement au bout de peu d'années. De plus, les rapports constants que la surveillance des prostituées exigent de la part des agents de la police des mœurs, constituent pour ceux-ci une cause fréquente de démoralisation et de corruption. Enfin il faut encore relever l'impression fâcheuse et irritante qu'une telle attitude de l'Etat à l'égard des prostituées doit produire et produit sur l'ensemble du monde féminin.

La réglementation de la prostitution et la tolérance des maisons publiques doivent donc être regardées, ainsi que cela vient d'être démontré, comme des mesures démoralisantes et injustes au plus haut degré ; elles sont en contradiction flagrante avec la mission que les défenseurs de l'ordre social actuel attribuent à l'Etat.

A. BEBEL.

LE MINOTAURE

Le Budget, qui nous met à mal,
Pour s'empiffrer est en posture.
C'est le moment où l'animal
Va prendre, hélas ! sa nourriture.

Après le vote qu'il attend,
Il nous avalera sans boire ;
Déjà, dans la Chambre, on entend
Le bruit affreux de sa mâchoire.

Son ventre immense, avide d'or,
Gronde ainsi qu'un soufflet de forge ;
Il a, comme un alligator,
Des dents jusqu'au fond de la gorge.

Nul ne peut mettre le hoïà
A sa goinfrière effroyable ;
Plus il s'en fourre jusque là,
Plus il se montre insatiable.

C'est que le vorace Budget
Dipère à mesure qu'il mange ;
Pour entretenir le déchet
Sa panse est toujours en vidange.

Fomélique, englutissant tout,
Dans les ripailles il se vautre ;
Ce qu'il avale par un bout
S'en va dare dare par l'autre.

Son appétit est toujours neuf,
Et l'on peut le bourier sans crainte ;
Ce qui ferait crever un bœuf,
Le creuse, lui, comme une absinthe.

De l'or ! de l'or ! de l'or ! de l'or !
C'est la hombance qu'il préfère.
Dès qu'on s'arrête, il crie : « Encore ! »
Pas moyen de le satisfaire.

Avec l'âpreté d'un Gobsek,
Il lui faut nos dernières nippes,
Et quand notre bourse est à sec,
Il mangerait jusqu'à nos tripes.

Ce Budget qui, par tous moyens,
Nous dévalise et nous dévore,
C'est le monstre, qu'aux temps païens,
On appelait le Minotaure.

Il a pour chef, pour maître-queux,
L'Etat, qui toujours sans vergogne,
Nous presse, riches ou gueux,
Afin de lui rougir la trogne.

Jaloux de le rendre bien gras
Et de pourvoir à ses bamboches,
Une serviette sur le bras,
L'Etat nous retourne nos poches.

Mais ni les emprunts ni l'impôt
Ne suffisent au Minotaure ;
En sorte qu'il faudra bientôt
Trouver quelque autre chose encore.

Eh, pour nourrir le monstre objet,
On verra, dans ce cas extrême,
L'Etat servir, comme un bittack,
Le contribuable lui-même.

Ch. GILBERT-MARTIN.

Commencement du règne Bourgeois, l'an III

.... Bessé-je eu une âme froide et incapable de s'émeouvoir à la vue des maux publics, j'étais personnellement payé pour maudire bien cordialement l'affreuse famine et tous les malheurs de l'an III. Relégué à cette cruelle époque dans la prison d'Arcis, pour mes écrits de l'an II et du commencement de cette année III ; écrits dans lesquels je m'étais élevé avec le plus de force qu'il m'avait été possible contre les crimes de la réaction en pleine activité alors, j'avais laissé, sans secours et dans la plus triste détresse, ma femme et trois malheureux enfants. Du fond de mon espèce d'exil, j'appris que ces enfants trop chéris, ces objets de ma tendre affection, souffraient, apérissaient avec tant d'autres, au milieu des angoisses de cette horrible famine due aux sous du populicide Boissy-d'Anglas.

J'avais une fille de sept ans, j'eus bientôt la déchirante nouvelle qu'elle eut morte des suites de la réduction assassine des deux onces de pain. En recevant mes deux autres enfants en fructidor, je les retrouvai exténués au point qu'ils étoient à mes propres yeux méconnaissables. Ce tableau que j'apercevais dans ma propre famille, je le voyais reproduit dans cent mille autres autour d'elle. Je distinguai parfaitement les traces, encore très marquées, de cette exténuation générale qui avait atteint la majeure partie de la population de Paris, qui avait desséché presque tous les visages, qui faisait encore chanceler les corps. Que dis-je ? Le système de famine était encore flagrant, on avait seulement augmenté de quelques onces la pitance individuelle et journalière. Le discredit du papier monnaie et d'autres manœuvres portaient de nouveaux coups aux dernières ressources du peuple. J'avais donc à la fois les raisons particulières et les considérations d'intérêt général pour m'exciter à exécuter ces temps funestes, et ceux qui les avaient précédés, et je

devis être bien disposé pour en faire des peintures fortes dans mes nouveaux numéros. Je m'abandonnai en effet à toute l'énergie de mon ressentiment contre les infâmes affameurs et les concepteurs de tous les projets tendant à ruiner le peuple, à l'avilir, à lui forger des chaînes de toutes sortes. J'avais pu essuyer mes lamentables portraits sur un fond bien touchant. C'étaient les pétitions des mères éplorées qui, dans les jours calamiteux, s'étaient réunies pour aller solliciter secours près des mandataires du peuple pour leurs enfants mourants. Citoyens jurés ! Indépendamment du besoin que vous avez de saisir les motifs qui ont dirigé ma conduite durant la période où vous devez l'examiner, il est utile que vous connaissiez aussi des monuments précieux de la partie de l'histoire de notre Révolution qui appartient à ce procès. Au fond de vos départements, vous n'avez point vu Paris, ni connu ses malheurs de l'an III ; vous avez pu vous faire une bien imparfaite idée de sa



BABEUF

situation désastreuse ; l'effet de la terrible commotion qu'il essayait alors se fit bien sentir partout, mais dans un degré fort incomparable au mouvement du centre. Il faut vous offrir des images qui puissent vous pénétrer de l'exacte vérité sur des faits si mémorables ; cela est utile, dis-je, à cause de l'enchaînement que ces faits ont avec les actes et l'affaire des hommes que vous avez à juger. Voici donc les pétitions sur la famine de l'an III, que je commençai à insérer dans mon journal en frimaire de l'an IV, pour les faire servir de texte au développement de toutes les réclamations que je voulais faire pour le peuple. Je démontrerai comment elles m'ont valu d'être dès lors considéré comme conspirateur, et comment on a fait dater réellement de là ma prétendue conspiration.

C'est à la page 85 du n° 35 du *Tribun du peuple*, qu'on lit ce qui suit :

« Nos corps exténués par le besoin, ne peuvent plus se soutenir... Nous avons attendu
 « que la masse de nos meilleurs ne trouve aucune excuse en nous-mêmes, afin que la mal-
 « veillance n'ait aucun prétexte de nous calomnier. Il ne nous est plus permis de rester
 « froides spectatrices du supplice de la faim qui déchire nos entrailles... Nous ne pouvons
 « plus être les insensibles témoins de notre mort journalière, graduée sur les calculs de
 « l'ambition et de la cupidité avarice... Nous ne pouvons voir plus longtemps nos enfants
 « mourir sur nos seins détreis ; il n'y pompent plus que du sang au lieu du lait que la
 « nature leur destine pour aliment ! *Administrateurs ! Gouvernants !* Voyez les mères
 « infortunées dont les enfants, atteints du fleau de la famine sont morts avant l'instant
 « marqué pour leur naissance ! — Voyez nos parents, nos amis, nos frères, emportés par
 « la faim ! Allez sur leurs tombes nombreuses ! du fond du cercueil ils vous crient : C'est
 « la faim qui nous assassina ! Nous mourûmes dans les tranes horribles du désespoir et
 « de la rage !... Dites à nos enfants de nous suivre ; qu'ils ne subissent pas mille morts,
 « au lieu d'une seule que la nature leur réservait !... La génération s'écoule avant le
 « terme !... Les générations qui devaient la remplacer, s'arrêtent en rétrogradant dans leur
 « développement. Les forces de tous les âges s'épuisent et s'éteignent !... La douleur, la
 « fièvre nous accablent et minent presque tous les citoyens !... La peste, qui toujours est
 « la suivante effreuse de la famine nous emporte par milliers ! ! ! »

Une autre pétition que j'insérai de suite, contenait les paragraphes que je vais rappeler :
 « Le Peuple, y est-il dit, sent ses entrailles déchirées par le besoin. Il a voulu ses
 « meubles, ses habits, ceux de ses enfants, afin de retenir encore quelques heures une
 « vie qui lui échappe. L'avare possesseur de grains refuse à ses semblables, même au
 « prix de l'or, la subsistance qui leur manque. Le pauvre meurt à côté de l'abondance qui
 « n'est plus que pour lui, et à laquelle il n'ose, ni ne peut toucher. Le riche accapareur,
 « rassasié de délices, repose tranquillement sur des sacs de farine que sa cupidité entasse
 « paisiblement au milieu de la détresse universelle.... L'agioteur infâme, se couche sur
 « des monceaux d'or et d'assignats, qu'il décrie pour se les approprier, et qui sont
 « le fruit injuste de ses brigandages journaliers et de sa rapacité dévorante. La famine
 « horrible, créée par le système dépopuleur de la contre-révolution, emporte dans la
 « tombe, et la génération présente, et celles qui ne sont pas nées encore. La valeur des
 « assignats se trouve réduite presque à rien, par l'avilissement que leur a imprimé le
 « machiavélisme des conspirateurs, par les manœuvres de l'agiotage meurtrier, toujours
 « permis ou toléré. Le prix de toutes les denrées s'est accru au centuple. Il s'en faut bien
 « que le prix d'un travail honnête ait suivi la même proportion. Parmi les citoyens qui
 « survivent aux ravages désolants de la famine et au déperissement général, le citoyen,
 « qui n'a qu'un revenu médiocre est frappé radicalement. Il est sans ressource. Il ne lui
 « reste que son désespoir et la mort. »

« Jusqu'à quand durera la rare des ennemis du peuple ? Jusqu'à quand la justice sera-t-elle bannie du territoire de la liberté ? Jusqu'à quand sera-t-elle muette, impuissante ? »

Je l'ai dit, je fis servir ce texte au développement de toutes mes réclamations contre les divers griefs faits au peuple, et dès lors le gouvernement vit en moi un conspirateur, et dès lors il se mit à ma poursuite, et donna partout des ordres pour me faire arrêter, sans nul respect pour la liberté de la presse dont je ne faisais qu'user avec la latitude qui doit appartenir à tout citoyen et sans avoir aucun autre prétexte contre moi que mon journal. Il ne fit pas chose propre à me calmer lorsque voyant que toutes ses peines et ses recherches pour m'atteindre étaient inutiles, il commit l'immoralité de faire arrêter ma femme, de l'arracher à ses enfants, qui restèrent seuls et absolument abandonnés dans un galetas, de la retenir jusqu'à ce qu'elle eut passé devant un jury d'accusation, et cela pour l'obliger à me dénoncer, en découvrant le lieu de ma retraite.

Ce fut vers la fin de nivôse que s'exécuta cette infamie.

Je ne fis à cette occasion dans mon n° 40, qu'un article très court, mais aussi vif et sauglant que je le devais. Les intérêts généraux, en ma simple qualité de publiciste, faisant quelque sensation, l'emportèrent alors comme toujours sur cette affaire particulière malgré son importance même relative à la liberté et à la morale publique.

Mais malgré que le gouvernement semblât le croire, si comme je le prouverai, je n'ai pas véritablement conspiré depuis, je conspirais encore bien moins alors. Je n'étais affilié à aucune association. Qu'on voie mes divers numéros. Ils portent l'empreinte de la plus entière indépendance : ils sont marqués au coin de la plus complète liberté personnelle. Ils

développement du vrai système de la démocratie ; l'autre la peinture des désastres publics passés et successifs.

Ce n'était pourtant point encore là conspirer.

CÆTUS-GRACCHUS BABEUR.

(Fragment tiré du mémoire de sa défense).

UNE REINE-ESCLAVE

Si quelqu'un vous disait aujourd'hui de la presse : Le grand mal dont elle souffre, c'est qu'elle n'est pas libre — votre premier mouvement serait sans doute de vous récrier :

— Comment ! Pas libre ! Quel paradoxe ! Est-ce qu'elle n'use pas et n'abuse pas du droit de tout dire ? Elle ne se borne pas à critiquer les actes et les paroles : elle attaque et vilipende les personnes. Députés et sénateurs, préfets et ministres, présidents de cours et présidents de la République, ceux qui sont au pouvoir et ceux qui n'y sont plus, hommes publics et simples particuliers, tous reçoivent leur paquet. Et c'est à pleine bouche qu'elle injurie ses victimes. Elle a un assortiment de gros mots à faire envie au plus naturaliste des romanciers naturalistes ; elle s'est faite une langue digne des Halles, une langue plus que pimentée, plus que parlementaire. Et vous dites qu'elle n'est pas libre ! Elle est mieux ou pis que cela. Elle est la reine de l'opinion et partant du monde moderne. —

Reine, j'y consens. Mais pauvre reine ! Reine-esclave, dirai-je à mon tour. Reine soumise à la grande, à la vraie puissance de notre temps, à l'Argent.

Qui voudrait suivre les transformations du journal, depuis qu'au lieu de représenter les opinions d'un groupe il est devenu presque partout une affaire, une spéculation, un instrument dans la main d'un richard quelconque, verrait à quel point son rôle commercial, financier, politique, littéraire même a été modifié et faussé par cette prédominance de la pièce de cent sous.

Mais il y faudrait un volume et je veux seulement indiquer le contre-coup de cette évolution fâcheuse sur la situation des journalistes.

Ils ont eu, ces temps derniers, de mauvais moments à passer, messieurs les journalistes. Quelques-uns d'entre eux ont eu maille à partir avec la justice comme chevaliers du chantage et vendeurs d'influence. La bone qui a sali ceux-là a quelque peu élaboussé la corporation entière. Il n'a pas manqué de gens pour faire rejaillir la faute des coupables sur les innocents ; et cependant, pour qui connaît les coulisses du journalisme, pour qui mesure la pression exercée sur des âmes faibles par des conditions de vie écrasantes, il y a lieu de plaindre plus encore que d'accuser ceux mêmes qui ont failli ; les choses sont plus coupables que les hommes ; ce qu'il faut condamner, c'est le système plus que les malheureux pris dans son engrenage.

Etant donné que le maître est en dernier analyse celui qui paye, les rédacteurs d'un journal sont à l'égard du propriétaire comme les ouvriers d'une usine à l'égard du patron. Celui qui fournit l'argent tient en son pouvoir ceux qui fournissent le travail ; la caisse a la haute main sur la plume. Servitude d'autant plus grave qu'elle pèse ici directement sur la pensée ! Malheur aux journalistes, si, comme c'est le cas trop souvent, les fonctions de directeur politique et de bûilleur de fonds sont réunies dans la même personne ! Que devient

leur indépendance, leur sincérité? Il leur faut bon gré mal gré subir la consigne du patron qui règne et gouverne. C'est lui qui décide en quel sens on se prononcera, ce qu'on défendra et attaquera. Lui plaît-il de changer d'avis? A-t-il des raisons sérieuses et sonnantes d'opérer une volte-face? Il faut du jour au lendemain passer du blanc au noir, se plier avec souplesse aux caprices d'une volonté changeante, mais-toujours omnipotente.

Vous me direz que j'exagère, que rien ne force les rédacteurs à renier ce qu'ils pensent, qu'ils sont libres en somme. — Libres! Oui, certes! Libres de s'en aller, de retomber sur le pavé, de renoncer à leur gagne-pain, à moins qu'ils ne préfèrent courber la tête une fois pour toutes et se rabaisser au rôle modeste et nourrissant de machines à écrire. Ils peuvent choisir.

S'ils ont plus d'ambition que de caractère, s'ils aiment mieux sacrifier leur conscience que leur position, s'ils estiment qu'il vaut mieux se soumettre que se démettre, ou simplement s'ils ont pour eux-mêmes et leur nichée plus de besoins que de moyens de les satisfaire, ils plient, ils se résignent, ils obéissent au doigt et à l'œil, ils s'habituent à soutenir sur commande le pour et le contre, ils deviennent peu à peu des écrivains à gages, des espèces de bravi littéraires, des virtuoses du *j' m'en fichisme*, prêts à servir toutes les causes et à les trahir. Leur plume ressemble au fameux sabre que brandissait Joseph Prudhomme, en jurant de l'employer à défendre la Constitution ou, au besoin, à la combattre.

S'ils ont au contraire mauvaise tête, s'ils tiennent à penser ce qu'ils écrivent, s'ils ont la faiblesse d'avoir des convictions, eh bien! la porte est ouverte. Ils n'ont qu'à s'en aller. Rien ne les empêche de porter leur prose ailleurs. Pour un de perdu, dix de retrouvés. Qui s'apercevra seulement de leur disparition? Certains journaux, pour plus de commodité, n'ont que des articles non signés, et de la sorte, si les rédacteurs passent, le journal reste. Le titre, sinon les opinions, est toujours le même; le bon public n'en demande pas davantage. J'ai connu d'honnêtes abonnés qui étaient demeurés héroïquement fidèles à leur journal, bien qu'il eût changé trois fois en deux ans de mains et de couleur. Et n'allez pas les accuser de versatilité! Ils auraient pu dire avec la girouette : Ce n'est pas moi qui change, c'est le vent. — Aussi, bien naïf le journaliste qui oserait compter sur les lecteurs pour réclamer et protester contre les abus de pouvoir dont il pâtit en pareil cas! Il est admis que l'homme d'argent est chez lui dans son journal et partant souverain seigneur de ceux qu'il veut bien y admettre.

Laissez-moi vous dire à ce propos deux petites histoires qui ne sont pas des contes de fée :

Un jour le directeur d'un grand journal était fort en colère contre un ministre et il avait pour cela un motif dont la gravité ne vous échappera pas. Ce directeur, *quoique ou parce que* fortement suspect d'avoir trempé dans de vilaines opérations de Bourse, avait envie d'être décoré tout comme un autre, et le ministre avait dit, paraît-il : — Lui, décoré! Tant que je serai au pouvoir, jamais! — Le directeur, rentré dans ses bureaux, avait convoqué ses rédacteurs et leur avait tenu à peu près ce langage : — Aiguisez vos couteaux, les enfants. Nous allons tailler des croupières au ministère. D'ailleurs, les journaux d'opposition, il n'y a que cela qui se vende à Paris. — C'était ce qui s'appelle un programme politique; j'en connais de moins clairs.

Or un des rédacteurs eut la chance et la joie de découvrir une

grosse affaire qui avait été soigneusement étouffée et qui était capable d'envoyer le ministère existant grossir la longue série des ministères trépassés. Il communiqua sa découverte à son directeur qui se frotta les mains et lui dit : A merveille ! Allez de l'avant. — L'autre aussitôt ramasse ses documents, les met en ordre, puis à mots couverts il commence à ébruiter l'affaire, et il annonce qu'il a en mains des preuves écrasantes. Vous pensez si le ministre visé était inquiet. Que fait-il ? Il avait une amie qui lui était commune avec le directeur ; il la choisit pour ambassadrice et il la dépêche à son ennemi avec ce message : « Si vous laissez publier dans votre journal les preuves que vous annoncez, vous irez le soir même coucher à Mazas. Vous vous rappelez bien la déconfiture de telle Société financière, dont vous étiez administrateur. Une plainte a été déposée contre vous. Nous l'avons laissée dormir ; mais nous pouvons la réveiller et le moment nous semble opportun. » Il faut croire que ce coup droit frappait à la bonne place. Le directeur se le tint pour dit. Il fit venir son rédacteur et lui parla ainsi : — « Mon cher ami, vous allez me faire le plaisir de cesser immédiatement la campagne que vous avez entamée. Décidément, le ministère vaut mieux qu'il n'en a l'air. » Le rédacteur n'entendit point de cette oreille. Il se voyait perdu, discrédité, déshonoré, s'il reculait après s'être tellement avancé. Et puis il avait sa conviction faite. On pouvait presser, prier, menacer ; il s'obstinait à dire ce qu'il savait ! Le directeur, à bout de souffle et d'arguments, eut recours à l'argument suprême : — Vous ne faites plus partie de la rédaction du journal, — dit-il à l'entêté, et celui-ci n'eut plus qu'à s'en aller. Ce ne fut pas sans tapage, sans scandale, sans mutuelles accusations. Mais le ministère ne tomba pas ce jour-là et le financier n'alla pas coucher à Mazas cette fois-là. Le journaliste en fut quitte pour quelques semaines de colère et quelques mois de misère ; et qui donc songe encore à cette histoire ?

Mais je vous en ai promis une seconde. La voici. Les détails diffèrent, le fond est le même : c'est toujours le travail opprimé par le capital. Cette fois, je vous nommerai tout au long les acteurs de la tragi-comédie ; ils ont pris soin eux-mêmes de livrer leurs noms et leurs actes à la postérité.

C'était en mars 1881. Le journal *Le Gaulois*, après avoir eu des opinions variées, était légitimiste depuis six mois environ. Il avait pour directeur M. Arthur Meyer. Mais la haute main appartenait à la Banque parisienne. M. de Verbronne, qui était à la tête de cet établissement, était aussi le président du Conseil d'administration du *Gaulois*. Or la Banque parisienne se trouva avoir besoin du gouvernement républicain, et, comme elle ne pouvait espérer obtenir la faveur de la République en travaillant à restaurer la monarchie (nous avons changé tout cela depuis lors), elle s'était résolue à immoler bravement à ses intérêts les opinions qu'elle défendait. Elle se ralliait au pouvoir. *Le Gaulois* allait donc devenir républicain par ricochet et opérer son évolution avec cette souplesse que donne l'accoutumance. Mais le malheur voulut que M. Arthur Meyer, bien qu'il déclarât (rapport du 25 mars) que sa ligne politique consistait à n'en pas avoir, fût royaliste d'instinct et de parti-pris. Il mit des bâtons dans les roues et ce fut un beau vacarme dont Paris s'amusa quelques jours.

Représentez-vous bien le lieu de la scène. Elle se passe dans les bureaux du journal. Ici, au milieu, le cabinet du directeur. A droite,

la salle du Conseil d'administration. A gauche, la salle de rédaction, Nous sommes dans la soirée du 5 mars.

M. Meyer, qui a publié le matin même un article contre la Banque parisienne et l'évolution projetée, s'attend à une riposte et il se promène dans son cabinet, assez inquiet de ce qui va se passer. Il sait qu'on veut le remplacer comme directeur et il étudie les statuts pour trouver moyen d'éviter cette révocation. A ce moment on vient le prévenir que le Conseil est réuni dans la chambre voisine et l'invite à venir délibérer, car le directeur est membre du Conseil d'administration. M. Meyer passe dans la salle du Conseil et tout à coup il a une inspiration : il s'aperçoit que les autres membres du Conseil, qui composent avec lui la réunion, ne sont qu'au nombre de quatre. Or, les statuts exigent qu'il y ait cinq administrateurs pour qu'une délibération soit valable. Au lieu de faire le cinquième, il donne sa démission ; le Conseil, réduit à quatre membres, ne pourra plus délibérer légalement.

Mais à bon chat, bon rat. M. de Verbrouck a prévu le coup et il le pare. Un article des statuts autorise le président du Conseil, en cas que le nombre des membres présents soit insuffisant, à faire siéger un actionnaire porteur d'au moins dix actions. Or, il se trouve (admirez le hasard !) que M. Robert Mitchell est présent et qu'il possède justement dix actions ; M. Robert Mitchell, un bonapartiste converti provisoirement à la république, est, dans la pensée des administrateurs, le successeur désigné de M. Meyer. (Peut-être après tout que le hasard n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire.) On l'invite à prendre place au Conseil ; M. Meyer proteste ; on passe outre. Le Conseil délibère, révoque d'urgence M. Meyer de ses fonctions, nomme pour le remplacer M. Robert Mitchell.

M. Meyer se précipite alors dans la salle de rédaction. Il harangue ses rédacteurs ; il leur annonce qu'on leur impose un nouveau directeur, une nouvelle politique ; il leur prêche la résistance, l'insurrection contre ce coup d'Etat. On ne les expulsera que par la force des baïonnettes. Quelques-uns se groupent autour de lui.

Mais M. de Verbrouck apparaît à son tour. Il se donne comme le représentant des actionnaires et de la légalité. Il présente le nouveau directeur ; il invite les rédacteurs à le reconnaître comme tel. Il déclare que tous ceux qui obéiront à M. Meyer seront par là même exclus de la maison. Il rappelle qu'il est le seul et vrai *patron*. Quelques-uns se groupent autour de lui.

Les deux groupes se menacent des yeux, de la voix, du geste. On est sur le point de se colleter. Cependant le temps presse, il faut composer le journal qui doit paraître le matin. Gerant, imprimeur, compositeurs ne savent auquel entendre. On compose tantôt le journal Meyer, tantôt le journal Verbrouck. Les articles royalistes et les articles républicains s'entrelacent agréablement.

A bout de patience, M. de Verbrouck sort et annonce qu'il va chercher le commissaire de police. Il revient en effet avec lui vers minuit. M. Meyer et ses amis sont alors sommés d'évacuer la place : ils déclarent solennellement qu'ils cèdent à la force, et ils s'éparpillent dans les journaux voisins pour y demander l'hospitalité et pour y conter, chacun à sa façon, les événements de cette nuit agitée.

Je laisse de côté les récriminations, injures, provocations, qui furent échangées au lendemain de cette soirée mémorable. Quant à la moralité de l'histoire, elle fut tirée par M. Cornély, ancien secrétaire de la rédaction Meyer. Il écrivit dans le *Clairon* : *C'est tout de même*

bien malheureux de penser qu'on puisse trafiquer ainsi, comme d'un simple bétail, des rédacteurs et des lecteurs d'un journal et qu'il dépende d'un monsieur très riche d'imposer à des estomacs royalistes un régime opportuniste. »

Est-il besoin d'ajouter quelque chose à ces lamentations aussi légitimes que légitimistes? Ceci seulement : que, si le journalisme, de l'aveu même de nos adversaires, est, comme les autres forces matérielles ou intellectuelles de notre société bourgeoise, le serf du roi-million, le socialisme, en brisant pour toujours la tyrannie démoralisante de l'argent, peut seul émanciper, purifier, relever la presse. Je voudrais que les journalistes, mes confrères, comprissent bien que nous travaillons pour eux aussi, en travaillant à mettre à l'abri de la domination des écus le travail, le talent, le mérite personnel.

Georges RENARD,

Directeur de la Revue Socialiste.

L'AVENIR

L'ordre, la paix, l'amour, sont pour l'avenir ; le passé a toujours aimé, étudié, pratiqué la guerre, la haïce, l'antagonisme ; et cependant l'espèce humaine marchait sans cesse vers ses pacifiques destinées, passant successivement d'un ordre imparfait à un ordre meilleur, d'une association faible, étroite, à une association plus forte, plus étendue, et chaque pas qu'elle faisait était d'abord une *crise* pour elle, car il lui fallait nier son passé, briser violemment des liens qui avaient été salutaires à son enfance, mais qui devenaient des obstacles à son développement.

SAINT-SIMON.



SAINT-SIMON

Visitez quelque cité industrielle ou descendez dans les mines, et dites si ce que vous voyez ne dépasse tout ce que les théologiens les plus féroces ont imaginé de l'enfer.

Anatole FRANCE.

LA SCIENCE

Il y a un demi-siècle, quand la plupart des chimistes, après Berzélius et Gerhardt, considéraient comme une chimère l'espoir de produire, de toutes pièces, par synthèse, des substances organiques, par le seul jeu des affinités des corps simples qui les constituent, M. Berthelot démontra que non seulement les phénomènes chimiques sont identiques dans la matière vivante et dans la matière inanimée : il entrevit que ces phénomènes sont eux-mêmes réductibles aux lois plus générales de la mécanique. Ce fait, il l'établit plus tard, dans sa *Mécanique chimique*.

Ainsi les lois qui régissent les mouvements des étoiles de l'univers sidéral sont les mêmes que manifestent ceux des dernières particules des corps organisés, des atomes et des molécules, du protoplasma des plantes et des animaux. Car il n'y a pas deux mécaniques, une mécanique céleste et une mécanique cérébrale ; deux chimies, une chimie organique et une chimie inorganique ; deux physiologies, non plus que deux psychologies, l'une pour les hommes, l'autre pour les animaux. Partout éclate, avec l'infini de la causabilité, la continuité des phénomènes naturels.

Si les processus de l'intelligence, même la plus haute et la plus différenciée, n'étaient pas, comme ceux d'un mollusque, susceptibles d'être déterminés, soit avec nos méthodes actuelles, soit à l'aide de méthodes futures plus perfectionnées, bref, s'ils échappaient au nombre et à la mesure, ils ne seraient pas objet de science. Il y a, au contraire, une psychologie, si l'activité de l'intelligence, comme celle de toutes les autres fonctions des êtres organisés, se ramène, avec la physique et la chimie, à la mécanique. L'unité suprême de la nature a sa plus haute expression dans l'unité de la science.

Une fois acquises et démontrées, les vérités scientifiques existent pour l'éternité. Elles dépassent infiniment la portée et les destinées du cerveau humain qui les a découvertes. Si Florens avait démontré l'homogénéité fonctionnelle de l'écorce cérébrale, les expériences de Fritsch et Hitzig n'en auraient jamais pu établir l'hétérogénéité. Depuis l'école d'Alexandrie, les plus grands physiologistes, jusqu'à Haller et Florens, avaient en vain irrité et détruit cette écorce : ils l'avaient trouvée inexcitable. Or, elle est excitable. Une investigation méthodique a permis à deux jeunes savants de rendre manifeste, en même temps que cette propriété de la matière pensante, l'existence de centres fonctionnels relativement distincts, et dont l'excitation ou la destruction, exactement localisée, est suivie d'effets correspondants, en rapport avec la production ou l'abolition d'une fonction psychique déterminée. Ce fait d'expérience, vérifié dans la série entière des vertébrés, confirmé par l'observation clinique et l'étude anatomo-pathologique, est ce qu'on nomme une *vérité scientifique*.

Les hommes de foi métaphysique ou religieuse ont donc tort, pour se consoler, de parler des variations de la science. La science ne varie pas. Ce qui change incessamment, ce sont les hypothèses et les théories provisoires, légitimes et nécessaires, qui guident ou égarent quelquefois, pour un temps, l'investigation scientifique.

Si la science est la synthèse des faits et des lois de l'univers, elle ne peut pas plus varier que ces lois et que ces faits. Sans doute, cet univers visible et intelligible est une création de l'esprit de l'homme, et il n'existe hors de nous ni sons, ni couleurs, ni saveurs, ni étendue, ni forme. Mais, entre nos états de conscience, qui sont pour nous la seule réalité, et les conditions supposées de ces états, il existe des rapports de concordance

tant de fois vérifiés par l'observation et provoqués par l'expérimentation, une succession et une simultanéité de causes et d'effets dont le caractère d'uniformité et de continuité s'impose si fort à l'intelligence qu'il est impossible de douter des vérités scientifiques. Pour être toujours relatives à l'esprit de l'homme, ces vérités n'en sont pas moins vraies, puisqu'elles expriment des rapports constants et uniformes. Connaître les rapports des choses et les conditions de ces rapports, voilà toute la science.

J'ai conscience de mon ignorance des forces et des causes éternelles de l'univers. Mais ma confession d'ignorance n'est pas une profession de foi religieuse, et mon renoncement n'est pas un acte d'humilité devant l'infini. Je ne crains ni n'espère. A l'homme qui réfléchit simplement, la science suffit. De bonne heure nous avons appris la résignation, et nous quitterons sans amour et sans haine ce monde d'illusions et de rêves. Mais nous le quitterons avec une fierté stoïque, sans ridicule attendrissement sur nous-mêmes, sans lâche besoin d'être consolés, sans l'odieuse hypocrisie des pharisiens qui, jusque dans la mort, veulent « édifier » les simples et pépétrer parmi les hommes la superstition religieuse.

Ce n'est pas moi qui adorerais l'Être, ou serai jamais tenté de me prosterner devant je ne sais quelle hiérarchie de forces cosmiques, voire devant le monstrueux fétiche Humanité. L'homme libre ne connaît rien au-dessus de lui. Pourquoi me courberais-je sous les forces déchaînées de cet univers ? Ne suis-je donc pas moi-même une partie imperceptible du monde, une vague de cet Océan ?

Jules SOURY.

AVILISSEMENT DES FEMMES EN CIVILISATION

Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu ? La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui veut en négocier l'acquisition et la propriété exclusive ? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance ? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissées de fleurs ; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursoufflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix ? Sur ce point, notre esprit public est-il plus avancé que dans ces siècles grossiers où certain concile de Mâcon — vrai concile de Vandales — mit en délibération si les femmes avaient une âme ? et l'affirmative ne passa qu'à une majorité de trois voix. La législation anglaise, tant vantée par les moralistes, accorde aux hommes divers droits non moins déshonorants pour le sexe ; tel est le droit qu'à l'époux de se faire adjuger un dédommagement pécuniaire aux dépens de l'amant reconnu de son épouse. Les formes sont moins grossières en France, mais l'esclavage est au fond toujours le même. L'on y voit, comme partout, des jeunes filles languir, tomber malades et mourir faute d'une union que la nature commande impérieusement, et que le préjugé leur défend, sous peine de flétrissure, avant qu'elles aient été légalement vendues. Ces événements, quoique rares, sont encore assez fréquents pour attester l'esclavage du sexe chez les civilisés. Les Japonais, qui sont les plus industrieux, les plus braves et les plus

Parmi les indices qui promettaient d'heureux résultats de l'extension des privilèges féminins, il faut citer l'expérience de tous les pays. On a vu que les nations les meilleures furent toujours celles qui accordèrent aux femmes le plus de liberté ; on l'a vu chez les barbares et sauvages comme chez les civilisés. Les Japonais, qui sont les plus industrieux, les plus braves et les plus



Imp. France 3^{me} et 4^{me} And. des Arts 37, 1838.

FOURIER.

CHARLES FOURIER

honorables d'entre les barbares, sont aussi les moins jaloux et les plus indulgents pour les femmes ; à tel point que les Magots de la Chine font le voyage du Japon pour s'y livrer à l'amour qui est interdit par leurs hypocrites coutumes.

Les Otahitiens, par la même raison, furent les meilleurs de tous les sauvages ; aucune horde n'avait poussé si loin l'industrie, eu égard au peu de ressources qu'offrait leur pays. Les Français, qui sont les moins persécuteurs des femmes, sont aussi les meilleurs d'entre les civilisés, en ce qu'ils sont la nation la plus flexible, celle dont un souverain habile peut tirer en peu de temps le meilleur parti, dans tout emploi ; et malgré quelques défauts, tels que la frivolité, la présomption individuelle et la malpropreté, ils sont pourtant la première nation civilisée, par le seul fait de la flexibilité, qui est le caractère le plus opposé à celui des barbares.

On peut de même observer que les plus vicieuses nations ont toujours été celles qui asservissaient davantage les femmes : témoin les Chinois, qui sont la lie du globe, le plus lâche, le plus aïamé de tous les peuples industriels ; aussi sont-ils les plus jaloux et les plus intolérants sur l'amour. Parmi les civilisés modernes, les moins indulgents pour le sexe ont été les Espagnols ; aussi sont-ils restés en arrière des autres Européens et n'ont-ils eu aucun lustre dans les sciences ni les arts. Quant aux hordes sauvages, leur examen prouverait que les plus vicieuses sont encore celles qui ont le moins d'égards pour le sexe faible et chez qui la condition des femmes est la plus malheureuse.

En thèse générale : *Les progrès sociaux et changement de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.*

D'autres événements influent sur ces vicissitudes politiques ; mais il n'est aucune cause qui produise aussi rapidement le progrès ou le déclin social que le changement du sort des femmes. J'ai déjà dit que la seule adoption des séraïls fermés nous rendrait en même temps barbares, et la seule ouverture des séraïls ferait passer les barbares à la civilisation. En résumé, *l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux.*

Charles FOURIER.

LA LIBERTÉ !

Le bonheur c'est la liberté.

La liberté c'est la possession des moyens nécessaires pour exercer ses droits et remplir ses devoirs.

Privé de ces moyens, l'homme n'est plus qu'un esclave.

P. C.

La liberté, qu'est-ce donc ?

C'est un mot qui exprime, depuis les premiers âges de l'humanité, des espérances non encore réalisées. L'esclave se croit libre quand les liens qui l'attachaient à son seigneur et maître sont brisés. Il ne prévoit pas que, affranchi de son seigneur et maître, il devient l'esclave des circonstances au milieu desquelles le jettent les institutions sociales. Pour être libre, il ne suffit pas de ne plus être attaché à la glèbe, de ne plus être vendable et achetable comme la bête de somme, il faut encore avoir les moyens de vivre selon les lois de la nature.

Tout être, végétal ou animal, a le droit de vivre, et il vit plus ou moins misérablement suivant les moyens dont il dispose : mais ces moyens peuvent faire défaut, en partie ou en totalité, à la plante aussi bien qu'à toutes les espèces d'animaux.

L'homme seul pourrait se préserver de cette pénurie des moyens d'existence, parce qu'il a la prévoyance et qu'il est constitué, au physique et au moral, pour accumuler les moyens d'existence, constituer des réserves pour les mauvaises années. Mais, ce que l'on appelle les capitaux étant entre les mains d'un petit nombre, l'immense majorité des peuples ne possédant, pour vivre, que le pro-

duit de leur travail, tombent dans la plus affreuse misère en face des stocks de produits de l'agriculture et de l'industrie, et une masse de ceux qui ont tout produit sont réduits à mourir de faim. Cet état devient de jour en jour l'état normal, ou plutôt anormal.

Jamais la race humaine n'a possédé autant de richesses, et jamais le peuple travailleur, qui est l'immense majorité des nations, n'a été dans une position si précaire.

Cet état de choses n'est pas naturel, il est contraire aux lois de la nature. Les êtres animés appartenant à la même espèce ont les mêmes instincts, les mêmes besoins, les mêmes droits au banquet de la vie, où il y a abondance pour tous.

Depuis la plus haute antiquité, des hommes éminents ont protesté contre l'état social, mais jamais, comme de nos jours, l'idée d'égalité, de fraternité, n'a pénétré les masses des travailleurs. Et c'est aux travailleurs, qui créent toutes les richesses, qu'incombe la tâche de ramener la justice sur la terre.

Ce sont ces idées de justice et ces sentiments de fraternité et d'égalité qui ont produit le mouvement socialiste qui grandit chaque jour et saura vaincre tous les obstacles que la bourgeoisie sèmera sur sa route. La première conquête que le socialisme doit chercher à réaliser, est à mon avis *l'organisation légale et obligatoire des syndicats ouvriers*. Mais que d'obstacles à surmonter. Le socialisme sera probablement forcé, pour cela, d'escalader le pouvoir législatif, à moins que la bourgeoisie affolée n'accorde aux socialistes leurs justes revendications.

La bourgeoisie, les détenteurs des richesses, qui dépense tant de millions pour nous enseigner hypocritement la doctrine du sublime travailleur de Nazareth, serait bien obligée de se soumettre et d'admettre les principes qu'il a proclamés et qui, pour les soutenir, a su vivre et mourir.

Et, ce qui est une arme puissante dans les mains du socialisme, c'est que l'on nous enseigne depuis deux mille ans que ce doux et bon Jésus est l'incarnation du créateur, que c'est Dieu lui-même.

Par conséquent, l'Évangile est la parole de Dieu, et cet Évangile se résume en peu de mots :

Faire aux autres ce que vous voudriez qu'il fut fait à vous-même ;

Pour aimer Dieu par dessus toutes choses, il faut aimer son prochain comme soi-même ;

Et pour aimer son prochain comme soi-même, il ne faut pas s'amasser de richesses ;

Et celui qui est riche doit se défaire de ses richesses au bénéfice de tous.

Donc, d'après cette doctrine divine, il ne doit plus exister de richesses individuelles ; la richesse doit être : *la propriété collective*.

Ce sont bien là les grandes idées qui animent le mouvement socialiste, mais ce mouvement a besoin de se purifier ; il porte encore avec lui bien des débris de la vieille société. Nous avons bien des Syndicats dont les cerveaux restent encore empreints des erreurs des siècles passés. Ils oublient que la femme est la sœur de l'homme et qu'elle a les mêmes droits que lui. Il reste encore, dans les masses travailleuses, les idées que nous a légué l'Inde, à travers des civilisations juives, grecques, romaines et chrétiennes. Il reste encore, dans les esprits d'un grand nombre, les idées proclamées par Manon, la septième incarnation du dieu Brahma.

Manon divisait la société en quatre classes ou quatre corps : le corps sacerdotal ; de la noblesse ; de la bourgeoisie ; des prolétaires, serfs ou esclaves.

Pour ce bon dieu Indou, *la femme n'est qu'un champ où l'époux sème pour obtenir une moisson, c'est-à-dire un enfant mâle*. Il établissait que *la femme ne doit jamais avoir de volonté, qu'elle doit toujours obéir : fil e à son père, femme à son époux, veuve à son fils aîné ; qu'elle doit toujours considérer son mari comme un Dieu, quand même ce serait le plus infâme des hommes*.

Eh bien ! il reste des traces de ces idées infâmes dans bien des cœurs et bien des têtes chez les bourgeois et chez les ouvriers.

Nos lois sur le mariage ne sont pas beaucoup plus humanitaires et nos lois politiques non plus.

Cependant, chaque jour les têtes et les cœurs se purifient chez les prolétaires.

L'homme et la femme ont les mêmes droits et les mêmes devoirs, variés sui-

vant l'organisme de chacun — et de chacune. — Mais alors, nous dira-t-on, le socialisme marche vers le collectivisme, vers le communisme.

Et après ? Est-ce que l'immense armée des prolétaires ne serait pas mieux partagée qu'aujourd'hui ?

Si tout le monde travaillait, l'abondance règnerait sur la terre ; l'exploitation des ouvriers par les riches ne serait plus possible ; chacun jouirait du produit de son travail et aurait les moyens et le plaisir d'entretenir ses parents vieux et infirmes.

NE PLUS FAIRE DE RICHES, C'EST FAIRE DISPARAITRE LES PAUVRES.

C'est au socialisme à faire naître cet Eden — et il saura s'acquitter de sa tâche.

Alors existeront : la *Liberté*, l'*Égalité* et la *Fraternité*. Ces trois sœurs ne peuvent exister l'une sans l'autre.

Chaux-de-Fonds, 28 juillet 1896.

Dr P. COULLERY,

Député socialiste au Grand Conseil
neuchâtelois.

LE DROIT AUX PENDULES

« Je lègue à mon fils la pendule ayant appartenu à Frédéric-le-Grand et que j'ai prise, moi-même, dans son cabinet, à Potsdam. » Cela, c'est une

phrase du testament de Napoléon I^{er}. L'histoire ne nous apprend pas où Frédéric s'était tout d'abord procuré cette pendule. Mais nous pouvons conjecturer qu'il se l'appropriâ par un procédé analogue à celui de l'empereur. En effet la confiscation des pendules joue un rôle important dans les guerres de peuple à peuple. Les Français, oublieux des exploits de Bonaparte ne manqueraient pas, en 1870, de reprocher aux Prussiens les déprédations qu'ils commirent parmi notre horlogerie nationale. Toutefois il semble que s'il est louable de la part de Napoléon de voler une pendule, le même acte devient absolument criminel s'il est opéré par de simples soldats. Néanmoins, il y a une ten-



ADOLPHE RETTÉ

LM
GT
1894

dance de plus en plus générale à excuser, dans une certaine mesure, ces rapines réciproques. Ce sont, dit-on, des faits de guerre. Et dès lors cela

devient presque glorieux au même titre que le viol, l'incendie, le meurtre perpétrés par des individus revêtus d'un uniforme.

Mais qu'un voleur quelconque, plutôt déguenillé, vole une pendule à un bourgeois et se fasse prendre, la clameur de haro le poursuit, les juges le condamnent, et la Société approuve la punition qu'on inflige à ce contempteur de la propriété.

Si alors des gens, atteints de la manie raisonnante, font observer qu'il est tout de même illogique de condamner chez l'un ce qu'on excuse chez d'autres sous couleur de patrie, l'opinion publique les tient pour de dangereux malfaiteurs, des empêcheurs de se filouter en famille avec approbation des autorités constitués « des ennemis du peuple » bons à déporter, le plus tôt possible, en des Cayenne variés. On n'y mauque pas, dès que l'occasion s'en présente ; la Société est sauvée une fois de plus — et le commerce des pendules prospère, ce qui est, au point de vue des bourgeois, l'intérêt majeur. Gardons-nous donc d'imiter les raisonneurs, et, lorsque l'occasion se présente de nous fournir de pendules chez le voisin, ne la laissons pas fuir — puisque l'honneur national, nous commande, en cas de conflit avec les personnages qui ont l'audace de parler une autre langue que la nôtre, non seulement d'estropier ceux-ci, mais encore de leur voler le plus de choses possibles.

Adolphe RERTÉ.

Les hommes de progrès et les rétrogrades

Que je prenne aux hauteurs les plus élevées du socialisme, parmi les révolutionnaires, que j'aille jusqu'à l'autre versant, aux plus tièdes des républicains, tous ceux qui sont sincères en leurs croyances s'accordent pour vouloir : Guerre à tous les abus, guerre à tous les privilèges, paix aux opprimés et un peu de pitié aux souffrances des petits et à la misère humaine !

Quel que soit le programme politique et économique qui se traduise dans les formules, il y a dans tous les groupes, il y a dans tous les Comités, aujourd'hui unis dans un seul et même parti, il y a ce ferme désir de vouloir, d'agir, de réaliser des progrès.

Il fallait entendre, à la Chambre, Jaurès disant à ces députés républicains qui mentent à leur programme : L'impôt sur le revenu, il n'est pas même dans mon programme, ce n'est pas un impôt socialiste ; mais puisque vous, républicains, vous avez trahi votre mandat, c'est à nous, les socialistes, à venir vous dire : appliquez donc les réformes et votez-les donc, ou bien nous ferons notre devoir et nous irons dans vos circonscriptions, nous irons dans tout le pays dire aux électeurs : Ces hommes qui s'appellent des républicains sont des menteurs et vous trompent, car ils ne veulent pas voter la plus petite, la plus simple, la plus élémentaire réforme du programme républicain ; ils ne veulent pas de cet impôt sur le revenu, ils ne veulent pas de cet impôt démocratique, ils ne veulent pas que par la loi du fisc nous enlevions un peu de cette lourde charge qui pèse trop sur les petits pour le placer sur les épaules gigantesques d'un M. Rothschild, qui est assez puissant pour supporter le faix des impôts.

La question politique est aujourd'hui entre ceux qui veulent marcher en avant et ceux qui, non seulement ne veulent pas avancer, mais ont le secret désir et la secrète espérance de retourner en arrière, rejoindre les conservateurs et les réactionnaires chez lesquels leurs affinités les avaient placés et d'où l'ambition politique les avait détachés pour venir dans nos rangs républicains trahir les intérêts de la République.

Louis SAUTCMER.

L'ORDRE DANS L'HUMANITÉ

Dans quelques générations, les hommes contempleront avec pitié cette France du XIX^e siècle, que quelques-uns présenteraient volontiers comme le dernier terme de la civilisation; ils la considéreront, dis-je, avec la même tristesse et le même dégoût que nous considérons la pourriture de l'empire romain; et voyant nos masses de prolétaires, vingt ou trente millions d'hommes sur trente-deux millions, déshérités de tout dans une patrie qui depuis cinquante ans a écrit sur son drapeau le saint nom d'*Egalité*, ils ne comprendront pas plus ce contraste que nous ne comprenons l'esclavage antique. Mais ce n'est pas seulement la situation des masses profondes et obscures de la nation qui frappera alors d'étonnement et de pitié: la triste situation de cette petite couche d'aristocratie bourgeoise qui couvre et cache tout le reste, n'inspirera pas moins d'étonnement et de commiseration. Cette routine aveugle d'hommes pleins de vices et de douleurs, et s'attachant à perpétuer dans leurs enfants les mêmes vices et les mêmes douleurs; cette lâcheté de l'esprit qui pose des principes et qui ne conclut pas; cette vie égoïste, individuelle, sans force contre les fléaux qui assiègent l'Humanité, sans grandeur, sans variété, sans poésie, bornée au gain, et toujours exposée à la ruine, courant après de sottises distinctions qui ne sont fondées sur rien, pas même sur la naissance, sur la pureté du sang, sur la transmission du courage et de la force par voie de génération: tout cela fera gémir profondément nos descendants sur leurs pères. Quand la société sera ordonnée, que dira-t-on d'une société où le hasard, comme la Folie qu'Erasmus faisait reine du monde, décide de tout, préside à tout; où les inégalités naturelles et les différences de génie et d'inclinations, seuls éléments véritables, sont à peine comptées pour quelque chose, et sont tout à fait subalternisées par la *naissance*, que cependant toutes nos opinions proclament un préjugé? Concevra-t-on alors que l'habitude puisse nous fasciner au point de ne pas voir la contradiction de nos principes, et nous cache tous les maux qui résultent pour tous, exploitants et exploités, maîtres ou esclaves, de cet étonnant désordre et de cette lutte acharnée!

Biens de la terre, charmes du cœur, délices d'un amour partagé, science, honneur, considération, gloire, c'est la fatalité qui distribue tous les lots.

Et pourtant jamais les sympathies humaines n'ont été plus développées, jamais plus d'hommes généreux n'ont senti battre leur cœur de l'amour de l'Humanité.

Mais, encore une fois, à quoi me sert-il d'avoir des sympathies plus larges et plus de lumières que les hommes d'autrefois, quand tout, dans le spectacle que j'ai sous les yeux, blesse mes sympathies et confond mon intelligence?

Je voudrais voir le bonheur et la paix régner parmi les hommes, et je vois de toutes parts la guerre et l'adversité. J'aime la justice, et ne trouve que le hasard.

Par quelle fatalité se peut-il que la société ne repose que sur la lutte et l'égoïsme, qu'elle fasse une loi à chacun de ne songer qu'à lui-même, que le malheur de l'un soit exploité avidement par l'autre, que les riches y vivent somptueusement de la faim des misérables,

que les méchants y dominent sur les bons, que les plus généreux ne puissent la plupart du temps enrichir et avancer l'Humanité qu'au



PIERRE LEROUX

prix de leurs souffrances, que les sages soient gouvernés par les

et qu'il y ait encore sous une apparence de liberté une multitude innombrable d'esclaves?

Ainsi la terre est devenue un inconcevable problème. Il semble que la nature avait donné à chaque homme sa destination; chacun avait un but à atteindre; ils devaient y marcher tous ensemble, se secourant, s'animant, se guidant les uns les autres : mais, faute d'un soleil qui les éclaire, ils prennent chacun une route différente de celle que la nature leur avait donnée; ils se heurtent, se combattent, s'égorgent; et les plus heureux, marchant sur le corps de leurs frères, arrivent à la fin de leur vie sans avoir vu autre chose qu'une horrible et ridicule mêlée dans d'épaisses ténèbres.

Et quel est celui qui a pu parcourir vos cimetières sans essayer la sueur de son front dévoré par la douleur et le doute? La ville des morts ressemble à la ville des vivants. Pour le riche, des inscriptions fastueuses, méprisées de ceux qui les lisent; une phrase chrétienne auprès d'une phrase athée; d'absurdes légendes d'un culte mythologique, des mots abstraits dont on a fait des divinités; et pour la multitude des pauvres, une fosse commune qui engloutit en une minute tout souvenir d'eux. Pour les riches, des tombeaux de toutes les formes, empruntés gauchement aux siècles passés, indice d'un siècle qui n'a pas une pensée d'art à réaliser pour la tombe; des pyramides égyptiennes, des tombeaux romains, des pierres qui dessinent la forme du cadavre, comme dans le Moyen-Age; des croix de bois fragiles et à demi-brisées sur de lourdes constructions de marbre; d'obscur emblèmes de résurrection pris aux philosophies antiques; et plus souvent encore, rien que des ossements figurés sur la pierre. Non, il n'y a rien au fond de toute cette pompe, qui, sans la mort qu'elle recèle, ne serait guère plus sérieuse qu'une décoration de théâtre; il n'y a rien, dis-je, qu'une épouvantable confusion, où vient se réfléchir dans toute sa hideur le désordre de la société. Là, sur des cadavres, règnent encore l'injustice, le mensonge, l'inégalité, la discorde; le doute est gravé sur toutes ces pierres, et les paroles qui s'élèvent des tombeaux se combattent entre elles dans leur silence éternel, sans qu'il sorte de leur lutte aucune solution.

.....

Avez-vous au moins des chants pour endormir mes douleurs? Les philosophes ont engendré le doute, les poètes en ont senti l'amertume fermenter dans leur cœur, et ils chantent le désespoir.

L'ordre social autrefois se peignait dans tous les arts: l'art était comme un grand lac qui n'est ni la terre ni le ciel, mais qui les réfléchit. Tous les arts qui sont l'expression d'une société véritable font défaut aujourd'hui, comme cette société. Hommes de mon temps, où sont vos fêtes religieuses où le cœur des hommes bat en commun? Vous vivez solitaires, vous n'avez plus de fêtes. Vous vous bâtissez des demeures alignées géométriquement; mais vous n'avez plus de temples. Vos architectes vivent de plagiat; vos peintres rendent la nature sans vérité et sans idéal, et aucune pensée ne dirige leur pinceau. Mais, je le reconnais, la poésie de la parole est venue fleurir dans vos ruines; elle est venue, seule, célébrer des funérailles.

.....

Aux grandes époques de rénovation, lorsqu'un ordre social tombe et qu'un monde nouveau va naître, le génie du mal semble se déchaîner sur la terre. C'est que tous les éléments de la pensée humaine luttent confusément, comme dans le chaos. Il y a alors une crise de

douleur et d'enfantement, de misère morale et physique excessive, de pleurs et de grincements de dents. C'est la dissolution qui précède la vie nouvelle; c'est l'agonie, la mort; mais c'est aussi l'indice certain de la renaissance. Ce que l'Humanité attend, c'est l'initiation à une nouvelle vie, c'est le programme de sa marche nouvelle, c'est le signal de son départ pour un nouveau ciel et une nouvelle terre.

Quand les hommes commencent à douter de ce qu'ils ont cru, quand ils détruisent ce qu'ils avaient élevé, ce travail s'appelle philosophie. Alors ceux qui ne pensent pas comme les autres s'appellent les sages, les philosophes. Mais quand l'Humanité, après avoir bien cherché avec les philosophes, a trouvé la solution du problème qui l'occupait, elle se réunit, s'accorde dans cette solution, et alors la philosophie s'appelle une religion. Les philosophies détruisent les solutions incomplètes adoptées par l'Humanité, et cette œuvre importante prépare les religions qui doivent leur succéder et les ensevelir.

Oui, et j'en ai pour garant la même loi de compensation nécessaire et d'équilibre inévitable dans l'esprit humain qui m'a servi de boussole et de preuve dans tout ce discours; oui, cette douleur de notre époque annonce l'enfantement d'une société nouvelle. L'esprit humain ne peut pas concevoir l'enfer tout seul, l'enfer sans compensation, l'enfer sans paradis; donc, puisque la science lui a ravi son paradis imaginaire, il cherchera de nouveau et trouvera ce paradis qui lui est nécessaire. L'esprit humain ne peut pas concevoir le présent sans avenir: donc, il délaissera l'idolâtrie du présent pour chercher l'avenir. L'esprit humain ne peut pas concevoir la réalité sans idéal: donc il reviendra à l'idéal. Il ne conçoit le désordre que parce qu'il conçoit l'ordre: donc l'ordre renaîtra.

PIERRE LEROUX.

LA GUERRE (1)

I

L'homme songeait. Le mal s'abattit sur la terre,
Ayant à ses côtés l'ignorance sans yeux.
Sonne, déchire l'air, ô clairon militaire!
La fanfare du meurtre est agréable aux Dieux!

Hélas! les chefs puissants, croisant leurs bras épiques
Sur l'ampleur de leur sein hérissé de poils drus,
Discutent sous la tente au bruit lointain des piques
Et des fleuves profonds par le sang rouge accrus.

(1) Lors d'une promenade que nous fîmes au Salon si intéressant de *La Plume*, nous avons été frappé par la vue de douze eaux-fortes allégoriques sur la *Guerre* y exposées, eaux-fortes d'une touche merveilleuse dues à M. Valère Bernard. Elles nous ont rappelé les œuvres de Callot et de Goya, ces deux gigantesques artistes qui ont décrit par le burin les horreurs de la guerre. Et elles nous ont paru d'une telle beauté, elles sont d'un effet si saisissant qu'il nous est de suite venu à l'idée de les reproduire dans notre almanach. Nous n'avons pu obtenir pour cette année que celle que nous reproduisons ici et nous la devons à la gracieuseté de M. Valère Bernard. Mais nous ne désespérons pas de les avoir pour l'année prochaine. Aussi réservons-nous la traduction de ces douze eaux-fortes «Guerre» qui les accompagne pour la donner en même

VALÈRE BERNARD



LA GUERRE

Tous veulent emporter dans leurs fiertés superbes
La laine des brebis, les chevreaux tout entiers,
Et la meilleure part des grappes et des gerbes
Sur leurs lourds chariots ébranlant les sentiers!

Monstres épanouis dans les gloires charnelles,
Mâles hardis et forts par le désir atteints,
Tous veulent au baiser des femmes les plus belles
Tendre leur front stupide au milieu des festins!

Tous veulent sous leurs pieds fouler le plus de têtes
Et se voir saluer le plus bas en passant!
Tous veulent s'enivrer dans la clameur des fêtes
Avec le meilleur vin, avec le meilleur sang!

II

Et voilà que du choc des haines
La guerre naît, terrible à voir,
Ecrasant les foules humaines
Comme les grains sous le pressoir!
Le fer luit, l'incendie éclate,
Léchant de sa langue écarlate
Le dôme bleu du firmament:
Et, plus prompts que le vent qui passe,
Les javelots feudent l'espace
Avec d'horribles sifflements.

Les poumons creux, manquant d'haleine,
Hagard, se traînant sur ses mains,
Le blessé meurt, la bouche pleine
De la poussière des chemins;
A travers la grêle des flèches,
La sinistre mort aux mains sèches
Comme un lugubre oiseau descend;
Une rivière rouge coule
Dans les blés; et la terre est soûle,
A force d'avoir bu du sang.

La massue énorme et rapide,
Légère entre les poings serrés,
Tourbillonne à travers le vide,
Au-dessus des fronts effarés,
Tombe, retombe, se relève
Plus meurtrière que le glaive
Fêté par le vol des corbeaux,
Vise l'homme entre les prunelles,
Et fait déborder les cervelles
Autour des crânes en lambeaux.

Les vautours, laissant les charognes
Au ver affamé qui les mord,
Titubent comme des ivrognes
Dans l'air plein d'une odeur de mort;
Les piques fouillent dans les ventres;

Les lions, blottis dans leurs antres,
Se disent : « Que font les mortels ? »
Les Dieux, taillés dans des troncs d'arbre,
Roulent sur les dalles de marbre
Dans l'embrace ment des autels.

L'éléphant aux pattes énormes
Le front lourd, les yeux clignotants,
Balance sur ses tours difformes
Tout un peuple de combattants ;
Sur les poitrines palpitantes
Les corbeaux s'abattent ; les tentes
Fument au loin, hideux flambeaux ;
Les chevaux, nés pour les batailles,
Caracolent dans les entrailles
Des morts qu'ont crevés leurs sabots.

Les rois assistent au massacre
Du haut des monts pleins de soleil ;
Le prêtre bénit et consacre
Les glaives teints d'un sang vermeil ;
Et, dans sa sainteté profonde,
La nature austère et féconde,
Alimente les gazons verts,
Les feuilles, la moisson future.
Avec l'énorme pourriture
Des ventres et des fronts ouverts.

III

Puis, quand la guerre horrible a fécondé la terre,
Quand les morts sont couchés dans l'éternel mystère
Des sillons, des blés mûrs et des souffles épars
Les prêtres et les rois, se couronnant de roses,
Formidables, debout dans les apothéoses,
Attachent derrière leurs chars

Les vaincus escortés par le long bruit des chaînes,
Les bergers qui chantaient leur chant au pied des chênes,
Les pères accablés sous le poids des douleurs,
Les mères emportant l'enfant sur leurs épaules,
Et la vierge aux doux yeux qui dormait sous les saules,
Les bras entrelacés de fleurs.

IV

Oh ! maudit soit devant l'Histoire
Le pasteur de l'humain troupeau
Qui, pour quelques heures de gloire,
Inventa le premier drapeau !
Maudit soit le chef militaire
Qui le premier mit sur la terre
Une étoffe autour d'un bâton !
Que ne l'a-t-on dès la matrice,
Au nom de la sainte justice
Ecrasé comme un avorton !

Maudit soit-il dans la parcelle
D'atome qu'il est aujourd'hui,
Dans cette matière éternelle
Qui lui servit sans être lui!
S'il est dans l'arbre séculaire
Que le divin soleil éclaire,
S'il est dans le rameau puissant
Qui vers l'azur profond s'élève,
Périsse la goutte de sève
Qu'il a fait naître de son sang!

Maudit soit encore l'infâme,
Le maître fort et redouté
Qui, pour briser l'essor de l'âme
Répandant au loin la clarté,
Divisa le monde en royaumes
Et parqua le troupeau des hommes
Sous les larges cieus éclatants!
O poteaux menteurs! O frontières!
Que n'a-t-on brisé sur les pierres
Sa tête, avant qu'il eût vingt ans!

Maudits soient-ils dans la nature!
Maudits, maudits soient-ils tous deux
Dans la monstrueuse aventure
Des rois, leurs descendants hideux!
Dans la pourpre vile qui couvre
Les bandits riant dans leur Louvre!
Dans les femmes et dans les fleurs!
Dans les palais, dans les cabanes!
Dans le baiser des courtisanes
Et dans la faim des travailleurs!

Maudits soient-ils tous deux encore
Dans leur crime toujours vivant!
Dans le rayon d'or que l'aurore
Envoie au pauvre en se levant!
Dans la grande foule incomprise
Qui tôt ou tard s'éveille et brise
Ses chaînes comme des roseaux!
Dans l'innocence des colombes!
Dans l'auguste néant des tombes
Et dans la chanson des berceaux!

V

En marche, caravane humaine! Ton voyage
Sera dur; tu seras souffletée au passage
Par tous les vents du ciel;
Tes maîtres, défendant leur sceptre ou leur idole,
Te voleront ton pain comme le frelon vole
A l'abeille son miel.

Avec ton sang qui met de la rouille aux épées
Tu donneras à boire aux lâches Épopées
Chantant l'orgueil des rois;

Tu laisseras partout de ta poussière humaine ;
Tu laisseras partout, comme un mouton sa laine,
Quelques-uns de tes droits!

Quand devant tes labours et devant tes misères
Tu diras : « Aimons-nous ! Tous les hommes sont frères ! »
Les lois te diront : « Non ! »
Ton esclavage, aïeul de tous les esclavages,
Ne se transformera dans la suite des âges
Que pour changer de nom.

Tu meurtriras tes pieds aux cailloux de la route ;
Tu t'en iras, flottant de l'espérance au doute,
Pleurant, criant, saignant,
Emportant avec toi tes chimères sacrées,
Sombre, les poings crispés et les lèvres serrées,
Jusqu'au jour étonnant

Où l'Humanité forte, auguste, fière, libre,
Ayant à tout jamais trouvé son équilibre,
Sa grandeur, son repos,
Pouvant monter toujours, ne pouvant plus descendre,
Aux quatre vents du ciel dispersera la cendre
Du dernier des drapeaux !

Clovis HUGUES.

L'UNITÉ DU PARTI SOCIALISTE

Depuis qu'à la suite des élections générales de 1893 s'est constitué le groupe de l'Union socialiste, la cohésion et la force de notre parti n'ont pas cessé de s'accroître.

Les combats menés en commun, les assauts subis de concert, la propagande poursuivie côte à côte ont resserré les liens noués par la raison.

L'année 1896 a apporté son contingent à cette utile et nécessaire besogne. L'accord s'est fait, à de très rares exceptions près, sur un programme minimum.

Tous les socialistes ont paru, en même temps, unanimes à reconnaître le besoin de règles simples et précises qui s'imposent, en période électorale, à tous les candidats se réclamant du patronage du Parti.

Mais, ces règles posées, ne serait-il pas utile et même indispensable qu'une autorité communément acceptée eut qualité pour en surveiller l'application ?

Si, fort heureusement, les querelles intestines ont presque disparu des rangs de notre parti ; si les socialistes s'interdisent en général de s'attaquer les uns les autres, réservant leurs coups pour l'ennemi commun, tous les fanions n'ont pas disparu pour

faire place à un drapeau unique, toutes les écoles ne se sont pas fondues dans un seul et même grand parti.

Nombre de militants, et des meilleurs et des moins discutés, gémissent de cette situation. Ils aspirent à voir le parti socialiste français, comme l'allemand et le belge, présenter un seul front de bataille, former un bloc indivisible.

Ils insistent sur les dangers que présente la persistance de fractions séparées. Chacune combat pour son saint et il arrive trop souvent que leurs efforts, au lieu de s'aider les uns les autres, se contrarient et s'entre-choquent.

Tous les succès du parti socialiste devraient être salués par ses adhérents avec une égale allégresse. Il est arrivé, pourtant, que certains de nos amis étaient plus disposés à s'affliger qu'à se réjouir d'une victoire, qui favorisait le guidon d'une autre fraction que la leur.

Le sentiment du devoir, le bon sens des masses ont suffi jusqu'à cette heure pour empêcher ces germes mauvais de se développer, mais il serait aussi imprudent d'en négliger le péril qu'enfantin d'en nier l'existence.

Sans doute il ne semble guère aisé de faire disparaître la cause du mal. Quelle que soit leur importance réelle, les fractions existantes ont une tendance naturelle à se l'exagérer. Elles résistent à l'idée de disparaître. Elles sont surtout invinciblement rebelles à la perspective de s'anéantir au profit et dans les rangs d'une rivale.

Un sentiment très légitime et très louable met d'ailleurs nos amis en défiance contre le danger d'un embrigadement. Ils tiennent, et ils ont raison, à leur indépendance.

Mais, qui repousse la centralisation peut accepter la fédération. Et ne serait-ce point faire un pas vers la solution du problème qui se dresse, qu'on le veuille ou non, devant notre parti; ne serait-ce point prendre une utile précaution contre des conflits périlleux, sans aliéner l'autonomie d'aucun groupe, que de constituer un comité central, formé de représentants de toutes les fractions et chargé, en tranchant souverainement toutes les questions délicates de discipline ou de tactique, de prévenir des divisions redoutables.

Je pose la question. Au parti socialiste de la résoudre. Mais il encourrait une lourde responsabilité s'il se refusait, par timidité ou par scrupule, à la regarder en face et à lui donner une réponse.

A. MILLERAND.

Cet article nous a été donné cinq ou six jours avant le Congrès de Londres.

P. A.

PROVERBES CHINOIS

Quand l'arbre va tomber, les singes décampent.
Que chacun balaye la neige devant sa porte et la rue sera propre.
Plaider c'est chercher une puce et gagner une morsure.

PATRIE

Cet article, je l'adresse tout particulièrement à cette ardente jeunesse, dont l'âme guerrière vibre au bruit des armes, et qui rêve encore d'ériger de sanglants trophées sur les champs de bataille. S'est-elle jamais rendu compte, en acclamant avec frénésie ce mot pompeux, du vide qu'il contient pour le prolétariat français, où se recrutent les neuf dixièmes, au moins, de l'armée nationale? D'abord, en franchissant le seuil de la caserne pour revêtir le pantalon rouge, le fils du prolétaire n'est plus considéré, en quelque sorte, comme un

enfant du pays, mais comme un être purement passif, comme une machine à dresser pour le service militaire. Dès lors aussi, sauf de rares exceptions, ce ne sont plus des supérieurs dignes de respect qu'il a devant lui pour le commander, mais des brotes galonnées, qui l'interpellent dans les termes les plus grossiers.

Et malheur à lui s'il a la langue ou la main trop prompte; car il ne manquera pas de faire connaissance avec *Biribi*, s'il ne l'a fait plus tôt avec le peloton d'exécution. Il paraît que les rigueurs de ce code *ultra-barbare* sont absolument nécessaires au maintien de la discipline. Cependant on ne l'a pas toujours entendu ainsi, et l'histoire nous montre le plus intrépide comme le plus modeste des héros: Corret de

Latour d'Auvergne, dans les veillées de bivouac, causant familièrement, entouré de ses soldats, qui l'eussent suivi, si c'eût été possible, jusque dans l'enfer!

A défaut de bonnes terres au soleil, le fils du prolétaire a-t-il, au moins, dans la patrie, d'autres propriétés à défendre... Non, rien que sa peau!... et



OLIVIER SOUÈTRE

cette peau, il la défend si résolument que, la plupart du temps, sa bravoure décide de la victoire. Semble-t-il donc juste que celui qui ne possède rien paye de son sang l'impôt de guerre le plus lourd, pour garder intacts les biens des autres ? Et que signifie cette répartition à rebours des sacrifices et des récompenses ? Loïn de moi la pensée de faire appel à ces patrons roublards, qui posent pour leur patriotisme, et n'hésitent pas à renvoyer leurs nationaux, pour les remplacer par des ouvriers étrangers, pour peu qu'ils y trouvent leur profit. Je ne compte pas davantage sur ces *agités sur place*, politiciens frappés d'impuissance par l' inanité de leurs doctrines, mais jouant aussi, volontiers, de la corde patriotique ; déclarant qu'ils ne céderont jamais : « ni une pierre de nos forteresses, ni un pouce de notre territoire », et lâchant délibérément deux provinces, plutôt que d'essayer de conjurer la défaite par des mesures révolutionnaires. J'ai moins de confiance encore, si c'est possible, dans « ces vieilles culottes de peau », faisant par métier profession de patriotisme, et mettant au service de la République toutes les opinions réactionnaires : ce qui explique la haine de leurs devanciers contre les insurgés de 71, et le massacre hideux, dont frémit toujours l'Histoire !

C'est à la loyale jeunesse dont les sentiments ne sont pas atrophiés par l'égoïsme, que nous nous permettons de poser cette question :

Ardeuts patriotes, dont le sang brûle de se répandre pour ce que vous croyez être le salut de tous, voulez-vous nous aider, nous autres socialistes, à donner, d'abord, une patrie à la foule innombrable de ceux qui n'en ont pas ? Ne trouvez-vous pas cette grande entreprise plus digne de vous tenter, que les champs de carnage stériles ?

En 1870, quoique dispensé de tout service militaire, comme employé d'administration dans une grande Compagnie de chemins de fer, j'avais demandé la permission de m'engager dans les bataillons de marche, pendant toute la durée de la guerre autour de Paris. Et quand la guerre eut été terminée comme vous savez, j'aurais fait volontiers la campagne d'Alsace-Lorraine, pour tenter de l'arracher aux serres de l'aigle prussien. Enfin, de désespoir, je me jetai dans les rangs des combattants de l'insurrection communaliste, avec l'intention de contribuer, au moins, à sauver la République, du naufrage national.

Plus tard, quand j'ai été initié, aux principes du socialisme, je me suis dit, souvent, au souvenir du passé :

— Pauvre fou ! qu'aurais-tu fait en Alsace-Lorraine ? Connaissais-tu seulement les moyens de la rendre libre ? Et je dus reconnaître, en effet, que je ne les connaissais pas encore.

Or, dans ces conditions, comment peut-on concevoir l'espoir d'affranchir un peuple, si ce n'est politiquement ? C'est-à-dire en lui donnant la liberté de mourir de faim !

Cette conquête-là, en vérité, vaut-elle bien la peine qu'on se sacrifie pour elle ?

Patriotes de tous les pays, votre patrie n'est qu'un cri de victoire ou de revanche, un cri de haine implacable entre les diverses patries, appelé à éterniser la guerre, si les peuples, las de se laisser conduire aux abattoirs, n'y mettent contre-ordre, en se débarrassant de têtes couronnées. Mais les socialistes doivent, en même temps, profiter de toutes les occasions, pour faire triompher leur programme économique, et nous pensons qu'ils ne failliront pas à ce devoir ; car ils savent que les premiers à le mettre en pratique auront un titre immortel à la reconnaissance des hommes. Patriotes français ! la voie à suivre pour arriver à l'émancipation des travailleurs, c'est de socialiser ou de nationaliser les moyens de production, de transport et d'échange ; c'est de faire cesser l'antagonisme du travail et du capital, en les réunissant dans les mêmes mains.

Beaucoup comprennent trop bien, qui n'ont pas l'air de comprendre ; d'autres rient jaune des allusions qu'ils lisent à leur adresse ; d'autres se livrent à une réfutation facile du partage, en nous assimilant aux *partageux* !

Mais le peuple, lui, qui est simpliste, commence à comprendre, et c'est là l'essentiel. Déjà, il est majoré dans les grandes villes industrielles ; bientôt, il le sera dans les petites ; puis, les ouvriers agricoles, les fermiers écrasés par leurs *fermages*, les petits propriétaires ruraux, ruinés par les hypothèques, etc.

MAXIMILIEN LUCE

La Vache à Lait



— O patrie ! comme ils l'aiment, ces patriotes bourgeois !

seront gagnés à la même idée. Ainsi, le suffrage universel, si longtemps aveuglé, fera infailliblement son tour de France si la révolution sociale ne vient plus tôt hâter l'avènement des temps nouveaux.

Quant au paysan routinier, qui croira trouver son profit à garder son champ au lieu de le céder à l'association, on laissera à l'expérience le soin de le convaincre à ce sujet ; et, voyant l'exiguité de ses ressources personnelles à côté de celles des associés pouvant se procurer des charrues à vapeur et profiter de l'ensemble des progrès accomplis dans l'agriculture, il ne tardera pas longtemps à changer d'avis.

Sincères patriotes, ralliez-vous donc à notre parti, le seul qui offre une solution au problème de la misère, tandis que tous les autres, basés sur l'expropriation individuelle, sont impuissants à le résoudre. Ces partis, c'est le passé, qui n'a rien de nouveau à vous apprendre, et le nôtre, c'est celui de l'avenir, d'un avenir toujours plus radieux, à mesure que montera la moralité publique ; car il n'a pas seulement pour but de procurer le bien-être à tous par le travail, mais aussi de donner à l'être humain le développement dont toutes ses facultés sont susceptibles, et de faire de la terre, avec plus de loi-

sirs, la science lui venant en aide, un séjour de bonheur autrement réel que tous les paradis bâtis sur les nuages !

Où, les vaillants et les dévoués ! au lieu de chercher à entraîner la France aux lueries sans fin, prêtez-nous, puisque vous l'aimez, votre précieux concours pour la rendre heureuse ; et pour cela, dis-je, il faut commencer par édifier la patrie de demain, celle de la paix internationale et de la solidarité.

Alors, s'il est encore des despotes en Europe, ils pourront se liguier contre cette vraie patrie et n'y retrouveront plus ces généraux vantards, repliards et capitulards du passé !

Appuyée sur ses enfants, qui l'aiment d'un égal amour, elle les embrasera d'une flamme héroïque qui les rendrait invincibles !

Pour moi, avant de disparaître, que je voie ou non les débuts du socialisme, des yeux du corps, je suis sûr qu'il sera : car je le vois d'avance, des yeux de l'esprit !

Olivier SOUTÈRE.

PENSÉES, MAXIMES, MOTS DE COMBAT

Les actes du Gouvernement et non les écrits qui les ont combattus, voilà ce qui a causé les révolutions passées, voilà ce qui mènera aux révolutions futures.

LORD BYRON.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

CHAMFORT.

La Société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

CHAMFORT.

Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leurs filles un fumier pour les terres des gens de qualité.

CHAMFORT.

Lorsqu'un génie apparaît dans le monde, vous le reconnaissez à ce signe que les sots sont tous ligüés contre lui.

SWIFT.

« Il eût été meilleur et plus juste, puisque nous sommes tous frères et unis par les liens du sang et de la nature, que nous partageassions tous également... que si un seul veut se rendre maître de tout le bien, le posséder en entier et exclure ses frères de la troisième ou de la quatrième partie, celui-là n'est pas un frère, mais un tyran inhumain, un barbare cruel ou plutôt une bête farouche dont la gueule est toujours ouverte pour dévorer elle seule toute la nourriture des autres ».

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSÉ.

O riches ! c'est la misère et la mauvaise éducation qui font le crime et vous ne faites rien pour combattre ces deux fléaux, au contraire.

THOMAS MORUS.

Pour que l'état social soit perfectionné, il faut que chacun ait assez, et personne de trop.

J.-J. ROUSSEAU.

Je me suis permis de le dire souvent, dans la familiarité de mon langage : une nation qui se coucherait à dix heures du soir, se lèverait à six heures du matin et travaillerait huit heures par jour, serait la première nation du monde et tous les peuples de la terre compteraient avec elle.

Evêque DUPANLOUP.

Les économistes répètent que toute propriété vient du travail, et cependant, sous l'empire des institutions actuelles, ceux qui travaillent n'ont point de propriété et gagnent à peine de quoi subsister, tandis que ceux qui ne travaillent pas vivent dans l'opulence et possèdent la terre.

E. DE LAVELEYE.

La lutte s'engage entre le vieux monde et le nouveau. Quelle en sera l'issue ?
Je suis de ceux qui ont foi dans l'avenir.

LETOURNEAU.

Elle est depuis longtemps jugée, condamnée, cette vieille société. Que justice se fasse ! Qu'il soit brisé ce vieux monde... où l'innocence a péri, où l'égoïsme a prospéré, où l'homme a été exploité par l'homme ! Qu'ils soient détruits de fond en comble, ces sépulchres blanchis où résident le mensonge et l'iniquité !

HENRI HEINE.

Les nations sont destinées à se fondre pour n'en faire qu'une grande qui abattra les frontières.

CHEVREUL.

Les empereurs, les grands-ducs, les princes, les feldmaréchaux et autres terribles personnages de cette nature n'ont pas la ferme volonté de voir l'industrie se développer dans leur pays. Il leur faut tout autre chose ; il leur faut des paysans, assez affamés chez eux pour désirer améliorer leur sort en devenant soldats, et assez asservis pour fusiller, sur un commandement, leur propre frère, sans demander pourquoi.

LORD DENBY.

Si les palais sont brillants, les champs sont incultes et les greniers vides. Les princes s'habillent de riches étoffes ; ils portent un glaive tranchant ; ils se rassasient de mets exquis ; ils regorgent de richesses. C'est ce qu'on appelle se glorifier du vol.

LAO-TSEU.

Le prochain siècle est au travail, et ne voit-on pas déjà dans le socialisme montant s'ébaucher la loi sociale de demain, du travail pour tous, le travail régulateur et pacificateur ? Quelle grande et saine société qu'une société où chaque membre apporterait sa part logique de travail.

EMILE ZOLA.

L'humanité doit, si elle veut fonder une nouvelle époque, rompre entièrement avec le passé.

L. FENEBACH.

Les grandes fortunes sont faites d'infamies ; les petites, de saletés.

HENRY BECQUE.

Pour des gens qui ont de l'argent en poche, le monde va toujours bien.

HEGEL.

L'honnêteté, la gloire, ce n'est que le succès. Il ne faut pas se laisser battre autrement l'on n'est plus au lendemain qu'un imbécile et un filou.

ZOLA.

Un certain Marchand, avocat, homme d'esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se parent ».

CHAMFORT.

LE CHOMAGE

Ah! la dolente cité de la misère, l'abîme sans fond de la déchéance et de la souffrance humaines, quels voyages effroyables il y fit, pendant ces deux années qui bouleversèrent son être! Dans ce quartier Sainte-Marguerite, au sein même de ce faubourg Saint-Antoine si actif, si courageux à la besogne, il découvrit des maisons sordides, des ruelles entières de masures sans jour, sans air, d'une humidité de cave, où croupissait, où agonisait, empoisonnée, toute une population de misérables.

Le long de l'escalier branlant, les pieds glissaient sur les ordures amassées. A chaque étage, recommençait le même dénuement, tombé à la saleté, à la promiscuité la plus basse. Des vitres manquaient, le vent faisait rage, la pluie entraît à flots. Beaucoup couchaient sur le carreau nu, sans jamais se dévêtir. Pas de meubles, pas de linge, une vie de bête qui se contente et se soulage comme elle peut, au hasard de l'instinct et de la rencontre. Là-dedans, en tas, tous les sexes, tous les âges, l'humanité revenue à l'animalité par la dépossession de l'indispensable, par une indigence telle qu'on s'y disputait à coups de dents les miettes balayées de la table des riches. Et le pis y était cette dégradation de la matière humaine, non plus le libre sauvage qui allait nu, chassant et mangeant sa proie dans les forêts primitives, mais l'homme civilisé retourné à la brute, avec toutes les tares de sa déchéance, souillé, enlaidi, affaibli, au milieu du luxe et des raffinements d'une cité reine du monde.

Pierre, dans chaque ménage, retrouvait la même histoire. Au début, il y avait de la jeunesse, de la gaieté, la loi du travail acceptée courageusement. Puis la lassitude était venue : toujours travailler pour ne jamais être riche, à quoi bon? L'homme avait bu pour avoir sa part de bonheur, la femme s'était relâchée des soins du ménage, buvant elle aussi parfois, laissant les enfants pousser au hasard. Le milieu déplorable, l'ignorance et l'entassement avaient fait le reste. Plus souvent encore, le chômage était le grand coupable : il ne se contente pas de vider le tiroir aux économies, il épuise le courage, il habitue à la paresse. Pendant des semaines, les ateliers se vident, les bras deviennent mous. Impossible, dans ce Paris si entîévré d'action, de trouver la moindre besogne à faire. Le soir, l'homme rentre en pleurant, ayant offert ses bras partout, n'ayant pas même réussi à être accepté pour balayer les rues, car l'emploi est recherché, il y faut des protections. N'est-ce pas monstrueux, sur ce pavé de la grande ville où resplendissent, où retentissent les millions, un homme qui cherche du travail pour manger, et qui ne trouve pas, et qui ne mange pas? La femme ne mange pas, les enfants ne mangent pas. Alors, c'était la famine noire, l'abrutissement, puis la révolte, tous les liens rompus, sous cette affreuse injustice de pauvres êtres que leur faiblesse condamnait à la mort. Et le vicil ouvrier, celui dont cinquante années de dur labeur avaient usé les membres, sans qu'il pût mettre un sou de côté, sur quel grabat d'agonie tombait-il pour mourir, au fond de quelle soupente? Fallait-il donc l'achever d'un coup de marteau, comme une bête de somme fourbue, le jour où, ne travaillant plus, il ne mangeait plus? Presque tous allaient mourir à l'hôpital. D'autres disparaissaient ignorés, emportés dans le flot

paille pourrie, Pierre en découvrit un, mort de faim, oublié là depuis une semaine, et dont les rats avaient dévoré le visage.

Mais ce fut un soir du dernier hiver que sa pitié déborda. L'hiver, les souffrances des misérables deviennent atroces, dans les taudis sans feu, où la neige entre par les fentes. La Seine charrie, le sol est couvert de glace, toutes sortes d'industries sont forcées de chômer. Dans les cités des chiffonniers, réduits au repos, des bandes de gamins s'en vont pieds nus, vêtus à peine, affamés et toussant, emportés par de brusques rafales de phthisie. Il trouvait des familles, des femmes avec des cinq et six enfants, blottis en tas pour se tenir chaud, et qui n'avaient pas mangé depuis trois jours. Et ce fut le soir terrible, lorsque, le premier, il pénétra au fond d'une allée sombre, dans la chambre d'épouvante, où une mère venait de se suicider avec ses cinq petits, de désespoir et de faim, un drame de la misère dont tout Paris allait frissonner pendant quelques jours. Plus un meuble, plus un linge, tout avait dû être vendu chez le brocanteur voisin. Rien que le fourneau de charbon fumant encore. Sur une pailleasse à moitié vide, la mère était tombée en allaitant son dernier né, un nourrisson de trois mois; et une goutte de sang perlait au bout du sein, vers lequel se tendaient les lèvres avides du petit mort. Les deux fillettes, 3 et 5 ans, deux blondines jolies, dormaient aussi là leur éternel sommeil, côte à côte; tandis que, des deux garçons, plus âgés, l'un s'était anéanti, la tête entre les mains, accroupi contre le mur, pendant que l'autre avait agonisé par terre, en se débattant, comme s'il s'était traîné sur les genoux, pour ouvrir la fenêtre. Des voisins accourus racontaient la banale, l'affreuse histoire : une lente ruine, le père ne trouvant pas de travail, glissant à la boisson peut-être, le propriétaire las d'attendre, menaçant le ménage d'expulsion, et la mère perdant la tête, voulant mourir, décidant sa nichée à mourir avec elle, pendant que son homme, sorti depuis le matin, battait vainement le pavé. Comme le commissaire arrivait pour les constatations, ce misérable rentra; et quand il eut vu, quand il eut compris, il s'abattit ainsi qu'un bœuf assommé, il se mit à hurler d'une plainte incessante, un tel cri de mort, que toute la rue terrifiée en pleurait.

Ce cri horrible de race condamnée, qui s'achève dans l'abandon et dans la faim, Pierre l'avait emporté au fond de ses oreilles, au fond de son cœur; et il ne put manger, il ne put s'endormir, ce soir-là. Était-ce possible, une abomination pareille, un dénuement si complet, la misère noire aboutissant à la mort, au milieu de ce grand Paris, regorgeant de richesses, ivre de jouissances, jetant pour le plaisir les millions à la rue? Quoi, d'un côté de si grosses fortunes, tant d'inutiles caprices satisfaits, des vies comblées de tous les bonheurs! de l'autre, une pauvreté acharnée, pas même du pain, aucune espérance, les mères se tuant avec leurs nourrissons, auxquels elles n'avaient plus à donner que le sang de leurs mamelles tarries! Et une révolte le souleva, il eut un instant conscience de l'inutilité dérisoire de la charité. A quoi bon faire ce qu'il faisait, ramasser les petits, porter du secours aux parents, prolonger les souffrances des vieux? L'édifice social était pourri à la base, tout allait crouler dans la boue et dans le sang. Seul, un grand acte de justice pouvait balayer l'ancien monde, pour reconstruire le nouveau.

Emile ZOLA.

COIN D'AVENIR

Dans mes heures de rêverie,
Suivant une pente fleurie,
Ma pensée au loin s'envolait,
Vers une contrée idéale,
D'une splendeur que rien n'égale,
Va, sous un ciel étincelant.

Là, pas de guerre, de famine,
Là, tout l'horizon s'illumine
Des plus éclatantes couleurs.
Dans ce pays qui vous enchante,
Tout rayonne, sourit et chante ;
On n'y connaît point les douleurs.

Là, s'étendent des champs superbes
Couverts de mille et mille getbes
Que couronnent les épis d'or.
Là, le soleil brille et flamboie,
Là, répandant partout la joie,
Règne un éternel messidor.

Là, meurent les soucis moroses ;
Là, les chers enfants frais et roses
En plein air, s'ébattaient joyeux.
Là, jamais les peines amères
N'attristent les fronts ; là, les mères
Ont l'éclat du bonheur aux yeux.

Dans mes heures de rêverie,
Suivant une pente fleurie,
Ma pensée au loin s'envolait,
Vers une contrée idéale
D'une splendeur que rien n'égale,
Va, sous un ciel étincelant.

Là, dans la paix et l'abondance,
On vit en pleine indépendance ;
Le temps y passe sans efforts.
Là, toujours au vice rebelles,
Les femmes sont fières et belles,
Les hommes sont libres et forts.

Là, pas d'entrave, pas de chaîne ;
Là, s'éteignent partout la haine,
L'égoïsme et la vanité.
Là, s'allume et brûle dans l'âme,
Comme une radieuse flamme,
L'amour pur de l'humanité.

Alors, devant cette féerie
Que ta nuit ma rêverie
Éphémère comme un beau jour,
En moi, tressaille chaque fibre
Et tout-à-coup un hymne vibre
Dans mon cœur tout goulé d'amour !..

Puis quand le mirage s'efface
Et que je revois sous sa face
Notre triste Société,
Un sanglot me monte à la gorge...
Adieu, le rêve que je forge,
Je suis dans la réalité !

Jacques GUEUX.

RÈGLEMENTATION DU SUFFRAGE UNIVERSEL

Quand nous disons : *réglementation*, c'est un mot impropre que nous employons. Il faudrait dire au contraire : *déréglementation* du suffrage universel ; car la nouvelle mesure qui fut prise à cette époque à son égard, fut bel et bien son affranchissement et son élargissement le plus complet.

En effet, jusque là, le suffrage universel n'avait été qu'une amère funisterie, puisqu'il était appliqué de façon à rendre l'électeur, et sans appel possible, esclave de l'élu, pendant un temps déterminé.

L'électeur nommait un candidat qui lui avait promis du beurre des deux côtés de la tartine ; et qui une fois élu, ne mettait même pas de la margarine, ni d'un côté, ni de l'autre ; et l'électeur johardé, n'en était pas moins obligé de garder pendant quatre ou cinq ans le représentant qu'il avait dans le nez parce que celui-ci ne le représentait plus du tout.

Depuis longtemps une campagne avait été entreprise en faveur de la permanence du suffrage universel, sans laquelle l'électeur n'avait aucune garantie ; et ce fut à cette époque que l'on se décida enfin à appliquer ce système d'une moralité incontestable.

Chaque citoyen choisissait pour le représenter un député ; mais le mandat de celui-ci n'avait aucune durée déterminée.

L'électeur pouvait tous les jours, à toutes les heures, à tout moment de la

journée, reloquer son député et en désigner un nouveau, qui entrait immédiatement en fonctions.

Voici comment l'on opérail :

Dans une salle de la mairie de toutes les communes de France, était installé un appareil télégraphique dont le fil spécial était relié à un grand tableau placé dans la Chambre des Députés à Paris, lequel tableau portait les noms des députés élus, avec, en face de chaque nom, un clavier de chiffres, mobile, qui indiquait exactement, à toute heure, le nombre de voix obtenues par ce député.

Chaque fois que, de n'importe quel coin de la France, le fil électoral fonctionnait, soit pour ajouter une voix à un député, soit pour en retirer une à un autre, le déclenchement électrique du clavier indiquait juste le nombre de voix qui restait au représentant.

* * *

Exemple :

Le tableau des élus portait, supposons, ces deux noms :

Bourlindard.....	324.637 voix
Chavassu.....	47.925 —

A un moment donné, mettons le 28 septembre si vous voulez, Bourlindard, qui s'était fait élire la semaine précédente, comme candidat socialiste, lançait tout d'un coup, et votait pour le ministère conservateur qui avait refusé un impôt progressif sur les successions.

Le même jour, au cours de la même séance, Chavassu, qui s'était montré jusque là presque modéré, s'emballait tout d'un coup et faisait un discours superbe dans lequel il disait durement son fait à la réaction. Il défendait chaleureusement ce projet d'impôt sur les héritages, soutenant que si, à la rigueur, tous les citoyens ont le droit de jouir pendant leur vie de ce qu'ils ont pu amasser en travaillant, ils ne sauraient avoir celui de léguer à leurs descendants qui n'ont rien fait, les moyens, non seulement de continuer à ne jamais rien faire, mais encore les moyens de faire tout le temps travailler les autres à leur profit.

Chavassu avait eu un succès énorme ; et le lendemain matin, en lisant dans les journaux le compte-rendu de la séance, 313.876 électeurs de Bourlindard s'étaient dit :

— Mais, c'est une rosse, ce Bourlindard !... Je vais le « *sacquer* » en allant voter pour Chavassu !...

Alors, chacun dans leur mairie respective, ces 313.876 électeurs se rendaient dès le matin et faisaient jouer le fil électoral.

De sorte que le lendemain, le 29 septembre, en entrant en séance, les députés étaient tout étonnés, en jetant les yeux sur le tableau électoral en permanence dans la salle, derrière le fauteuil présidentiel, d'y voir ceci :

Bourlindard.....	8.781 voix
Chavassu.....	363.801 —

D'un seul coup, Chavassu représentait près de 400.000 électeurs et Bourlindard n'en représentait plus que huit mille.

Le surlendemain, une quinzaine de milliers d'électeurs de Bourlindard qui n'avaient pas lu leur journal la veille, étant occupés à autre chose (ces choses-là arrivent), apprenaient à leur tour sa défection, couraient également à leur mairie faire jouer le fil.

Et 24 heures après, le tableau électoral de la chambre portait ceci :

Bourlindard.....	000.000
------------------	---------

Alors Bourlindard, qui ne représentait plus rien du tout, n'avait plus qu'à prendre ses cliques et ses claques, à démenager dans les trois minutes du Palais-Bourbon et à se faire commis-voyageur en parfumerie ou toute autre chose, selon ses aptitudes.

* * *

LE PEUPLE SOUVERAIN



M. ... a l'air et l'air...

hélas! ma misère est complète
bien souvent je manque de pain
mais on m'apprend dans la gazette
que je suis libre et souverain.

Hélas ma misère est complète
Rien souvent je manque de pain

Mais on m'apprend dans la gazette
Que je suis libre et souverain

La même chose pouvait, il est vrai, arriver à Chavassu la semaine suivante. Ça, c'était son affaire. S'il flanchait, lui aussi, ses électeurs le balançaient, et tout était dit.

Mais au moins, on n'avait plus ce spectacle affligeant et ridicule que l'on avait subi pendant si longtemps de voir des électeurs représentés malgré eux, pendant quatre ou cinq années consécutives, par des rastas qui volaient quinze fois par jour tout le contraire de ce que leurs mandants eussent voulu qu'ils votassent.

Ce tableau électoral mobile, affiché dans la salle des séances législatives, et qui indiquait minute par minute le nombre des électeurs que représentait chaque élu, avait aussi, — et surtout, — une importance de premier ordre, en ce sens que le vote de chaque député comportait pour autant de voix qu'il représentait d'électeurs.

Ce qui faisait qu'en somme, la France jouissait du système plébiscitaire à jet continu, puisque rien n'était voté, — fût-ce un impôt sur les vélocitateurs, — sans que ce vote fût l'expression exacte de la volonté du plus grand nombre de citoyens.

Et de plus l'expression de la volonté précise, du moment même, au lieu d'être, comme elle avait toujours été sous les régimes précédents, l'expression d'une volonté ancienne de trois ou quatre ans et qui avait pu avoir depuis cent soixante fois l'occasion de se modifier.

Le maniement de la chose était des plus simples :

On discutait, supposons, à la Chambre, un projet de loi astreignant les conducteurs d'omnibus à n'avoir des pieds que d'une certaine longueur, afin qu'en faisant leur recette ils n'écrasent pas tous ceux des voyageurs. (Nous prenons un exemple noble pour que nos lecteurs soient plus profondément saisis par le sujet.)

Au moment du vote sur ce projet de loi, sur les 100 députés qui y prenaient part, il y en avait 77 qui étaient contre, et 23 seulement qui étaient pour.

Dans les temps antiques, c'est-à-dire sous la Présidence de Monsieur Carnot, par exemple, le projet de loi eût été rejeté d'emblée, 77 députés sur cent n'en ayant pas voulu entendre parler.

Avec le nouveau système, c'était toute autre chose.

Il arrivait qu'au dépouillement du scrutin, on constatait que les 23 députés qui avaient voté *pour* représentaient un total de 3 millions 465.982 électeurs, tandis que les 77 qui avaient voté *contre* n'en représentaient à eux tous que 957.385.

Et la loi passait à une très forte majorité. Majorité on ne peut plus effective, les gens de bonne foi en conviendront, puisqu'elle représentait exactement l'opinion de plus des quatre cinquièmes de la population.

Outre une foule d'avantages de premier ordre qu'offrait le système de la permanence du suffrage universel, il avait celui de supprimer les périodes électorales, pendant lesquelles se faisaient jadis tant de saletés.

Chaque candidat, était bien, comme dans les temps reculés, élu sur ses promesses et son programme, — on ne peut pas éviter cela, — mais au moins, il n'était conservé que sur ses actes. C'était bien quelque chose.

La crainte d'être chambardé en moins de trois minutes et d'en être pour ses soixante-quinze mille francs de frais d'affiches et autres, rendrait les députés, sinon plus honnêtes, du moins plus prudents. Et il était moins fréquent que cent années auparavant de voir un député de n'importe quelle nuance augmenter la nomenclature du chapitre des... essuie-mains de Itabellais, en s'en faisant un de sa dernière profession de foi.

Nous ne terminerons pas ce chapitre de la réorganisation du suffrage universel sans signaler la nouvelle façon que l'on avait adoptée de payer les députés.

Toute allocation fixe était supprimée. Pourtant ces fonctions n'étaient pas gratuites ; c'eût été immoral.

Chaque électeur versait une contribution d'un sou par an pour appointer le député de son choix.

Et chaque député recevait chaque année, pour vivre, autant de fois un sou qu'il avait d'électeurs.

Exemples :

Le député, soi-disant socialiste, Bourlindard, dont nous parlions tout à l'heure, et qui, avant son flanchage réactionnaire avait au tableau électoral 324.657 électeurs, recevait chaque année 324.657 fois un sou, soit : 16.232 fr. 83 cent.

Avec cela, on peut vivre.

Seulement, deux minutes après son flanchage, il était complètement ratissé, et c'était son collègue Chavassu, qui de 2.396 fr. 23 d'appointements que lui donnaient précédemment ses 47.923 suffrages, était tout d'un coup monté à des émoluments de 48.195 fr. 43, par suite du virement des voix qui s'était fait sur son nom après sa belle conduite de la séance du 28 septembre.

Le nombre des députés était illimité. Il suffisait d'avoir une seule voix au tableau électoral pour être représentant du peuple.

Seulement, on n'était, dans ce cas, représentant que d'un seul électeur, et l'on ne touchait qu'un sou par an, voilà tout.

On n'en avait pas moins le droit de vote dans toutes les questions, mais le vote naturellement ne comptait que pour un.

Rien n'est parfait en ce monde, c'est vrai, et nous ne prétendons pas que le système électoral de cette époque fût lui-même la perfection.

Evidemment, le suffrage universel, de quelque façon qu'on le pratique, est comme toute chose, matière et prétexte aux gâches les plus carabinées. Et à cette époque, comme avant, et comme après, les électeurs étaient exposés à se mettre dedans en choisissant mal leurs représentants.

Mais il serait difficile de soutenir que ce système de permanence, tout imparfait qu'il pût être, n'était pas encore tout ce que l'on pouvait rêver de moins défectueux dans le genre ; puisque, d'une part, il est encore préférable pour le suffrage universel de « se mettre dedans » lui-même que d'y être mis par les autres. Ensuite, que les bêtises qu'il pouvait faire de temps en temps de cette façon n'étaient pas irréparables, puisqu'il pouvait les réparer lui-même à chaque instant de la journée et de la nuit : avantage que n'avait jamais présenté jusqu'à cette époque le mode d'élections périodiques, qui laissait pendant un temps de... l'électeur à l'entière discrétion des accès de gâtisme ou de canaillerie de ses élus.

En un mot, c'était comme nous l'avons dit plus haut, le plébiscite continu.

Et nous croyons que l'on n'a encore trouvé rien de mieux pour avoir la mesure exacte des tendances et des volontés de quelqu'un que de lui laisser la liberté de les exprimer sans interruption.

LÉON BIENVENU (*Touchatout*).

Nous sommes obligés aujourd'hui de chercher un régulateur et de mettre un frein à ces instruments gigantesques de la production (machines à vapeur et à filer) qui nourrissent et affament les hommes, qui les vêtissent et les dépouillent, qui les soulagent et qui les broient. Il ne s'agit plus exclusivement, comme du temps de Smith, d'accélérer la production ; il la faut désormais gouverner et contenir dans de sages limites. Il n'est plus question de richesse relative. *L'humanité commande qu'on cesse de scrierier aux progrès de l'opulence publique des masses d'hommes qui n'en profitent point.* AINSI LES VEULENT LES LOIS DE LA JUSTICE ET DE LA MORALE TROP LONGTEMPS MÉCONNUES DANS LA
BLANQUI.

LA VERRERIE OUVRIÈRE

On sait de quel événement elle naquit : la grève de Carmaux en octobre dernier. D'abord imaginée par des politiciens pour qu'une défaite ne termina pas cette grève, elle devait être verrerie aux verriers, une coopérative ordinaire. Mais alors intervinrent les syndicats, les coopératives diverses, et ce fut l'échec de cette idée. Syndicats et coopératives voulaient une verrerie ouvrière dont 60 0/0 des bénéfices seraient employés à la propagande, non



A. HAMON

électorale. Ils ne voulaient pas faire de députés. Il fallut leur céder, bien qu'à un moment on crut à deux verreries : l'une ouvrière, l'autre aux verriers. Cette dernière était soutenue par Rochefort, en haine des allemanistes, défenseurs de la verrerie ouvrière. Il hésitait à verser les cent mille francs de Mme Dembourg, ne sachant que faire en somme. Les guesdistes opposés

à l'es-ai de communisme qu'était la verrerie ouvrière, soutenaient l'autre... Celle-ci pourtant n'aboutit point.

Tout dut céder devant l'opiniâtreté des syndicats et des coopératives qui brutalement dirent : Ou ce que nous voulons, ou rien ; vous ne pouvez rien faire sans nous. Les verriers de Carmaux se déclarèrent pour la verrerie ouvrière et force fut aux politiciens de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Le don de Mme Dembourg fut versé à la verrerie ouvrière et les partisans du socialisme parlementaire promirent leur actif concours au comité d'action. L'opposition n'en continua pas moins. De publique, elle devint sourde ; la résistance se borna à l'inertie.

Cependant on s'était mis à la besogne. Les capitalistes soulevèrent de nombreuses difficultés à Carmaux puis à Albi. Tout faillit manquer. Les propriétaires boycottèrent la verrerie ; ils ne voulaient pas lui vendre. Enfin, l'un céda ; et près du Tarn et du chemin de fer, la verrerie ouvrière put acquérir trois hectares et demi. Les fouilles commencèrent ; les travaux de terrassements faits par les ouvriers verriers divisés en équipes. Lors des constructions, on songea à recourir aux entrepreneurs. Des soumissions eurent lieu sans résultat, car une coalition patronale s'était formée pour empêcher les rabais à l'adjudication. Alors, les verriers se muèrent en maçons, charpentiers, menuisiers, etc. Toutes ces manœuvres capitalistes échouaient pitoyablement.

Les patrons ne désarmèrent pas et, pour empêcher la construction des fours, ils rasèrent toutes les briques de la région. Les verriers se transformèrent en briquetiers. Un patron mécontent mit à leur disposition l'outillage de sa briquetterie. Devant ce nouvel échec, les capitalistes recoururent à un nouveau stratagème : le délégué du comité d'action avait fui en Espagne avec l'argent. Cette calomnie n'aboutit pas plus que la provocation de M. Bességuier, renvoyant de son usine les nouveaux élus du syndicat de Carmaux.

Tout vint se briser devant la solidarité ouvrière, devant l'inébranlable confiance, l'énergie des verriers. Et pourtant, quelle misère ils supportaient, avec leur salaire quotidien de 0 fr. 75 à 1 fr. 50. Divisés en deux équipes, ils travaillaient six heures par jour seulement, pour que tous pussent travailler. Les administrateurs, eux, recevaient même salaire, mais la durée de leur labeur atteignait douze, quatorze et même seize heures.

Pendant qu'à Albi les verriers fouillaient le sol, édifiaient des constructions, à Paris le comité d'action mettait toute son énergie à la récolte du capital, des cinq cent mille francs nécessaires au fonctionnement de la verrerie. D'abord les souscriptions, les achats de tickets à 0 fr. 20 furent nombreux. Puis il y eut un ralentissement à peine interrompu par des fêtes et des réunions à Paris. Le silence se faisait sur la verrerie ouvrière. L'opposition sourde agissait, espérant en l'impuissance éclatante du comité d'action et le recours des ouvriers aux politiciens sauveurs. Dans les journaux dits socialistes ou radicaux-socialistes, rien ; pour ainsi dire aucune réclame à la verrerie, sinon dans les feuilles corporatives. Les souscripteurs de tickets devaient avoir des souvenirs et, pour cela, les dons étaient les bien-venus au comité d'action. Ils furent rares dans le commencement. Les premiers qui vinrent émanèrent de socialistes qualifiés anarchistes : Jean Grave, Pouget, G. de la Salle, Hamon, P. Signar, Luce, etc. Sur les deux listes des donateurs publiées en janvier et mars, en dehors des groupes ouvriers et des socialistes anarchistes, on relève à peine trois ou quatre noms de socialistes parlementaires. Ce fut là un phénomène intéressant, indice certain des sympathies et des antipathies que la verrerie ouvrière soulevait. Et ce phénomène était encore accentué par ce fait que des feuilles socialistes-anarchistes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des Etats-Unis prônaient la verrerie d'Albi et invitaient à la soutenir.

Il n'y avait d'ailleurs pas à s'étonner de l'accueil favorable fait par certains anarchistes à la verrerie ouvrière. N'était-elle pas œuvre libre, spontanément sortie de l'initiative individuelle, sans influence statale ? N'était-elle pas un essai de communisme, par sa répartition des bénéfices à tous les syndicats, une opposition au parlementarisme par la décision que les béné-

Donc, les politiciens initiateurs s'étaient retirés sous leur tente ; ils n'aidaient en rien le comité d'action, souhaitant sans doute son échec pour apparaître en sauveurs. La chute désirée ne vint pas, malgré qu'il y eut des éléments de discorde au sein même du comité. Des conférenciers furent envoyés en province pour réchauffer le zèle des ouvriers. Cela réussit ; de nouveau les souscripteurs affluèrent. Mais un des propagateurs de la bonne parole s'émancipa ; il fit de la propagande électorale — on était au moment des élections municipales — et ne tint point le comité au courant de ses actions. Ce fut prétexte à des observations vives, à des dissentiments, à une lutte intestine qui se termina, dans le sein du comité, par une absolue défaite des rares politiciens qui s'y étaient fourvoyés.

Toutefois sur la demande des verriers eux-mêmes, certains élus socialistes se résolurent enfin à accomplir leurs promesses d'aller dans les départements soutenir la verrerie. Le comité d'action décida que chaque élu serait accompagné d'un délégué du comité qui devait, lui aussi, parler. Chose promise, chose due, diction que d'anciens voulurent faire mentir et ils s'efforcèrent de ne pas conférencier en faveur de la verrerie. A Lille, Guesde devait aller, et il s'en abstint, se faisant remplacer par Chauvin ; à Rouen, Calvinhaec devait parler, et il ne vint pas, et Hamelin, le délégué, protesta, flétrit cette absence voulue en la réunion qui faillit avorter. Ailleurs, deux députés conférenciers, b'âtant quelque peu le comité, glorifiant l'union socialiste, la conquête des pouvoirs publics dont ne veut pas entendre parler la grande majorité du comité, délégués de syndicats et de coopératives. Et ainsi, à propos de la verrerie, se livre un furieux combat entre parlementaires et antiparlementaires, combat dont une autre phase a eu lieu au Congrès socialiste de Londres.

Quelle que soit l'issue de cette lutte, la verrerie triomphera. Déjà elle a la plus grande partie de son capital et malgré tous les obstacles que d'anciens soulevaient, elle trouvera le reste. Elle marque une étape dans la marche du prolétariat vers son inéluctable émancipation. Elle sera une date, car d'elle se dégage une grande idée : la coopération communiste. Là git peut-être le seul moyen de transformer, *sans* révolution sanglante, la société capitaliste en société communiste. Le monde socialiste en a conscience, car l'idée est accueillie avec faveur, et d'autres tentatives similaires se font mégisserie ouvrière, imprimerie ouvrière. Que l'idée se repande, que les ouvriers trouvent soit par des commandites, soit autrement, les capitaux nécessaires, et l'industrie entière peut se transformer en coopératives communistes. Malheureusement pour la bourgeoisie, il est à craindre qu'elle ne comprenne pas cette tentative hardie, et qu'au lieu de l'aider, elle et ses semblables, elle s'y oppose. Et ainsi les capitalistes poussent le prolétariat aux violences d'une révolution sanglante dont ils seront pourtant les premières victimes.

A. HAMON.

LE CHANT DU COQ

I

Elle va donc enfin se dissiper la nuit, l'affreuse nuit, dont les flots d'ombre, de leur poussée formidable, assaillent et rongent le cœur de notre France, cœur elle-même et cœur palpitant du globe terrestre.

Voyez-vous, là-bas, tout là-bas, un point blanchissant sur le ciel noir ? C'est déjà l'aube ; ce sera bientôt l'aurore.

Et ce chant lointain, ce chant si clair, l'entendez-vous ? C'est le héraut emplumé des vieux Gaulois, c'est le Coq qui annonce au monde le jour nouveau !... *Cocohêhê!*

II

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit les fils plus instruits, plus sages et plus heureux que leurs pères, renonçant à toute conquête de territoires, mais sachant enfin conquérir le bien-être à leur famille, la sécurité à leur patrie, la paix à l'Humanité!... *Cocohéhé!*

III

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit l'odieuse superstition qu'on croyait indéradicable, arrachée même de l'esprit des vieilles femmes, et jonchant le sol de nos campagnes. Et des religions si semblables dans leur diversité, si vraies à travers leurs mensonges, surgir un enseignement pratique de morale humaine, de solidarité avec la nature... *Cocohéhé!*

IV

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit les nations civilisées faisant entre elles un pacte pour abolir la guerre, ce diabolique jugement de Dieu, non pas entre deux champions, mais entre des milliers et des milliers, entre des millions et des millions d'hommes, cet absurde héritage des vieux âges, cette démence épique, et y substituant, pour le règlement de leurs contestations, la décision respectée d'arbitres.

On voit la force désormais impuissante à opprimer le droit et ne servant qu'à le faire respecter. . . *Cocohéhé!*

V

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit tombant à jamais brisés ces ponts-levis fiscaux dressés sur les frontières des pays et qu'on appelle des douanes.

On voit les nations échangeant librement leurs produits respectifs, ceux de leur sol et de leur génie, et la vie partout plus confortable et moins onéreuse... *Cocohéhé!*

VI

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit les peuples gréco-latins, les glorieux initiateurs de la civilisation européenne, ceux de Grèce, d'Italie, de France, d'Espagne et de Portugal, se groupant fraternellement, sans prédominance de l'un sur les autres, et commençant par leur fédération même, la grande fédération des États d'Europe... *Cocohéhé!*

VII

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit se dissoudre le gouvernement bureaucratique qui, pesant sur notre pays comme une chape de plomb, en a si longtemps paralysé les membres, et, à sa place, on voit apparaître les autonomies bienfaisantes, cuirasses contre la tyrannie, hanches bonnes à la bourer le

VIII

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit les ouvriers de toute sorte, maîtres de leur outillage, affranchis du salariat, travaillant non plus pour le compte d'un patron ou d'une société capitaliste, mais pour celui de leur association, et gardant de leur temps, d'un commun accord, ce qu'il leur en faut pour s'instruire, pour se recréer, pour vivre en gentils citoyens de la République... *Cocohéhé!*

IX

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit le vieux système pénitentiaire, propre à augmenter la démoralisation des coupables, abandonné pour toujours, le crime et le délit considérés et traités comme des actes de folie, le bague et la prison changés en hôpitaux, où sont distribuées des médications physiques et intellectuelles... *Cocohéhé!*

X

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit la société renonçant à la peine de mort, cet assassinat légal, et lavant ses vieilles mains criminelles du sang qu'elle a répandu sous prétexte de justice; le bourreau délivré de son atroce mission; le plus grand scélérat mis à même de s'amender... *Cocohéhé!*

XI

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit la masse des hommes mieux répartie sur la surface de la Terre, qu'ils cultivent avec plus d'intelligence et plus d'équité, ne lui demandant que ce qu'elle peut produire, sans s'épuiser, mais lui demandant tout ce qu'elle peut produire, cette bonne mère, toujours et partout prête à nourrir ses enfants... *Cocohéhé!*

XII

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit les bêtes, ces victimes éternelles de l'homme, traitées enfin avec ménagement, avec douceur, avec tendresse, et l'homme devenu digne du titre qu'il s'est donné de roi de la création, titre usurpé par lui jusqu'ici, car il n'a encore été que le tyran des autres êtres... *Cocohéhé!*

XIII

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit la femme élevée par l'instruction et l'éducation au niveau de l'homme, dont elle était la compagne inférieure et poussant elle-même l'humanité hors du labyrinthe où elle l'égare depuis des siècles et la guidant sur le chemin de l'avenir... *Cocohéhé!*

XIV

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit la prostitution, cette lèpre urbaine de la société moderne, guérie enfin par une panacée infailible dont voici la formule : une plus juste rémunération du travail féminin, la mise au cœur de la femme du sentiment réel de sa dignité, une entente plus saine en même temps qu'une pratique plus libre de l'amour... *Cocohéhé!*

XV

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit l'impôt direct transformé en prime d'assurance et proportionné par les contribuables eux-mêmes aux risques courus.

Les absurdes taxes sur l'air, sur la lumière, sur des objets de consommation nécessaires à l'entretien de la vie humaine, on les voit abolies et remplacées par d'autres taxes sur tout ce qui est de luxe, d'ostentation, de puissance au développement de la race. Enfin l'on voit imposer le vice pour le contraindre soit à disparaître, soit à payer des dommages-intérêts à la vertu... *Cocohéhé!*

XVI

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit la commune hériter de tous ceux de ses membres qui meurent sans descendants, et, par l'accroissement des ressources publiques, la vie intellectuelle prodigieusement accrue au sein des plus humbles bourgades et la vie matérielle rendue plus facile... *Cocohéhé!*

XVII

Le soleil se lève, il est levé... Et tout se transfigure à sa chaude lumière.

On voit les pourvoyeurs de l'imagination populaire se repentir du crime social qu'ils ont commis trop longtemps en exploitant à leur profit les appétits féroces et luxurieux.

On les voit se détourner et détourner le peuple du fumier des hontes, exalter ce qu'il y a de meilleur en l'homme, rehausser son âme autant qu'ils l'ont abaissée, se faire enfin les coryphées de l'honneur, du désintéressement, de la pitié... *Cocohéhé!*

XVIII

Hélas! non, elle ne va pas encore se dissiper, la nuit, l'affreuse nuit, dont les flots d'ombre, de leur poussée séculaire, assaillent et rongent le cœur de notre France, cœur elle-même, et cœur palpitant du Globe terrestre. Ce que vous voyez là-bas, tout là-bas, n'est pas le blanchiment de l'aube; c'est un nuage blanc qui ne rosira point en aurore.

Et ce chant que vous entendez n'est rien moins que clair, il est nasillard. Mille tonnerres! c'est celui d'un perroquet qui, en pleines ténèbres, contrefait le coq pour nous abuser... *Cocohéhé!*

Edmond THIAUDIÈRE.

CORBEAUX OUVRIERS ET RENARDS CAPITALISTES

Qu'est-ce que le salaire ?
La loi d'airain des salaires et ses conséquences économiques et sociales.

Demandez avant tout à quiconque viendra vous parler de l'amélioration du sort de la classe ouvrière :

S'il connaît ou non cette loi (la loi des salaires),
S'il vous répond non, vous pouvez être sûr que
cet homme veut vous tromper ou qu'il est de la
plus lamentable ignorance en économie politique.
S'il vous répond oui, demandez lui comment il
prétend l'écarter, et, s'il ne sait que répondre,
tournez lui le dos sans remords. C'est un habileur
qui veut vous tromper ou se trompe lui-même
avec des phrases creues.

LASSALLE.

La condition du travailleur est inaméliorable.

Tant que subsistera l'ordre capitaliste, l'ouvrier sera attaché au gibet de la misère sans que rien ne puisse l'en délivrer.

C'est à la classe asservie, c'est au prolétariat qu'incombe la mission de mettre fin à l'exploitation du producteur par le parasite. Seul, le travailleur peut détruire — et détruire — la loi des salaires.

Comment ? — En détruisant le salariat.

Il n'est point d'émancipation possible pour les prolétaires sous l'empire du capital.

En effet, tant que durera le « capitalat », la marchandise force-travail — comme toutes les marchandises — sera soumise à la loi de l'offre et de la demande.

L'effectif du prolétariat augmente sans cesse. Sans doute, la mort y fait une abondante moisson de cadavres mais la natalité comble — et au-delà — les vides opérés par la grande Faucheuse. A l'excédent des naissances sur les décès, il faut ajouter le contingent des petits industriels, inventeurs, commerçants, rentiers, agriculteurs, etc., que lui amène la centralisation capitaliste.

D'autre part, la machine chasse l'ouvrier de la production. En face de moteurs de plus en plus puissants, se groupe un nombre de travailleurs de moins en moins considérable.

Plus le temps marche, plus le nombre des prolétaires tend à croître, et moins leur force travail est réclamée sur le marché industriel et agricole des Deux-Mondes.

Presque toujours l'offre excède la demande, ce qui fait que le salaire est presque toujours inférieur à ce qui est nécessaire à la conservation de la famille ouvrière.

Cette situation, loin de s'améliorer, ne pourra que s'aggraver dans l'avenir.

Ce qui est aujourd'hui pour beaucoup de producteurs un *salaire de famine* sera demain un *salaire de mort* pour tous les prolétaires.

C'est ce que l'étude de la loi qui préside à la fixation du salaire ne permet pas de mettre en doute.

I. — Le salaire de famine.

Qu'est-ce que le salaire ?

Consultons les économistes.

Turgot fixe le salaire de l'ouvrier à « ce qui lui est nécessaire pour lui procurer la subsistance. »

Vanderlint et Malthus partagent cette manière de voir.

Le premier a écrit :

« Le prix du travail se compose toujours du prix des choses absolument nécessaires à la vie. »

Le second ne tient pas un autre langage.

« Le prix des choses nécessaires à la vie, dit-il, est en réalité ce que coûte le travail productif. »

Enfantin déclare également que le salaire correspond « au minimum indispensable à la vie matérielle et à l'entretien de la force mécanique de l'ouvrier. »

Petty avait fixé l'équivalent du salaire à ce dont le travailleur a besoin « pour vivre, travailler et engendrer. »

J.-B. Say montre que le salaire de l'ouvrier descend parfois au-dessous de ce qui lui est nécessaire pour vivre.

« Quand la demande de travailleurs reste en arrière de la quantité de gens qui s'offrent pour travailler, dit-il, leurs gains déclinent au-dessous du taux nécessaire pour que la classe puisse se maintenir au même nombre. Les familles les plus accablées d'enfants et d'infirmités dépérissent ; dès lors l'offre du travail décline, et le travail étant moins offert, son prix remonte... Il est difficile que le prix du travail du simple manouvrier s'élève ou s'abaisse longtemps au-dessus ou au-dessous du taux nécessaire pour maintenir la classe au nombre dont on a besoin. D'où nous pouvons tirer cette conclusion que le revenu du simple manouvrier ne s'élève jamais au-dessus de ce qu'il faut pour entretenir sa famille. »

Ricardo arrive aux mêmes conclusions.

« Quand le nombre des ouvriers s'accroît par le haut prix du travail, observe-t-il, les salaires descendent de nouveau à leur prix naturel et quelquefois l'effet de la réaction est tel qu'ils tombent encore plus bas. »

Même opinion chez Vidal — qui écrit :

« Quand vient la demande de bras, les ouvriers accourent en foule ; quand la demande cesse, la faim, la misère tuent les surnuméraires ; ainsi se rétablit l'équilibre. Quand la population ouvrière surabonde, elle ne déborde pas — comme l'eau hors du vase — elle meurt. Alors selon l'expression de Ricardo, à force de privations, le nombre des ouvriers se trouve réduit et l'équilibre se rétablit. « La nature, dit Malthus, leur commande de s'en aller et elle ne tarde pas à mettre cet ordre à exécution. » Ainsi donc, le minimum de subsistance est le taux normal des salaires. Les salaires gravitent vers ce minimum fatalement, comme le liquide vers son niveau, c'est la loi. »

Guesde déclare que :

« Le salaire moyen ne serait normalement le quantum de subsistance nécessaire — dans un temps et dans un milieu donnés — pour que l'ouvrier puisse vivre et se reproduire.

« Ce salaire peut être dépassé momentanément dans un sens ou dans l'autre, mais fort peu. S'il baisse au-dessous du minimum, il ne tarde pas à remonter ; s'il monte au-dessus, il ne tarde pas à redescendre.

« Si, en effet, le salaire se trouve un peu au-dessus du minimum en question, qu'arrive-t-il ? Il y a période de prospérité. Par suite de la situation meilleure des travailleurs, de l'augmentation de leur bien-être, les unions ouvrières se multiplient, le chiffre des naissances augmente, la mortalité des enfants, mieux nourris, mieux vêtus, mieux soignés, diminue, au bout de quelques années la population ouvrière se trouve plus nombreuse, par suite l'offre de bras augmente et le salaire redescend à son ancien taux, quelquefois même un peu au-dessous.

« Si, au contraire, le salaire baisse au-dessous du minimum nécessaire, la classe ouvrière se trouve plongée dans un état de misère et de crises, la mortalité augmente, le nombre des unions ouvrières diminue, les naissances sont moins fréquentes, les enfants meurent en plus grand nombre, la population ouvrière s'amointrit, les bras se font plus rares, et, par suite, le salaire redescend à son taux primitif. »

Ce minimum de salaire égal à ce qui est strictement nécessaire à la vie et à la reproduction de l'ouvrier ne lui est assuré, observe fort justement Colins « que pour autant que les propriétaires ont besoin de l'ouvrage des prolétaires

Mais quand ce besoin n'existe pas, quand il y a chômage, le minimum se réduit à zéro, et l'ouvrier meurt. »

Voilà qui est clair : Le salaire moyen peut descendre et se maintenir AU-DESSOUS de ce qui est nécessaire à l'entretien de l'existence du producteur.

II. — Le salaire de mort.

Le taux moyen des salaires a-t-il une tendance à augmenter ? — à diminuer ?

La machine en éliminant l'ouvrier de la production restreint son salaire.

Cela ne fait pas de doute.

« Le travail, dit Guesde, est une marchandise soumise aux lois qui régissent le prix des marchandises et le ramènent, à travers les oscillations de l'offre et de la demande, à leurs frais de production ou de reproduction. Or, les frais de production ou de reproduction du travail, ce sont la nourriture, l'entretien du travailleur. Et ils tendent toujours à baisser parce que, pour l'emporter sur le marché, les fabricants sont contraints de réduire au minimum leur prix de revient, lequel comprend les prix de main-d'œuvre.

« Il y a donc tendance universelle et forcée à réduire au plus bas les salaires ouvriers. Et cette loi tendancielle suffit à briser toutes les bonnes intentions ou volontés des employeurs, prisonniers de l'ordre social dont ils bénéficient.

« Une autre cause pour laquelle les salaires — quelle que soit la productivité du travail humain — ne sauraient s'élever au-dessus des besoins immédiats des salariés, c'est que l'offre du travail tend de plus en plus à dépasser la demande.

« L'augmentation de l'offre du travail résulte fatalement de l'afflux dans le prolétariat des expropriés de la petite industrie, du petit commerce et de la petite culture, réduits à leur tour pour manger à la vente de leurs bras.

« La diminution de la demande du travail résulte non moins fatalement du machinisme et de son extension. La force non humaine de travail (vapeur, électricité, etc.), remplace de plus en plus et rend de plus en plus inutile la force humaine du travail. C'est même en cela que consiste exclusivement ce qu'on appelle le progrès dans l'ordre économique : « réduire sans cesse la somme de travail humain nécessaire à une production donnée. »

« Les économistes prétendent, il est vrai, que cette réduction du champ du travail humain — seul moyen d'existence d'une classe — ne serait que provisoire. Par suite du meilleur marché, le produit, plus demandé, entraînerait une augmentation de la production et une nouvelle demande de bras. Mais les économistes pourraient aussi bien raconter que la fabrication mécanique des cercueils multipliera le besoin de cercueils. La production mécanique des bouteilles ou des tonneaux n'est-elle pas limitée par la production du vin, de la bière, etc. ; celle des rails ou des chaudières par le nombre des usines ou le développement des transports ? D'autre part, ni la mécanique agricole (char-rues à vapeur, semeuses, moissonneuses, batteuses), ni les grues de déchargement dans les ports ne multiplient les produits ; elles suppriment simplement la main-d'œuvre. Mais même dans les industries où le machinisme s'est traduit par une multiplication prodigieuse des articles fabriqués, la demande de travail a diminué...

« En régime de non possession par les travailleurs de l'instrument de leur travail, tous les progrès, de quelque nature qu'ils soient, se retournent contre eux pour accroître leur misère, leur servitude, l'insécurité de leur existence, pour tout dire, en un mot, leur exploitation. »

Cette conclusion est la nôtre.

Non seulement le salaire du travailleur peut descendre au-dessous de qui lui est nécessaire pour vivre et se reproduire, mais l'évolution économique contemporaine le fait progressivement baisser.

Si la population prolétarienne tout entière était occupée, si à côté de l'armée qui travaille, il n'existait pas une masse dont le Capitalisme n'utilise pas les bras « une armée industrielle de réserve », le salaire du travailleur comme celui de l'âne, du bœuf, du cheval ou de la locomotive, serait fixé à ses frais d'entretien.

Cette situation ne fut jamais qu'éphémère.

Les progrès mécaniques l'ont éliminée sans retour possible.

HERMANN PAUL

Il y a du Progrès



— Mais, mon cher Monsieur, avec mes chemins de fer, mes mines, mes usines, j'ai tué plus de monde que n'importe quel général!... et ça rapporte davantage.

Les découvertes scientifiques techniques, l'accroissement des richesses, le perfectionnement des instruments de production ont réduit les efforts des travailleurs dont la participation à la création des produits industriels et agricoles s'amoindrit de jour en jour.

A mesure que les perfectionnements de l'outillage mécanique s'introduisent dans toutes les branches de la production sociale, le nombre des travailleurs nécessaires diminue. En France, chaque année, plus de trente mille ouvriers sont arrachés au labeur et jetés dans l'armée de réserve du capital, armée chaque jour plus nombreuse et qui fournit à la mort un contingent mortuaire considérable.

Les prolétaires chassés de l'atelier, condamnés à mourir de faim — s'ils ne trouvent pas à se faire exploiter, — doivent baisser le prix de leur force-travail. Une lutte surgit entre eux pour ne pas succomber. Ceux-ci — pour conserver leur droit à une rémunération leur permettant de subsister — acceptent de travailler aux conditions offertes par les concurrents affamés. Le taux moyen

des salaires diminue. Les ouvriers s'imposent des privations plus grandes. Les plus forts, les mieux organisés pour vivre de peu résistent à leur nouveau régime. Les autres, les faibles, les malades, les femmes, les vieillards et les enfants succombent en masse. Le nombre des prolétaires diminue jusqu'à ce que la mort en ait suffisamment restreint l'effectif pour que le salaire soit monté à un taux permettant aux survivants de vivre et de se reproduire dans la limite où ils sont utiles aux capitalistes, mais pas au-delà.

Et cette limite ne cesse de diminuer. Elle ira se restreignant à mesure que s'opérera la substitution du travail de la Machine au travail de l'Homme.

Plus la demande de bras sera faible, plus les salaires baisseront, faisant sans cesse de nouvelles victimes.

Nous avons dit :

Le salaire des prolétaires pris en masse est AU-DESSOUS de ce qui leur est strictement nécessaire pour vivre et se reproduire.

Tous les progrès économiques concourent à faire baisser le taux moyen des salaires.

C'est prouvé.

III. — Le cercle vicieux.

Le taux des salaires et celui des marchandises suivent une marche à peu près parallèle.

L'ouvrier n'est pas seulement producteur. Il est aussi consommateur. Ce qu'on lui donne d'une main, on le lui reprend de l'autre — en grande partie, sinon en totalité.

Maçon, qui gagnez cinq francs par jour, portez à six francs votre paie quotidienne. Le propriétaire de la maison que vous construisez, ayant englouti quelques centaines de francs davantage dans l'élévation des murs, louera son habitation un ou deux francs de plus par mois. Ce que vous gagnerez comme maçon, vous le perdrez comme locataire.

Boulangier qui êtes payé à raison de trois francs par jour, portez à quatre francs ce salaire. Votre patron ayant à subir des frais de panification plus considérables élèvera de quelques centimes le prix de chaque pain. Ce que vous gagnerez comme boulangier, vous le perdrez comme mangeur de pain, etc., etc.

On le voit : Toujours le prix d'un objet manufacturé renferme son coût de production.

D'une industrie à une autre, le salaire varie. Bien plus, dans la même profession, des ouvriers gagnent de fortes journées tandis que d'autres ne touchent qu'une rétribution minime. Qu'est-ce que cela prouve ? Tout simplement que les plus favorisés mènent une existence plus facile et pourront élever une progéniture plus nombreuse.

De là à briser les chaînes qui les attachent à la galère du travail sans frein et sans fin, il y a un espace immense, celui qui existe entre la civilisation communiste et la civilisation bourgeoise, — il y a la Révolution.

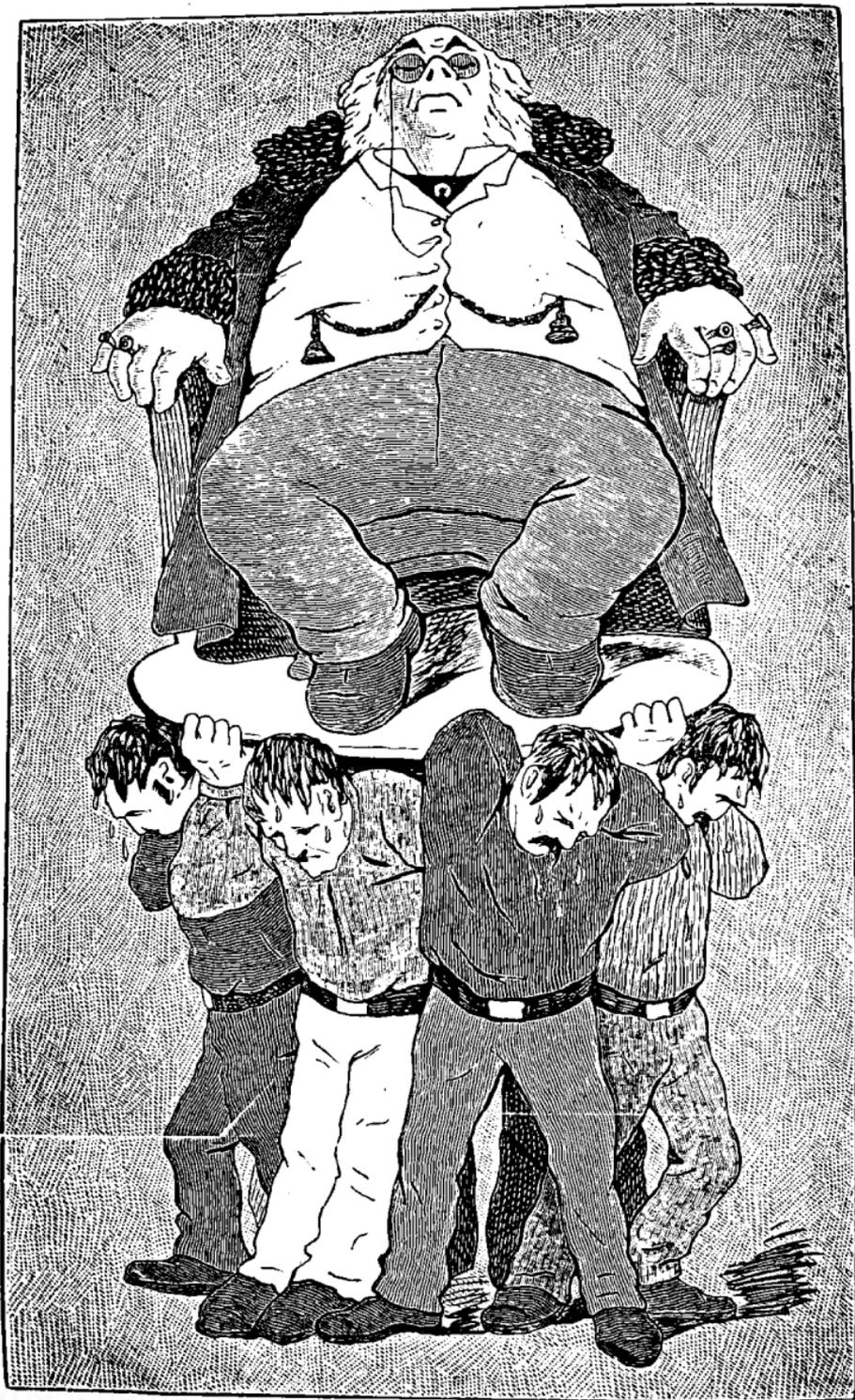
Les prolétaires ne pourront se soustraire au joug meurtrier de la loi des salaires qu'en détruisant le salariat.

Le coût d'entretien de la vie humaine varie selon les temps et les lieux, selon le degré de civilisation, la race, le climat, etc. Le taux moyen des salaires se confond toujours avec lui... lorsqu'il ne lui est pas inférieur.

Les frais de production ou de reproduction du travailleur augmentent avec la civilisation.

Faut-il en conclure que le progrès économique affaiblit l'action de la loi des salaires ? Aucunement.

« Les progrès du bien-être produits par l'effet nécessaire de la civilisation créent des besoins nouveaux, dit Guesde. Nous portons des habits, et les premiers hommes étaient nus. Il y a des objets que nous considérons aujourd'hui comme de première nécessité et qui, il y a quelques siècles, étaient des objets de luxe. A ce point de vue, et à ce point de vue seulement, on peut dire que le bien-être des ouvriers, — comme celui de tous les autres, moins que celui de tous les autres, — a augmenté avec les siècles, c'est-à-dire que le minimum





Et maintenant c'est assez !

nécessaire à leur subsistance est, par suite de nouvelles circonstances et de nouveaux besoins, devenu peut être un peu plus fort. Mais cela ne change rien à la loi. Quand on étudie la situation d'une classe d'hommes, il est fort indifférent de savoir si elle est plus ou moins heureuse que la même classe dans des siècles lointains. Il faut comparer ces hommes à leurs contemporains, examiner leur sort en face de celui des autres hommes du même temps et du même lieu. » La machine a décuplé la productivité du travail au profit exclusif de la classe bourgeoise. Les inventions ont succédé aux inventions, les découvertes aux découvertes. L'ouvrier est resté la proie du paupérisme.

Les prolétaires s'agitent dans un cercle vicieux. Ils n'en peuvent sortir — sans le briser.

La destruction du salariat est une nécessité inéluctable.

Ce doit être le but de nos efforts.

CONCLUSION

Hors l'expropriation capitaliste, pas de salut.

La Bourgeoisie ne peut rien contre le mal de misère qui décime les populations laborieuses du monde civilisé.

Seul le Proletariat organisé, instruit de ses droits, conscient de sa mission historique pourra mettre fin au régime d'exploitation et d'assassinat qui pèse sur lui.

La Révolution sociale s'annonce à l'horizon. Elle éclaire déjà l'élite intellectuelle des peuples civilisés.

Lorsque le Socialisme de la minorité pensante sera compris par la majorité souffrante, c'en sera fait du vieux monde et de ses iniquités.

Après Thermidor, Fructidor !

Désiré DESCAMPS.

UN ENTRE MILLE

Fait-il clair de lune ? une lueur, tout de même indécise, pénètre par les fentes d'un volet mal clos, brisé par places, et se promène dans les deux réduits qui forment en une chaumière, au bas du côté, sur le Cher, deux petites chambres où l'on étouffe.

Au milieu d'une vieille armoire, d'une grosse table, de quelques chaises que le temps et l'usage, sans doute, ont rendues presque noires, une sorte de lit se dresse, sur lequel, étendus, dorment d'un sommeil lourd, dans une pose harassée, un homme et une femme. Ils sont lugubres, car on voit à peine leurs figures vieilles et farouches un peu ; l'homme, le nez rouge, la bouche soucieuse, entr'ouverte dans un roulement, presque gémissement, presque soupir, la femme amincie, affalée, abattue plutôt que couchée.

Une porte qui est ouverte — il fait si chaud — donne dans l'autre réduit. — Là, on ne dort pas.

Une femme, une jeunesse est dressée, les yeux hagards, sur un lit bas. Elle se tamponne la bouche avec son jupon qu'elle a pris sur une sorte d'escabeau, près du lit, afin de ne pas éclater en cris d'épouvante.

Ses entrailles tordues, toute la secousse de son pauvre corps lui disent le nom de son mal.

Elle ne l'attendait pas si tôt ; elle espérait faire prier, pour obtenir pitié, les durs gens qui là, près d'elle, dorment la conscience tranquille, l'esprit mécontent, le corps las.

Le moment terrible est venu, et, de peur de les éveiller, elle n'a pas le courage de bouger ; elle n'a que l'énergie immense de s'empêcher de bondir et de crier à la sensation de poussée formidable qui lui fait croire que tout en elle est mort, a disparu, excepté l'espace douloureux où se meut le petit être maudit.

Des heures se sont passées déjà, et l'aube se glisse, pure et joyeuse, comme de coutume, par les trous du volet.

Misère ! c'est trop souffrir ! elle ne pense plus à rien, à rien qu'à son mal, à la nécessité intense, impérieuse d'être secourue, de l'être tout de suite ! L'enfant est là bien sûr, qui va surgir de ses entrailles, car le supplice est sans nom, et elle crie, elle crie à ébranler la chaumière !

Réveillés en sursaut, le père, la mère, épouvantés, s'élaucent.

— Quéque l'as ? Né quéque l'as ?

La mère se précipite vers le lit, le père pousse le volet, fait du jour. Elle, la fille, ne crie plus ! la terreur a fait passer la souffrance ! elle se dresse comme pour se défendre, les regarde d'un œil effaré, ne dit rien, s'enveloppe jusqu'au buste, frénétiquement, dans la vieille couverture.

— Quéque l'as, dis-le, mais dis donc, répète la mère, qui s'effare de croire sa fille folle ou mourante en voyant tout à coup se convulser son visage, comme dans l'agonie.

Le père, lui, subitement, est devenu sombre, la colère enflamme sa face, et, d'une voix sifflante, avec un grondement sinistre :

— Malheur à toi, g... , c'est un gosse !

— Un gosse ! rugit la femme, et découvrant le lit elle retire pantelant, rouge, essayant de jeter à la lumière son premier cri d'effroi, quelque chose d'informe qui vient de sortir, un petit être humain affreux comme nous tous, dans notre ébauche grossière, mais vivant, bien vivant et cherchant à étendre, pour embrasser la vie, ses petits pieds et ses petites mains, la seule chose que la nature ait faite délicieuse aux naissants.

— Sale g... qui nous déshonore, clame le père en saisissant le même d'une main si rude que les vagissements éclatent perçants, et que la pauvre jeune mère, qui était relombée affaiblie, presque mourante, se relève, s'élançant à bas du lit et, avec une tendresse frénétique, ramasse contre elle le pauvre petit nouveau-né qu'avec des forces doubles elle vient d'arracher, elle ne sait comment, des mains brutales du maître.

À présent, elle l'approche de sa poitrine comme si le lait avait en le temps d'y monter, elle l'entoure de son jupon, le berce, le caresse, lui dit de doux noms : — Mon petit gas d'amour, mon mignon petit, mou fi à moi, m'eu-faut !

— Tu peux le bicher, tu l'auras pas longtemps, fille de rin, pas ma fille, à moi, ben sûr, braille-t-il avec rage, car pareille chose jamais ne s'a présenté cheu nous.

La fille, sanglotante, éprise d'un amour farouche, féroce, qu'elle n'aurait jamais soupçonné, serrait toujours le petit corps rouge et vilain, mêlant à ses caresses des sanglots et des plaintes.

— Qué qu'on va di dans le pays, se lamentait la mère, pauvre travailleuse de 40 ans, qui en portait bien 20 de plus.

— T'as donc rin vu, toi, se mit à réfléchir le père en la secouant, ou ben c'est'ly que l'es comme all, da !

— Vas-tu me lâcher, té, à c'theure ; est-ce que t'as vu quéque chose, té ? Une cachée, une sournoise ! Avec qui qu't'as faité, salope, avec qui ?

Elle avait les yeux secs maintenant, elle les contemplait d'un regard fixe, un peu fou. Son instinct lui disait qu'après tout elle avait fait son devoir de femme, et que, ces deux êtres sans cœur, qui, devant la malveillance ironique d'un village, reculaient et laissaient presque mourir une accouchée, leur fille, un innocent, leur petit enfant à eux aussi, que ces gens-là étaient des monstres, et qu'elle valait mieux qu'eux, dans tous les cas. Une faute ! Est-ce qu'elle savait ! Elle avait cru qu'on l'aimait et elle avait été consentante, voilà tout.

Mais il fallait qu'ils laissent faire pourtant ! il fallait que le petit reçut les premiers soins ; sans ça il mourrait, et elle, elle n'était pas une mauvaise mère, elle ne le serait pas ! Il fallait un peu d'eau sucrée aussi pour lui, en attendant que le lait monte à la poitrine.

Et elle se mit à se lever.

La grand-mère ressaisit un instant, en voyant cet immense amour de femme pour son petit, un peu de son vieux cœur d'autrefois ; quelque chose tressaillit en elle, qui lui rappela le premier gémissement dans la vie de celle qui, à son tour, mettait au monde dans la douleur.

— Donne-le, dit-elle d'un ton où la colère et la pitié se mêlaient, que j'attise et que j'le fasse boire c'pliot, en attendant qu'on l'emporte.

— Qu'on l'emporte, cria la fille, en une révolte de tout son être !

— A l'hospice des enfants trouvés, ben sûr, dit avec un mauvais regard le père, presque heureux d'être vengé, par la souffrance de la coupable, de l'humiliation de sa famille et des méchantes railleries des voisins.

— A l'hospice, m'n'enfant ! jamais, jamais, cria en une colère éperdue la pauvre accouchée. Jamais !

— Tu cré donc qu'n'allons l'nourri pou tes beaux yeux, ricana la mère, redevenue mauvaise et rageuse. On a à peine d'pain déjà ; le phylloxera a tout ravagé ; y faut qu'nous suons pou rin gagner, et l'cré qu'n'allons élever ton gosse ! jamais d'la vie ; fourre-toi ben ça dans la tête.

— J'gagne, reprit violemment la jeune mère, j'travail pour la maison !

— A peine s'lu gagnes ta nourriture, et tout c que tu nous dois, à nous, qui l'avons élevée, quand qu'tu nous l'tendras ?

— Aurail mieux valu l'étouffer quand al est venu, cette sale g..., reprit le père, avec un juron.

— Ça, ben sûr, approuva la mère, mais on n'sait pas à c'l'heure c'qui doit arriver.

— François, cria une voix du dehors, tu viens pas faucher tout à l'heure ?

— J'y vas, répondit le père, devenu tout pâle à l'idée que le voisin pouvait entrer ; t'as la charrette ; va un peu devant ; j'te rejoins.

Et en passant ses vieux habits de travail, il grommelait menaçant :

— Ce soir, c'gas-là aura passé la porte d'hôpital, et toi, tu t'remettras à l'ouvrage, pou qu'y voyent rin, qu'y savent rin, tends-tu ?

Elle n'entendait plus : la secousse, la terreur avaient été trop fortes, et une prostration l'avait prise.

— Elle va mourir, mon homme, dit la mère, pars pas.

— Ces sales filles-là, ça n'meurt pas, conclut-il, et, féroce, il franchit le seuil en sifflant un air, afin que l'autre, là-bas, qui n'était pas loin, l'entendit.

Elle reprit connaissance, la petite mère, mais sa tête déménageait ; elle berçait, sans le savoir, contre elle, machinalement, son p'tit gas.

On emporta celui-ci dans l'après-midi, et elle, quand elle se reconnut, elle était si faible qu'elle ne le réclama pas. Quelque temps après, elle était résignée. C'était mieux comme ça, peut-être ; qui sait ? La vie est si tellement dure au pauvre monde !

Eugénie POTONIE-PIERRE.

LA MORT D'UNE CASSEUSE DE SUCRE

Dernièrement mourut dans un hôpital de Paris une pauvre petite casseuse de sucre, une jeune fille de vingt-deux ans.

La malheureuse avait horriblement souffert. Ses petites mains faisaient pitié. Les ongles étaient rongés jusqu'au milieu, la chair était usée et l'un des doigts n'était plus qu'un moignon sanglant. Depuis plusieurs années elle travaillait de ce meurtrier métier, dans un atelier sans air où, après un travail de dix heures par jour, elle touchait un misérable salaire de 2 fr. à 2 fr. 50.

Les mains mutilées, les poumons dévastés, elle était entrée à l'hôpital après une vie de misère et de souffrance.

Elle expira seule, abandonnée : personne ne vint apporter à l'agonisante la suprême consolation d'une sympathie compatissante.

Puis, les internes s'emparèrent du cadavre et, sur la table de l'amphithéâtre, le petit corps fut étendu et on étudia successivement les ravages que pouvaient causer dans l'organisme les poussières de sucre.

Puis ce fut le silence et la pauvre fut oubliée.

Or, pendant ce temps, à Amélie-les-Bains, un jeune millionnaire agonisait. Près de sa couche circulaient des amis empressés. A son chevet une jeune femme était assise, apportant au moribond le charme de sa beauté, la grâce de son sourire, la griserie de son amour.

STRINLEN

Le Dernier Guet-Apens !



L'ESPRIT NOUVEAU. — *La voici. Allons, frappe au cœur.*

L'ASSASSIN. — *Mais elle n'est pas seule, et son amoureux m'a l'air d'un gars à poil.*

LES ARGUMENTS DE ROUTINARD

J'aurais bien dit un mot, et je me serais volontiers mêlé à la conversation, mais cela ne me fut pas possible; à peine Routinard s'arrêtait-il à bout d'haleine et d'arguments, que Progressus partait, et les paroles glissaient entre ses lèvres, pressées et rapides : — Adhérez donc à une quelconque des nombreuses sociétés de la paix qui travaillent à pacifier notre planète, m'avait dit Routinard; ce à quoi Progressus repartit avec volubilité : Les amis de la paix de tous les pays ne semblent pas comprendre comment elle se pose, cette question de la paix, si simple et si complexe pourtant.

C'est que la paix à proprement parler, nous n'en avons cure, elle est, comme l'air ambiant dans lequel nous vivons, une atmosphère indispensable au bon fonctionnement des poumons de l'humanité, un auxiliaire à tout progrès, mais elle ne sera qu'une résultante du milieu social harmonieux que créera l'avenir.

Routinard. — Eh mais, c'est ce but que nous atteindrons en substituant l'arbitrage à la barbarie des combats.

Progressus. — Vous n'avez que ce mot à la bouche : Arbitrage. Voyons, Routinard, s'il y avait eu arbitrage entre le Nord et le Sud, lors de la guerre de Sécession, vous croyez que les États-Unis du Sud, conservant l'esclavage, c'eût été là une paix définitive; vous comptez sans le ferment de troubles à venir que laisse toute injustice subsistante. Et, en Europe, vous voulez concilier l'autocratie de tel pays avec l'esprit plus démocratique de tout autre peuple?

Routinard. — Non, non, il n'y a pas à en démordre, l'arbitrage seul peut empêcher les conflits sanglants, le heurt épouvantable de deux nations armées.

Progressus. — Combien de vos coreligionnaires pacifiques sont loin de se douter que la paix ne peut découler que de la justice!

La base de la paix sera la relente sociale dans les pays, la justice distributive enfin établie, le machinisme ne remplissant plus seulement les coffres des capitalistes, en rendant les travailleurs de plus en plus misérables, mais profitant à tous; la somme du travail humain ne se traduisant plus par l'augmentation des richesses existantes, mais par le bien-être se répandant sur tous. — C'est par là que vous arriverez à la paix, car les pacifiques de l'avenir, les voilà : ce sont les exploités de tous les pays. Les chauvins ne sont pas dans leurs rangs.

Eux, n'ont qu'un pays commun, la misère actuelle qui doit devenir le bien-être de demain; sans cela comment songer de si tôt à un avenir pacifique! Quand vous aurez compris que le premier point est de créer la paix à l'intérieur de chaque Etat par les réformes sociales indispensables, vous aurez la paix internationale par surcroît.

Routinard. — Mais c'est la guerre que vous prêchez là! Croyez-vous que ceux qui possèdent vont renoncer à leurs prérogatives? qu'ils vont passer avec armes et bagages, de la société dans laquelle nous vivons, dans la société nouvelle que vous rêvez?

Progressus. — C'est cela, et c'est ce que je voulais vous amener à dire; vos pacifiques veulent la paix sous l'égide du *statu quo*; à savoir, continuer à remplir leur sac d'écus pendant que, bien sages, les miséreux continuent à peiner pour eux.

Au lieu de s'en prendre aux causes, ils s'en prennent aux effets, au

lieu de remonter le courant et d'aller à la source du mal pour en tarir les eaux bourbeuses et empestées, ils veulent mettre des digues au torrent et arrêter les dommages causés par les injustices de toutes sortes qui fourmillent dans tous les pays, au fond de nos institutions.

Comme le dit avec raison Léon Tolstol, l'homme est un grand enfant qui, si on lui demande laquelle il veut, de deux choses qui s'excluent, les veut toutes les deux ! Combien d'amis de la paix savent allier dans un langage plus brillant que clair et logique : la paix et le patriotisme, et adopter l'arbitrage, cette cote mal taillée des conflits, comme étant le summum de la justice.

Je le disais tout à l'heure, la question de la paix est simple, trop simple et surtout trop radicale pour être acceptée telle qu'elle doit se poser par maints pacifiques peu enclins à renoncer aux prérogatives de la bourgeoisie capitaliste, bourgeoisie qui, loin de travailler aux réformes sociales qui amèneraient la paix, veulent cette paix, tout en maintenant les causes qui infailliblement créeront la guerre civile, les révolutions intérieures et les désordres de toutes sortes.

Tout sincère ami de la paix devrait se dire : Que faut-il faire pour arriver pacifiquement à ce que toutes les horreurs de l'état actuel des choses disparaissent et à ce que tout germe de guerre future, civile ou internationale, soit arraché ?

Routinard. — Avec votre système, vous renvoyez le régime de la paix aux calendes grecques ; nous, nous prétendons être pratiques, nous voulons la paix à brève échéance. Grâce à nos sociétés qui se propagent de plus en plus, nos idées se répandent partout et nous remporterons bientôt une victoire éclatante.

Progressus. — Souhaitons-le ; mais, en attendant, ce n'est pas avec de petits moyens que l'on arrivera à transformer l'homme actuel, cruel, égoïste, idiot en pacifique, énergique, lucide, comprenant que ses véritables intérêts sont inséparables de ceux de ses concitoyens. Pour avoir enfin une paix durable, assise sur l'altruisme, qui permette à l'humanité de se développer dans sa splendeur future, on ne peut compter que sur le soleil qui se lève, sur le socialisme scientifique qui cherche, sous l'égide de la justice, à donner aux hommes la plus grande somme de jouissances, disons de bien-être possible.

Ce sont les socialistes qui sont les véritables amis de la paix ; pour eux, tous les hommes sont frères, ils ne connaissent d'autres barrières entre eux que l'exploitation des uns par les autres. La paix, — *Pacifiques* de tous pays, — vous l'auriez bien vite, si, la main dans la main, capitalistes et prolétaires, vous cherchiez ensemble, dans la justice sociale, la solution de la question de la paix ! Mais, hélas ! combien nous sommes loin encore de ce desideratum ; nous continuerons longtemps à voir des malheureux mourir de faim dans nos grandes villes et de pauvres travailleurs se tuer à la peine pour remplir les coffres-forts de leurs patrons, tandis que les amis de la paix se contenteront de demander que l'arbitrage remplace les conflits sanglants.

Edmond POTONIE-PIERRE.



Les deux inséparables à l'Extrême-Orient.

LA RÉACTION



La réaction a beau tirer sur le Socialisme, il monte en dépit de tout.

L'œuvre internationale

Nous assistons à un duel formidable, un quadruple duel, suivant la profonde formule de M. le professeur Izoulet : duel de races dans l'Humanité ; duel de patries dans chaque race ; duel de classes dans chaque patrie ; duel d'individus dans chaque classe. Nous vivons en parfait état de guerre. Il y a guerre entre les peuples, parce que le protectionnisme les isole économiquement ; parce que les frontières les séparent territorialement et parce que le militarisme, maintenu par les rois et les empereurs, les rend méfiants. Il y a guerre dans la société, parce que la concurrence, poussée à l'extrême, transforme l'égoïsme en un instinct animal et sauvage, parce que le travail se trouve à la merci du caprice des patrons, sans équivalence dans les salaires et sans rémunération équitable ; parce que les grandes machines, introduites dans l'industrie, sans prévoyance, réduisent les ouvriers à la famine, au chômage, et à toutes les contingences du hasard. Il y a guerre, au sein même de la famille, parce que les lois réduisent la femme à une simple esclave de l'homme.

Et ainsi s'affirme la nécessité de l'œuvre de paix : paix dans la famille, paix dans la société, paix entre les nations ; œuvre internationale, à ce triple point de vue, mais œuvre sociale aussi et œuvre morale. Il devient évident que nulle réforme, limitée à un pays, ne

saurait aboutir. Le problème domestique, le problème social, le problème humain sont au même titre internationaux. Il faut à ce problème une solution qui ne distingue ni races, ni peuples, ni classes.

Déjà tout ce qui est moderne, vivant, progressif est international. Le commerce et l'industrie sont essentiellement cosmopolites. La navigation, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, et toutes les grandes inventions qui font la gloire de notre siècle le sont aussi. « L'avenir appartient au cosmopolitisme », a dit Littré.

La science et l'art sont aujourd'hui complètement internationaux. Les découvertes de l'une et les créations de l'autre profitent à tous, et leurs progrès ne sont que l'expression la plus haute de l'internationalisme. Les idées n'ont pas de patrie et l'on peut dire qu'elles constituent un véritable patrimoine de l'Humanité.

Qui pourra dire que les frontières existent pour les Goethe, pour les Shakespeare, pour les Victor Hugo, pour les Pasteur, pour les Auguste Comte? Richard Wagner est allemand et sa renommée est universelle. Ibsen est norvégien et ses compositions dramatiques sont applaudies en France comme en Norvège. Léon Tolstoï est russe, mais ses livres ont été traduits dans presque toutes les langues du monde. Edison est américain, et, toutefois, il n'y a pas aujourd'hui, dans tout l'univers, une seule personne qui ignore ses grandes inventions. C'est, en effet, dans le domaine de la pensée que l'internationalisme s'affirme avec le plus d'intensité et ce fait seul suffirait à prouver que l'avenir lui appartient. Le livre, le journal, la conférence sont les véhicules qui transmettent l'idée internationale. Que signifient les congrès, les expositions, les centenaires, si ce n'est autant de moyens de rapprochement entre les peuples et entre ceux qui professent les mêmes principes. La solidarité des penseurs de tous pays, qui représente un progrès incontestable, deviendra, dans l'avenir, la première force sociale.

Magalhães LIMA.

Les Conséquences des Conquêtes.

L'existence, entre la collectivité et ses unités, de relations uniquement basées sur la justice est impossible, tant que la collectivité et ses unités se livrent, conjointement ou séparément, à la perpétration de l'injustice au dehors. Des hommes qui louent leurs services pour obéir au commandement de faire fou sur d'autres hommes, sans se soucier de l'équité de la cause qu'ils défendent, sont incapables de fonder des arrangements sociaux équitables. Tant que les nations européennes persisteront à se partager, avec une indifférence cynique pour les droits des peuples inférieurs, les parties de la terre qu'habitent ceux-ci, il sera insensé d'espérer que le gouvernement de chacune de ces nations sera plein d'égards pour les droits des individus, et se laissera détourner de telle ou telle mesure que la politique paraît recommander. Aussi longtemps que la force qui fait les conquêtes à l'étranger confèrera des droits aux territoires conquis, l'opinion de la mère-patrie persistera dans la doctrine qu'un acte de Parlement est tout-puissant et que la volonté de l'agrégat a le droit de s'imposer sans limite aux volontés individuelles.

HERBERT SPENCER.

PLUTOT HAÏR QUE MOURIR

Le vieillard.

O mort, ne veux-tu pas venir
Mettre un terme aux maux que je souffre ?
La vie est pour moi comme un gouffre
Dont je voudrais enfin sortir.

O mort, t'appellerai-je en vain ?
Prolongeras-tu mon martyre ?
Tout cependant vers moi t'attire :
Je suis vieux, débile et j'ai faim.

Resteras-tu sourde à ma voix ?
Oh ! viens, je suis las de t'attendre,
Fais-moi la grâce de me prendre,
Vers l'autre monde emporte-moi.

Ceux qui te craignent sont des fous.
Pour moi, je t'admire et je t'aime
Comme une ressource suprême
Également offerte à tous.

O mort, tu ne me fais pas peur.
Refuse-t-on la délivrance,
Si mourir est une souffrance,
Le mal de vivre est-il meilleur ?

Puis, qui sur moi pourrait pleurer ?
Je n'ai personne sur la terre ;
Mon fils est parti pour la guerre,
Ma fille... ah ? Je n'y puis penser !

Enfin, j'ai le tort d'être âgé
(Car c'est un tort, et même un grave)
Et bien qu'étant demeuré brave,
Partout on me donne congé.

Pour tout cela je veux mourir,
Je veux m'évader de ce monde
Où, dans ma misère profonde,
Nul ne voudrait me secourir.

O mort, accours à mon appel...
Mon cœur désormais sans courage
Pour lutter contre le naufrage,
Aspire au repos éternel.

Le poète.

Vieillard, qu'appelles-tu la mort,
Quand, autour de toi, la richesse
— Victuailles et monceaux d'or —
S'enlasse et s'offre à ta détresse ?

Mourir, cela ne résout rien.
Tu dois vivre pour la vengeance...
Allons, reviens de ta démente :
Tout sur le globe t'appartient.

PELLOUTIER.

L'art « humain »

A part exceptions qui, pour rares qu'elles soient et pour ce que rares, inquiètent l'Humanité d'une beauté, que l'on ne dit étrange peut-être, que par ce que trop pleine de Vérité qui surpasse ou condamne, — l'art, Littéraire spécialement, s'est avéré en règle commune : l'histoire de moments dans l'existence d'un homme, de l'auteur.

Plus qu'aucun temps peut-être, le nôtre a progressé dans ce sens. Jusqu'à n'être plus, les œuvres, et poétiques surtout, qu'une série d'impressions, d'à peine de réaction consciente, éveillant par association les idées telles qu'en songe, au hasard des plus divers contacts.

Que cette épreuve de la Nature, des êtres et des choses, par un organisme sentant, manque d'intérêt : non, certes, — si l'individualité est caractéristique, marquée d'empreinte héréditaire curieuse, — si, complet, personnel, nuancé est son verbe, pour exprimer le passage de l'Extérieur au long du très vibrant réseau de ses nerfs...

Si, par exemple, cet organisme a nom du plus individuel poète de ce siècle, Baudelaire, — notre attention et notre plaisir d'art seront grands, mais d'autant que sera, non rendu, mais déformé — le monde extérieur qui l'impressionna d'une manière quasi malade... Ce qui reviendrait à dire, donc : qu'en tel principe d'art, l'œuvre ne présenterait d'intérêt qu'autant qu'elle serait du monde un miroir faux, déformateur, — et contribuerait à la pathologie !...

Ce principe a amené aussi le mal de Médiocrité littéraire : il est l'excuse aux quarante volumes qui paraissent quotidiennement, il a sacré l'incons-

cience des Ignorants. Puisque, par lui, il est mis en loi que tout résultat de l'impression du monde sur nos sens, devient immédiatement, dès que produit, œuvre d'art, — tous seront propres à l'art, et tendez, maintenant de prouver à l'un quelconque, qu'il n'est pas un tempérament exceptionnel ? Sa vanité l'en assure, seul critérium...

Or, pourtant, deux conclusions : ou, l'auteur n'étant qu'un ordinaire sensible, son œuvre ne pourrait intéresser que des déshérités du pouvoir simple de sentir, car il est probable que sa langue ne se nuancera non plus de curiosités : ou, parce que d'exceptionnelle nervosité, il présentera sous des aspects insolites et troublants la nature des Choses, — il devient sensible, — capable ainsi de déterminer en le lecteur dénué de Jugement, de pareilles perversions sensorielles, — donc, dénaturer sa pensée, son acte... Nous parlions de Baudelaire, curieux extraordinairement : or, l'exemple vaut. C'est pour n'avoir compris son caractère éminemment individuel et son œuvre, toute de particulier frisson, proposée à des méditations psycho-physiologiques, que l'actuelle Jeunesse, qui voulut l'imiter, s'est stérilisée en un rêve maladif, — Symboliste, quand, Décadente, elle ne crut pas devoir le suivre encore en ses « paradis artificiels ».

Banale, — belle, mais nuisible et essentiellement inconsciente, sinon incohérente, — telle est l'œuvre que crée, au hasard, le principe étroitement individuel : la transposition immédiate de la Nature, au gré de l'occasion, à travers un organisme nerveux.

L'acte de la pensée, la volonté, ici n'ont que faire. Et, c'est vraiment l'art, la Littérature, adéquats à l'époque présente, aux temps de médiocrité, d'égoïste conscience ou de consciences faciles, — qu'avec dégoût nous traversons !...

..

Certes, il est évident que nous ne pouvons rien intellectuellement sans l'apport de nos sens, venant s'enter sur les prédispositions ataviques, accroître, détruire ou différencier nos instincts. Mais, cet apport, le plus multiplement divers, il est aussi évident qu'il ne doit être considéré qu'ainsi que matériaux, — pour qu'en soit une œuvre, édifiée, en personnelle et complexe harmonie, et en vue d'une fin.

Cet art là est l'exception depuis que l'homme est en quête de la Beauté : et de rares cerveaux, il est sorti, — qui comprirent que la Beauté ne va pas sans la compréhension de la Nature et de la Vie, de la Nature naturalisant des Anciens, qu'elle n'est elle vraiment, que si elle est consciente, — en le plus possible de Synthèse.

Lors, un homme n'entre point en littérature, par exemple, poussé par un seul instinct, sans savoir ce qu'il ouvrera demain et comptant sur le hasard acheminant à son épiderme ! Mais il sait qu'il doit à l'Humanité, présente ou future, son travail, de tête au lieu de mains, puisque ainsi il porte son utilité. Et il sait que tout est vain ou puéril, qui n'apporte pas aux hommes dignes du titre d'homme, un peu de vérité nouvelle sur l'univers et eux-mêmes, et la leçon de meilleur Devenir suivant laquelle ils avanceront encore d'une étape sur la route de leur éternelle Perfectibilité.

Il saura ce qu'il veut, après s'être en premier lieu appris lui-même. Et, par la sensation et le savoir aux siècles épars, il vaudra capter en lui le monde, — non au hasard, mais avec méthode, et comme un constructeur de maisons s'occuper à rassembler les matières diverses dont il connaît la nécessité proche.

Ainsi, du monde, des êtres et des choses, il fera l'Analyse, — les examinant en toutes leurs qualités essentielles, les élisant nécessaires à travers son Jugement, et en vue de son But...

Après quoi, il opérera la Synthèse, et dans l'adéquante forme, produira son Œuvre.

La personnalité de l'auteur ainsi disparaît derrière l'œuvre : mais pourtant que plus présente nous la sentons ! qu'en les morcelées histoires de ses sens s'il ne nous avait donné que cette sorte de Mémoire d'homme qu'est la littérature coutumière. Mais de quel poids cette personnalité l'elle qui dénonce, dans l'Œuvre d'une vie, sa tenace et puissante originalité à trouver et ras-

sembler les dignes matériaux, à les penser, à les produire, — personnalité qui enseigne, enfin, — d'un verbe nouveau des vérités nouvelles...

Mais quelle grandeur acquise : puisque, par là même qu'il sut comprendre le plus des phénomènes naturels, et en prendre conscience, — c'est de la Vie universelle même en l'harmonie de ses lois, dont se trouve la révélation, son œuvre...

Ainsi, tout homme se sent, au particulier, penser ainsi qu'il le devrait, en cette œuvre. Mais parce qu'en même temps qu'essentielle Analyse, — elle est Synthèse : elle répond aussi, de par les vérités générales et les lois totales qu'elle a surprises, à la pensée générale de l'Humanité. — Cependant que, parce qu'en la magie des formes, elle suggère les sensations premières qui ont permis de savoir et comprendre, elle nous hallucine encore, pourrait-on dire, des aspects charmants et superficiels du Monde, — mouvante de lignes, de couleurs, de sons, de parfums, etc... Beauté, beauté consciente de soi-même.

Et telle œuvre est logique, particulière et générale à la fois, comme la Société humaine que nous voulons rêver : particulière et générale, l'individu distinct dans l'harmonie collective, — cette gravitation humaine dont les lois sont à trouver, où tout être, comme l'astre vivant solidairement sa vie propre, pourtant dépendrait de tous — mais pour précisément, assurer son existence, résultat de l'équilibre total où sa part est indispensable Synthèse...

Les œuvres, malheureusement rares disons-nous, (et rares, l'on sait pourquoi, maintenant) n'ont point été inspirées d'autre principe : tenter du monde le plus possible de la Synthèse, — en vue du meilleur Devenir de l'Humanité, qui git en le progrès de la pensée...

Qu'ainsi œuvrant, il soit possible d'être de tous compris : évidemment non. Les uns, hélas ! n'ont point le temps et peut-être le nutriment pour penser suffisants, — les autres n'en ont souci !

Au temps présent, le mépris de la pensée, de la volonté de connaître, hors des hommes spéciaux indépendants s'affirme. Exemple parti de haut. De ce que l'on appelle « haut », du moins : car en haut surtout triomphent les platitudes adroites, l'ignorance contente.

Et, cet autre exemple est à donner, d'hommes élevant ainsi leur œuvre, l'œuvre de toute une vie, avec l'intransigeance d'un mépris plus grand, d'un espoir plus grand encore en l'Avenir inmanquablement plus digne... Et que leur pensée, pour la livrer en toute sincérité, soit difficile : qu'importe, c'est salutaire ! La pensée de tous aura peut-être plus tard l'orgueilleux souci de grandir vers la leur, qui, si elle est valable, n'est que la conscience de lois de l'Univers !

René GUIL.

LE PEUPLE CRÉATEUR

Prenez un siècle du Bas-Empire et parcourez la liste des pédants, tyrans, col-lecteurs d'impôts auxquels la terrible chaîne forgée par Rome donnait encore le pouvoir de tromper le peuple, jusqu'à lui persuader qu'ils étaient nécessairement les maîtres du monde ; voyez les nations qu'ils opprimaient, lisez, puis oubliez la longue série de meurtres, sans cause, de crimes commis par les pirates et les conquérants normands et sarrasins. C'est à peu près tout ce que la (soi-disant) histoire nous apprend concernant cette époque de barbarie. Indolence imbécile et méchantes actions des rois et des mécréants. Faut-il fermer le livre et dire alors que tout était mauvais ? Comment donc vivaient les hommes, du jour au lendemain ? Comment l'Europe a-t-elle donc conquis l'intelligence et la liberté ? Il semble qu'il y avait d'autres êtres que ceux dont la (soi-disant) histoire nous a laissés les noms et racontés les actes. La matière brute qui travaillait pour emplir les coffres-forts et alimentait les marchés d'esclaves, et qui s'appelle aujourd'hui le peuple, était alors à l'œuvre, et nous savons que cette œuvre n'était pas uniquement le travail servile que dirigeait le fouet et qu'inter-

rompient les repas devant l'auge commune. Cette œuvre oubliée par la (soi-disant) histoire constitue aujourd'hui une autre histoire, celle de l'Art. Il n'y a pas de vieille ville à l'est et à l'ouest qui ne conserve quelque trace de leurs griefs, de leurs joies ou de leurs espoirs, d'Ispahan au Northumberland; pas de construction, du VIII^e au XVIII^e siècle, qui ne soit due au travail de ces troupeaux d'oubliés et d'opprimés. Il est vrai que pas un seul de ces hommes ne s'est dis-



WILLIAM MORRIS

tingué des autres : il n'y avait pas parmi eux de Platon, de Shakespeare ou de Michel-Ange. Mais quelque disséminée qu'elle fût dans ces foules, combien forte était leur pensée, combien longue sa durée, quels lointains voyages elle a faits pendant tant de siècles au vigeur et de progrès artistique ! Sans l'art, que saurait-on de certaines époques ? La (soi-disant) histoire s'est souvenue des rois et des guerriers parce qu'ils ont détruit, l'art nous fait souvenir du peuple par ce qu'il a créé.

WILLIAM MORRIS.

AUTOUR DU COLOMBIER

Qui ne s'occupe aujourd'hui des pigeons ou ne s'y intéresse ?

Si nous voulions faire de l'érudition, nous dirions que la domestication des pigeons remonte à la plus haute antiquité. Moïse choisit cet oiseau pour symbole dans la Genèse ; le Lévitique et le prophète Isaïe en parlent aussi, et le langage sanscrit le désigne sous une trentaine de noms. Le premier repas de palombes qui fut servi sur une table remonte, croit-on, à trois mille ans avant Jésus-Christ. C'est un Pharaon qui, d'après certains historiens, goûta à cette chair délicate et savoureuse.

Les Romains payaient des prix fous un pigeon à la casserole. Si l'on s'en rapporte à un chercheur très érudit, des gourmets, comme Lucullus, tenaient compte de leur généalogie et de leur race.

Dans l'Inde, il y a trois siècles, les rajahs se faisaient suivre dans leurs voyages par d'immenses approvisionnements de ces oiseaux. C'était par vingtaines de mille qu'on comptait ces victimes destinées à faire les délices de leur table.

En Perse, au siècle dernier, il était défendu aux chrétiens d'élever des pigeons. Nombre d'entre eux préférèrent se faire mahométans plutôt que de renoncer à leur plaisir favori. Enfin, au Maroc, le sultan avait un préposé spécial à la garde de ses colombiers.

On voit que l'histoire des pigeons est fertile en particularités originales.

Pour revenir à la domestication de ces volatiles, on peut dire que leur élevage ne nous présente qu'un seul type : le biset sauvage ou pigeon de roche, qui a dû vivre et nicher dans les rochers. Toutes les autres variétés sont venues de celui-là, et Dieu sait s'il y en a ! Pigeons Grosses-gorges, pigeons Messagers, pigeons Coquilles, Heurés, Colbutants, à Courte face, à Casque, Barbe, pigeons Paons, à Cravate, à Dos frisé, Jacobin, Tambour, Cygne, Dragon, Rieur, Hirondelle, Hibou, Porcelaine, Souabe, Bouclier, Archange, etc., etc. On compte environ 160 races différentes, effet des croisements, et 290 espèces. Les races les plus appréciées nous viennent de la Perse et de l'Inde.

Vent-on encore des particularités ? Le pigeon Grosse-gorge a l'habitude de gonfler considérablement son jabot, d'où le nom qu'il porte. Son bec disparaît presque totalement quand le jabot est distendu. Dans cet état, il ne voit pas l'oiseau de proie qui fond sur lui.

Les mâles se gonflent plus que les femelles ; c'est de là qu'est venue sans doute l'expression *se gonfler*, pour indiquer la prétention ou la suffisance.

Quand l'oiseau, selon le terme employé, ne peut pas « jouer », on lui souffle dans le bec et on l'enfle comme une vessie. Tout fier, il se pavane alors, et cherche à rester en cet état le plus longtemps possible. Souvent même il prend son vol avec la gorge ainsi gonflée, et les grains résonnent dans son gosier comme un chapelet dans une noix de coco.

Les ailes de tels autres claquent par l'effet du frottement, et on entend un bruit pareil à celui que produirait l'instrument cher aux marchands d'oublies : *Cla ! cla ! cla !* D'où leur nom de pigeons Claquants. Si vous êtes dans la campagne, vous croyez vous trouver non loin d'un lavoir ; pas du tout ! C'est un vol de pigeons qui se dirige vers vous et qui décrit sa courbe hardie au-dessus de votre tête.

Il y a aussi le Messager, dont la partie supérieure du bec est plus longue que la partie inférieure, ce qui lui donne un faux air de jeune aiglon. De plus, la peau autour des yeux et des narines se caroncule et prend des proportions étranges ; elle est d'un rouge vif et garnie de verrues. Parfois, cette peau se développe à tel point que l'oiseau n'y voit presque plus pour manger.

Puis viennent les pigeons Paons, massifs, pesants, courts de jambes, à allure gênée. Dansus, ils s'élèvent d'un vol lourd jusqu'au-dessus du colombier et restent là perchés, se refusant à battre de leur aile tremblante les hautes altitudes. Par contre, leur queue est splendide, toute en éventail.

Lorsqu'ils la redressent comme celle du paon, elle balaie le sol et leur fait une longue traîne.

Une contre-espèce, les Culbutants, paraissent avoir le vertige lorsqu'ils s'élèvent à de grandes hauteurs. On les perd quelquefois de vue. Tout à coup on les voit replier leurs ailes et s'abattre comme une masse sur le sol. A ce moment, si on les secoue doucement, ils commencent une série de culbutes — d'où leur nom de Culbutants — qu'il est fort difficile d'arrêter, à moins qu'on ne les calme en leur soufflant légèrement sur le bec, tout comme on le ferait, dans nos hôpitaux, sur le visage de quelque sujet malade livré au sommeil magnétique. Si on ne les secoue pas, ils finissent par mourir au milieu d'une crise.

Même en volant, ils culbutent ; on en a vu qui faisaient ainsi des séries de cabrioles en l'air et ne s'arrêtaient qu'à bout de forces, exécutant de cette façon quarante tours à la minute : ce sont les acrobates de l'air.

D'autres commencent par faire un tour, puis deux, puis trois, puis toute une série, comme pour dire à leurs compagnons : — « Vous le voyez, si je voulais, une fois lancé, je ne m'arrêteraï plus ! »

D'autres encore se roulent sur le sol dès qu'on leur touche le cou avec le bout d'une canne.

Quelques-uns sont chauves et rien n'est plus amusant que de voir ces oiseaux, la tête dégarinée de plumes, faire des tours sur eux-mêmes et rouler dans la poussière. Ils s'élancent et tournent, tournent comme une roue, perdant parfois l'équilibre et se blessant alors grièvement.

A trois mois, ils culbutent, comme nous marchons, nous, à quatorze mois. — « Mes pigeons commencent à culbuter, dit un amateur. » Cela veut dire : Mes pigeons arrivent à l'état adulte.

Il y a aussi les Culbutants de maison, ainsi appelés parce qu'ils culbutent même dans l'intérieur des habitations ; on doit les chasser de la cuisine, ils finiraient par culbuter dans la casserole !

Le mouvement est instinctif ; ils s'élancent malgré eux... et, croyant voler, ils roulent. Sans doute, un de ces oiseaux, en naissant, aura été atteint d'une affection cérébrale, et cette affection aura déterminé des crises ; de là les culbutes de ses descendants.

Un singulier oiseau également est le Jacobin. Un capuchon lui enveloppe presque complètement la tête et se rejoint sur le devant du cou ; il est de nature réservée, comme le religieux qui porte son nom. Il ne risque que de rares mouvements, vole peu et ne *roule pas*. Il semble faire pénitence. A lui le paradis des oiseaux, s'il en existe un au ciel.

Voici maintenant le pigeon Tambour.

Celui-ci se distingue des autres par une sorte de roulement, nous voulons dire de roucoulement rapide qui lui a valu l'appellation en question.

Ses pattes sont emplumées, on dirait des ailes. Ayant ainsi quelque ressemblance avec Mercure, on aurait dû le comprendre dans la classification des *Messageurs*.

Puis c'est le Rieur, qui ne fait entendre qu'un seul ricanement : *Ya-ô !* Dans l'Inde, ce pigeon est respecté des Musulmans à l'égal de *F. bis* chez les Egyptiens. Les Indiens ont traduit son cri : *Ya-ô !* par *Ya-hu !* qui signifie : *O Dieu !* dans leur langage.

Il y a aussi — combien n'y en a-t-il pas ? — les pigeons *C* qui les, dont les couleurs : jaune et noir, sont du plus joli effet.

Il y a le Finiquin, qui porte derrière la tête une sorte de crinière ; il y a les pigeons Tournants, qui, à l'époque des amours, ne font que tourner autour de leurs femelles. Il y a le pigeon Plongeur, qui plane, les ailes presque immobiles, dans les airs, comme l'aigle au-dessus des abîmes ; il y a le pigeon Martinet, dont les ailes se croisent au delà de la queue et le font ressembler à une hirondelle. Il y a le pigeon qui change de couleur à chaque mue, qui de noir devient blanc et *vice versa*.

Sans compter ceux qui ont les pennes des ailes alternativement noires et blanches, couleur de deuil, avec, sur leur poitrine, le croissant de Diane ; d'autres sont striés, marquetés de couleurs différents : lie de vin, bleu pâle, bleu foncé, jaune, orangé, argenté, avec des reflets changeants du plus curieux effet.

Certains, malgré leur allure pesante, font souvent preuve de beaucoup d'ingéniosité. Ainsi, en Egypte, on raconte que lorsque les eaux du Nil sont hautes et couvrent toutes les falaises, ces oiseaux, ne pouvant aller sur la rive pour boire, s'élancent sur les eaux, suivent le courant et se désaltèrent à même la masse liquide, portés par les vagues écumantes. On dirait des mouettes... de loin.

Les pigeons prospèrent sous toutes les latitudes, depuis le climat chaud jusqu'au milieu des neiges de l'Himalaya. La durée moyenne de leur vie est de cinq à six ans. Cependant il y en a qui vivent plus longtemps encore. Nous connaissons un amateur qui a gardé un pigeon domestique pendant plus de vingt ans ; ce pigeon suivait son maître, absolument comme l'aurait fait un petit chien ; il obéissait à ses appels et se pliait à tous ses caprices. Il mourut un jour — d'indigestion. — sur l'épaule de celui qui l'avait élevé.

Ces oiseaux s'associent pour la vie avec une compagne et nous donnent ainsi un exemple de constance. Quoiqu'ils se trouvent presque toujours mélangés avec d'autres de leurs congénères, ils restent invariablement attachés l'un à l'autre. Il est rare qu'ils oublient la foi conjugale. Si le mâle quitte sa compagne, ce n'est jamais pour longtemps ; il revient bientôt auprès de celle avec qui le hasard l'a accouplé.

On a vu des mâles, vieux et infirmes, — car il faut tenir compte de toutes les remarques — abandonnés par leurs femelles ; les autres refusaient de s'appareiller avec des individus qui n'avaient plus les grâces du jeune âge et surtout la vigueur du tempérament.

Quand il y a antipathie chez la femelle et qu'on cherche à l'accoupler avec un mâle de médiocre résistance, c'est une rage folle qui s'empare d'elle : caresses, roucoulements, rien n'y fait, elle restera pendant des mois boudeuse et intraitable.

Les pigeons mâles sont parfois d'une jalousie atroce ; s'ils surprennent leurs femelles en aventure galante, ce sont des scènes répétées. Jaloux même du bonheur des autres, ils troubleront leurs caresses et ne seront satisfaits que lorsqu'ils auront mis la zizanie tout autour d'eux.

Les pigeons aiment à être bien nourris et s'attachent de préférence à un colombier où se trouveront en abondance les grains qui composent leur nourriture. Si quelque chose contrarie leurs instincts ou leur déplaît, ils s'en vont ailleurs, à un endroit tranquille, exposé au levant et toujours assez élevé.

Ils peuvent vivre longtemps sans manger, pourvu qu'on les place dans quelque endroit obscur.

Une anecdote à ce propos :

Un amateur avait été acheter au plus proche marché un pigeon dont il voulait faire l'ornement de son colombier. Pour ne pas l'emporter à la main, il le mit tout simplement dans la poche de son vêtement. Un incident fortuit ne lui ayant pas permis de rentrer immédiatement chez lui, il oublia le prisonnier, blotti au fond d'un sac en papier, ôta son vêtement et le pendit à un porte-manteau.

Il n'y pensa plus de toute la semaine.

Le dimanche suivant, voulant mettre son vêtement, il y trouve... quoi ? le pigeon acheté huit jours auparavant ! L'oiseau était resté là sans manger, et rien n'indiquait qu'il eût souffert de cette longue abstinence.

L'ennemi mortel du pigeon est la chouette, qui le déchire de son bec. Il doit se garer également des fouines, des rats et des belettes.

On l'a déclaré nuisible à nos cultures ; c'est une erreur. Il ne mange que le grain qui git dans le sillon et que le semeur a négligé d'enfouir, sans jamais fouiller la terre pour découvrir la semaille ; sa timidité l'empêchera toujours de suivre le laboureur pendant qu'il sème. Autrefois — notamment dans la Beauce — il était d'usage de bâtir un colombier à proximité des champs cultivés. On sait que les pigeons absorbent de préférence les graines des mauvaises herbes et préservent ainsi le blé d'être envahi par elles.

Ils ne causent aucun dommage aux toits où ils se perchent ; ils n'ont pas l'habitude de gratter comme les poules. Tout toit où les pigeons vont se poser est plus facile à entretenir qu'un autre, a-t-on fait remarquer, par la raison qu'ils font tomber les débris qui peuvent s'y accumuler.

Le pigeon pond presque tous les mois, à deux jours de distance, ordinairement deux œufs, un mâle et une femelle. Son jabot est tapissé de glandes jaunâtres; lorsqu'il nourrit, ces glandes sécrètent une liqueur, qui, versée dans l'estomac des petits, se coagule immédiatement et devient ainsi digestive.

Sa fiente est précieuse comme engrais; on l'a vendue jadis presque aussi cher que le blé; et on l'utilise même comme médicament.

En Perse, on a une singulière manière de peupler les colombiers: on lance des pigeons apprivoisés parmi les troupes de pigeons sauvages, et le soir c'est toute une bande de nouveaux venus que les premiers ramènent.

Le grain et le sel sont leurs aliments de prédilection; pourtant, dans quelques-unes de nos colonies, certains pigeons sauvages se nourrissent de graines de plantes odoriférantes; la chair de ces oiseaux a alors un parfum marqué de girofle ou de verveine.

Le pigeon sauvage, du reste, s'apprivoise aisément. Des amateurs ont peuplé de pigeonneaux leurs colombiers, et au bout de trois mois on n'établissait aucune différence entre les pigeons de roches, vivant à l'état de liberté, et le pigeon domestique. Le croisement s'opérait facilement.

Par exemple, si les différentes races se reproduisent entre elles, les pigeons ne se reproduisent pas avec les tourterelles, les œufs sont presque toujours clairs.

Les pigeons bleus sont difficiles à obtenir; ils portent presque toujours de doubles barres noires sur les ailes, que ce soient des Grosses-Gorges, des Turbits ou des pigeons Paons. On a obtenu des pigeons Paons bleus de deux pigeons noirs; de même, deux Messagers noirs ont donné des pigeons cendrés d'abord, qui sont devenus bleus ensuite, avec barres alaires noires.

Les Jacobins sont rarement bleus; également les Barbes et les Tambours. Des Culbutants ont donné des sujets à croupion bleu seulement. On a obtenu un Barbe argenté de deux pigeons jaunes.

Le pigeon Coquille, qui est blanc avec la tête, la queue et les rémiges primaires noires, a fourni, croisé avec un Culbutant rouge, un individu dont le dos était rouge et la queue tout à fait bleue; les rectrices étaient bordées de blanc.

Les Paons blancs, par exemple, restent toujours blancs; on n'a pas souvenir d'avoir vu des Paons blancs reproduire une autre couleur.

Une remarque à faire: si jamais un pigeon bleu, ayant des basses alaires noires, se glisse une fois dans le colombier, c'est fini d'en extirper ce caractère de la race; il se transmettra à toute la descendance.

Les éleveurs s'attachent particulièrement au port de l'oiseau; ils sont heureux lorsque dans leurs pigeonniers, ils ont des individus dont la tête et la queue arrivent à se toucher. C'est le triomphe de l'élevage. D'autres tiennent à donner au sujet ce qu'on appelle « une bonne tête, un bon bec »; d'autres visent surtout à la beauté du plumage, et ceux-là ont raison selon nous. Il s'agit d'avoir de beaux oiseaux et non des oiseaux déformés par la sélection.

Les sociétés colombophiles ne se comptent plus aujourd'hui en Europe. Nous ne parlons pas des pigeonniers militaires, qu'on a installés un peu partout. On connaît le rôle que les pigeons ont joué pendant le siège. Constantement, ils nous ont tenus au courant des événements qui se passaient en province. Pas un ballon qui n'emportât quelques-uns de ces messagers, qui tous nous revenaient avec une véritable collection de dépêches. Une fois lâché, le pigeon s'oriente, perché sur quelque point élevé, et part ensuite comme une flèche vers le colombier qui l'a vu naître. Que d'écueils à éviter, avant d'arriver au but: balles des chasseurs, serres des oiseaux de proie, fatigue ou désorientation. Il arrive tout de même.

Dans l'Inde, en Asie, en Egypte, en Turquie, aux Etats-Unis, partout les colombiers sont en honneur. Il n'est pas jusqu'aux bonzes ou prêtres bouddhiques de Ceylan et de Chine, qui ne se livrent à l'élevage de ces hardis et intelligents oiseaux. Les Chinois, toujours originaux dans leurs applications, fixent à l'extrémité des rémiges de ces messagers des sortes de sifflets qui, au moment du vol, produisent un son tout à fait bizarre.

Tout le monde connaît les pigeons de la place Saint-Marc, à Venise. Chaque jour, à midi moins un quart, une multitude de ces empennés accourent à tire d'ailes et viennent se percher sur les saillies de l'ancien palais des Doges.

Pourquoi à midi moins un quart et pas avant ?

C'est facile à expliquer. Il y a une centaine d'années, un grand ami de la gent ailée vint à décéder, et son testament portait qu'il laissait une certaine somme pour la nourriture quotidienne de ses chers oiseaux.

Depuis cette époque, chaque jour, à midi, un homme arrive avec un plein sac de grains qu'il répand au milieu de la place.

Les pigeons attendent avec impatience que cette provende leur soit distribuée. Dès que les cloches sonnent à l'église Saint-Marc, le préposé au sac est assailli, entouré ; c'est un rempart d'ailes et de becs.

Une fois leur jabot bien garni, ils détalent et viennent reprendre leur place sur les toits des environs.

Dans nos jardins publics, nous avons aussi quelques ramiers qui, gentiment, viennent becqueter les grains que la main d'un *charmeur* leur offre. Ils n'arrivent pas par troupes comme ceux de la place Saint-Marc. C'est peut-être tant mieux pour vos promenades. Un trop grand nombre de ces oiseaux finiraient par devenir encombrants et importuns ; il est préférable, pour leur réputation, qu'ils soient toujours l'objet du culte que la population leur a voué depuis le siège. Les habitants de Paris respectent le pigeon de nos promenades en souvenir de ceux qui, aux mauvais jours, apportèrent à la plupart d'entre eux la consolation et l'espérance.

Eugène ROCHETIN.

MOUCHARDS ANTIQUES

La police secrète n'était pas inconnue dans l'antiquité. Elle était même, dès ces époques reculées, parfaitement organisée. Mais elle se manifestait surtout sous forme d'espionnage.

Les rois des Perses faisaient surveiller leurs satrapes par des espions secrets, que l'on dénommait les « yeux » et les « oreilles » du roi.

Une institution analogue fonctionnait chez les Romains. A Rome, le gouvernement entretenait des espions payés qu'il ne faut pas confondre avec les délateurs volontaires. L'empereur Auguste s'en servait. L'empereur Claude se faisait instruire de la façon la plus minutieuse sur les faits et gestes des sénateurs dans leur vie privée. Sous l'empereur Adrien il existait dans l'empire romain un corps spécial d'espions.

Nous trouvons ces individus de confiance, détachés des légions romaines, à Puteoli, et dans l'entourage de certains gouverneurs. Sous l'empereur Adrien, cette institution était devenue un embarras très gênant.

Voici ce que le panégyriste d'Antonius Pius dit à ce propos : « L'empire tout entier gémissait sous la crainte. Dans toutes les villes se glissaient des espions pour épier ce qui se disait. Chacun avait peur de sa propre ombre. »

Un autre écrivit : « Le gouvernement faisait surveiller chacun, qu'il parlât ou se tût, qu'il fût assis ou debout ; s'informait de la nourriture qu'il prenait et de la provenance de cette dernière, et recherchait s'il sacrifiait aux dieux ou non. »

Même les agents provocateurs n'étaient pas inconnus dans ces temps lointains.

« Par une confiance inconsidérée, dit quelque part Epictète, les étourdis se laissent prendre dans les filets des mouchards. Un policier, en vêtement civil, s'assied à tes côtés, et se met à insulter l'Empereur. Toi, croyant naturellement avoir affaire à un homme auquel on puisse se fier, tu te mets peut-être à être de son avis. Aussitôt te voilà enchaîné et jeté en prison. »

Livré aux méditations de M. Barthon, l'homme de minuit et du pourbaissisme.

ANDRE GILL

Les Civilisateurs aux Colonies!



*Pif! Paf! All right!...
Encore un de civilisé!...*

CENTRALISATION ET GOUVERNEMENT

On comprend qu'une Société, fondée sur la conquête de la fortune, à quoi se proportionnent la puissance et la considération, se donne un gouvernement. Il lui faut, en effet, un exécuteur de ses volontés, pour qui les intérêts de la propriété l'emportent sur tous les autres, qui ne puisse rien en dehors d'elle, et qui, comme elle, soit organisé suivant le principe hiérarchique. Et, de fait, dans l'ordre politique comme dans l'ordre économique, le gouvernement est

la subordination systématique des individus les uns aux autres et l'embrigadement de toutes les forces, intellectuelles et physiques, au service de ceux qui détiennent la richesse publique. Le ministre commande aux préfets, les préfets aux maires, les maires à la police municipale ; le garde des sceaux commande aux procureurs généraux, les procureurs aux substituts, les substituts à la police de sûreté, et ainsi de même dans toutes les branches de l'administration publique, où l'Autorité a toujours pour sanction suprême la Force. Dans l'ordre économique, l'asservissement des hommes les uns aux autres, sans être moins absolu, a, il est vrai, moins de fixité. Là est le champ principal des intérêts individuels et des compétitions qu'ils engendrent ; là est aussi la lutte la plus ardente, et les détenteurs de la richesse publique ne laissent pas de s'y déchirer mutuellement avec la même fureur qu'ils mettent en d'autres circonstances à dépouiller ceux qui ont pour toute richesse leur faculté de travail. Ne faut-il pas restreindre le plus possible le nombre des co-partageants de l'actif social ? Mais, en définitive, dans l'ordre économique comme dans l'ordre politique, tout le poids des rivalités et des luttes retombe sur la masse, c'est-à-dire sur ceux qui n'ont aucun bien capitalisé.

Quelle doit être, dans ces conditions, la règle de conduite du gouvernement ? De se plier évidemment aux exigences de la société dont il est le produit, de la protéger en toutes circonstances contre ceux qui tentent de la modifier, d'agir à son égard comme un tuteur soucieux d'accroître sans cesse les biens de son pupille, d'empêcher, en un mot, même par la violence, toutes les manifestations individuelles contraires aux intérêts des classes de qui dépend la stabilité de l'ordre social.

Notons que la forme du gouvernement ne change rien à cette règle, et qu'il n'y a, en effet, aucune différence essentielle entre l'esprit des gouvernements monarchiques et celui des gouvernements démocratiques. Qu'est-ce que l'Etat ? C'est, sous la monarchie, la prise de possession de l'autorité publique par un seul individu ; sous la république, la délégation par la minorité ploutocratique (l'Argent ayant une part prépondérante dans les élections) de la souveraineté populaire à quelques centaines d'hommes, qui décrètent pour tous au nom de tous. La royauté commande de par le droit divin ; la république, de par la nation une et indivisible. Lequel de ces deux modes d'autorité l'emporte sur l'autre en absolutisme, et par suite en tyrannie, c'est ce qu'il serait difficile, sans doute, de décider. La délégation de la souveraineté populaire étant indivise, tout ce que décrètent les représentants engage la totalité de la nation ; et comme les trafics inévitables du scrutin ont remis l'autorité à des hommes qui appartiennent aux classes dirigeantes, il s'ensuit que le dogme démocratique, tout comme le dogme monarchique, est pour la collectivité une obligation faite par la minorité et dans l'intérêt de la minorité. C'est pour conquérir à l'industriel, au commerçant, des débouchés, que l'Etat arme les citoyens et les envoie dans des contrées lointaines ; c'est pour la conservation des classes et des castes que l'Etat opprime le peuple dans la Famille, dans le Travail, dans toutes les circonstances où l'individu devrait pouvoir affirmer librement sa personnalité. Quant au respect des lois, la force l'assurera, s'il n'y suffit pas des entités : ordre social, intérêt public, prospérité du commerce, grandeur nationale, qui crouleraient sous le mépris universel si la foule songeait qu'elles signifient : sacrifice de milliers d'existence à la satisfaction de l'oligarchie capitaliste.

Les conséquences d'une telle organisation, les voici. Tout d'abord, application à des hommes de tempéraments divers de lois taillées sur un modèle uniforme, ce qui est bien le mode d'administration le plus incohérent, le plus anarchique qui se puisse imaginer, système « qui tend à régir, à administrer, à juger d'une façon pareille la banlieue de Paris et la colonie algérienne, par exemple ; un pays qui est fait et un pays qui se fait, une race pure et des races mêlées ; un système qui veut, en dépit de la nature des choses, imposer des règlements généraux à des situations spéciales, comme il condamnait naguère encore au même dolman, au même képi, l'officier en garnison à Lille dans les brumes, et l'officier en garnison à Tougourt, sous un soleil enflammé. »

Puis, appel à la guerre étrangère et à la dictature. Quand une ville a accumulé dans ses murs, non seulement toutes les richesses nationales (musées, bibliothèques, chefs-d'œuvre de l'architecture), mais tous les rouages admi-

nistratifs (banques, télégraphes, ministères), qu'elle a absorbé la nation en l'habituant à recevoir d'elle chaque jour un mot d'ordre impératif, un emploi du temps, un véritable permis d'exister, on conçoit qu'il suffise et que le désir naisse de la conquérir pour conquérir le pays tout entier. Que pourraient, en effet, les membres, ayant perdu le cerveau qui leur communiquait le mouvement ? S'agiter sans but, sans règle, au gré des impulsions les plus diverses, les plus contradictoires, comme fait l'animal à qui le physiologiste a enlevé une parcelle de la substance cérébrale.

Enfin, exacerbation de l'instinct despotique de l'homme. La nature humaine, pervertie encore par le milieu social, est telle que le meilleur des hommes, dès qu'il est promu à la garde d'une institution, tend à abuser de son pouvoir. La détention d'une parcelle de l'autorité publique lui donne l'illusion d'une sorte de royauté dans la sphère des intérêts dont il a la charge, et dès lors il commettra, souvent même de la meilleure foi du monde, maintes vexations, maintes injustices.

Quand donc les hommes, qui gèrent leurs intérêts personnels eux-mêmes, comprendront-ils que, ce qu'on appelle intérêts généraux n'étant que l'ensemble des intérêts individuels, les diverses manifestations de la « chose publique » peuvent être accomplies individuellement, et qu'ainsi, avec la nécessité, se trouve établie la possibilité de supprimer les gouvernements !

Fernand PELLOUTIER.

SYMBOLISME SOCIALISTE

Les rapports de la religion et de la politique furent et sont toujours l'objet des discussions les plus délicates. Les politiques habiles ne s'aventurent pas volontiers sur un terrain où les pieds risquent de s'enfoncer à chaque pas dans les cendres brûlantes des préjugés religieux. La plupart des hommes qui se déclarent et se croient animés d'esprit de tolérance conservent souvent les préventions des croyances fanatiques qu'ils ont perdues. Les philosophes d'humeur véritablement tolérante qui ont travaillé au perfectionnement de la morale humaine et qui ont voulu l'orienter vers la solidarité universelle des travailleurs, n'ont pas tourné leurs regards ni leurs efforts vers la création d'un symbolisme nouveau.

Les révolutions politiques accomplies sans l'idée de la transformation morale adéquate n'ont pas eu de lendemain. Le socialisme pourra-t-il progresser sans crainte de recul, en se présentant comme un système de réformes économiques, hostile ou indifférent aux doctrines religieuses ? Ne devrait-il pas, au contraire, apparaître aux yeux des populations avides d'un renouveau social, comme une religion naissante avec le symbolisme et la poésie allégorique des cérémonies familiales, communales et universelles que toute institution religieuse implique ?

La puissance politique et morale de la religion sur les peuples est encore sauvegardée par l'attachement ancestral aux cérémonies des rites. N'est-il donc pas regrettable que l'amour de la science pure et le goût des choses simplement vraies fassent considérer, par les meilleurs socialistes, les solennités symboliques de tout genre comme des fantasmagories surannées sans utilité appréciable ?

Et cependant, sans prendre garde à la contradiction, les mêmes socialistes admirent avec enthousiasme les tentatives de l'art contemporain : pièces de théâtre, romans, poésies, œuvres de peinture ou de sculpture qui revêtent le caractère symbolique.

L'influence des symboles religieux si faciles à ridiculiser s'est montrée plus forte que les railleries spirituelles dont ils ont été constamment l'objet.

La Religion vivante qui est la gardienne des préjugés et des privilèges du riche n'exerce sa domination sur le pauvre que par la vertu d'un symbolisme dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les religions passeront ; le symbolisme restera.

Le vieux mysticisme s'appuie sur la force des symboles et des rites que la philosophie dédaigne. Les dogmes primitifs sur la hantise des esprits invisibles, sur l'espérance d'une autre vie, sur la récompense des bons et la punition des méchants, qui faisaient prospérer la sorcellerie il y a des millions de siècles, n'ont pas été sensiblement modifiés.

Dans le sens étroit étymologiquement précis du mot, le *symbolisme* est le terme philosophique qui marque « l'état de la pensée et de la langue dans lequel les dogmes ne sont exprimés que par des symboles ». C'est la définition tirée par Littré du dictionnaire philosophique de Voltaire. Chez les Grecs, on appelait symboles, les paroles, les signes auxquels les initiés aux mystères de Cérés, de Cybèle et des autres divinités se reconnaissaient.

Les socialistes devraient comprendre le mot *symbolisme* dans un sens assez large pour évoquer non seulement les images objectives telles que le drapeau rouge, le bonnet phrygien, les deux mains fraternellement étreintes, mais aussi les conceptions subjectives inspirées par un cérémonial établi en remplacement des cérémonies superstitieuses.

Les êtres d'impulsion naïve et de réflexion faible sont encore l'immense majorité du genre humain ; le symbole de sens socialiste plus ou moins heureusement commenté et expliqué pénétrerait dans ces intelligences, beaucoup mieux que la notion exprimée sans le secours d'allégorie matérielle.

Ce qui fait l'attrait irrésistible des symboles, c'est que, quelles que soient leurs formes, chacun peut y voir le reflet fidèle d'un sentiment intime. Le symbolisme satisfait les aspirations vagues et indécisées de l'âme et les habitudes héréditaires de rêveries à la pensée des forces inconnues de la nature. Dans ses significations allégoriques, le symbole présente toujours une gamme d'interprétations également justes aux yeux de ceux qui ont la volonté d'en éprouver le charme. Les mots n'offrent pas cette variété d'acceptions répandant à la fantaisie idéaliste de chacun.

Pour peindre nos joies et nos douleurs, pour traduire la plupart de nos conceptions sentimentales, la parole, selon la belle image de Gustave Flaubert, est « comme un chaudron félic où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles ».

Le symbole s'empare avec la même force de la pensée des êtres faibles et de la pensée des artistes et des poètes. La mélodie des vibrations intérieures à la vue du symbole se module à l'unisson de la puissance cérébrale de chaque individualité. Uniforme par ses lignes visibles, le symbole se prête aux caprices ondoyants et divers de ceux qui le regardent sans animosité préconçue. C'est le nuage floconneux dont les lignes du contour insaisissable présentent exactement l'image que chacun de nous se complait à y voir. La poésie du symbole réchauffe les intelligences auprès desquelles le langage et la musique elle-même n'auraient pas d'action communicative. Le secret de l'influence indéniable des symboles est certainement renfermé dans la diversité infinie des émotions personnelles qu'ils font ressentir.

Il importe peu, du reste, que le sens du symbole soit traduit de façons différentes. L'essentiel serait l'adoption des mêmes signes et des mêmes fêtes pour solidariser les êtres humains. Les symboles ne sont-ils pas le seul lien tangible des catholiques qui, par l'unité de l'église romaine, visent résolument à la domination universelle ? Les symboles ne constituent-ils pas l'unique chaîne d'union morale entre tous les francs-maçons répandus sur la surface du globe ? Sans symbolisme, il n'y a plus d'église, ni de franc-maçonnerie d'aucune sorte. Sans symbolisme socialiste, rien ne pourra faire l'union indispensable, ne fût-elle qu'apparente des diverses écoles qui propagent le socialisme. Les communions morales des masses ne s'établissent jamais sur des idées abstraites.

Les réformateurs et les révolutionnaires qui voulurent jadis s'affranchir de la domination de Rome ont tous reconnu la nécessité de pénétrer à nouveau la matière symbolique. Les philosophes et les législateurs prévoyants savent bien que la philosophie pure qui peut satisfaire l'élite des cérébraux, ne fournit pas l'alimentation morale suffisante d'un peuple.

Les précurseurs de la Révolution française que les guides du socialisme contemporain ont le tort d'imiter pour professer la même indifférence relativement à l'évolution morale, ne se préoccupèrent pas du tout de pourvoir

WALTER CRANE



Le Socialisme rédempteur du Prolétariat.

à la nécessité d'un nouveau symbolisme social. Les hommes de 93 les plus terribles proscrivirent en théorie les cultes anciens ; en réalité, ils pratiquèrent la tolérance ; ils eurent peur de se heurter et de se briser contre le roc des traditions religieuses. Les déistes à la Rousseau comme Robespierre préservèrent de toute atteinte l'idée spiritualiste qui est la moelle du symbolisme extérieur du christianisme.

L'idée protestante dans la machine catholique, pour employer la formule concise d'Edgard Quinet : tel est le fond de la pensée religieuse léguée par J.-J. Rousseau. Point de changement dans le culte établi, ne rien modifier dans l'ordre moral, telles sont les conclusions du *vicaire savoyard*.

Etant donnée l'influence pontificale que les opinions fanatiques de Rousseau exerçaient sur la plupart des législateurs de la Révolution, on devine le trouble de leur conscience dès qu'il s'agissait de porter la main sur les vieux symboles. Les révolutionnaires les plus hardis tremblaient devant le chêne mythique de la religion chrétienne ; ils en secouèrent avec effroi quelques branches sans jamais s'attaquer au tronc ni aux racines.

Les républicains de 1849 firent pire que pratiquer la tolérance vis-à-vis du mysticisme ; ils sollicitèrent le concours du prêtre des divinités révélées pour bénir la plantation des arbres de la Liberté naissante.

Les gouvernants républicains de la troisième république ont d'abord molesté de vexations puérides les curés opposants ; un seul geste du pape a suffi pour rétablir la concorde entre gens qui ont tous au fond du cœur le même principe religieux : la sauvegarde de la propriété individuelle héréditaire sans limite de puissance. Persécuteurs d'occasion et persécutés pour rire s'entendent à merveille. Sous prétexte de pacification, les partisans d'un organisme constitutionnel d'étiquette démocratique, ont abdiqué l'esprit de résistance aux oppressions politiques et morales de la théocratie. Le cléricalisme dénoncé hier comme l'ennemi est aujourd'hui devenu l'allié.

Les socialistes commettent-ils la même faute que les révolutionnaires de 1789 qui ne firent que formuler des théories pour transformer le symbolisme religieux ? Il ne suffit pas d'avoir l'intention de fonder la morale sur la raison et sur la science. Il faut trouver les moyens d'action qui modifieront réellement les bases de la morale. Les plus audacieux de nos pères comptaient pouvoir se passer de symbolisme révolutionnaire ; ils s'obstinèrent à considérer les cérémonies du culte comme des puérités négligeables dont les lumières de la science auraient vite raison. Les socialistes vont-ils tomber dans la même erreur ?

Non. Le socialisme contemporain ne pratiquera ni l'indifférence imprévoyante, ni la tolérance pusillanime vis-à-vis des croyances réactionnaires. La célébration d'une fête du travail au 1^{er} mai est déjà le témoignage des aspirations qui fomentent dans les couches profondes des classes laborieuses. Ce signal de chômage général à date fixe et périodique, révèle l'esprit ardent de révolte qui couve dans l'âme des travailleurs déshérités et opprimés des sociétés chrétiennes ; il indique peut-être sous quelle pression pacifique irrésistiblement puissante, l'idée régénératrice mettra les législateurs en demeure de modifier la répartition des richesses sociales.

A propos de la fête du 1^{er} mai, ouvrons une parenthèse. Beaucoup de socialistes oublient que cette fête fut proposée le 2 juillet 1793 sous la Convention. Dans un contre-projet au programme compliqué de fêtes particulières pour les cantons, les districts et les départements, élaboré par Lakanal, Lequinio posa d'abord ce principe : « Pour que les fêtes produisent tout leur effet, il faut qu'elles soient en petit nombre ».

Lequinio proposa sept fêtes nationales, ce qui paraîtra aujourd'hui beaucoup, à célébrer avec la même solennité dans tous les cantons de la République.

La deuxième fête était ainsi désignée : *La fête des droits de l'homme et de la fraternité du genre humain, le 1^{er} mai*.

S'il n'y a dans ce fait qu'une simple coïncidence dans le choix de la date, cette coïncidence n'est-elle pas digne de remarque ? La fête internationaliste du Travail du 1^{er} mai se trouve avoir été philosophiquement définie avec le sens le plus large de solidarité humaine, un siècle avant sa première célébration effective. Ce fait historique était sans doute ignoré par le délégué

de Bordeaux qui proposa au congrès socialiste international tenu à Paris en 1889 la manifestation périodique du 1^{er} mai.

Cela ne diminue en rien le mérite de l'initiative prise par les travailleurs heureusement inspirés qui ont su réaliser le vœu humanitaire du conventionnel Lequinio rêvant d'union universelle par l'unité de la nation française.

Fermons la parenthèse. L'organisation annuelle de la fête du 1^{er} mai est un premier pas vers le symbolisme de l'alliance internationale des travailleurs. Les cérémonies de baptême civil, les fêtes familiales de l'enfance dans les Maisons du Peuple, les solennités des mariages dans les mairies, les enterrements sans le concours du prêtre, les tenues blanches de la franc-maçonnerie pour les reconnaissances conjugales, les réjouissances populaires réveillées de la Mi-carême et du Mardi-gras avec des cortèges et des cavalcades qui remplacent les processions paroissiales d'autrefois, tout indique la sourde préparation d'un symbolisme nouveau d'idéal encore confus. L'idée intérieure a précédé la manifestation extérieure.

Il serait temps, ce semble, d'organiser avec quelque méthode la même communion morale parmi les groupements laborieux de l'humanité acquis aux idées nouvelles.

Il serait temps de se mettre à l'œuvre pour remplacer le symbolisme religieux qui assure la conservation des servages et des esclavages continués sous le vocable de salariat, par un autre symbolisme qui frayerait la voie au règne de la justice positive.

La tâche est grande et complexe ; nul ne saurait avoir la prétention de la remplir tout seul. Tous les concours scientifiques et artistiques disposés à propager les principes du socialisme sont nécessaires pour la création de fêtes communales et familiales dont le caractère symbolique enseignerait la sainte doctrine de la solidarité des hommes et de la fraternité des peuples.

Les socialistes seront certainement plus forts quand tous reconnaîtront qu'en matière symbolique surtout : « on ne détruit que ce que l'on remplace ».

Justin ALAVAILL.

Un souffle de renouveau s'annonce

En ce grand moment historique, si près du xx^e siècle, il y a mille signes avant-coureurs, qui nous présentent un complet bouleversement social. S'opérera-t-il violemment, ou sous la poussée de la science, s'élaborera-t-il avec la méthodique lenteur de l'évolution ? Je n'en sais rien. Mais par la force des choses je crois à une solution très large, très belle, très généreuse, à celle que désirent les cœurs pleins d'amour, de liberté et de paix.

Le vieux monde tombe en ruines et s'abîme dans la dépravation, dans la voie des plaisirs, dans l'exacerbation des besoins érotomanes. La fin d'un siècle ? Non. La fin d'une race épuisée de jouissances malsaines dans les bastringues suspects, dans les perversités subtiles qui vident les moelles et blessent à mort les cerveaux.

Malgré la gaité des satisfaits de la bourgeoisie, ce fin de siècle a la tristesse de quelque chose qui finit.

Cependant un peu d'azur reluit, très haut... et loin des gros numéros de la basse politique, des déshabilllements troublants et suggestifs des bouis-bouis à la mode, des salons où il y a un point de sadisme très moderniste, loin des cyclowomen qui se masculinisent, très loin de tous ces spasmes lubriques, surgit toute une généreuse élite qui s'affirme très pure, très intellectuelle, très ardente, dédaigneuse des

pontifs, émancipée par la science et sincère dans son rêve de liberté intégrale.

Et alors, devant cette poussée nouvelle, si audacieuse de critique dans l'œuvre de la démolition j'ai un sérieux soulagement parce que je crois aux efforts de la génération nouvelle, aux forces vives de la jeunesse libertaire dans la recherche des vérités.

Et, grâce à cette élite de cerveaux, — minorité intelligente aujourd'hui et armée formidable demain — le XX^e siècle poursuivra la marche vers le progrès sans limites, vers une humanité libre et pacifiée !

Paris, 1896.

XAVIER DE CARVALHO.



Les Belles Infidèles. — Cuba déserte l'Espagne au bras de l'oncle Sam et l'Erythrée abandonne l'Italie pour Ménélik.

KITZO

Le propre de toute révolution, c'est de faire surgir de la foule, des héros qui luttent et meurent pour une idée.

Sans ces grands événements historiques et sociaux, ceux que nous célébrons aujourd'hui, que nous sommes fiers d'avoir connus et approchés, et auxquels leur nation a élevé des monuments, seraient morts dans l'obscurité et dans la misère où ils végétaient avant, et beaucoup d'eux auraient fini leurs jours dans un baignoire ou sur l'échafaud.

Les institutions d'antan et d'aujourd'hui ne sont pas faites pour créer des braves.

Tous les gouvernements, quels qu'ils soient, ont la mission infâme d'étouffer l'élan des peuples, de comprimer leur courage, d'arrêter toute initiative virile, de persécuter les forts, les audacieux, tous ceux qui ont à cœur l'avenir de leur pays, de leurs frères, de l'humanité.

Mais, à force de se mettre en travers de la marche menaçante d'une idée, représentée toujours, en commençant, par une poignée d'audacieux, de convaincus, ils finissent par être enveloppés, assiégés, assénés, détruits.

Le progrès marche, heureusement, malgré les bâtonnettes, les lois répressives, l'oppression brutale, les crimes, les vices, la corruption des gouvernants, malgré l'indifférence, l'apathie, la lâcheté des masses, lâcheté encouragée par ceux-là mêmes, car le *panem et circencem* des anciens despotes romains est toujours la règle des gouvernements d'aujourd'hui.

Mais, plus petits, plus mesquins, plus rapias, plus ladres que les Césars, ils empêchent le *panem*, en leur laissant tout juste le *circencem*, c'est-à-dire non pas les jeux des grandioses cirques romains, mais encourageant la débauche triviale, le loisir de s'empoisonner chez les troquets, de se vautrer dans la fange des Moulins-Rouges et autres repaires où tous ceux qui y pénètrent y laissent la force, l'énergie, l'intelligence, la santé, la vie.

Lorsqu'on regarde de près gouvernants et gouvernés, si l'on n'avait pas la foi qui nous soutient, qui donne la force, le courage et l'espoir pour un avenir meilleur; si, de temps à autre, on ne rencontrait pas quelques-unes de ces natures d'élite, de ces caractères, de ces forts pionniers d'une nouvelle civilisation d'égaux et de libertaires, étouffés par le dégoût, on abandonnerait le champ de la lutte.

Mais, non; nous avons la foi profonde qui nous anime, qui nous encourage, qui nous soutient, et nous lutterons jusqu'à la mort pour un avenir meilleur des peuples, contre leurs abominables oppresseurs et corrupteurs.

Et quand même nous n'aurions pas de grands exemples parmi les vivants, il y en a à profusion parmi les morts.

Un de ceux-ci est l'héroïque Kitzo, le *clerffi* Kitzo, comme l'appelaient ceux qui formaient la corrompue société grecque, contre laquelle il s'était rebellé en se jetant dans les montagnes, en devenant brigand, un brigand humanitaire qui avait la devise de Cartouche : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! »

Comment un brigand peut-il être un héros? me demanderont ceux qui croient que pour être tel il faut être sans lâche et sans reproche comme Bayard, ou être sorti de la cuisse de Jupiter, ou du moins d'un ventre noble ou bourgeois.

Moi aussi, il y a trente ans, j'avais ce préjugé. Mais Kitzo — pour ne parler que de celui-ci — m'en a guéri.

Voici la courte histoire :

C'était vers la fin de l'année 1866.

Après la brillante campagne de cette année que Garibaldi, seul victorieux, avait soutenue sur les hautes montagnes du Tyrol, et où j'avais pris part à une dizaine de combats, quelques amis grecs qui avaient fait cette campagne avec moi me firent observer que je leur devais la réciproque, c'est-à-dire d'aller en Crète avec eux et combattre pour l'indépendance de cette île, comme j'avais déjà combattu pour l'Italie et pour la Grèce en 1862, au moment de la chassade du roi Othon.

Inutile que j'ajoute ici qu'ils ne durent pas faire de grands efforts d'éloquence pour me convaincre.

La proposition n'était pas encore faite, qu'elle fut acceptée, et nous voilà en marche pour Crète.

Nous nous embarquâmes à Brindisi. Nous touchâmes Siro d'abord, le Pirée ensuite, et d'ici à Athènes pour nous entendre avec le comité qui résidait dans cette ville.

Il fallait attendre une quinzaine le départ du petit vapeur le *Panellenium*, qui faisait les trajets, toujours périlleux, du Pirée en Crète, car l'île était assiégée par mer et par terre.

En attendant le moment du départ, je voulus faire une excursion jusqu'aux mines de plomb du Laurium, pour y voir un de mes amis et en même temps Serpicri de Rimini qui les exploitait.

Je louai une voiture. Le cocher avait des hésitations, me disant que c'était très dangereux de passer dans les routes à travers la montagne où il y avait des brigands.

Cela, au lieu de m'arrêter, me décida au voyage. Voir des brigands grecs, moi qui en avait tant vu d'italiens, c'était tentant et, en augmentant de quelques *dragmes* le prix du cocher, je le décidai à partir, et nous voilà en route.

Vers trois heures de l'après-midi, la voiture s'engagea dans un sentier très étroit.

Le cocher avançait lentement et avec méfiance, en regardant à droite et à gauche.

En tournant sur sa gauche, il ralentit encore le pas. Après avoir fait une centaine de mètres, il s'écria :

— Les voilà!

— Qui? lui dis-je.

— Les brigands.

Je levai la tête et, en effet, je vis quatre hommes tranquillement assis, avec des gobelets à la main, qui — selon moi — n'avaient rien de brigand, ni dans l'habillement ni dans l'aspect.

— Avance toujours, dis-je au cocher.

Arrivés à quelques pas, ils se levèrent et vinrent au devant de nous en faisant signe au cocher de s'arrêter, chose qu'il fit immédiatement.

Les quatre qui portaient le costume albanais, s'avancèrent vers moi et m'ordonnèrent de descendre.

Je descendis.

— Sors ton argent, me dit un des quatre.

Je feignis ne pas entendre et, m'approchant de l'endroit où ils avaient déposé leurs verres, j'en pris un.

— A la vôtre, leur dis-je en trinquant. Comment, ajoutai-je, vous m'arrêtez dans mon voyage, vous me faites descendre de voiture, et vous ne m'offrez même pas la goutte?

Celui qui m'avait demandé mon argent regarda les autres en riant, et il ajouta toujours en souriant :

— A présent que tu as bu sans qu'on t'en offre, donne-nous ton argent.

Inutile de dire que, en les voyant rigoler de ma sortie, je me considérai hors de tout danger.

— Mais, mes bons amis, je n'ai pas le sou. Je vais en chercher; à mon retour, si vous voulez.

— Toi, tu ne repasseras plus jamais par ici. Dépêche-toi donc de nous donner tout ce que tu as.

— Je n'ai rien. Et toi en as-tu de l'argent?

— Pourquoi? me demanda le même.

— Parce que, si tu en as, je te prierais de m'en avancer un petit peu. Tiens, voilà mon porte-monnaie.

Et je le lui allongeai. Il était presque vide.

Les quatre partirent d'un éclat de rire, en s'écriant :

— Oh! la bonne prise!

Alors, en m'adressant au premier qui m'avait parlé, je lui demandai si c'était lui le chef.

- Non, le chef est ailleurs.
- Voulez-vous m'y conduire?
- Volontiers; nous allions te le proposer.

Et nous voilà en marche pour le haut des montagnes. Après une heure, nous arrivâmes sur un immense plateau couvert d'arbres admirables, et je fus conduit devant un beau jeune homme d'une trentaine d'années.

Il était grand, élancé, très bien planté, beau visage, yeux noirs et brillants comme deux foyers incandescents, ombragés par deux larges sourcils noirs; bouche petite, lèvres minces et fines qui indiquent la force de volonté, le courage, l'énergie, garnie d'une belle moustache noire. Lui aussi, habillé à l'Albanaise, costume qui lui allait à merveille.

Il était armé d'un long fusil et, à la ceinture, deux forts pistolets et des couteaux.

Je restai émerveillé devant cette mâle beauté. Mais je le fus bien davantage lorsque j'entendis le son de sa voix. Elle était claire, sonore, métallique, fascinante. Garibaldi avait la pareille.

Kitzo était né pour le commandement.

Ne pouvant être un glorieux chef d'armée, il fut chef de brigands.

Après m'avoir regardé de la tête aux pieds, il me demanda d'un ton doux :

- Où allais-tu?
- Au Laurium, voir un ami.
- De quelle nation es-tu?
- Italien.
- Pourquoi es-tu venu en Grèce?
- Pour aller en Crète.
- En Crète? dit-il en élevant la voix.
- Oui.

— Bravo! et il me tendit la main que je serrai avec transport, car j'avais deviné dans le brigand Kitzo, une trempe antique, un homme, un héros manqué.

Et sans nous quitter des mains, il ajouta avec une profonde tristesse :

— Heureux, toi, qui peux combattre pour l'indépendance d'un pays qui n'est même pas le tien. Moi, je suis brigand, tu vois.

Après ces mots, il tomba dans une profonde rêverie.

Je le secouai pour lui dire :

— Eh bien, cher ami, pourquoi ne viens-tu pas avec moi?

— Avec toi! Mais tu ne sais donc pas que le Gouvernement a mis ma tête à prix, et celui qui la lui portera aura 10,000 dragmes.

C'était mon tour de réfléchir.

Après quelques instants de silence, je lui dis :

— Veux-tu que je m'occupe pour obtenir un sauf-conduit pour toi et les tiens pour venir avec moi? Je ne te dis pas cela pour m'échapper d'ici, car, depuis quelques instants que je te connais, je suis heureux d'être avec toi.

— Ici, ami, tu n'as rien à craindre, mais je doute fort que tu réussisses. Essaie. Mais tu ne peux pas partir à présent, la nuit est tombée. Veux-tu passer la nuit ici?

— Avec joie, cher ami.

Il donna un coup de sifflet. Il ordonna que l'on égorgé deux ou trois petits agneaux, chose qui fut exécutée à l'instant même, et on les fit rôtir au milieu de deux grands tas de bois allumés.

Lorsqu'ils furent mangeables, lui, les trente brigands et moi, nous nous assîmes à la ronde, et, avec leurs couteaux, ils dépecèrent très adroitement les agneaux.

Je n'ai jamais mangé rien de plus savoureux.

Dans la nuit, il voulut savoir ma vie, et je me fis un plaisir de satisfaire sa curiosité comme je pouvais, car je baragouinais à peine le Grec, et je finis de le conquérir.

Je passai une nuit très agréable.

Ils chantèrent en jouant de la mandoline, on dansa à la ronde; enfin, mes gais amphytrions firent les honneurs du festin d'une façon très courtoise.

Le lendemain matin, les quatre qui m'avaient arrêté demandèrent à m'accompagner jusqu'aux limites des montagnes, sur la route d'Athènes.

Je promis à Kitzo que, d'une façon ou d'une autre, je lui apporterai la réponse.

Il dit à ses compagnons mon projet, qu'ils acceptèrent avec empressement.

En cheminant avec mes guides, celui qui m'avait demandé mon argent me dit :

— Lorsque tu m'as demandé de parler à notre chef, j'ai deviné de suite que tu devais être de nos amis.

Arrivés où la chaîne des montagnes commençait à descendre, mes guides me souhaitèrent bon voyage et bonne réussite.

Arrivé à Athènes, sans voir, ni parler à personne, j'allais voir le fils du grand Kanaris, mutilé d'un bras, et je lui racontais la cause de ma visite.

Il en fut émerveillé et enchanté en même temps, et de suite il alla en parler au ministre.

Celui-ci en fut, à son tour, enchanté et me déclara que je rendais un grand service à la Grèce, et il me donna non-seulement un sauf-conduit que je lui demandai pour Kitzo et les siens, mais je voulus sa parole d'honneur qu'on ne les molesterait d'aucune façon, et il me la donna.

Deux jours après, j'étais de retour auprès de mon ami Kitzo, qui, avec les siens, faillit m'étouffer d'embrassades, tellement ils étaient heureux ; et, dès ce moment, c'est moi qui fus leur chef.

Quarante-huit heures après, nous quittâmes les montagnes et, par des chemins détournés, pour ne pas toucher Athènes, nous arrivâmes au Pirée.

C'est vraiment étrange la confiance que tous ces hommes avaient en moi, inconnu d'eux et, par-dessus la marche, étranger !

En quittant leurs chères montagnes, le plus inquiet, c'était moi. Je craignais une embûche, une rencontre qui nous forçât de combattre. Dans ce cas, j'étais le premier sacrifié et, ce qui me tourmentait le plus, comme traitre.

Enfin, arrivé au Pirée, ma première pensée fut d'aller, accompagné de Kitzo, voir les autorités du pays pour leur faire voir les saufs-conduits et le comité pour l'embarquement. Ils étaient déjà prévenus.

Tout marcha bien et, quelques jours après, nous étions en route pour la Crète.

Nous étions une centaine à bord du *Panellenium*, avec des armes et des munitions pour les insurgés.

Nous passâmes inaperçus à travers des noces turcs et, arrivés à la côte, nous descendîmes et, chargés d'armes et de munitions, nous nous mîmes en marche pour rejoindre les révolutionnaires, qui perchaient sur le haut des montagnes.

Nous fûmes très bien reçus par le général Koroneo, enchanté d'avoir des braves de la trempe de Kitzo et des siens, qui lui demandèrent de rester avec moi, chose qui leur fut accordée sans peine.

Ce serait trop long si je voulais raconter ici tous les actes de bravoure de Kitzo et de ses amis.

Nous combattîmes ensemble à Reltimo, Gaidaro, Santa-Rumeli, Canée et Spakià, et c'est ici que Kitzo mourut en héros.

Il avait observé que la veille étaient rentrés dans le campement turc des vivres en quantité.

Nous mourrions de faim.

Kitzo, qui ne faisait rien sans me conseiller, me fit observer que sans manger on perdait toute énergie, et il me proposa, avant d'être épuisé par la faim, de tenter un coup de main au campement turc de Spakià, pour s'emparer des vivres.

Cela méritait réflexion.

Avec mon ami Flourens, que j'avais trouvé dans l'île, j'allais voir Koroneo, qui accepta.

Flourens s'associa à notre expédition, et nous le chargeâmes, avec des hommes des colonnes de Vicandio et Papponi, de simuler une attaque sur notre gauche, pour attirer l'attention des Turcs de ce côté-là et nous faciliter l'entreprise.

Un feu devait être le signal de son arrivée et de l'attaque.

J'ajoutai à ma petite troupe une centaine d'hommes des Farreo Zigomata et Karilao Psalti.

Nous descendîmes la montagne en nous couchant et, à la tombée de la nuit, nous étions couchés à plat ventre, à proximité de Spukiä, avec le regard tourné du côté que devait venir le signal.

Mais, hélas ! nous attendîmes en vain.

Flourens s'était égaré et il arriva lorsque tout était terminé, car des coups de main ne sont pas des batailles.

Voyant que le signal ne se faisait pas, pour ne pas nous en retourner bredouilles, nous décidâmes d'attaquer.

Nous avions un fusil, deux pistolets et un long yatagan chacun, c'est-à-dire trois coups à tirer et puis à l'arme blanche.

La moitié des hommes devait s'emparer des vivres, tandis que les autres combattaient.

Nous sortîmes de nos cachettes, nous nous ruâmes en hurlant contre les Turcs à moitié désarmés.

On déchargea les trois coups et, comme pour recharger, ça aurait demandé un temps infini, on attaqua au couteau.

Kitzo et les siens étaient de ceux qui devaient combattre avec moi. Farreo Zigomala et Karilao Psalti, à la tête de 200 hommes, devaient se charger des vivres et prendre la montagne.

Les Turcs, surpris, prirent la fuite, ce qui facilita la prise des vivres, mais ils revinrent à la charge armés.

Le coup de main fait, nous battîmes lentement en retraite.

Je cherche mon Kitzo, et ne le voyant pas avec nous, je l'aperçois au loin, entouré par les Turcs, qui luttait seul comme un lion.

Avec une poignée d'hommes, je cours à son secours.

En nous voyant, il nous cria : « Sauvez-vous avec les vivres, ne vous occupez pas de moi. »

Seul, armé d'un cimeter turc, il faisait des prodiges de valeur.

Je n'ai jamais vu une bravoure pareille.

A chaque fendait, c'était un Turc qui mordait la poussière.

Nous luttâmes en désespérés pour le dégager, mais impossible.

Le nombre des ennemis était si grand, que nous allions être tous enveloppés et massacrés.

Nous tentâmes un dernier effort et nous eûmes à peine le temps de nous retirer, lorsque le brave, le héros Kitzo tomba percé par cent coups.

Nous perdîmes une cinquantaine d'hommes, parmi lesquels le vaillant Kitzo qui, à lui tout seul, en valait cent.

Le lendemain, la tête de Kitzo avec celles des autres étaient plantées sur des hauts poteaux qui nous indiquaient le nombre des personnes que nous avions perdues.

Nous mangeâmes du pain, oui, c'est vrai, mais baigné du sang des meilleurs des nôtres.

La moitié de la bande de l'héroïque Kitzo était morte aussi glorieusement que son chef.

Pauvre Kitzo !

Voilà, en Grèce, comment combattent et meurent des brigands.

Amilcare CIPRIANI.

L'action des hommes et celle des choses

Jamais, peut-être, les gens s'occupant de politique ne se sont plus complètement fourvoyés que ceux de l'heure présente. Ne tenant aucun compte de l'irrésistible poussée imprimée aux sociétés vivant sous le régime capitaliste du fait des progrès énormes du machinisme (industriel et agricole) ; des

moyens de transport, permettant de se rendre à Vienne en un jour et à New-York en une semaine; de la centralisation des capitaux par la constitution de puissants syndicats commandant et dominant les marchés du monde, nos fins politiciens en sont demeurés aux expédients mis en œuvre par leurs prédécesseurs de la fin de l'Empire, et, Machiavels en herbe, s'essaient à l'unique besogne de diviser entre eux les quelques groupements qu'ils considèrent comme *immédiatement* gênants, afin que se neutralisant mutuellement ils ne puissent faire obstacle à la canalisation — au seul profit desdits politiciens — du mouvement politique et corporatif dont on constate l'intensité.

Du reste, les quelques succès électoraux déjà obtenus les ont grisés à ce point, qu'ils croient sincèrement avoir cause gagnée, et le langage tenu par quelques-uns indique leur état d'esprit : ils triomphent sans mesure, et le réveil sera d'autant moins agréable que le rêve aura été plus ambitieux.

Pour ceux qui, froidement, observent les faits, il est hors de conteste que depuis un quart de siècle un changement profond s'est produit dans tous les pays — même dans ceux situés à l'Extrême-Orient — et que des millions d'hommes, autrefois tributaires de l'Europe industrialisée, sont à leur tour entrés dans l'arène de production et, mieux armés, grâce à l'expérience acquise par leurs ex-fournisseurs, par les nouvelles applications de la chimie et de la mécanique, ils mènent bataille d'autant plus rude qu'ils sont plus puissamment outillés et qu'il s'agit pour eux de conquérir leur indépendance et leur rang sur le champ de la concurrence universelle, sous peine de subir les conditions léonines des capitalistes du dehors dont, en somme, les gouvernements et les peuples desquels ils se réclament, ne sont que les humbles commis et sujets.

C'est à cette révolution première dans les choses que nous devons de voir se préparer les conditions économiques indispensables à l'avènement de la transformation sociale, transformation qui brisera les dernières chaînes de la servitude et forcera les travailleurs, sous peine de tomber dans l'abjection la plus dégradante, d'être livrés sans merci aux grands seigneurs du capital, maîtres, de par les « trusts internationaux », des hommes et des choses bien plus sûrement que ne le furent autrefois, malgré leurs nids d'aigle et leurs gènes de guerre, les grands seigneurs féodaux.

Mais tout nous dit que cette honte, cet effacement de toute dignité et virilité ne peuvent avoir lieu, et que l'humanité échappera à ses bourreaux, malgré les efforts combinés des plumitifs à leurs gages, les endormeurs parlementaires, les professionnels du massacre; malgré le poison moral uni au poison physique.

Chaque jour, les éléments de transformation se font plus puissants et l'on peut presque prévoir, par le seul fait de la vitesse acquise depuis moins de dix ans, que le moment psychologique, où la goutte d'eau versée par les tyrans économiques dans le vase des amertumes dont ils abreuvèrent les peuples, non seulement le fera déborder, mais soulèvera le plus extraordinaire des mouvements qu'il ait été donné d'enregistrer comme faits et gestes des sociétés humaines : la Grève, cette arme que l'entente des foules rendra formidable, s'étendra de proche en proche, ralliant tous les meurtris de la vie, tous les serfs que le capitalisme aura mis dans l'obligation de s'unir ou de mourir misérablement, et, par la seule force de l'inertie, voulue, organisée préalablement par les organisations initiatrices, le prolétariat verra s'effondrer, tel un château de cartes, cet ensemble des forces gouvernementales et capitalistes : armées, polices, magistratures de toutes postures, législatif et exécutif qui, superficiellement, paraît formidable et ne se tient debout qu'étayé par ceux-là mêmes dont il consacre l'esclavage.

Tout cela fondra comme neige au soleil, et, étonnés de la disparition de cette fantasmagorie politique, les producteurs comprendront combien grand fut leur tort en se prêtant à la comédie infâme qui, si longtemps, se joua à leurs dépens.

Voilà ce qui mettra les politiciens à la raison et démontrera le côté enfantin de leurs profondes combinaisons.

STEINLEN

Celle qui a mal tourné



— Cache-toi, salope ! tu nous fais honte.

LA RATION SOCIALE

Voici :

La semaine dernière, le mercredi, je crois, un lithographe sans travail et défilant de faim, le citoyen français M. Victor Servais, se trainait le long du boulevard Sébastopol, à Paris, capitale de la République. N'en pouvant plus, à demi-mort d'inanition, il prit un pain à la devanture d'une boulangerie, et il le mangea. Je veux dire : il mangea.

Or, le vendredi suivant, au Palais dit de Justice, la onzième Chambre correctionnelle condamnait M. Victor Servais à six jours de prison, pour vol !

Le lithographe a, d'ailleurs, cinquante-sept ans. Mais l'âge ne fait rien à l'affaire.

Messieurs les juges, ma réplique sera brève. Le pain n'est pas volable.

Il n'est pas plus volable, le pain, que l'air, que l'eau, que l'herbe, que la motte, que le soleil et que tout ce qui produit, compose et mûrit le grain de blé dont il est fait. S'il est admis et conclu que le pain est la base de l'alimentation humaine, cette pâture est banale. On y a droit en venant au monde, absolument droit. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de vivre sans se repaître et d'abolir cette loi primordiale de nature d'où dépend strictement la conservation de l'espèce, le vol d'un pain, quand on a faim, ne pourra jamais être tenu par un juge vertueux que pour une sorte d'autorestitution. Moi, simple philosophe, j'y vois l'exercice normal, rationnel et sacré de la liberté responsable.

Et je n'hésite pas à le déclarer, à la barbe des Eoques et des Rhadamantes de la onzième Chambre, si je me voyais acculé à la même extrémité que le très brave et très honnête citoyen M. Victor Servais, le lithographe, j'irais droit à une boulangerie, j'y prendrais un pain comme lui, et je le mangerais tranquille, sur un banc, pour l'honneur de la société, au bruit murmurant d'une wallace.

Car ces délits-là, voyez-vous, ne sont des délits que pour les sergots, à la ville, et pour les gendarmes, aux champs. Jamais ils ne passeront pour tels aux yeux des bonnes gens au cœur simple, à la conscience droite, et tout le monde est communiste du communisme qui les absout. Sans doute, le boulanger lui-même n'a pas laissé emmener sans un serrement de cœur ce malheureux en détresse qui mastiquait encore un peu de blé de France et mâchait de la patrie.

Il le lui aurait donné ce pain, s'il le lui avait demandé, et peut-être un bon verre de vin avec. Mais il y en a, comme cela, de trop fiers, qui aiment mieux fermer la main pour prendre que l'ouvrir pour mendier. Il était de ceux-là, le lithographe. Je sens que j'en serais aussi, et c'est par civisme, je vous assure. Comment laisser dire que notre société est inepte ou infâme? On préfère prendre ses crimes sur soi et faire six jours pour l'excuser.

Ah! devant cette onzième Chambre, ou toute autre, qui vous condamne (j'allais écrire : qui vous diffame!) pour péché public de famine, combien la défense serait facile, si l'on osait savoir se défendre! Où est-il, l'avocat de Jean Valjean qui, pour toute plaidoirie, se bornerait à jeter au nez des juges, sur la table du tribunal, la carte d'électeur de son client?

Oui la carte d'électeur, et voilà tout. Car, enfin, cette carte, elle contresigne un pacte entre la démocratie et le démocrate! elle fait foi d'un contrat synallagmatique. Si l'on veut que je vote pour quelqu'un ou pour quelque chose, il faut d'abord que je sois en vie, dites? Or, pour vivre, je dois être sustenté, n'est-ce pas? Qui n'a rien et ne trouve rien pour apaiser l'enfer de ses entrailles affamées n'a plus à songer à aller manifester dans l'urne sa volonté de « peuple souverain ». Belle souveraineté, en effet, qui ne lui assure même point l'os, et son relief de carne, que le simple chien errant trouve au moins dans la poubelle. Joli roi du suffrage universel, dont la liste civile n'équivaut pas à la portion d'un nègre esclave dans la caravelle d'un négrier.

Ce pauvre bonhomme, qui s'en va, le long du boulevard Sébastopol, titubant de besoin et tremblant de fièvre, c'est un monsieur qui fait des députés. C'est un électeur. Il a sa carte dans la poche, une carte qui l'anoblit, le libère et lui met le pouvoir en main. Grâce à elle, il est tout-puissant, il règne et gouverne. Ce lithographe, il omnipote! Mais comme, en dépit de son omnipotence, il ne trouve pas de travail, il crève de faim, tel que vous le voyez, et il ne sait par où aller, l'omnipotent, dans sa belle République, pour obtenir sa ration sociale. A sa mairie, il y a de tout, et des bureaux, et des buralistes, et des papiers, et des cartons, et des registres, et des urnes, mais il n'y a pas de four où l'on boulangé.

De telle sorte que, avant un quart d'heure d'horloge, s'il ne se décide pas à chiper un croissant rassis d'un sou à l'étalage de panification que voici, il s'en ira rouler dans le chantier de démolitions que vous apercevez là-bas et il y rendra son âme libre et électorale à la nature. Alors, il prend sa carte, et il la regarde. Il pense au contrat synallagmatique dont elle ateste entre la société et le sociétaire; il songe aux droits que ce parchemin lui confère, il chipe le croissant, le dévore et conserve un électeur à la République.

Fit-il pas mieux que de se vendre? Car, notez bien ceci, cela se vend, un vote, puisque cela s'achète. Il y a des démocraties, en plein exercice, très pratiques et modèles, où le suffrage d'un suffragant est tout à fait commerciable et constitue

une petite rente à son citoyen. Personne ne rougit, en Amérique, de faire rendre à sa souveraineté nationale une pension alimentaire proportionnée à l'influence dont on dispose.

Nous n'en sommes pas encore là, paraît-il, et je veux bien le croire. Mais on, ne m'ôtera pas de la tête que cette suprême ressource n'aurait pas manqué au lithographe s'il n'avait été un parfait honnête homme, et jamais six jours de prison n'ont mieux démontré la fierté, comme l'innocence, six fois évidente, d'un républicain exemplaire.

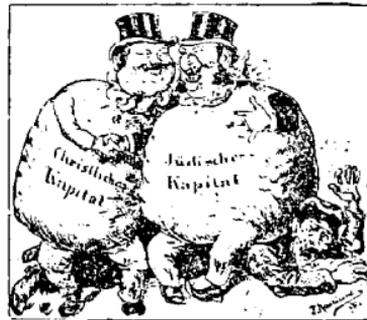
Et que de choses encore à dire au sujet de ce prétendu vol d'un pain par un citoyen non seulement électeur, mais contribuable ! Est-ce que, vraiment, la participation aux impôts, sans parler de l'impôt du sang, ne l'investit pas, ce contribuable, du droit de manger chaque jour et de prélever, s'il est besoin, sa pâture sur la fortune publique, comme la vache du pauvre sur le pré communal ? Sous quelles lois vivons-nous, s'il en est ainsi, et quel est le pacte social dont le premier article n'est pas pour assurer la subsistance à ses contractants, soit par gré, par force ou par ruse ? L'homme mange.

Je ne serai plus de ce monde, probablement, au train de routine qu'a pris le progrès, lorsque la société nouvelle promulguera ses tables sur le Sinai de la fraternité, mais je suis bien sûr d'avance que son Moïse abolira la faim d'abord et commencera par là son Code. La faim est la honte des hontes pour une société ; elle n'entache de crime que cette société même, puisqu'elle l'infériorise à l'état sauvage.

Un citoyen de cité ne vole pas plus un pain qu'un singe ne vole une noix de coco dans un bois. Si vous tuez ce singe d'un coup de fusil, c'est pour le plaisir de tuer et d'entendre péter la poudre, et si vous condamnez ce citoyen, c'est pour la joie de gaspiller de la justice.

Il n'y a pas d'association d'hommes possible, ni de civilisation, ni de rien du tout, si, de sa naissance jusqu'à sa mort, on n'a pas droit à la ration sociale.

Émile BERGERAT.



Les deux ennemis ne sont au fond que deux compères.

180,000 suicides par an.

D'après une statistique publiée par les journaux de Londres, le nombre des suicides qui s'accomplissent chaque année s'élève à 180,000 pour le monde entier. Il paraît que ce nombre est en progression d'année en année. C'est au mois de juin qu'on constate le plus de suicides, et c'est en septembre qu'il s'en accomplit le moins.

ROLL



Grève de Mineurs.

LA GRÈVE NOIRE

Air : D' la Braise.

Esclaves, de houille frottés
Nègres des mines, qui luttez
Sans trêve ;

Bêtes qui, du maître au poing dur,
Tirez l'énorme bateau sur
La grève ;

Vous qui descendez chaque jour
Sous la terre, où, là-bas, le jour
Se lève ;

Ne vous rendez pas, amis, car
Sachez-le bien, vous vaincrez par
La grève ;

La grève est le drapeau du Droit ;
C'est l'homme sans arme, allant droit
Au glaive ;

C'est la lutte de l'indigent
Contre son exploiteur mangeant
La fève ;

Travailleurs, croisez les bras ;
Pour que la bataille, ici-bas
Soit brève ;

Laissant reposer les outils
Arborez, devant les fusils
La grève ;

Tous les mangés auront leur tour ;
Le repas sanglant du vautour
S'achève ;

L'arbre grandit dans le péril ;
Plus vous le coupez et plus il
S'élève ;

Ces mitrailles, dans ce bassin,
C'est le spasme de l'assassin
Qui crève ;

Capital, mon vieux moribond,
Elle t'a donné le charbon
La grève !

Jules Jouy.

LES CAUSES DE LA MISÈRE

C'était une tragique histoire que celle du malheureux qui, naguère, poussé par la détresse, voyant à côté de lui un enfant qu'il ne pouvait nourrir, fit pis que de se tuer : il s'accusa d'un crime que la justice recherchait et qu'il n'avait pas commis. Quelle condamnation de la société actuelle, qu'un honnête homme puisse aller jusqu'à désirer le bagne ! Nous vivons dans un monde qui accorde aux criminels le droit au travail qu'il refuse aux innocents. Et la faim a de telles rigueurs, surtout celle des petits êtres qu'on chérit, qu'un homme, pour l'apaiser, peut désirer le sort auquel d'autres préféreraient la mort ! Je ne sais pas de poète qui ait rêvé rien de plus tragique : Victor Hugo n'a point osé mettre cela dans *Les Misérables*. Vous vous rappelez, dans cette œuvre incomparable, l'effrayante apparition de la chaîne des forçats à Jean Valjean, promenant la petite Cosette. Il manque au tableau un honnête homme convoitant la honte irréparable de ces misérables, la hideur de leur déchéance, l'insultante brutalité des gardes-chiourme, pour avoir un morceau de pain à donner à son enfant. On frissonne à l'idée qu'un être humain a accepté cette mort affreuse, qui conserve je ne sais quel fantôme deshonoré et torturé de la vie. Quelles atroces et lentes souffrances ont dû précéder, préparer un si incomparable désespoir ! Et qu'est-ce qu'une société qui laisse subsister de telles profondeurs dans le malheur ?



CAMILLE PELLETAN.

Hélas ! les sinistres de ce genre se multiplient. Les journaux viennent d'en révéler encore un. Il y avait 36, rue Vincent-Compoint, à Montmartre, un malheureux ménage auquel il ne restait pour vivre que deux gros sous. Plus de place. Plus de travail ; pourquoi mourir lentement de faim ? C'est ce que l'homme s'est dit, quand la femme fut sortie. Avec ce qui lui restait, il alla acheter un peu de charbon. Quand la malheureuse rentra, elle trouva son mari expirant. Il vient de mourir à l'hôpital Bichat.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on n'est pas là en face de ces malheurs dont l'organisation générale des choses est seule coupable. Cette détresse était un châtement volontairement infligé par un maître impitoyable. Celui qui s'est tué, Bertrand, était un employé renvoyé à la suite de la grève. Ce cadavre est un exemple que M. le sénateur

Cuvinot a fait pour dompter son personnel. Ce haut et puissant personnage a eu des collaborateurs. On sait comment le gouvernement tout entier mit ses forces à la disposition de l'arrogant monopole, résolu à dompter la révolte de ses salariés.

Oh ! l'on a fait de belles déclarations au moment où l'on entraînait les grévistes à capituler : on n'en voulait qu'aux meneurs. Quant à ceux qu'on appelle les égarés, on leur ménageait un large pardon ! Ne commencez-vous pas à trouver exaspérantes ces expressions de meneurs et d'égarés ? Oui ou non, y a-t-il un droit de grève ? Oui ou non, la loi reconnaît-elle, dans le fait de se mettre en grève, un moyen légitime pour les travailleurs de défendre leurs intérêts ? Si cela n'est pas, combien avons-nous reculé depuis l'empire ! Si cela est, comment des hommes pourraient-ils être égarés parce qu'ils usent d'une faculté qu'on a reconnue nécessaire ? Pourquoi des hommes seraient-ils des « meneurs » parce qu'ils conseillent à d'autres de se servir d'un moyen d'action parfaitement licite ? Il y a, en vérité, une étrange insolence dans ce vocabulaire départemental. Quoiqu'il en soit, on avait promis de ne se venger que sur ce qu'on appelle « les meneurs ». Est-ce que Bertrand était un meneur ? Est-ce que le cadavre qu'une femme désespérée a trouvé en rentrant à Montmartre était nécessaire au maintien de l'ordre et au sacro-saint principe du dividende ? Il me semble que c'était trop de la peine de mort infligée à Bertrand pour le crime d'avoir résisté à M. le sénateur Cuvinot.

En effet, une mort pareille ne va pas sans la préparation d'une lente agonie. L'homme tient à la vie, la nature a mis au fond de lui une inextinguible étincelle de révolte contre la destruction. En dehors des grands bouleversements qui enivrent les cerveaux ou des vents de folie qui leur donnent le vertige, le plus malheureux, avant de prendre la fatale résolution, s'est attaché désespérément à cette existence si cruelle pour lui. Que de luttés, que d'angoisses, que de résistances brisées, les unes après les autres aux conseils de la détresse, et que de retours d'espérances refoulés les uns après les autres et ayant tous meurtri le cœur d'une blessure nouvelle avant de renoncer même à la douleur ! Il y a un monde de souffrances derrière les quelques lignes de faits divers, presque inaperçus dans une colonne de journal. Hélas ! notre temps est resté étrangement barbare, puisque en dehors de toute question économique ou politique, chaque fois que, pour les besoins d'un dividende, de gros financiers infligent de telles souffrances à d'humbles et obscures victimes, il n'y a pas un soulèvement irrésistible du sentiment d'humanité.

Quel étrange ordre social que celui qui met en présence certaines détresses et certaines fortunes ! La chronique des journaux les rapproche parfois. A côté du malheureux qui crève de faim et qui finit par se tuer, un autre vit comme tout étourdi de ses richesses colossales. Un jour, son père aura rallé trente ou quarante millions dans un coup de bourse. Cela se voit, dans ce bas monde, où, disent les économistes, le capital représente l'accumulation du travail, la somme des services rendus par un homme intelligent à ses contemporains. Ici, le service rendu a consisté à détrousser des milliers de famille en provoquant un désastre par les manœuvres d'un jeu frauduleux. Tandis que nombre de gens, en se réveillant un beau matin, voyaient leurs épargnes tombées dans le gouffre d'un krach, toute une existence de labeur perdue, leur vieillesse et leurs enfants condamnés à la gêne, l'auteur du coup empochait joyeusement une somme invraisemblable. Hardi brasseur d'affaires, il a laissé un fils,

qui n'est bon à rien qu'à mener largement la vie. Tout le produit de cette énorme raffe s'en va à des amusements de bas étage. Tel de ces gros héritiers se fera clown d'un cirque d'amateurs, ou matador dans le genre espagnol. Et le public lira peut-être à la suite, dans les journaux, avec les nouvelles navrantes des coups frappés par la misère, la description du luxe imbécile auquel ont été immolées tant de victimes humaines.

Alors grondent au fond de la société ces passions d'indignation, de haine et de révolte, qui éclatent à certains jours, en semant un pays de ruines. Alors se glissent dans les esprits les doctrines de vengeance, qui finiront par avoir leur heure. Alors se préparent ces terribles et sanglantes convulsions à la suite desquelles une nation, lasse et épuisée, risque de s'abandonner à un maître qui la perdra.

Si encore il ne fallait accuser que la loi fatale du hasard, la puissance implacable de la force aveugle des choses ! Mais point du tout : une bonne partie des malheurs qui sévissent d'un côté, et des scandales qui éclatent de l'autre, ont été préparés, comme à plaisir, par des fautes criminelles. Ce n'est pas seulement le jeu naturel de la richesse qui écrase tant de travailleurs pauvres. Il a fallu encore que le pouvoir politique s'alliât au plus fort contre le plus faible pour aider à l'accabler. Ce n'est pas seulement le fonctionnement spontané de notre organisation économique qui a permis d'élever, en quelques heures, ces fortunes insensées. Presque tous les procédés qui permettent de si brusques mouvements de richesse relèvent, dès aujourd'hui, de la police correctionnelle. Il a fallu que la loi asservie se fermât volontairement les yeux pour qu'on eût le spectacle de ces fortunes fantastiques, nées dans une nuit d'orages et de désastres, comme ces montagnes qui, dans les pays volcaniques, surgissent, en un jour, au milieu d'une région dévastée !

Quel avenir, hélas ! prépare-t-on à la France, quel avenir prépare-t-on au monde par la folle imprudence avec laquelle on semble prendre plaisir à accumuler, sous les fondements de l'édifice où nous vivons, les éléments des plus formidables explosions !

Camille PELLETAN.

PROTECTION OUVRIÈRE INTERNATIONALE

Qui ne connaît les exclamations poussées par nos législateurs bourgeois, lorsque les ouvriers demandent la réduction des heures de travail, soit au moyen de lois, soit par d'autres mesures de protection ? Toujours ils répondent : Que voulez-vous ? dans d'autres pays, la journée de travail est plus longue que chez nous, les mesures de protection y sont inconnues et la concurrence de ces pays rend impossible la réalisation de vos vœux.

Cette argumentation est complètement fautive, l'expérience l'a démontré à plusieurs reprises, et le pays possédant la plus courte journée de travail et une protection ouvrière des plus développées lutte avec avantage contre la concurrence, car il est prouvé que la force de travail la mieux rétribuée est la meilleure marché et la plus avantageuse pour l'entrepreneur. Mais tous ces faits ne décident pas nos adversaires à abdiquer leur fautive argumentation.

Le parti ouvrier, afin d'enlever toute vraisemblance à cette argumentation, devra concentrer ses forces, stimuler les gouvernements, et tous ses efforts doivent tendre à l'établissement de conventions internationales pour la protection ouvrière.

De pareilles démarches doivent certainement avoir des chances de réussite. Il y a quinze ans déjà que le Conseil fédéral suisse a reçu de l'Assemblée fédérale la mission de rechercher les moyens d'une entente sur ce terrain entre les différents États industriels. La plupart des gouvernements ont donné à ce moment-là, il est vrai, des réponses négatives à la démarche faite par la Suisse. Elle fut renouvelée en 1890, et, cette fois-ci, avec un meilleur résultat; mais, à ce moment, l'empereur d'Allemagne s'empara de l'idée et convoqua à Berlin une conférence internationale qui n'a abouti à aucun résultat positif. Les pays industriels les plus proches se déclarèrent catégoriquement contre une journée normale pour les ouvriers adultes.

Depuis, la Belgique a passé par une véritable révolution, et c'est à sa suite qu'elle est entrée dans le nombre des États possédant une législation protectrice des ouvriers. En Angleterre, la journée de huit heures, du moins pour les ouvriers des mines, a occupé à plusieurs reprises le gouvernement et, dans d'autres pays également, le mouvement en faveur d'une protection ouvrière légale a fait de sensibles progrès.

Ce que l'on possède actuellement dans la législation en fait de protection ouvrière est dû au mouvement socialiste ouvrier; c'est lui qui, le premier, a poussé le législateur à des réformes: mais il ne faut pas s'arrêter en chemin et, depuis quelque temps, tout progrès semble arrêté dans ce domaine, le mouvement ne suit pas, selon nous, une marche assez rapide. Chacun parle de réformes sociales dans les autres partis, mais personne n'ose s'atteler résolument au char et le pousser vigoureusement en avant.

Essayons d'expliquer ce fait. Partout, même en Allemagne et en France, où il suit cependant une marche en avant assez rapide, le parti socialiste est en minorité parmi la classe ouvrière et en infime minorité envers l'ensemble du peuple. Ses adversaires s'aperçoivent bien que cette minorité augmente chaque jour, mais ils considèrent leur position comme assez forte encore et ne croient même pas du tout que le socialisme gagnera un jour la bataille définitive et conquerra la majorité du peuple. C'est pourquoi ils ne considèrent pas comme urgentes les réformes sociales.

Mais le parti ouvrier socialiste organisé a forcé d'autres groupes à s'occuper de la question de la protection ouvrière; dans le but de conserver ou d'acquérir la confiance des ouvriers, certains cercles et groupes confessionnels font dans ce domaine des efforts qui ne sont pas sans importance. A côté d'eux, il y a des associations d'idéologues qui sont tout particulièrement convaincus de la nécessité d'une législation progressive sur la protection ouvrière.

En Suisse, depuis neuf ans, des organisations socialistes et ouvrières, même des milieux confessionnels, ont fondé la Fédération ouvrière suisse. Dans cette organisation, chaque groupe suit son chemin et son programme, mais dans la question de la protection ouvrière, tous marchant sous le même drapeau. Au Congrès ouvrier d'Olten, en 1890, la Fédération ouvrière suisse demandait la réduction de la journée normale de travail, de 11 à 10 heures; mais le Conseil fédéral répondit à sa requête que d'autres pays, avec une plus

longue journée de travail, empêchaient par leur concurrence la réalisation de cette réforme.

A celui de Bienne, en 1893, on décida la convocation d'un Congrès international pour la protection ouvrière en 1894; mais, malheureusement, l'idée d'un pareil Congrès n'était pas encore suffisamment comprise. D'importants partis socialistes, tels que ceux d'Allemagne et d'Autriche, se refusèrent à envoyer des délégués à un Congrès où d'autres partis politiques seraient admis. On sympathisait d'autre part avec nous, mais il n'était pas possible de prévoir une grande participation et le Comité central, voulant conserver au Congrès un caractère prolétaire, remit sa convocation à plus tard.

A l'heure actuelle, cette question est de nouveau sur le tapis. Le Conseil fédéral a de rechef été invité par l'Assemblée fédérale à entamer de nouveaux pourparlers avec les gouvernements des pays industriels et le Comité central de la Fédération ouvrière suisse tentera un nouvel essai afin qu'un Congrès pour la protection ouvrière puisse avoir lieu en 1897. Ce Congrès pourrait devenir le point de départ d'un puissant mouvement, qui ne manquerait pas d'exercer une grande influence sur les gouvernements des pays industriels.

Les socialistes n'ont rien à perdre en entrant en discussion avec des éléments d'autres opinions; ils ont, au contraire, tout à gagner, et ils doivent mettre de côté la défiance qu'ils ont de se rencontrer avec eux sur ce terrain. Nous savons que le programme du parti socialiste vise à une transformation complète de la société et cette conviction que nous possédons en nous nous est un sûr garant que nous travaillons pour la réussite finale en préconisant l'organisation d'un tel Congrès, où les socialistes occuperont le premier rang dans les discussions, tout comme ils ont formé l'avant-garde du mouvement en faveur de la protection ouvrière.

Pour nous, nous avons la conviction intime que la classe ouvrière ne peut préparer efficacement son affranchissement et devenir capable d'élever une société nouvelle et meilleure que si, par la réduction des heures de travail, elle parvient à améliorer son sort et à augmenter la somme de ses forces physiques, intellectuelles et morales.

La réduction des heures de travail est le point de départ de toute réforme sociale et tout ce que nous ferons dans ce domaine nous acheminera vers le but final.

J'exprime donc le vœu sincère que les socialistes de tous les pays soutiendront leurs camarades suisses dans les efforts qu'ils font pour la convocation d'un *Congrès pour la protection ouvrière*; ce sera un pas de fait vers le but que nous poursuivons tous : *l'affranchissement définitif du prolétariat universel.*

Zurich, 10 juillet 1896.

Herman GREULICH,
Secrétaire ouvrier suisse.

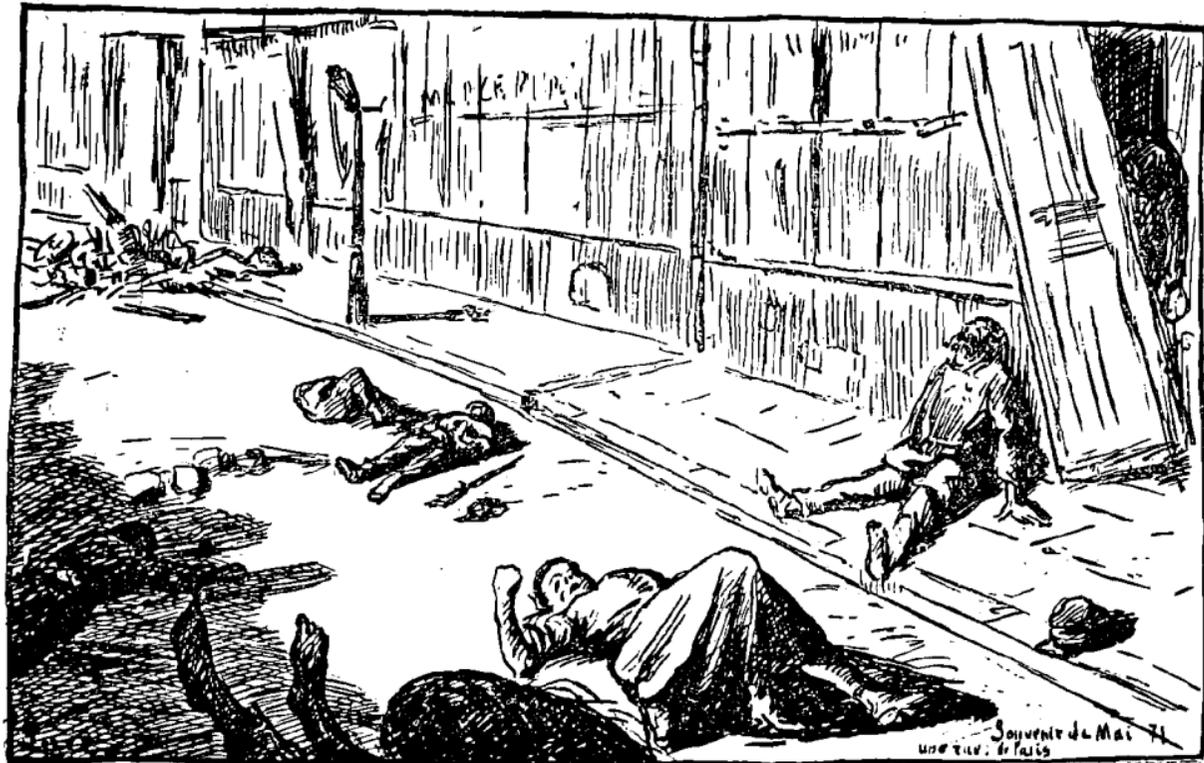
Statistiques récentes.

La mortalité annuelle totale pour le monde entier est de 33.000.000, ce qui fait qu'il meurt en moyenne 91.554 personnes par jour, 2.730 par heure et 62 par minute.

La durée moyenne de la vie humaine est de 38 ans environ. Un quart de la population meurt avant d'avoir atteint la 8^e année, et la moitié avant la 17^e.

Sur 100.000 personnes, il n'y en a qu'une qui vit 100 ans.

Enfin les hommes mariés vivent, en général, plus longtemps que les célibataires.



Pendant la Semaine sanglante.

LA GUERRE SOCIALE

Le siècle prochain, déjà imminent, verra une guerre « plus que civile ». *Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.* Point n'est besoin d'être prophète pour le rendre. Les symptômes précurseurs de l'orage abondent et crèvent les yeux ; des rumeurs s'élèvent menaçantes ; et, pour ne les entendre pas, il faut se boucher les oreilles.

Cette guerre, qui se prépare, c'est la guerre sociale, la lutte suprême entre les travailleurs et les capitalistes. Que dis-je, elle se prépare ? Elle est déjà commencée. Les hostilités sont d'ores et déjà engagées. A droite, à gauche, exploités et salariés se livrent des combats d'avant-garde. Carmaux est une de ces escarmouches, préludes de la grande bataille.

Je crois à la chute finale, complète et irrémédiable du capital. J'y crois, parce que les prolétaires sont le droit et seront la force, étant le nombre, — un nombre qui augmente de jour en jour par la cherté grandissante de la vie, les charges, de plus en plus lourdes, pesant sur les épaules des pauvres hères ; j'y crois, parce que ce dénouement est conforme à la loi de transformation : j'y crois, enfin, et surtout, parce que les tyrannies — toutes — sont vouées à l'écroulement, et que jamais tyrannie ne fut plus odieuse, plus cynique, plus impudente, plus écrasante que celle de l'Argent, qu'actuellement nous subissons. Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, je crois à la défaite inévitable du Capital ; et j'estime que personne, parmi les esprits sensés et qui voient juste, n'en peut douter.

Mais, d'ici là, que de souffrances ! que de deuils ! que de veuves et d'orphelins ! Combien de miséreux mourront exténués, succomberont à la tâche, à la peine, crèveront, comme des chiens, dans des galetas, à l'hôpital ou dans la rue, ou tomberont, la poitrine trouée d'une balle de Lebel, dans quelque sanglante bagarre, comme à Fourmies naguère ?

Car, on le sait, on en a déjà eu de lugubres preuves, le capital ne capitulera pas, sinon quand il sera acculé aux dernières extrémités. Fondé sur la force, il ne cédera qu'à la force. Il se défendra, féroce, avec autrement d'énergie que ne l'ont fait les nobles, les privilégiés du nom, en face de cette Révolution, admirable en son principe, qui, par une déviation funeste, nous a conduits à l'avènement de la Féodalité industrielle et banquière, de la Bourgeoisie boursicotière, chequarde et exploiteuse d'à présent.

Le Capital se défendra. S'il n'avait pour lui que lui-même — c'est-à-dire la force inhérente à l'Argent — sa résistance serait relativement brève et l'on finirait par trouver moyen de le réduire à merci. Mais il a pour lui bien autre chose : il a l'influence qu'il exerce sur le pouvoir, l'aide qu'en toute circonstance lui prêtent le Gouvernement, les fonctionnaires, les magistrats et l'armée.

Ce qui se passe chaque fois qu'un heurt se produit entre ouvriers et patrons, montre combien est devenue dérisoire la vieille devise républicaine, combien sont illusoire les trois mots qu'on se croit obligé d'afficher partout, parce qu'on met si peu en pratique les idées auxquelles ils répondent.

Liberté, Egalité, Fraternité... De ce troisième terme ne parlons pas. Dans cet âge, non point de fer, mais d'argent, ce qui est bien pis, où l'homme, né dans les hautes sphères sociales, ne songe qu'à exploiter et qu'à pressurer ses semblables, cette vertu n'est plus de mise. Là où il y a un perpétuel antagonisme, des intérêts constamment opposés, il ne saurait y avoir de fraternité. Mais la liberté ? mais l'égalité ? Les générations qui nous ont précédés n'ont-elles pas lutté, combattu, versé à flots leur sang généreux pour que, du moins, nous fussions libres ? Et l'égalité des Français devant la loi n'est-elle pas inscrite en tête de nos constitutions ? Or, de cette égalité, de cette liberté que faites-vous, toutes les fois qu'entre le patronat et le prolétariat un conflit s'élève ?

Notez que les deux termes ne vont pas l'un sans l'autre, sont l'un à l'autre liés indissolublement, ou plutôt doivent l'être, sous peine de devenir des fantômes, de vaines ombres sans consistance et sans réalité. Sans égalité, pas de liberté. L'ouvrier, dit-on, est libre. De quoi ? De mourir de faim ou de courber la tête et

de subir, sans résister, les réductions de salaire et les exigences du patron ? Médiocre alternative, on l'avouera. Mais il a le droit de coalition, le droit de grève... Soit ! Ce serait quelque chose, si, quand le salarié y recourt, à ce fameux droit, on lui permettait de l'exercer sans y apporter d'entraves. Mais il n'en va pas ainsi.

Ouvriers et patrons, par suite de leurs situations respectives, combattent déjà avec des armes terriblement inégales. Le patron peut attendre, puisqu'il est le Capital, puisqu'il a l'argent. Je ne veux pas dire que la grève ne lui porte pas préjudice, ne soit pas dommageable à ses intérêts. Il faut bien qu'il en soit ainsi, sans quoi il serait, de la part des ouvriers, inutile et absurde de se mettre en grève. Ce ne serait qu'une manifestation platonique et sans portée.

Mais enfin, la suspension du travail n'a pas pour le patron capitaliste les mêmes conséquences que pour les travailleurs qui vivaient de leur salaire au jour le jour. Le patron n'en perd pas une bouchée, continue de faire ses trois ou quatre repas quotidiens et n'a nulle crainte de se voir expulser de sa demeure. Pour l'ouvrier, chômage, grève, cela veut dire privations, jeûnes, ventre creux, un cran de plus, à l'heure de la briffe, à la boucle du pantalon, et peut-être, ses pauvres meubles, ses quatre nippes, saisis, vendus, et la femme et les petits sur le pavé... C'est à ce prix qu'il tient tête aux exigences patronales ! Convenez qu'il y a là, déjà, une inégalité terrible.

Mais ce n'est pas tout. Il y a plus. Dès qu'une grève s'est déclarée et menacé de se prolonger, le Gouvernement prend parti, ouvertement, pour le patron, lui manifeste ses sympathies et les appuie par un déploiement de forces. Les fonctionnaires jugent et les juges fonctionnent. On envoie, sur le lieu de la grève, des gendarmes, des soldats, qui, pour un non, mettent sabre au clair. Le prétexte ? Faire respecter la liberté du travail. Le but réel ? Intimider les grévistes — ou les exaspérer, les pousser à quelque violence, et en profiter pour une répression sauvage. Dans l'un des plateaux de la balance, du côté du patronat, jeter, faire peser de tout leur poids l'autorité, le pouvoir, la loi, la gendarmerie, l'armée, la magistrature, est-ce respecter l'égalité, cela ? est-ce observer cette neutralité à laquelle, pour le moins, les travailleurs devraient pouvoir prétendre ?

A Carmaux, on a fait davantage encore. Quand une grève, quelque part, éclate, comme on ne peut lutter contre l'argent qu'à coups d'argent, des souscriptions s'organisent dont le produit est destiné à subvenir aux besoins des grévistes et de leurs familles, à leur permettre de prolonger la résistance. La caisse des grévistes de Carmaux a été saisie et l'on a déclaré que les fonds qu'elle contenait étaient applicables aux ouvriers qui avaient repris le travail. Il s'est trouvé des juges pour déclarer cela, en leur âme et conscience, pour détourner de sa destination l'ohole envoyée aux affamés par ceux qui sympathisent avec eux et applaudissent à leurs efforts. L'Empire ne l'avait pas fait ; la République bourgeoise a moins de scrupules que l'Empire. — Où, maintenant, est l'égalité ?

J'estime qu'on a tort, que le Gouvernement a tort d'intervenir ainsi dans les questions ouvrières, avec cette partialité flagrante pour les patrons. Ce qui serait le plus loyal, et en même temps le plus sage, dans les circonstances actuelles, dans cette période pour ainsi dire préliminaire que nous traversons, ce serait de trouver (et, quand on cherche, on trouve) un système équitable qui permette aux travailleurs et aux capitalistes de livrer les premiers combats avec des chances de succès à peu près égales.

Mais les gouvernants n'entendent pas de cette oreille-là. Loin de rester neutres, ils se prononcent nettement pour le Capital contre le Travail, pour le patron contre l'ouvrier, pour le riche contre le pauvre. Grave imprudence, qui aura pour résultat, le jour de la défaite du patronat, de rendre impitoyable le prolétariat victorieux. Ceci n'est pas une menace : je n'ai point qualité pour menacer qui que ce soit, — c'est une simple prédiction. Vous verrez qu'elle se réalisera.

Louis DE GRAMONT.

LE PROBLÈME DU BONHEUR HUMAIN

A aucune époque, il ne doit être enseigné aux enfants autre chose que les vérités démontrables par observation et expérience.

Dans le jeune âge, il ne doit pas leur être, même à titre d'étude historique, des aberrations métaphysiques.

Quand, seulement après une forte éducation scientifique et pratique, il devient bon de leur apprendre l'histoire, les conceptions religieuses, causes de tant de maux, doivent être considérées comme des faiblesses de primitifs, et leur durée aujourd'hui comme des maladies mentales formant un chapitre de pathologie cérébrale.

Si, pour les enfants, le dogme doit être inconnu, il en est de même de la discipline, des règles morales, qui dérivent du dogme, ou qui, semblant s'appuyer sur la raison, la loi naturelle, ne sont que de simples régressions.

Il n'y a ni droit ni devoir *a priori*.

Le sens de ces mots varie suivant les temps, les lieux et les personnes. Chacun de ceux qui en parlent sans cesse l'entend à sa manière, et trouve rarement quelqu'un avec qui il s'accorde en tout point.

Les enfants n'ont point de devoirs, ignorent la limite de leurs droits; ils n'ont que des besoins et d'autre but que de les satisfaire.

La seule règle de l'éducation est de constituer pour les enfants de tout âge un milieu tel qu'il ne les incite qu'à faire des choses utiles à eux-mêmes et aux autres.

C'est seulement quand les besoins matériels de l'enfant reçoivent habituellement pleine satisfaction, qu'il songe au bonheur des autres, et que le sentiment altruiste commence à se développer en lui.

Ce sentiment devient chez l'homme une habitude, une nécessité, un besoin; il se développe au milieu du bonheur; il s'efface plus ou moins lentement, mais à coup sûr, après une privation prolongée de la satisfaction complète des besoins matériels, flétris comme grossiers par ceux qui ne les ont jamais éprouvés.

L'étude philosophique de ces questions est bonne pour des adultes, ou tout au plus des adolescents intelligents. Les phrases toutes faites qu'on apprend à ce sujet aux enfants, ne servent qu'à leur fausser ou paralyser le jugement.

L'éducation morale de l'enfance doit être exclusivement pratique.

On demande trop à l'éducation. Celle-ci transforme, modifie, mais ne crée pas. On n'apprend pas à courir à un cul-de-jatte, à voir à un aveugle, à entendre à un sourd; on ne crée pas les facultés corporelles ou cérébrales dont manque l'organe.

Même quand l'organe existe il est souvent à un tel degré de dégénérescence ou de retard que l'éducation est presque sans effet sur lui.



PAUL ROBIN

Actuellement, la grande majorité des humains sont des attardés ou des dégénérés à divers degrés. Que ce soit la faute de la nature, de leurs ancêtres, des institutions que ceux-ci nous ont laissées et des prétendues réformes contemporaines toujours plus inspirées d'idées antiques que de modernes, cette infériorité physique et morale est un fait.

L'éducation doit varier suivant la catégorie de gens auxquels elle s'applique.

Pour les meilleurs il n'y a qu'à répondre à leurs nobles besoins d'activité physique, intellectuelle, à leur fournir les moyens de satisfaire leurs inépuisables curiosités dans la plus parfaite liberté.

Pour les médiocres il faut un peu les entraîner, les pousser tout en ménageant le plus possible leur liberté, de manière à les habituer à user de ce bien précieux par dessus tout autre.

Des inférieurs tâchons de faire presque exclusivement de bons animaux ; prenons contre leur nuisibilité toutes les précautions nécessaires, mais en frères pleins de tendresse pour les pauvres irresponsables, et ne les tourmentant pas en voulant leur inculquer des notions au-dessus de leur portée, ou en leur imposant des excès de travail plus cruels encore pour eux que pour les mieux équilibrés.

Puisque l'éducation n'est pas toute puissante, il faut faire appel à la sélection scientifique, décourager les médiocres de trop reproduire leur race, faire tout pour empêcher la reproduction des inférieurs.

Si la tendance funeste des inférieurs à l'accroissement réussit, ils augmenteront le nombre des malheureux dans leur propre descendance ; puis dans la race meilleure, soit dans la constante lutte sociale, soit dans les crises guerrières.

Si l'on parvient à arrêter leur reproduction, rien ne s'opposera à l'évolution rapide vers l'ère du bonheur de tous.

La question de bonne naissance prime celle de l'éducation.

Les solutions pratiques sont faciles. Elles sont acceptées par tous, même par ceux qui croient devoir les rejeter publiquement, soit par hypocrisie, soit par une régression métaphysique qui leur fait confondre la prétendue moralité, la décence correctionnelle, avec la véritable morale, science et art du bonheur humain !

..*

L'ère du bonheur humain est proche. Les grandes découvertes scientifiques, industrielles, l'évaporation des idées religieuses, le développement de l'idée altruiste, les recherches ardentes des penseurs à qui ne suffisent plus les jouissances égoïstes des sciences initiales, les énergiques revendications des masses organisées, assurent à court terme la fin des misères cruelles de l'humanité.

Cette réalisation a trois chapitres inséparables :

Bonne naissance, bonne éducation, bonne organisation sociale.

N'en admettre qu'un, ce serait se condamner à l'impuissance.

Il existe de nombreux intégraux, encore isolés, pénétrés de cette triple nécessité, consacrant leurs efforts à cette triple étude, à cette triple propagande.

Puissent les réflexions de nos lecteurs les amener aux convictions où nous ont amené les nôtres, et que nous résumons ainsi :

Le problème du bonheur humain a *trois parties* à résoudre dans cet ordre, et dans cet ordre seul :

1^o Bonne naissance ; 2^o Bonne éducation ; 3^o Bonne organisation sociale.

Les efforts pour résoudre une partie du problème sont vains tant que les précédentes sont mal résolues.

Les gens bien nés, bien élevés, n'auront aucune peine à s'entendre pour créer les organisations sociales basées sur la réelle liberté de chacun, assurant à tous l'abondance de tous les biens produits par la nature et l'industrie, et la félicité générale résultant de la bonté de tous envers tous.

Paul ROBIN . . .

STEINLEN



« Demandez les dernières nouvelles d'Arton !... Non ?... C'en veut pas ?... Eh ! va donc !... chéquard !... Sale panamiste !... »

Fatalité du vol dans la société bourgeoise

Les idéalistes bourgeois, qui ont conservé intacts les traditions d'honnêteté et les « principes » que leur ont inculqués leurs intègres pères et grands-pères de 1830, se sont émus à l'occasion des scandales de ces dernières années et ont égrené tout un chapelet de rabâchages. Les uns ont accusé le moi de tel ou tel fauteur de kracks financiers ; d'autres — tel Dumont — se sont évertués à démontrer que si Reinach n'avait pas été baptisé au sécateur, l'affaire panamiste n'aurait jamais eu lieu.

Ces simplistes auraient été fort étonnés si on leur avait démontré que les vols et les concussions sont une des nécessités de la désorganisation sociale actuelle, puisque les premiers et les seconds sont les corollaires, les succédanés logiques de l'existence même du profit.

Le profit, en effet — bénéfices, dividendes, etc., — n'est que le résultat du détournement, par le capitaliste, d'une certaine partie de la somme qui normalement devait revenir au salaire.

Etant donné — nos maîtres l'ont depuis longtemps établi, — que la valeur

de la marchandise se doit mesurer au nombre d'heures de *travail social* nécessaire pour la fabriquer et la mettre en mesure d'être livrée à la vente ou à l'échange, voyons comment, idéalement, procède le patron quand il s'agit de répartir la monnaie représentant le prix de ce qu'il a jeté sur le marché.

En premier lieu, il additionne, dans une colonne spéciale, les sommes attribuées à la récupération de ses premiers débours (on achat et usure de matériel, matières premières, etc.), ainsi qu'à l'intérêt de l'argent qu'il a engagé dans l'entreprise.

Puis il soustrait ce chiffre de celui représentant le produit brut de la marchandise vendue.

Prenons le chiffre 100 comme exemple de ce qu'a rapporté celle-ci et fixons les premiers débours et l'intérêt à 20. Il reste 80. De quelle façon seront répartis ces 80 % demeurés entre les mains du patron ?

Normalement, ces 80 % représentent le travail dépensé pour produire la marchandise vendue ; ils devraient donc être attribués au travail. Remarquons au surplus que dans la première colonne, le patron a porté un chiffre représentant l'*intérêt de ce qu'il a avancé*. Il ne devrait donc avoir rien à réclamer et le salaire devrait toucher intégralement les 80 %.

Mais cela — inutile de le dire — n'a jamais lieu. Grâce à la surabondance de la marchandise-travail, le prix de celle-ci n'a plus d'autre mesure que le prix moyen des denrées alimentaires — suivant les milieux. — L'ouvrier est donc forcé de se contenter d'une minime portion de ce qu'il a créé, de ce qui sans lui n'existera pas, et touche, sur les 80 %, 10, 20, 30, 40 % selon les cas.

Il reste alors entre les mains du patron une plus-value qu'il empoche en la baptisant *bénefices*. L'appeler « produit de l'usure » ou « résultat de la spoliation » ne saurait convenir en effet à un élève du P. Ignace de Loyola, revu et corrigé par le P. Gorenflot, qui changeait si facilement le lapin en carpe.

S'ensuit-il qu'il soit coupable, individuellement, le capitaliste — industriel ou actionnaire — quand il empoche la plus grosse partie de la somme qui normalement devrait revenir au travail vivant ? Nullement, il est le rouage d'une organisation, qui ne fonctionne que grâce à l'accaparement, par quelques-uns, de la plus-value prélevée sur le travail du plus grand nombre ; il est le produit du milieu économique dans lequel lui — après ses ancêtres — s'est trouvé placé et il ne peut agir autrement qu'il le fait.

Le profit (c'est-à-dire la plus-value), lui semble donc chose fort honnêtement acquise, et il en est arrivé de la sorte, ainsi que l'immense majorité de ses semblables, à se créer une morale spéciale excusant la spoliation exercée à l'égard du faible.

De là à suivre le conseil de Guizot : — « Enrichissez-vous ! » et à conquérir la fortune en prélevant la part du lion, non seulement sur le salaire de l'ouvrier, mais encore sur la petite épargne, il n'y a qu'un pas. La dextérité dans cette opération est même un titre de plus à l'estime des *hommes d'affaires*. Et certaines gens, mieux doués que les autres, plus forts au point de vue du *struggle for life*, — maintenus néanmoins, dans leur essor vers l'enrichissement, par la crainte du gendarme — dieu terme d'aujourd'hui de la propriété individuelle — considérant qu'il est parfaitement honnête de dépouiller les gogos, du moment qu'aucune loi n'est intervenue pour interdire cette fructueuse besogne.

A plus forte raison quelques députés ont-ils pu ne pas reculer devant une simple concussion. Un mandat, cela s'achète ! Pourquoi ne pas en profiter ? Pourquoi ne pas le mettre en valeur ?...

La chaîne des déductions qui commence aux élections Edmond Blanc et Jaluzot se termine par conséquent aux Sans-Leroy et Bailhaut.

Ainsi le régime capitaliste mourit de sa propre constitution. Basé sur l'accaparement légal de la plus-value par le patron, il autorise le vol du gogo au profit du gros financier et de ses affiliés modernes — les courtiers, coulissiers et intermédiaires quelconques. — Entre l'acte de l'actionnaire recevant d'énormes dividendes prélevés sur le travail et celui du banquier, catholique ou sénite, *plumant* à son tour l'actionnaire, il n'y a pas de différence.

L'un et l'autre agissent pour augmenter leur part de plus-value, — leur capital.

Nous sommes loin, on le voit, du bourgeois de Balzac, du Raphaël qui déclare : « Tromper une femme ou faire faillite a toujours été la même chose pour moi. »

Le grand fauteur de scandales, le démoralisateur par excellence, est donc, cette fois encore, le régime sous lequel nous vivons et qu'il importe de balayer au plus tôt pour le remplacer par celui que nous prévoyons, et sous lequel — l'accaparement au détriment du salaire n'existant plus, et l'axe de la morale étant rétabli suivant une orientation en rapport avec les formes sociales nouvelles — aucun scandale de la nature de ceux qui ont éclaté il y a quelques mois, ne pourra surgir à nouveau.

LOUIS MARLE.

Les méfaits de l'organisation actuelle

Concluons. Nos erreurs et nos gaspillages, après avoir diminué la somme de nos jouissances matérielles et mentales, après avoir traversé le domaine de la culture intellectuelle, de la vie civile et de l'activité économique, plongent dans le domaine de la biologie. Ils attaquent la vitalité même de notre espèce. On l'a dit avec raison, où nait un pain nuit un homme. Sans doute, la natalité n'augmente pas toujours avec la richesse. Cependant, d'une façon générale, elle est bien conditionnée par elle. Un pays qui a peu de subsistance a aussi peu d'habitants. 240 individus se pressent sur chaque kilomètre carré de la vallée du Nil. A côté, le Sahara est complètement désert. Que le manque de subsistance vienne de l'infertilité du sol ou des folies de l'humanité, le résultat est exactement le même. Les cinquante milliards gaspillés tous les ans empêchent des millions d'hommes de naître sur notre globe. Ils le dépeuplent encore pour une autre raison. Si la natalité n'est pas en fonction constante de la richesse, la mortalité l'est certainement. Dans les pays pauvres, 50 enfants sur 100 meurent en bas âge, faute de soins. La mortalité oscille entre 33 et 49 pour 100 dans les pays européens. Pendant qu'elle est faible chez les riches, elle est terrible chez les pauvres. Vienne une épidémie, comme le choléra, c'est parmi ceux qui ont le moins de bien-être qu'elle cause les plus grands ravages.

Aussi, quand arrive le néfaste cortège du protectionnisme, du parasitisme, du paternalisme, du misonéisme, de l'intolérance et de l'exclusivisme, il tarit non seulement les sources de notre prospérité et de notre bonheur, mais encore les sources mêmes de notre vie.

Les gaspillages sont aussi à considérer au point de vue exclusif du temps. L'humanité peut fournir environ 160 milliards de journées de travail par an. Si celles-ci étaient employées à des œuvres productives, l'adaptation de la planète à nos besoins se ferait avec le maximum possible de rapidité. On risque peut-être peu de se tromper en disant que nous perdons un jour sur quatre à essayer de nous spoliez les uns les autres, à nous défendre contre ces tentatives de spoliation et à accomplir mille chinoïseries complètement inutiles. Le quart de notre labeur s'en va ainsi en pure perte, et l'adaptation de la planète à nos besoins s'accomplit avec une plus grande lenteur.

NOVICOW.

LA CITÉ DU BON ACCORD

Comment unir ceux qui ne demandent qu'à s'aimer ? Comment joindre les sympathies en un bonheur d'affection réciproque ? Au premier abord, le problème semble impossible, en ce monde conventionnel où règnent les formules, où tout est mesuré par une éducation hypocrite, où tout ment, le regard, le geste et le sourire. Mais non, l'œuvre peut s'accomplir, grâce à ces hommes dévoués qui rapprochent dans une même entreprise les amis connus et inconnus. Si l'ami engendre la communauté des efforts extérieurs, de même, par une réaction naturelle, un travail commun, abordé passionnément, révèle ou suscite l'amitié entre les compagnons de labeur. Les tentatives des êtres généreux qui font appel à toutes les initiatives, à toutes les énergies, pour travailler au bien public, sont donc doublement bonnes, à la fois par le but direct réalisé et par le groupement d'amis qui, sans cela, ne se seraient jamais rencontrés : une conscience collective les anime ; ils vivent de la même vie et l'associent librement dans l'emploi de leurs individualités diverses.



ELISÉE RECLUS

Un grand nombre de ces œuvres collectives, triomphe des hommes de cœur sur l'égoïsme primitif, naissent sous mille formes ; la solidarité humaine fait surgir de tous côtés des associations où les initiatives ont leur franc jeu et où les amis inconnus ont la joie de se découvrir mutuellement. Laquelle de ces entreprises aura le plus d'importance historique dans l'évolution de l'humanité ? Toutes sont bonnes, puisque l'impulsion morale en est parfaite ; mais la meilleure est certainement celle qui embrasse le plus d'intérêts humains et leur donne le plus de satisfaction : c'est la « Cité du Bon Accord ».

Je la vois d'ici ayant sur la « Cité de Dieu », la « Cité du Soleil » et tant d'autres cités déjà rêvées, l'avantage capital de n'être pas une pure conception de l'esprit, mais de se développer d'une manière organique, de vivre enfin d'une vie toute concrète, en utilisant, pour les renouveler, les cellules vieilles d'organismes antérieurs tombés en dissolution. Je la vois dressant ses tours et ses clochetons, étalant ses terrasses sur la colline superbe où vécurent les héros mythiques. En bas se groupent les demeures des générations qui passent, préparant par leur travail, achetant par leurs souffrances la promesse d'un avenir meilleur. Au delà se prolongent les hauteurs herbeuses ou fleuries de bruyères ; des roches lointaines qui se montrent à l'horizon surgissent de la mer, et l'on croirait entendre le murmure des vagues qui, dans l'infini des temps écoulés, apportèrent nos aïeux.

La « Cité du Bon Accord » domine tout cet immense espace, tout ce monde de poésie et d'histoire et, par les yeux de l'esprit, je la vois résumant le sens intime de tout ce passé, s'épanouissant comme une fleur merveilleuse, dont la sève distillait dans le sol des milliers de générations humaines. Le poète nous parle de la « Cité dolente », au seuil de laquelle le malheureux perd toute espérance. Ici nous entrons avec joie, pleins d'une noble gaieté, avec la fière ré-

solution d'accomplir de grandes choses. Ici tous auront le pain, le pain qu'il est si difficile, parfois si humiliant de conquérir ailleurs ; tous auront la santé que donnera l'air pur, l'eau amenée en abondance des sources cristallines ; ils jouiront de la nourriture simple et réglée par le travail. Là, tout un microcosme, résumé et en même temps espoir du genre humain, fonctionnera sans effort, s'occupant aux mille besognes de la vie, besognes toujours attrayants puisqu'elles seront choisies librement. Les artistes décoreront des palais familiaux de leurs sculptures et de leurs fresques ; on s'instruira mutuellement dans les laboratoires, les musées et les jardins ; les jeunes filles nous chanteront des chœurs ; les enfants noueront et dénoueront leurs rondes autour des vieillards heureux ; nulle loi, nulle contrainte ne troublera le grand accord.

Salut et joie à tous les amis inconnus que j'ai rencontrés dans la cité nouvelle !
Salut et joie à tous ceux qui s'y succéderont de siècle en siècle !

Elisée RECLUS.

Vie de Katherine la Dentellière

FILLE AMOUREUSE SELON TOUTE VRAISEMBLANCE

Elle naquit vers le milieu du quinzième siècle, dans la rue de la Parcheminerie, près de la rue Saint-Jacques, par un hiver où il fit si froid que les loups coururent à travers Paris sur les neiges. Une vieille femme, qui avait le nez rouge sous son chaperon, la recueillit et l'éleva. Et premièrement elle joua sous les porches avec Perrenette, Guillemette, Ysabeau et Jehannelon, qui portaient de petites cottes et trompaient leurs menottes rougies dans les ruisseaux pour attraper des morceaux de glace. Elles regardaient aussi ceux qui pipaient les passants au jeu de tables qu'on appelle Saint-Merry. Et sous les auvents, elles guettaient les tripes dans leurs haquets, et les longues saucisses ballottantes, et les gros crochets de fer où les bouchers suspendent les gros quartiers de viande. Près de Saint-Benoît le Hétourné, où sont les écritoirs, elles écoutaient grincer les plumes, et soufflaient la chandelle au nez des clercs, le soir, par les lucarnes des boutiques. Au Petit-Pont, elles narguaient les harangères et s'enfuyaient vite vers la place Maubert, se cachaient dans les angles de la rue des Trois-Portes ; puis assises sur la margelle de la fontaine, elles jacassaient jusqu'à la brume de la nuit.

Ainsi se passa la prime jeunesse de Katherine, avant que la vieille femme lui eût appris à s'asseoir devant un coussinet de dentelles et à entrecroiser patiemment les fils de toutes les bobines. Plus tard, elle ouvragea de son métier, Jehannelon était devenue chaperonnière, et Perrenette lavandière, et Ysabeau gantière, et Guillemette, la plus heureuse, saucissière, ayant un petit visage cramoisé qui reluisait comme s'il eût été frotté avec du sang frais de porc. Pour ceux qui avaient joué à Saint-Merry, ils commençaient déjà d'autres entreprises ; certains, étudiaient sur la montagne Sainte-Genève, et d'autres battaient les cartes au Trou-Perrotte, et d'autres choquaient les brocs de vins d'Aunis à la Pomme de Pin, et d'autres se querollaient à l'hôtel de la Grosse Margot, et, sur l'heure de midi, on les voyait, à l'entrée de la taverne, dans la rue aux Fèves, et sur l'heure de minuit, ils sortaient par la porte de la rue aux Juifs. Pour Katherine, elle entrelaçait les fils de sa dentelle, et les soirs d'été elle prenait le serain sur le banc de l'église, où il était permis de rire et de babiller.

Katherine portait une chemisette écrue et un surcot de couleur verte ; elle était tout affolée d'atours, ne haïssant rien tant que le bourrelet qui marque les filles lorsqu'elles ne sont point de noble lignée. Elle aimait pareillement les teslons, les blancs, et surtout les écus d'or. C'est ce qui fit qu'elle s'accointa à Casin Cholet, sergent à verge au Châtelet ; sous ombre de son office, il gagnait mal de la monnaie. Souvent elle soupa en sa compagnie à l'hôtellerie de la Mule, en face de l'église des Mathurins ; et, après souper, Casin Cholet allait prendre des poules sur l'envers des fossés de Paris. Il les rapportait sous son grand tabari, et les vendait très bien à la Machecroue, veuve d'Arnoul, belle marchande de volailles à la porte du Petit-Châtelet.

Et sitôt Katherine cessa son métier de dentellière : car la vieille femme au

nez rouge pourrissait au charnier des Innocents. Casin Cholet trouva pour son amie une petite chambre basse, près des Trois-Pucelles, et là il venait la voir sur la tarde. Il ne lui défendait pas de se montrer à la fenêtre, avec les yeux noircis au charbon, les joues enduites de blanc de plomb; et tous les pots, tasses et assiettes à fruits où Katherine offrait à boire et à manger à tous ceux qui payaient bien, furent volés à la Chaire, ou aux Cygnes, ou à l'hôtel du Plat-d'Étain. Casin Cholet disparut un jour qu'il avait mis en gage la robe et le demi-ceint de Katherine aux Trois-Lavandières. Ses amis dirent à la dentellière qu'il avait été battu au cul d'une charrette et chassé de Paris, sur l'ordre du prévôt, par la Porte Baudoyer. Elle ne le revit jamais; et seule, n'ayant plus le cœur à gagner d'argent, devint fille amoureuse, demeurant partout.

Premièrement, elle attendit aux portes d'hôtelleries; et ceux qui la connaissaient l'emmenaient derrière les murs, sous le Châtelet, ou contre le collège de Navarre; puis, quand il fit trop froid, une vieille complaisante la fit entrer aux étuves, où la maîtresse lui donna l'abri. Elle y vécut dans une chambre de pierre, jonchée de roseaux verts. On lui laissa son nom de Katherine la Dentellière, quoiqu'elle n'y fit point de la dentelle. Parfois on lui donnait liberté de se promener par les rues, à condition qu'elle rentrerait à l'heure où les gens ont coutume d'aller aux étuves. Et Katherine errait devant les boutiques de la gantière et de la chapronnière, et maintes fois elle demeura longtemps à envier le visage sanguin de la saucissière, qui riait parmi ses viandes de porc. Ensuite, elle retournait aux étuves, que la maîtresse éclairait au crépuscule avec des chandelles qui brûlaient rouge et fondaient pesamment derrière les vitres noires.

Enfin Katherine se lassa de vivre close dans une chambre carrée; elle s'enfuit sur les routes. Et, dès lors, elle ne fut plus Parisienne, ni dentellière; mais semblable à celles qui hantent à l'entour des villes de France, assises sur les pierres des cimetières, pour donner du plaisir à ceux qui passent. Ces fillettes n'ont point d'autre nom que le nom qui convient à leur figure, et Katherine eut le nom de Museau. Elle marchait par les prés, et le soir, elle épiait sur le bord des chemins, et on voyait sa moue blanche entre les mûriers des haies. Museau apprit à supporter la peur nocturne au milieu des morts, quand ses pieds grelotaient en frôlant les tombes. Plus de testons, plus de blancs, plus d'écus d'or; elle vivait pauvrement de pain et de fromage, et de son écuelle d'eau. Elle eut des amis malheureux qui lui chuchotaient de loin : « Museau ! Museau ! » et elle les aima.

La plus grande tristesse était d'ouïr les cloches des églises et des chapelles; car Museau se souvenait des nuits de juin où elle s'était assise, en cote verte, sur les bancs des porches saints. C'était au temps où elle enviait les atours des demoiselles; il ne lui restait maintenant ni bourrelets, ni chaperon. Tête nue, elle attendait son pain, appuyée à une dalle rude. Et elle regrettait les chandelles rouges des étuves parmi la nuit du cimetière, et les roseaux verts de la chambre carrée au lieu de la boue grasse où s'enfouaient ses pieds.

Une nuit, un ruffian qui contrefaisait l'homme de guerre, coupa la gorge de Museau pour lui prendre sa ceinture. Mais il n'y trouva pas de bourse.

Marcel Schwob.



La Vache africaine n'est guère tendre pour l'Italie et l'Angleterre.

L'ENFANT ET LE POLICHINELLE

I

Tu m'as dit si j'étais bien sage
Qu'aujourd'hui tu m'échèterais
Pour mes étrennes c'est l'usage
L'être tout ce que je voudrais.
L'an dernier j'eus une trompette,
Les joujoux c'est bien amusant,
D'où vient que tu baisses la tête ?
Va donc, je serai si content.

Que la fête doit être belle !
Pourtant il fait bien froid chez nous...
Va vite, père et prends des sous :
Moi je veux un polichinelle !
Je veux un grand polichinelle !

II

A ces mots le malheureux père
Tressaillit et resta muet ;
Malgré leur affreuse misère,
Son enfant voulait un jouet.
Oui, lui dit-il, la fête est belle !
Hélas ! nous n'avons plus de pain.
Et la mort nous guette, cruelle !
Mais l'enfant répéta soudain :

Que la fête doit être belle !
Pourtant il fait bien froid chez nous...
Va vite, père et prends des sous :
Moi je veux un polichinelle !
Je veux un grand polichinelle !

III

Mais le père mis en démençe
Par la prière de l'enfant
D'un bond vers la porte s'élançe
Et s'enfuit comme un ouragan.
Bientôt son regard étincelle
Sur la vitrine d'un bazar ;
Et volant un polichinelle
Il partit alors, l'air hégard.

Dans la mansarde où l'eau ruisselle
Où le vent siffle par les trous,
L'enfant répétait : — prends des sous :
Moi je veux un polichinelle !
Je veux un grand grand polichinelle !

IV

Pour gagner sa triste chambrette,
L'homme alors gravit l'escalier ;
Mais plein de remords, il s'arrête
Quelques instans sur le palier.
Puis enfin franchissant la porte
Tout bas il vint dire à l'enfant :
Ne pleure plus, vois, je t'apporte
Tes étrennes du jour de l'an !

Mais à cette voix qui l'appelle,
Hélas ! l'enfant ne répond pas.
Il était mort, disant tout bas :
Moi je veux un polichinelle !
Je veux un grand polichinelle !...



John Bull : « A agir serait mieux de sauver les libertés de ses propres sujets que de s'occuper de l'indépendance du Transvaal ! »

STATISTIQUES DIVERSES

Suicide et Capitalisme.

En notre siècle de misère noire et de travail excessif, d'inégalité révoltante, d'égoïsme féroce, de désillusions amères et d'injustice criante, le suicide a suivi une marche progressive. Il ne pourrait en être autrement.

La Société n'est pas seulement un atelier de crimes et un foyer d'iniquités ; c'est aussi un enfer. On ne peut s'en échapper que par la mort. (Voir d'autre part notre étude sur « *La loi des salaires et ses conséquences économiques et sociales.* »)

Parmi les personnes sur lesquelles la douleur agit fortement, il en est à qui le sommeil du tombeau sourit comme un ange. D'autres, trop fières pour se courber sous un joug avilissant, usent du suicide pour se soustraire à la souillure qui les guette.

La Société — comme Saturne — tue ses enfants. Chaque année, ses victimes forment à elles seules les deux tiers du contingent mortuaire.

Quoi de plus naturel que les vaincus de la vie, ceux qui savent que leur fin est proche, devançant de quelques jours l'exécution d'un arrêt qu'ils savent irrévocable ?

En France, le nombre des suicides a plus que quintuplé depuis soixante ans.

Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, d'en examiner la marche, de le suivre à travers l'évolution industrielle et politique à laquelle nous devons la grande industrie, le commerce international et la finance. Nous pourrions en tirer plus d'un enseignement.

De 1827 à 1830, le chiffre des suicides a été de 1.541, 1.754, 1.904 et 1.756 ; total 6.955 suicides pour les quatre années ou 1.739 en moyenne pour chacune d'elles. C'était un suicide par 18.268 habitants.

De 1831 à 1835, on constata 2.084, 2.156, 1.973, 2.078 et 2.305 suicides ; total 10.576 suicides ; moyenne 2.119, soit un suicide par 15.369 hab., ce qui constitue une augmentation de 20 0/0 sur le chiffre de 1827-1830.

Pour les années 1836-1840, le nombre des suicides s'élève à 2.340, 2.443, 2.586, 2.749 et 2.752 ; total 12.868 suicides ou 2.574 pour une année moyenne. C'est un suicide par 13.033 hab. ou une augmentation de 17 0/0 sur le chiffre de la précédente période quinquennale.

Pendant la période 1841-1845, on a enregistré 2.814, 2.866, 3.020, 2.973 et 3.084 suicides ; total 14.757 suicides ; moyenne 2.951 ou un suicide par 11.595 habitants. C'est un accroissement de 12 0/0 sur la période précédente.

De 1846 à 1850, le chiffre des suicides a été de 3.102, 3.647, 3.301, 3.583 et 3.596, soit en tout 17.229 suicides ou 3.446 pour une année moyenne. C'est un suicide par 10.274 hab. Augmentation 13 0/0 sur la proportion observée pour 1841-1845.

Au cours des années 1851-1855, on a constaté 3.598, 3.674, 3.415, 3.700 et 3.810 suicides ; total 18.197 suicides ; moyenne annuelle 3.639 ou un suicide par 9.557 habitants ; accroissement sur la période précédente : 8 0/0.

Pour la période 1856-1860, il a été enregistré 3.189, 3.969, 3.903, 3.898 et 4.050 suicides, ce qui fait un total de 19.008 suicides et une moyenne de 3.802. C'est un suicide par 9.480 habitants. L'augmentation — car il y en a encore une, très petite il est vrai — est de 0,8 0/0.

De 1861 à 1865, on a relevé 4.434, 4.770, 4.613, 4.521 et 4.946 suicides ; total 23.304 suicides ou 4.661 pour une année moyenne. C'est un suicide par 8.021 habitants ou un accroissement de 17 0/0.

Durant les années 1866-1870, il a été constaté 4.119, 5.011, 5.847, 5.114 et 4.157 suicides ; total 23.948 suicides ; moyenne 4.790 ou un suicide par 7.948 habitants. Augmentation 0,9 0/0.

La période de 1871-1875 a présenté 4.990, 5.275, 5.525, 5.617 et 5.472 suicides, soit en tout 26.879 ; moyenne annuelle 5.376. C'est un suicide par 6.716 hab., ou un accroissement de 18 0/0.

De 1876 à 1880 le chiffre des suicides a été de 5.804, 5.922, 6.431, 6.493 et 6.638 ; total 31.294 ; moyenne 6.259 ou un suicide par 5.897 hab. Augmentation 14 0/0.

Au cours des années 1881-1885, il a été enregistré 6.741, 7.213, 7.267, 7.572 et 7.902 suicides ; total 36.695 ; moyenne 7.339. C'est un suicide par 5.133 hab. L'accroissement est de 15 0/0.

Enfin les derniers chiffres officiels connus, ceux des années 1886, 1887 et 1888 accusent 8.187, 8.202 et 8.451 suicides. C'est un total de 24.840 et une moyenne annuelle de 8.280 suicides ou un suicide par 4.616 hab., *chiffre qui n'a jamais été atteint, chez nous, à aucune époque.* L'augmentation sur la précédente période est donc encore de 11 0/0.

Que résulte-t-il de toutes ces données ?

Que le suicide n'a cessé de croître en France depuis l'avènement de la grande industrie, que toujours son développement a été supérieur à celui de la population.

En effet, le chiffre des suicides s'est accru, dans l'espace de soixante-deux ans, de *quatre cent quarante-huit et demi pour cent*, et il a quintuplé alors que la population n'a augmenté que de *dix-neuf pour cent*. Le marche du suicide a donc été *vingt-trois fois et demie* plus rapide que celle de la population. Si la population avait pris le même développement que le suicide, ce n'est pas 38 millions d'habitants que posséderait la France, mais plus de 174 millions et demi.

Une étude attentive de la marche du suicide nous démontre qu'il s'affirme de préférence aux époques de prospérité financière, qu'il croit surtout en temps de crises industrielles et commerciales, lorsque les classes moyennes et inférieures sont particulièrement éprouvées. On le voit, les beaux jours de la Bourgeoisie, ceux auxquels elle doit son développement, la concentration de ses capitaux, la suppression des derniers propriétaires-producteurs, etc., sont des périodes fertiles en suicides. C'est dans du sang ouvrier et petit-bourgeois, c'est sur des cadavres prolétaires que la classe capitaliste assoit sa domination maudite. Au contraire, les époques nuisibles à la Bourgeoisie, les temps agités, les périodes révolutionnaires accusent une diminution notable du suicide.

Le nombre des faillites ne s'éloigne jamais beaucoup de celui des suicides. L'année 1810 accusait 2.618 faillites et 2.733 suicides. En 1848, ils sont devenus : faillites 7.751, suicides 8.451. En 49 ans, les faillites ont augmenté de 196 0/0 et les suicides de 207 0/0. On le voit, l'écart n'est pas bien grand. Ajoutons que les années fertiles en faillites le sont aussi en suicides et que le contraire s'observe également. Ce qui est profit pour les seigneurs du commerce, de l'industrie, de la finance, etc., est souvent perte en travail et en hommes pour la société tout entière.

Le chiffre des faillites de l'an de crise 1847, comparé à celui de 1816, lui est supérieur de 978. Le chiffre des suicides, on l'a vu plus haut, s'est également élevé de 545. Ajoutons que le taux de l'escompte, qui était de 4 0/0 en 1846, avait été porté, en 1847, à 4.95 0/0. La Banque de France réalisait plus de bénéfices que de coutume. La mort y gagnait aussi.

En 1857, autre année de crise, il fut enregistré 3.983 faillites contre 3.711 en 1836 et 3.967 suicides contre 3.189 l'année précédente. Ajoutons que le taux de l'escompte, déjà très haut en 1856, avait atteint 6.15 0/0. Les dernières années de l'Empire et les premières de la troisième République attestent également l'action meurtrière du Capitalisme sur la Société.

Au contraire, durant les années 1830, 1848 et 1870, années de révolution, le nombre des suicides fut excessivement bas. De 1.904, en 1829, le chiffre des suicides tomba à 1.756 en 1831. Diminution, 151. — En 1848, il n'en fut enregistré que 3.301 alors que 1847 en avait produit 3.647. Diminution, 346. — En 1870, le chiffre des suicides fut de 4.157 ; il avait été de 5.114 en 1869. Diminution, 957. Ces données sont éloquentes.

Le suicide est le fruit des imperfections sociales. Tant qu'il y aura misère, injustice, iniquité, tant qu'il y aura souffrance, il y aura suicide comme il y aura crime.

Seul, l'avènement d'une Société communiste assurant à tous les hommes la satisfaction intégrale de leurs besoins physiques, intellectuels, moraux et affectifs pourra mettre fin au suicide.

Cette Société vers laquelle nous nous élevons déjà par le cœur et par l'esprit, cette Société que nous entrevoyons dans nos rêves d'avenir et que le Socialisme nous apporte, nos fils plus heureux que nous l'organiseront et jouiront de ses bienfaits.

Superbe Société !

La folie se développe avec la civilisation bourgeoise. Jamais le nombre des aliénés n'a été aussi grand que de nos jours.

En France, il s'est accru de 41 0/0 pendant les années 1872-1883 alors que l'augmentation de la population avait été insignifiante (à peine 6 0/0 !)

C'est ce qu'attestent les chiffres — officiels — suivants :

La France comptait en 1872, 39.490 aliénés ; en 1873, 41.064 ; en 1874, 42.339 ; en 1875, 42.997 ; en 1876, 44.005 ; en 1877, 45.326 ; en 1878, 46.166 ; en 1879, 46.912 ; en 1881, 47.558 ; en 1881, 48.813 ; en 1882, 49.908 ; en 1883, 50.418 ; en 1884, 52.024 ; en 1885, 52.876 ; en 1886, 53.914 ; en 1887, 54.381 et en 1888, 55.527.

La progression, on le voit, a été constante.

Aux cadavres, la marée montante de la misère ajoute des fous.

Quos vult perdere Jupiter, dementat prius.

Le travail des femmes.

A entendre les partisans de la « traite des blanches », la femme est un être créé et mis au monde uniquement pour reproduire l'espèce et cuire le pot-au-feu.

A ces esclavagistes « dernier modèle », il est bon de montrer le gynécée vidé par l'industrie et l'agriculture, la femme transformée en chair à produits.

Les chiffres officiels ci-après accusent son intervention sans cesse grandissante dans toutes les branches de l'activité sociale.

Voici la proportion dans laquelle elle concourt à la production :

<i>Groupes professionnels.</i>	<i>Sur mille travailleurs des deux sexes (nombre de femmes.)</i>
Industrie du bâtiment.....	22
— métallurgique.....	54
— du bois.....	62
— des objets en métal.....	69
— extradive.....	71
— de l'éclairage.....	144
— céramique.....	176
— du cuir.....	154
— des prod. chimiques et anal.....	200
— de l'alimentation.....	226
— de l'ameublement.....	240
— du luxe.....	315
— relat. aux sciences.....	340
— textile.....	512
— de l'hab. et de la toilette.....	810
Industrie (moyenne).....	355
Transports (moyenne).....	80
Agriculture (moyenne).....	385
Commerce (moyenne).....	435
Moyenne générale.....	362

Sur 1.000 salariés des deux sexes il y a donc, en moyenne, 638 hommes et 362 femmes. En d'autres termes, sur 11 producteurs, il y a 7 hommes et 4 femmes. Le total des salariés étant de 6 millions 935 mille 814, il se compose à peu près comme suit : 4 millions 125 mille hommes et 2 millions 510 mille femmes.

Si l'on évalue à une demi-journée de travail — estimation bien au-dessous de la réalité — la valeur d'une journée de labeur domestique, on trouve que les 7 millions de ménagères que compte la France accomplissent la besogne de 3 millions et demi de salariés, laquelle joint au labeur des 2 millions et demi de femmes occupées dans l'industrie, l'agriculture, le commerce, etc., forme un total de 6 millions.

Le travail général est donc dû au concours des hommes et des femmes dans les proportions suivantes : hommes 4 millions 400 mille ; femmes 6 millions.

Le sexe féminin — que des esprits étroits proclament étranger au travail — est donc celui qui y prend une part plus active. Le travail de la femme peut donc être évalué aux 58 0/0 du travail total.

Les faits ci-dessus admis, que devient l'infériorité économique de la femme ; que devient l'argument qu'en tirent les bourgeois pour légitimer son esclavage familial et social ?

La femme travaille comme l'homme. Son assujettissement familial et social est injustifiable.

Une séance du Parlement allemand.



Pendant l'entr'acte.)

RADIGUET



Il faut bien qu'il y ait quelques malheureux ne fut-ce que pour conserver la pitié dans le cœur des hommes.

LA MISÈRE

Dimanche dernier, quatre jours après le premier jour de l'année, un enfant de deux mois mourait de faim, à côté de sa mère, dans un lit qu'un hôtelier charitable avait mis à la disposition de cette grande misère.

Saisissez-vous le contraste? Mercredi, 1^{er} janvier 1896, la foule joyeuse — celle qui ne meurt pas de faim — encombra les boulevards; les enfants, gaie-ment attifés par les mères, succombaient sous le poids de jouets luxueux et des sacs de boubons fins. Pendant ce temps, une femme, accouchée depuis deux mois, errait, pâle, hâve et minable, dans les rues, cherchant en vain à réchauffer le bébé qu'elle portait dans ses bras, et finalement échouait dans la chambre glacée d'un hôtel garni, où l'hôte charitable lui accordait momentanément asile.

Le 5 au matin, la mère, en se réveillant, trouvait à côté d'elle le cadavre froid du petit être pour lequel elle aurait donné sa vie et pour lequel elle eut le tort de ne pas oser voler, puisque le vol seul pouvait conserver la vie à cet enfant.

Cette femme avait accouché à la Maternité; on l'envoya ensuite, en convalescence, à l'asile de Fontenay. Le délai passé, on la rejeta dans la rue, sans un sou, livrée ainsi, avec son enfant, à tous les hasards du pavé, abandonnée aux tortures de la faim et aux morsures du froid.

Va-t'en, lui a-t-on dit en style administratif, la société l'a permis de faire tes couches ailleurs que dans le ruisseau. La société ne te doit plus rien, ni à toi, ni à ton enfant qui, d'après notre économiste Malthus, est évidemment de trop au grand banquet de la nature, où il ne peut y avoir de couvert mis pour lui.

Elle s'en fut, la pauvre femme, portant le mioche dans ses guenilles et frappant à toutes les portes, même à celle de l'Assistance publique, qui ne s'ouvrit pas plus que les autres.

Là, après avoir jeté un regard sur le petit qui agonisait, un employé, très digne, répondit à la femme qu'on ne pouvait la recevoir parce qu'il lui manquait un certificat! Elle continua sa route, la malheureuse, passant rapidement devant les boutiques luxueuses où des poupées magnifiques, à dix louis pièce, portaient, sur leur corps de bois, des vêtements véritables qui auraient réchauffé le petit s'il les avait eus sur son corps vivant. On connaît la fin de cette lamentable histoire.

Ainsi, en France, un enfant peut mourir faute d'un certificat. C'est atroce, c'est abominable; c'est indigne d'un pays civilisé. Mais ce n'est point étonnant.

Comment en serait-il autrement dans un pays où l'on confie des chaires, dites d'économie politique, à de savants professeurs qui vous enseignent, par $a + b$, avec l'approbation du gouvernement, que la misère est chose nécessaire, qu'il faut des riches et des pauvres dans une nation, que tout se règle suivant la loi de l'offre et de la demande, et que le travail humain est une marchandise comme les autres.

Ce qui est étonnant, au contraire, c'est que l'Assistance publique n'ait pas été dotée d'un professeur spécial qui aurait commenté, *ex cathedra*, ou de la loge du concierge, si l'on préfère, à l'usage de toutes les pauvres mères qui frappent de confiance à cette porte menteuse, la fameuse théorie de Malthus:

L'homme qui naît dans un monde déjà occupé, aurait expliqué ce vertueux professeur à la femme grelottant de froid et demandant un peu de lait pour son bébé, cet homme, si sa famille n'a pas les moyens de le nourrir, ou si la société n'a pas besoin de son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion de nourriture, et il est réellement de trop sur la terre.

Et, si la mère eût insisté, le professeur — pourquoi pas M. Paul Leroy-Beaulieu? — lui eût appris, en une belle phrase, qu'un autre savant économiste, nommé Marcus, proposa il y a quelques années, d'asphyxier tous les enfants des classes ouvrières, passé le troisième, sauf à récompenser les mères de cet acte de patriotisme.

C'est net et franc au moins. Et combien serait préférable cette manière de faire à celle qui fait installer, comme à regret, des maisons d'assistance où la charité se mesure chichement et dont souvent les portes restent fermées devant les misères les plus noires et les plus avérées.

Mais comme cette économie politique n'est point la nôtre, comme nous sommes de ceux qui pensent que tout le monde doit trouver son couvert mis au banquet de la nature, nous élargirons la question, et, laissant l'Assistance publique ou soi-disant telle de côté, nous dirons qu'il n'est pas admissible qu'un

homme, quelles que soient les causes de sa misère, puisse mourir de faim ou de froid en France.

Par le fait même qu'il est sur la terre, tout homme a le droit de vivre, et la société lui doit au moins le minimum de ce qu'il lui faut pour entretenir son existence.

Saint Thomas d'Aquin et les pères de l'Eglise, qui ne ressemblaient en rien aux fantoches qui portent aujourd'hui l'habit des prêtres, déclaraient formellement que, si dans le cas de nécessité, un homme prend du bien d'autrui ce dont il a besoin pour conserver sa vie, cet homme ne commet pas de vol.

Les pères de l'Eglise, d'accord d'ailleurs en cela avec tous les philosophes, avaient raison.

Qui aurait osé blâmer la mère, dont nous venons de raconter les malheurs, si elle avait dérobé une couverture bien chaude pour conserver la vie à son enfant ?

Je n'entends certes pas faire ici l'apologie du vol. J'ai voulu simplement établir qu'une société ne peut, avec justice, condamner un vol de cette nature, tant qu'elle n'a pas assuré à chacun de ses membres — et cela d'une façon absolue — le libre et plein exercice du droit de vivre que tout homme possède par le seul fait de sa naissance.

Qu'on punisse le vol ; qu'on le punisse même sévèrement ; mais il ne faut pas alors qu'il puisse se trouver dans la société un seul homme valide auquel l'absence de travail ne laisse que le choix entre le vol et le suicide. Quant aux vieillards, aux enfants et aux infirmes indigents, il va de soi qu'une société bien organisée doit les prendre à sa charge.

Tant qu'un citoyen a du superflu, nul ne doit manquer du nécessaire. Là est la vérité.

La Convention nationale, partant de ce principe, avait reconnu le droit au travail et à l'assistance comme dette de la République. Que nous sommes loin aujourd'hui de ceux dont nous célébrons si souvent les actes — mais sans jamais les imiter !

Maurice ALLARD.

Les « Trois Huit » au XVI^e siècle.

La première idée en appartient à Philippe II, le « ténébreux solitaire de l'Escurial ».

Dans les instructions qu'il adressait au vice-roi des Indes, loi VI, chapitre 14, on lit ceci :

« Tous les ouvriers des fortifications et des fabriques travailleront huit heures par jour, quatre le matin et quatre le soir ; les heures seront réparties par les ingénieurs selon le temps le plus convenable, pour épargner aux ouvriers l'ardeur du soleil et leur permettre de veiller à leur santé et à leur conservation, sans manquer à leurs devoirs. »

Cette première réglementation des « trois huit » est datée du 20 décembre 1593.

Proverbes chinois.

Le sage ne dit pas ce qu'il fait, mais il ne fait rien qui ne puisse être dit.

Il faut écouter sa femme et ne pas la croire.

Les femmes baissent volontiers les yeux pour être regardées.

Tout est perdu quand le peuple craint moins la mort que la misère.

LA FAILLITE RELIGIEUSE

La mort réserve souvent des surprises — d'abord au mourant, qui s'imagine parfois qu'il va s'asseoir à la droite de Dieu, et qui reste tout bonnement couché à la droite du défunt auprès duquel on l'a enterré.

Mais elle en réserve aussi d'étranges aux survivants, tout stupéfaits de s'apercevoir que le conservateur auquel ils accordaient toute leur confiance et venaient même demander conseil, était un parfait incrédule qui, par les plus formelles dispositions testamentaires, les a priés de lui épargner leurs momeries, leurs *De Profundis*, leurs prières et leur église.

Il y a dans ce mépris des cérémonies du culte une grave humiliation pour ceux qui le pratiquent et nous en font payer les frais. Le « Bonsoir, messieurs ! » d'Alexandre Dumas aux réactionnaires doit gêner sensiblement M. Arthur Meyer, qui l'a adressé naguère aux boulangistes.

Les journaux centre-gauche eux-mêmes en sont fort troublés : la religion faisant partie de leur programme d'abrutissement des masses et d'exploitation des travailleurs. Le *Temps* n'a pas eu le courage d'écrire le terrible mot d'« obsèques civiles ».

La princesse Mathilde, quoique petite-nièce d'un simple huissier d'Ajaccio et nièce d'un ancien robespierriste, a immédiatement renoncé à la visite qu'elle projetait à la dépouille mortelle de son cher ami qui lui pose ce *lapin* libre-penseur.

En vain la chambre mortuaire a-t-elle été transformée en chapelle ardente avec cierges et prie-dieu : le mort récalcitrant ira tout droit au cimetière Montmartre sans s'arrêter sous aucun porche.

Ce soufflet est un des plus retentissants qu'ait encore reçus le clergé. L'archevêque se serait fait un devoir — je n'ose pas dire un plaisir — de donner l'absoute ; et quand je dis « donner » c'est par euphémisme, car ces opérations lui rapportent d'ordinaire beaucoup. Eh bien ! il n'y aura pas d'absoute et l'archevêque restera chez lui.

Et qu'on essaye pas d'insinuer que « l'enfouissement civil » est l'œuvre de la démoralisation républicaine. Nous avons rappelé, hier, par les citations d'une brochure, œuvre de Dumas fils en 1871, les sentiments qu'il portait à la République.

Nous avons remis en lumière les abominables outrages qu'il vomissait sur les vaincus de la Commune. Il n'y a donc ni erreur, ni malentendu : il était à vous, conservateurs, de la tête aux pieds. Or, c'est ce Benjamin des Salons mondains, ce collègue à l'Académie du duc de Broglie et de Mgr Perraud, qui leur brûle la politesse et leur dit en termes à peine courtois :

« Vous êtes tous des blagueurs, et je ne veux pas que la postérité me croie assez bête pour avoir été votre dupe. »

Quoi ! on peut donc être à la fois royaliste et athée ! Voilà qui flaque le plus fâcheux atout au droit divin. Car, si les rois ne le sont plus par la grâce de Dieu, que les monarchistes eux-mêmes déclarent ne pas exister, par la grâce de qui peuvent-ils bien occuper le trône ?

Et, comme suprême dérision, après l'avoir tant proclamé des leurs, les réactionnaires n'ont plus le droit de tenter de considérer Dumas

filz comme des nôtres. Le vin qu'ils ont tiré, ils sont forcés de le boire.

En outre, ce qui complique l'affront subi par les prêtres dans cette circonstance mémorable, c'est qu'en récapitulant la liste des enterrés qui se sont soustraits à leur goupillon, on y recueille les noms des plus hautes personnalités de notre pays et même de ce siècle :

Victor Hugo, qui le domine de toute sa hauteur ; l'illustre Renan, Louis Blanc, Félicien David et même, parmi les opportunistes confinant aux ralliés, des célébrités comme Jules Ferry et Madier de Montjau ; puis des radicaux comme Auguste Vacquerie, comme les deux fils du poète, Charles et François Hugo, c'est-à-dire tous ceux qui pensent, tous ceux qui enseignent, tous ceux enfin dont Victor Hugo a dit magnifiquement :

Pourquoi donc faites-vous des prêtres,
Quand vous en avez parmi vous ?

L'entrée d'Alexandre Dumas fils dans ce grand cénacle des intelligences émancipées et émancipatrices porte au catholicisme un coup dont il aura une peine énorme à se relever. Avant peu, les plus humbles comme les plus fiers se diront qu'il vaut mieux, en somme, adopter les croyances des plus marquantes sommités de notre époque que celles des servantes de campagne qui ne savent ni lire ni écrire et se rendent à la messe comme les bestiaux vont aux champs.

Il n'y aura plus alors que les imbéciles pour se faire enterrer par l'Église ; et comme, après sa mort, on ne tient pas à laisser cette réputation-là, j'ai idée que, malgré les pronostics de M. Brunetière, nous aurons la faillite de la religion bien avant celle de la science.

Henri ROCHEFORT.



Jamais je n'admettrai, mam'zelle, que l'ange Gabriel se compromette ainsi avec les jeunesses quand il a à sa disposition des fidèles servantes comme nous qui l'invoquons depuis plus de soixante ans. (Allusion à M^{lle} Couëdon.)

Nécessité du Collectivisme

La nécessité la plus déterminante de la solution collectiviste est l'impossibilité pour la société divisée en classes propriétaires sans travail et travailleurs sans propriété — de consommer toutes les richesses qu'elle surproduit et qu'elle ne peut pas ne pas surproduire.

Si le machinisme ne faisait que prendre, avec leur travail, leur vie à un nombre croissant de prolétaires, l'état de choses actuel pourrait durer, dans la mesure où ses victimes accepteraient leur sort. Mais en même temps qu'il multiplie les objets de consommation, le machinisme supprime des consommateurs en enlevant toute puissance d'achat ou tout moyen de consommation à une fraction de plus en plus considérable de la classe ouvrière en proie à des chômages d'une intensité et d'une durée toujours croissantes.

Le résultat, ce sont ces crises qualifiées de pléthoriques que le génie de Fourier prédisait dès le commencement de ce siècle, et qui, comme des cyclones, s'abattent sur nous tous les dix ans, depuis 1820, semant la ruine et la mort. Tout s'arrête, paralysé. Les usines se ferment, jetant les travailleurs par milliers dans la rue, sans salaire, c'est-à-dire sans chaussures, sans vêtement, sans nourriture, parce que les magasins regorgent précisément de nourriture, de vêtements, de chaussures.

Le manque de tout naît pour eux de ce trop de tout. C'est à cette absurdité qu'aboutissent la propriété et la production capitalistes, et c'est contre cette absurdité qu'elles se briseront, quoi qu'on fasse.

Contrairement aux disettes et aux famines d'autrefois, qui étaient d'ordre naturel, en ce sens qu'elles résultaient de l'impuissance de notre espèce à tirer de la planète de quoi suffire aux besoins de tous ses membres, les disettes et les famines modernes, qui déciment les masses laborieuses, sont tout ce qu'il y a de plus artificiel. Elles surgissent d'un trop plein de subsistances qui, œuvre de prolétaires, se retournent contre eux pour les affaiblir.

Au « comment produire assez pour tous » — qui avait été jusqu'alors le cauchemar des sociétés humaines — a succédé un « comment écouler tant de produits » — ou le problème des débouchés.

De là, cette politique qui, dite coloniale, s'est imposée à tous les Etats quelle que soit leur forme gouvernementale, depuis les plus monarchiques jusqu'aux plus républicains. De là, ces navires que l'on arme, que l'on emplit de soldats et que, sous prétexte de civilisation, on expédie au loin, au Tonkin et à Zanzibar, aux Indes et à Madagascar pour obliger, à coups de fusil et de canon, les noirs d'Afrique et les jaunes d'Asie — qui n'en ont que faire — à consommer les marchandises qui débordent et qui manquent, qui « font besoin », selon l'énergique expression italienne, à nos ouvriers des mains desquels elles sortent.

A défaut du marché intérieur, de plus en plus fermé ou restreint par la misère ouvrière, il a fallu ouvrir ou étendre des marchés extérieurs, lointains, à toutes les extrémités du globe. Mais, s'il peut y avoir là un palliatif momentané, le mal reste entier — et sans remède — en régime capitaliste.

1. L'écart ira toujours grandissant, au fur et à mesure de la science et de ses progrès, entre la production ouvrière et la consommation prolétarienne, limités que sont les producteurs salariés à une part dans leur produit qui ne saurait dépasser leurs frais d'entretien et de reproduction (7 milliards de salaires en Angleterre, sur une production annuelle de 20 milliards).

2. Avec l'anarchie qui s'appelle la liberté de l'industrie, chaque pays, pour ne pas dire chaque fabricant, ne voyant que lui, produisant en vue du marché universel à approvisionner à lui seul, comment la surproduction pourrait-elle être conjurée? Sans compter que, dès qu'une industrie particulière prospère quelque part comme le tulle mécanique à Nottingham et à Calais — les capitaux, à l'affût du profit, se jettent goulûment à Caudry, à Saint-Quentin, à Plauen, etc., — et la conduisant, par l'encombrement, à la ruine inévitable.

3. La fabrication privée ne peut ni enrayer ni suspendre, même lorsque le marché est déjà saturé. Les capitaux, de plus en plus énormes, agissent comme nutant de fouets sur les fabricants de l'heure présente transformés en Juif-Errant

d'un nouveau genre, auxquels toute halte est interdite jusqu'à la culbute finale.

Les grandes crises de surproduction qui bouleversent périodiquement le monde moderna — et sont sa condamnation — ne disparaîtront qu'avec la forme capitaliste de la propriété et de la production, à laquelle elles sont attachées, comme le choléra au Delta u Gange.

Seule, la prise de possession, par la collectivité, des forces productives et leur mise en œuvre sociale ou unitaire permettra de réglementer la production et de l'équilibrer avec les besoins de chacun et de tous. Seule, cette socialisation — qui est tout le collectivisme — en supprimant les limites imposées par le salariat à la puissance de consommation du peuple ouvrier et paysan, fournira aux produits multipliés et immobilisés d'aujourd'hui les consommateurs qui leur manquent ; en même temps que tout excédent de la production sur la consommation et de l'offre sur la demande, au lieu de se traduire, comme actuellement, par la mort de misère et de faim de milliers de travailleurs, n'aura d'autre effet que de créer des loisirs, des vacances à l'humanité.

Ce sera la fin des classes, c'est-à-dire de l'humanité divisée contre elle-même et s'épuisant dans une lutte intestine pour la vie qui n'a plus de raison d'être, étant donnée l'accumulation des moyens de vie résultant de la seule lutte entre l'homme et tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire la nature domptée par la science.

La division de l'humanité en classes a été une fatalité, la condition même de l'évolution humaine ou du progrès dans le passé. Il a fallu, pour créer des loisirs à une partie de notre espèce — ces loisirs qui ont permis et engendré l'art et la science — qu'une autre partie, la plus nombreuse, fût surchargée de travail, alors que le travail, par suite de l'ignorance humaine, était trop peu productif pour tous.

C'est ainsi, par l'esclavage des uns, continué en servage et en salariat, que les autres ont pu tirer de l'animal d'hier, le dieu de demain. Mais, après avoir constitué les éléments de bien-être pour tous, cette division en classes est devenue un obstacle à l'entrée en jouissance de ce bien-être pour les uns comme pour les autres. Elle ne saurait être maintenue sans suicide.

S'il est, dans le long désert de l'histoire, une sorte d'oasis sur lequel l'esprit aime à se reposer des horreurs du Moyen-âge et de l'époque barbare proprement dite, c'est assurément la Grèce. Nulle part la fleur humaine s'est épanouie comme sous le soleil de l'Attique ; mais pourquoi et comment ? Parce que, au-dessous des Aristotes, des Phidias, des Eschyles, il y avait tout un monde d'hommes retranchés de l'humanité. C'est grâce aux esclaves, à ces machines de chair et d'os qui peinaient, produisant pour le petit peuple hellénique, que celui-ci a pu connaître la liberté et jouir de l'existence sous toutes ses formes.

Eh bien, ces esclaves émancipateurs nous les avons, et plus nombreux à notre service. Ils sont de fer et d'acier. Ce sont les machines ; ce sont les chevaux-vapeur. Ils correspondent, pour la France, à 45 millions d'esclaves ; pour l'Angleterre, à près de 80 millions, travaillant, pouvant travailler jour et nuit, sans repos ni fatigue, et nous sommes en mesure de les multiplier à l'infini.

Le voici, le Messie ! Le Rédempteur, le voilà ! Ce sont ces travailleurs de création humaine, qui permettent et commandent à notre humanité réconciliée, devenue une grande famille, d'en finir avec la dernière forme de l'esclavage, le salariat. Pour cela, il suffit que cessant d'être la propriété privée de quelques-uns, ils deviennent la propriété sociale de tous et pour tous.

Jules GUESDE.

« Paria dans l'ordre politique, tu n'es, en dehors de cet ordre, qu'une machine à travail. Aux champs, tes maîtres te disent : « Laboure et moissonne pour nous. » Tu sais ce qu'on te dit ailleurs, tu sais ce qui te revient de tes fatigues, de tes veilles, de tes soucis. Refoulé de toutes parts dans l'indigence et l'ignorance, décimé par les maladies qu'engendrent la faim, le froid, l'air infect des bouges où tu te retires après le labeur du jour et d'une partie de la nuit, réclames-tu quelque soulagement, on te sabre, on te fusille, on, comme le bœuf à l'abattoir, tu tombes sous le gourdin des assommeurs payés et patentés. Puis les géoles s'ouvrent pour te recevoir, on intronise sur la sellette le souverain légal, et des juges correctionnels t'envoient de là dans un cul de basse fosse. »

(Le pays et le gouvernement.)

P. LAMENNAIS.

10.

DIALOGUE SOCIAL

ENTRE LE MONDE, LA FRANCE ET ROBERT OWEN

LA FRANCE. — Je me trouve dans de graves embarras, à la suite du bouleversement subit qu'a déterminé chez moi un système d'oppression devenu insupportable aux masses.

ROBERT OWEN. — Qu'avait ce système de révoltant ?

LA FRANCE. — Il était tout en faveur des paresseux improductifs, qu'il mettait en situation de vivre, avec autant de cruauté que d'injustice, sur les richesses créées avec une fatigue incessante et dans de déplorables conditions par les travailleurs productifs. J'ai ôté le pouvoir aux paresseux pour le donner aux travailleurs ; mais ceux-ci n'ont ni l'expérience ni les connaissances nécessaires

pour reconstruire une Société dans laquelle il soit fait à tous une égale justice, et pourvu avec un égal soin à l'existence de tous. Vous avez vu beaucoup de pays différents, et vous avez consacré une longue vie à chercher comment peuvent s'améliorer les conditions générales de la société. Pouvez-vous m'aider à placer tous mes enfants sous un système qui les rende bons, industrieux, intelligents, riches et heureux, ou du moins qui les empêche de devenir méchants, paresseux, ignorants, malheureux et pauvres ?

ROBERT OWEN. — Ces résultats peuvent s'atteindre en fait ; mais le vieux système que vous avez détruit vous a inculqué bien des erreurs et donné bien des plis mauvais. Vous n'aurez pas la patience d'apprendre le seul système qui, basé sur la vérité et la raison, puisse produire les résultats auxquels vous aspirez, les assurer à vos enfants, et les maintenir de génération en génération, tant

qu'il y aura des hommes sur la terre. Je crains aussi que les mauvaises habitudes, contractées par tous vos enfants sous le vieux système que vous avez si bien fait de détruire, soient tellement enracinées chez eux, que vous ne puissiez pas déterminer la génération actuelle à s'en défaire.

LA FRANCE. — Il faudra bien qu'ils écoutent la voix de leur propre intérêt. Sans cela ils tomberont dans une confusion et dans une misère encore plus grandes.

ROBERT OWEN. — Eh bien ! voulez-vous creuser à fond, avec moi et avec le Monde, cette grande question du bonheur présent et futur de vos enfants ?

LA FRANCE. — Toute peu disposée que je peux être à me laisser arracher mes vieux sentiments, mes vieilles erreurs et mes vieux préjugés, les souffrances qu'endurent mes enfants de toute classe et de tout âge me font un devoir d'écouter tout ce que vous avez à dire. Ceux de la classe laborieuse souffrent horriblement du paupérisme ; quel remède à cela m'indiquerez-vous ?

ROBERT OWEN. — Dites-moi d'abord, vous, s'ils sont tous utilement occupés.

LA FRANCE. — Non. Beaucoup deviennent paresseux parce que je ne leur donne pas d'ouvrage, et beaucoup font un ouvrage parfaitement inutile.

ROBERT OWEN. — Comment ! vous vous plaignez du paupérisme, et vous laissez sans travail, ou à un travail inutile, ceux de vos enfants qui ne deman-



ROBERT OWEN

dent qu'à travailler! N'avez-vous donc pas d'occupation profitable à leur donner?

LA FRANCE. — Si vraiment. J'ai surabondance de terres à cultiver, j'ai des matériaux de construction, j'ai de quoi faire des machines, de quoi fabriquer des draps, de quoi procurer à tous le nécessaire, le confort, le luxe et un excédant considérable. J'ai assez de forces, assez de connaissances mécaniques pour vaincre quelques difficultés que ce soit. J'ai aussi beaucoup de travail manuel, beaucoup de facultés intellectuelles employés en superfluités, et qui peuvent être employés mieux; mais je n'ai pas le capital qu'il faut pour les mettre à l'œuvre.

LE MONDE. — C'est aussi le cas chez moi. Partout des multitudes restent sans emploi, faute du capital nécessaire pour les faire agir et produire.

ROBERT OWEN. — Qu'entendez-vous donc par capital?

LA FRANCE. — Chez moi, c'est approvisionnement d'or et d'argent.

ROBERT OWEN. — Quoi! c'est faute d'or et d'argent que vos enfants manquent d'ouvrage, que beaucoup languissent et meurent, privés de nourriture, de vêtement, de gîte, de toutes les choses enfin sans lesquelles la vie est impossible? Ce que vous me dites là est bien étrange; car on ne mange pas, on ne boit pas l'or et l'argent; on ne s'en habille pas; on ne demeure pas en eux; ils ne retournent point la terre; on n'en fait point des machines; ils ne produisent pas eux-mêmes quoi que ce soit.

LA FRANCE. — Non; le numéraire en lui-même ne sert de rien, ne produit rien, mais avec lui on achète tout ce dont on a besoin.

ROBERT OWEN. — Ainsi, si vous désirez ce numéraire que vous appelez capital, c'est comme moyen d'acheter les choses qui soutiennent et embellissent la vie?

LA FRANCE. — Sans doute: elles seules sont la richesse. Le capital ou numéraire n'en est que la représentation.

ROBERT OWEN. — Aurait-il une valeur, si les biens qu'il sert à payer n'existaient pas?

LA FRANCE. — Aucune, puisqu'il ne peut servir lui-même de rien.

ROBERT OWEN. — Et ces biens, en auraient-ils une sans lui?

LA FRANCE. — Certainement, puisqu'ils servent à la nourriture, au vêtement, à tous les besoins de l'homme.

ROBERT OWEN. — Comment s'obtiennent-ils?

LA FRANCE. — Par le travail.

ROBERT OWEN. — Et le numéraire?

LA FRANCE. — Par le travail aussi.

ROBERT OWEN. — Eh bien! puisque le travail crée la richesse, c'est-à-dire les biens réels, comme il acquiert le numéraire, qui n'est que leur ombre, comment laissez-vous vos enfants s'occuper de gagner du numéraire au lieu de créer de la richesse? Avec la richesse ils seraient heureux sans numéraire.

LA FRANCE. — Heureux sans numéraire!

ROBERT OWEN. — Oui, plus heureux sans lui qu'avec lui. C'est lui qui, représentant la richesse, et lui étant toujours inférieur en somme, cause toute l'injustice, toute l'oppression, toute la cruauté, exercées par les classes oisives sur les classes laborieuses.

LA FRANCE. — Cette doctrine est nouvelle pour moi, et mes enfants ne la comprendront pas sans de longues explications.

LE MONDE. — Ni les miens. Tous visent au numéraire et croient qu'on ne peut rien faire sans lui.

ROBERT OWEN. — C'est qu'ils ont été élevés dans cette idée-là, mais on aurait pu facilement leur en donner de toutes différentes. Que feraient-ils s'ils n'avaient plus ni or ni argent? Mourraient-ils de faim? Iraient-ils tout nus? N'auraient-ils ni outils, ni meubles, ni machines, ni maisons, et coucheraient-ils sur la dure, faute de capital, cette ombre de la richesse?

LA FRANCE. — Oh non! ils ne seraient pas si stupides; ils sauraient trouver quelque chose à mettre à la place du numéraire.

ROBERT OWEN. — Naturellement. Eh bien! la masse d'or et d'argent circulant étant depuis très longtemps trop petite pour représenter la masse toujours croissante de richesse produite par une société en progrès, et qui fait chaque jour quelque découverte en chimie ou en mécanique, c'est pour avoir adopté l'or et l'argent comme signes d'échanges que la force productive des classes laborieuses

a été paralysée, et que les multitudes ont été tenues, contre leur volonté, dans l'inaction, au lieu de créer, comme elles l'auraient fait avec bonheur, assez de nouvelles richesses pour suffire à leurs besoins et à leur confort.

LA FRANCE. — Je commence à voir qu'il y a quelque grave erreur au fond de cette inaction forcée d'où sortent tant de souffrances et de misères.

ROBERT OWEN. — Assez grave pour prouver que la société a été et est encore dans une sorte de démenée : de démenée, puisque les peuples et les gouvernements ont pu croire qu'à côté des besoins de tous il valait mieux laisser des masses de travailleurs consommer dans l'oisiveté une part des richesses produites par d'autres, que de les mettre à même d'en produire aussi.

LA FRANCE. — Je ne puis pas comprendre cette extravagante conduite de mes enfants.

LE MONDE. — Ni moi ; car, sans cette erreur, il est clair qu'aucun homme voulant du travail n'en aurait manqué, et qu'avec les nouvelles forces découvertes par la chimie et la mécanique, la production aurait depuis longtemps été supérieure, partout, aux besoins de tous.

ROBERT OWEN. — Avec ces énormes forces productives que nous avons maintenant, il est certain qu'un peu de bon sens dans leur direction suffirait pour exclure l'indigence de toutes les parties du globe.

LA FRANCE. — Mais quel signe représentatif de la richesse proposeriez-vous pour servir chez moi aux échanges ?

ROBERT OWEN. — La plus juste représentation de la richesse est le travail, puisque c'est lui qui la crée. Des bons de travail, exprimant le temps moyen employé à créer tels ou tels produits, pourraient donc être donnés contre ces produits par des banques nationales, chargées de les recevoir et de les évaluer. Il faudrait un peu de temps pour organiser cela dans toute la France. En attendant, il serait plus économique et plus facile en même temps, à cause des habitudes de vos enfants, de faire émettre par une banque nationale, ayant des succursales dans tous les départements, des billets de toute somme jusqu'à 20 fr., qui devinssent la seule monnaie légale. De 20 fr. à 5 fr., de l'argent ; au-dessous, du cuivre. Mais cette mesure devrait être temporaire ; car, aussitôt que vos enfants seront devenus un peu raisonnables, ils se trouveront beaucoup mieux de bons de travail que de ces monnaies.

LA FRANCE. — Que dites-vous ? mes enfants un peu raisonnables ! Ne le sont-ils pas et ne l'ont-ils pas toujours été ?

ROBERT OWEN. — Non, ils ne l'ont jamais été, et ils sont maintenant plus déraisonnables que jamais.

LA FRANCE. — Mon bon ami, n'êtes-vous pas un peu sévère dans l'opinion que vous avez de mes aimables et intelligents enfants ? Qu'appellez-vous déraison ?

ROBERT OWEN. — Je ne suis pas sévère, et je ne veux pas l'être ; mais je dois être juste pour le bien de tous vos enfants et de tous les enfants du Monde. Je vais vous expliquer en quoi je trouve les vôtres insensés :

1° Ils souhaitent de la richesse, et prennent les moyens les plus propres à perpétuer la pauvreté des masses ;

2° Ils prétendent devenir bons et sages, et suivent les méthodes les plus certaines pour rester stupides et méchants ;

3° Ils veulent, disent-ils, devenir doux, humains et charitables pour leurs frères, et ils adoptent les mesures les plus efficaces pour rester les uns envers les autres querelleurs, impitoyables et injustes ;

4° Ils se targuent de franchise dans leurs rapports avec les autres nations, et ils prennent la voie la plus sûre pour empêcher la vérité d'être dite et entendue ;

5° Ils parlent de voir le peuple industriel, et ils prennent à tâche d'habituer à la paresse les masses qui voudraient le plus travailler ;

6° Ils veulent être économes et appliquer leur énergie à produire les meilleurs résultats pour eux-mêmes comme pour les autres, et ils dépensent leurs facultés et leur temps de la manière la plus inutile, la plus erronée et la plus extravagante, sans atteindre la centième partie des biens qu'ils se flattent d'obtenir ;

7° Ils désirent vivre unis comme frères d'une même famille, et ils se dirigent d'après des principes qui, tant qu'on les maintiendra, créeront la concurrence, la désunion et l'éloignement le plus fâcheux entre les hommes et les nations ;

8° Ils disent qu'il n'y aura plus ni crimes, ni vices, et ils s'arrangent de façon à les perpétuer ;

9° Ils répètent qu'ils feront tout ce qu'il faudra pour se rendre intelligents, heureux, et ils continuent de suivre juste la route qui les en éloigne le plus ;

10° Ils reconnaissent que l'homme est la créature des circonstances ; que telles elles sont, mauvaises, médiocres ou bonnes, tel il est lui-même ; et les nations les plus éclairées, au rang desquelles ils se placent, restent dans les circonstances les plus basses, les plus vicieuses et les plus funestes que la race humaine puisse se créer, tandis que, si elles devenaient un peu raisonnables, elles se hâteraient de s'en tirer pour se replacer dans les conditions les plus favorables à l'élevation et à la vertu. — Je ne vous cite là qu'un bien petit nombre des plus frappantes inconséquences de vos enfants et de ceux du Monde. Etre si inconséquent est être fou ; et il faut espérer que votre dernière révolution de trois jours sera ou amènera le terme de cette lamentable histoire du genre humain.

ROBERT OWEN.

L'ÉCHAUFFOURÉE DE LA VILLETTE DE 1870

Dans un logis loué par Eudes, rue d'Alésia (1), à Montrouge, la soirée du 12, la journée du 13 sont employées à exposer et à discuter les divers plans possibles. Il y a là Eudes, Granger, Caria, Regnard, Pilhes, ancien représentant du peuple, Flotte, qui arrive de Californie. Il faut d'abord convaincre Blanqui de la nécessité d'intervenir. Il est, lui, pour l'expectative, pour la collaboration fatale des faits. Mais, malgré toute leur confiance dans la sagacité de celui qu'ils écoutent et qu'ils suivent, ses amis insistent. L'expérience du Vieux ne pouvait être comprise par les impatiences des jeunes. Ceux-ci font valoir que la petite armée blanquiste a été sans cesse en se désagrégant, que de deux mille cinq cents hommes qu'elle avait réunis, elle est tombée à quinze cents, puis à mille hommes, que, depuis un an, le nombre de ces derniers a encore diminué, que c'était tout au plus si l'on allait pouvoir réunir quatre ou cinq cents fidèles. Tous sont partis ou vont s'en aller, fatigués des délais, lassés et sceptiques par la perpétuelle remise des grands projets. Puis la police rôde, flaire, cherche à deviner ce que peut bien préparer Blanqui, silencieux, inactif, depuis si longtemps. Peut-être bientôt va-t-elle tout découvrir. C'est miracle qu'elle ne soit pas encore sur la vraie piste, qu'elle ignore les voyages de Blanqui, ses domiciles, la cachette de l'impasse Jouvence. C'est là qu'ont été déposées les armes, achetées par Granger au prix de son patrimoine de jeune homme : trois cents revolvers, quatre cents poignards lourds comme des massues, fabriqués par un mécanicien qui est de la conspiration. Les ouvriers refusaient généralement les revolvers, préféraient ces poignards. croyaient se défendre mieux par eux contre les casse-tête des sergents de ville. Donc, si on laisse encore une fois passer l'heure, les derniers s'en vont, et ce sera l'isolement, la non entente, alors que vont se produire les événements les plus graves. La population est frémissante, la Révolution est prête à faire son entrée dans la rue : il faut lui ouvrir la dernière porte. Il n'y a plus qu'un mouvement, une dernière secousse, pour jeter l'Empire à bas. Il est plus que temps de faire ce mouvement, de proclamer la République, d'organiser une guerre de défense.

L'acte surtout proposé est la prise du fort de Vincennes. Là, tout est prêt pour une intervention décisive. Il y a des intelligences dans la place. Le plan a été relevé dans ses plus petits détails. On sait tous les chemins, toutes les portes, combien d'hommes il faut jeter sur l'entrée principale, quel nombre il faudra lancer vers les autres issues, par les chemins de ronde. On connaît la disposition des postes, des corps de garde, et la longueur des couloirs à parcourir pour arriver aux dépôts d'armes.

Blanqui écoute et discute. La discussion est même assez vive. La gravité et le danger de l'entreprise sont montrés de façon saisissante par la parole nette et vive de celui dont on attend le signal. Il voit ses amis saisis dès leur entrée dans

(1) Impasse Jouvence.

le château et fusillés immédiatement dans le fossé. Comme Eudes réplique, très excité, bruyant et remuant, Blanqui lui conseille brusquement, s'il tient tant que cela à mourir, de monter au troisième étage de la maison et de se jeter par la fenêtre. Ce sera plus vite fait, et il n'entraînera pas les autres. Les arguments repartent d'un côté et de l'autre. Toute la question, enfin, est de savoir si le faubourg est prêt, n'attend qu'un signal, une preuve de volonté. Tous l'affirment. Blanqui se décide donc. Comme il arrive d'habitude, le chef suit les soldats. Que tous soient prévenus pour marcher au premier geste. Blanqui donne rendez-vous à ses amis pour le lendemain matin, 7 heures, dans le même logis de l'impasse Jouvence. Allons ! une fois encore, il va demander une revanche à la force et mettre sa vie et sa liberté comme enjeux.



Napoléon III et Guillaume, à Sedan.

Le lendemain 14 août, un dimanche, au matin, c'est un tout autre Blanqui que celui-là quitté la veille, qui apparaît aux yeux surpris de ses amis. Il n'écoute plus, il ne discute plus. Il dit le plan auquel il s'est arrêté, il ordonne. Pour la première fois, c'est le Chef qui se dresse. La sensation fut terrible et profonde. En ce vieillard chétif, pâle, auréolé de cheveux blancs, revit toute la période héroïque du parti républicain croyant et révolté. Les jours ardents et joyeux de 1830, les jours sombres et désespérés de 1848, se reflètent sur le visage où se mêlent l'illusion et l'amertume.

Il y eut un silence lorsque Blanqui se leva, aussi calme, aussi paisible que la veille et que toujours, mais avec une brièveté de la voix, une flamme des yeux, il annonça que la bataille était pour le jour même, l'après-midi. Ses phrases incisives allèrent au cœur de tous.

On n'irait pas à Vincennes. C'était trop loin. La communication n'avait pas chance de s'établir avec le faubourg Saint-Antoine. On irait en plein quartier ouvrier révolutionnaire, aux confins de la Villette et de Belleville, où depuis deux ans les éléments d'action s'étaient révélés, où le peuple s'était montré le plus prompt à s'emouvoir des écrits des journalistes, de la parole des orateurs. Là, sur le boulevard de la Villette, non loin du canal, on s'emparerait pacifiquement de la caserne, ou plutôt des fusils des pompiers. Défense absolue de se servir des armes. On entrerait, on se saisirait des fusils dans la surprise de l'irruption. Un autre danger de Vincennes, qui était la collision avec l'armée, auxiliaire possible de la révolution de demain, était ainsi évité. Il ne fallait engager de lutte qu'avec la police.

La caserne prise, les fusils saisis, on armerait ceux qui se présenteraient, on partirait vers une autre caserne. Le plan d'ensemble était de parcourir une partie du périmètre de Paris, et, le soir venu, de cantonner sur un point central l'armée révolutionnaire ainsi formée. Blanqui indiqua l'Institut, d'où l'on pou-

vait commander la ligne de la Seine, à courte distance des Tuileries, de la Préfecture, de l'Hôtel-de-Ville.

Tout cela dit en quelques instants, sans la réponse d'aucune objection, on se sépare. Les chefs de groupe vont prévenir leurs hommes, qui savent le rendez-vous proche, mais qui ignorent encore le jour, l'heure, le lieu. Blanqui sera le premier au rendez-vous, donnera le signal.

Il est là, à trois heures, par la belle après-midi de soleil chaud, sous le ciel bleu. Il marche à l'ombre d'une allée, parmi la foule des promeneurs du dimanche. Il voit apparaître ses amis, et le rassemblement se forme sous ses yeux, invisibles dans la foule pour d'autres que lui. Il veut le dissimuler davantage, fait dire à tous de former cercle autour d'un faiseur de tours qui exhibe son maillot, ses paillettes, sur le terre-plein du boulevard, tout proche la caserne.

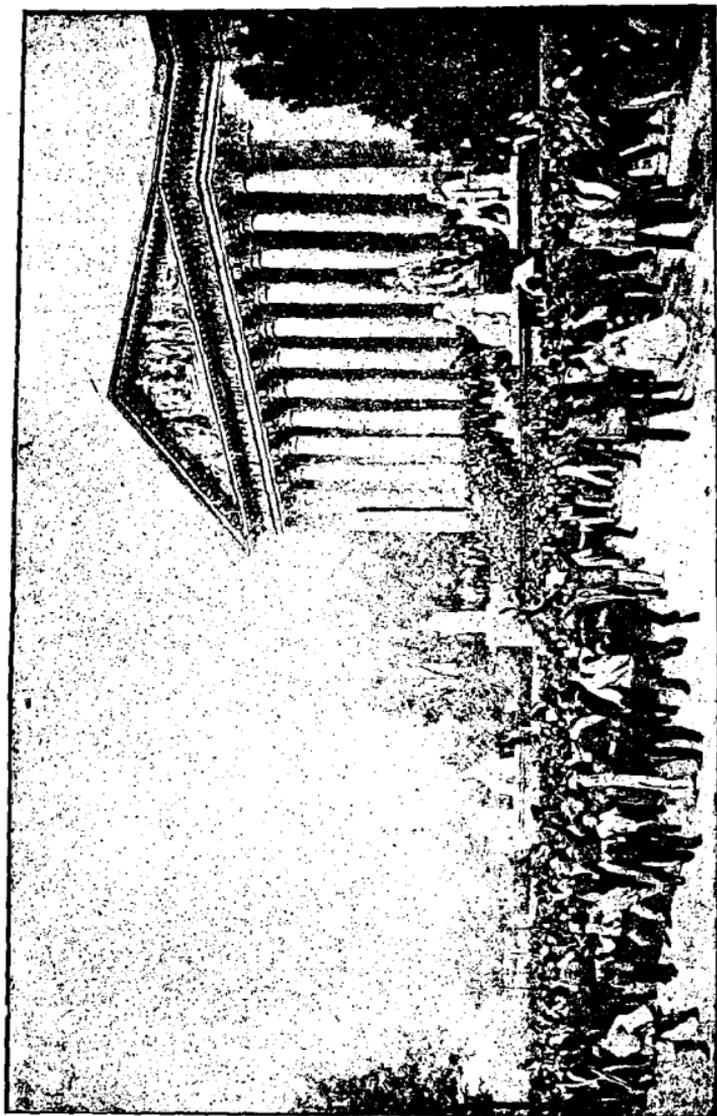
Les hommes réunis ne sont guère qu'une centaine. On ne les a pas trouvés tous. Beaucoup se sont refusés. Comme exemple : un des chefs de section, Albert Breuille, qui avait à prévenir vingt-cinq hommes, se heurte à cette objection que, dans peu, toute la population sera armée en garde nationale, qu'il est inutile de déranger l'ordre. Sur les vingt-cinq, quatre seulement acceptent, et finalement, Breuille se trouve seul au rendez-vous.

À trois heures et demie, Blanqui donne le signal, se dirige lentement vers la caserne, suivi de ses amis. Au moment où ils quittent la contre-allée pour se diriger vers la porte, la sentinelle jette au poste le cri d'alarme, se débat pour empêcher les surveillants d'entrer. Dans le mouvement qui se produit, un coup de revolver part accidentellement, blesse légèrement la sentinelle. Au bruit, les soldats du poste eurent aux armes. Mais déjà Blanqui est entré dans le poste, il a les baïonnettes, les canots de fusils sur la poitrine. Ceux qui l'ont vu ce jour-là tiennent en piètre opinion les allégations de Barbès affirmant le trouble, l'effondrement de son rival dans les rencontres voulues ou acceptées par lui. Sans s'émeouvoir, sans faire un mouvement pour saisir ses armes, il étend sa petite main contre les fusils, parle aux soldats d'une voix égale, leur demande de se joindre à lui, de venir jeter à bas l'Empire, de proclamer la République pour défendre la patrie contre l'invasion. Il est tranquille, maître de lui, autant que dans sa chambre de travail, au milieu de ses livres. Il recommence, redit ce qu'il a dit, fait tout pour rassurer et convaincre ces hommes surpris. Tout cela entrecoupé par le piétinement de nouveaux arrivants, par la lutte pour s'emparer des fusils.

Brusquement, des coups de feu éclatent. Les insurgés restés dehors sont aux prises avec une escouade de sergents de ville accourus l'épée haute. Blanqui, Granger, Pillés, Breuille, sortent du poste, Eudes sort de la cour intérieure où il était entré, et Blanqui au milieu d'eux, tous rapides et violents, dégagent leurs camarades, font feu. Trois sergents de ville tombent : un mort, deux blessés. Le reste s'enfuit, va chercher du renfort contre cette bande surgie on ne sait d'où. Blanqui rentre dans le poste. Les pompiers n'avaient pris aucune part à la bataille, Blanqui cria encore à la possibilité de les persuader, mais il se trouva cette fois en face du lieutenant Cottrey, qui venait d'être prévenu. C'est à lui qu'il s'adresse, qu'il dit la raison de l'entrée dans la caserne. Il le presse, il veut le décider à venir proclamer la République. Il se heurte à la discipline. L'officier ne veut pas lâcher ses armes, et Blanqui, fidèle à son engagement de la veille, n'a pas recouru à la violence. Il sort comme il était entré, et du premier coup d'œil peut apercevoir que le projet échoue de toutes manières. C'est le vide, comme en 1830, le boulevard subitement vidé de ses promeneurs, quelques curieux, au loin, collés aux maisons.

La petite troupe, au complet, se met en marche, traverse la place au canal, parcourt le boulevard extérieur vers Belleville, les armes à la main, criant à pleine voix : « Vive la République ! Mort aux Prussiens ! Aux armes ! » Nulle voix ne répond. Le peuple regarde passer traitivement ceux qui avaient cru l'émeouvoir. Aux armes ! Au loin, dans les rues traversées, on aperçoit la foule, on distingue des sergents de ville en observation. Le faubourg stupéfait, assiste au défilé de ces exaltés criant leur cri de guerre et d'espoir, sans rien comprendre à cette extraordinaire aventure de quelques hommes qui opposent leur ferveur à l'inertie, jettent leur parole au silence, s'offrent tout entiers à l'on ne sait quel idéal invisible. Aux armes ! Ceux qu'ils prétendent affranchir les suivent,

lointainement de leurs yeux effarés, regardent décroître les silhouettes violentes, écoutent le dernier écho des voix hardies, et continuent leur promenade. Les insurgés parcourent ainsi deux mille mètres, faisant s'évanouir la vie sur leur passage, s'avançant comme dans une ville morte. Vers la rue Rébeval et



LE 4 SEPTEMBRE

la rue de Sambre-et-Meuse, Blanqui fait l'arrêt, conclut que l'affaire est manquée. « Vous voyez, dit-il, les fusils n'ont pu être enlevés, personne ne se joint à nous, il n'y a rien de possible. Il fallait le mouvement populaire espéré. Les sergents de ville vont revenir nombreux à la charge, la troupe va apparaître, et

les revolvers seront inutiles contre les chassepots. Il faut nous séparer, termine-t-il, le terrain est libre, nul n'inquiètera notre retraite; cachez vos armes et dispersez-vous à travers les rues voisines. » Ce fut ainsi : on jeta trois fusils pris aux pompiers, on mit les revolvers dans les poches, et la dispersion eut lieu.

Derrière eux, les sergents de ville étaient en effet revenus en force, et l'ordinaire aventure arriva : les badauds dispersés, assaillis, frappés, arrêtés comme coupables. Les effrayés, les indifférents, qui n'ont pas voulu approcher tout à l'heure, entrèrent dans la bagarre, sont maintenant, malgré eux, acteurs après avoir été spectateurs. Pas un insurgé n'était parmi ceux qui furent saisis par la police devant la caserne. Ce sont ces malheureux, au nombre de quatre-vingts, qui furent traduits en conseil de guerre, reconnus par les pompiers et par les sergents de ville, condamnés à mort, à la déportation, à la réclusion. Deux seulement des véritables insurgés, Eudes et Brideau, furent arrêtés le soir, devant le Palais-de-Justice, sur la dénonciation d'un passant qui aperçut la crosse d'un revolver dans la poche d'Eudes.

Dans Paris, c'avait été le même effet de stupeur que sur le boulevard extérieur. L'esprit de la population était en ce moment vacillant, s'égarait volontiers sur les fausses pistes qui lui étaient indiquées. On répandit le bruit que l'échauffourée était le fait d'espions prussiens qui tentaient une diversion à l'intérieur. Beaucoup le crurent. Et même Gambetta le crut. Il le dit à la tribune de la Chambre, demanda, sans rien savoir, l'exécution de la loi sur les étrangers. La presse bonapartiste surenchérit. On était sous le régime de l'état de siège; le conseil de guerre n'avait pas besoin d'être encouragé, acquitta au hasard, condamna le reste : Eudes et Brideau, les seuls qui étaient de l'affaire, à mort, et avec eux, à mort aussi, des passants arrêtés : Drest, Cahen, Zimmermann, Brisset ; à dix ans de travaux forcés : Saint-Hubert, Robidat, Mordac ; et à cinq ans de détention : Lerin, Larregieu. Le procès fut jugé en quatre audiences, les 20, 23, 29 et 31 août.

Il fut impossible de découvrir Blanqui. Ranc, qui le vit le jour même, a raconté comment il avait été caché, au premier moment, par le docteur Paul Dubois, puis par Cleray, puis par Sourd. On flaira sa présence dans l'affaire. Le logis de l'impasse Jouvence fut fouillé après l'arrestation de Eudes ; les habitants du quartier, interrogés, désignèrent Blanqui comme le « Vieux monsieur », le « Marquis », et le signalement qu'ils en donnèrent correspondait au signalement du chef vu sur le boulevard de la Villette. Ce fut tout le renseignement obtenu.

Les condamnés à mort ne furent pas exécutés. George Sand, Michelet, avertis sur la réalité de l'événement, intervinrent. La démarche de Michelet fut une lettre rendue publique, adressée aux *Chefs de la défense*, où l'historien de la patrie s'élève contre la chose inhumaine, le spectacle barbare de tant d'exécutions militaires.

Il dit que le temps presse, qu'il signe seul, mais que s'il avait un jour de plus, dix mille, vingt mille personnes signeraient avec lui. « Je suis de Paris, dit-il, j'y ai toujours vécu. J'en ai l'âme ». Il continue, désapprouvant l'émeute, mais montrant le procès obscur, laissant prévoir pour plus tard quelque lumière nouvelle qui donnerait à regretter amèrement l'exécution précipitée.

D'autres démarches furent faites. Gambetta, mieux informé, plaida auprès du général de Palikao, président du Conseil des ministres, répondant que, si cela dépendait de lui, l'exécution aurait lieu immédiatement. Edouard Hervé vit Brame, autre ministre. Enfin, Ranc fit une opération décisive sur l'esprit de Clément Duvernois, lui fit valoir que l'Empire n'existerait peut-être plus dans quinze jours, et que c'était une terrible responsabilité à prendre que de laisser s'accomplir la sentence. Il y eut un sursis et quatre jours après, l'armée rendue à Sedan par Napoléon III, le désastre, l'écrasement, et Paris proclamant la République le 4 septembre, avec vingt jours de retard sur les insurgés de la Villette, désormais amnistiés par les événements.

Blanqui, un mois, plus tard, à la veille de l'investissement de Paris, a raconté la Villette, et sans entrer dans les détails, sans faire valoir son rôle de discuteur avant l'affaire, il a dit l'erreur complète, la stupeur de la population, l'impossibilité de réussir : « L'heure n'était pas venue, dit-il ; il faut savoir la deviner, et dans les questions si redoutables, la méprise, l'erreur de calcul, devient une lourde responsabilité. « *J'ai cru* » n'est jamais une justification.

Jouer à faux, de son chef, la partie de la liberté peut-être d'une nation tout entière est une faute, souvent irréparable, dont rien ne saurait absoudre. Heureusement, cette faute n'était ici qu'un simple incident, bientôt disparu dans la tourmente. » Il ajoute que, le 14 août, il était trop tôt ou trop tard. C'est le 7 août, au lendemain de Reischoffen, Sedan épargné, Paris couvert. Il explique le retard, mais ne l'excuse pas. « Quand on se mêle de politique sérieuse, on ne doit pas se laisser surprendre. » Cela ne ressemble guère, comme on l'a dit un peu vite, à une apologie. Cet homme avait le goût invincible de la vérité.

Gustave GEFFROY.

JOYEUSE VIE

I

Bien, pillards, intriguants, fourbes, crétins, puissances!
Attablez-vous en hâte autour des jouissances!
Accourez! place à tous!
Maîtres, buvez, mangez, car la vie est rapide,
Tout ce peuple conquis, tout ce peuple stupide,
Tout ce peuple est à vous!
Vendez l'Etat! coupez les bois! coupez les bourses!
Videz les réservoirs et tarissez les sources!
Les temps sont arrivés.
Prenez le dernier sou! prenez, gais et faciles,
Aux travailleurs des champs, aux travailleurs des villes!
Prenez, riez, vivez!
Bombance! allez! c'est bien! vivez! faites ripailles!
La famille du pauvre expire sur la paille,
Sans porte ni volet.
Le père en frémissant va mendier dans l'ombre;
La mère n'ayant plus de pain, dénuement sombre,
L'enfant n'a plus de lait.

II

Millions! millions! châteaux! liste civile!
Un jour, je descendis dans les caves de Lille,
Je vis ce morne enfer,
Des fantômes sont là, sous terre, dans les chambres,
Blêmes, courbés, ployés; le rachis tord leurs membres
Dans son poignet de fer.
Sous ces voûtes on souffre, et l'air semble un toxique;
L'aveugle en tâtonnant donne à boire au phthisique;
L'eau coule à longs ruisseaux;
Presque enfant à vingt ans, déjà vieillard à trente,
Le vivant chaque jour sent la mort pénétrante
S'infiltrer dans ses os.
Jamais de feu; la pluie inonde la lucarne;
L'œil en ces souterrains où le malheur s'acharne
Sur vous, ô travailleurs!
Près du rouet qui tourne et du fil qu'on dévide,
Voit des larves errer dans la lueur livide
Du soupirail en pleurs.
Misère! l'homme songe en regardant la femme.
Le père, autour de lui sentant l'angoisse infâme
Etreindre la vertu,
Voit sa fille rentrer sinistre sous la porte,
Et n'ose, l'œil fixé sur la pain qu'elle apporte,
Lui dire : D'où viens-tu?

Là dort le désespoir sur son haillon sordide ;
Là l'avril de la vie, ailleurs sombre et splendide,
Ressemble au tombeau d'hibernant ;
La vierge, rose au jour, dans l'ombre est violette ;
Là, rampant, dans l'horreur, la maigreur du squelette,
La nudité du ver.
Là, frissonnent, plus bas que les égouts des rues,
Familles de la vie et du jour disparues,
Des groupes grelottants ;
Là, quand j'entrai, farouche, aux Méduses pareille,
Une petite fille à figure de vieille
Me dit : j'ai dix-huit ans !
Là, n'ayant pas de lit, la mère malheureuse
Met ses petits enfants dans un trou qu'elle creuse,
Tremblants comme l'oiseau ;
Hélas ! ces innocents aux regards de colombe,
Trouvent en arrivant sur la terre une tombe,
En place d'un berceau !
Caves de Lille ! on meurt sous vos plafonds de pierre !
J'ai vu, vu mes yeux, pleurant sous ma paupière,
Râler l'aient flétri,
La fille aux yeux hagards de ses cheveux vêtue,
Et l'enfant-spectre au sein de la mère-statue !
O Dante Alighieri !
C'est de ces douleurs-là que sortent vos richesses,
Tyrans, ces dédains nourrissent vos largesses,
O vainqueurs ! conquérants !
Votre budget ruisselle et suinte à larges gouttes
Des murs de ces caveaux, des pierres de ces voûtes,
Du cœur de ces mourants.
Sous ce rouage affreux qu'on nomme tyrannie,
Sous cette vis qui meurt le fisc, hideux génie,
De l'aube jusqu'au soir,
Sans trêve, nuit et jour, dans le siècle où nous sommes,
Ainsi que des rats, on écrase des hommes,
Et l'or sort du pressoir,
C'est de cette détresse et de ces agonies,
De cette ombre, où jamais, dans les âmes ternies,
Espoir, tu ne vibras,
C'est de ces bouges noirs pleins d'angoisses amères,
C'est de ce sombre amas de pères et de mères
Qui se tordent les bras,
Où, c'est de ce monceau d'indigences terribles
Que les lourds millions, étincelants, horribles,
Séparent l'or en chemin,
Rampant vers les palais et les apothéoses,
Sortent, monstres joyeux et couronnés de roses,
Et teints de sang humain !

Victor Hugo.

UNE PERLE

C'est du *Figaro* que nous l'avons tirée, et il sied bien en effet au journal qui est le moniteur des gens du grand monde d'être aussi une marenne d'huîtres... perlières.

Voici, dit le docte journal, les dernières nouvelles pour les chiens :

Pour le matin à la campagne, un petit paletot de basin bleu à ample collet, ou bien un cache-poussière à capuchon destiné à les protéger pendant un trajet sur les routes poussiéreuses. L'après-midi : un habit de drap vert chasseur lis-ré de drap beige, à triple collet.

La plupart du temps, un chien qui se respecte doit avoir son costume assorti, comme couleur et comme étoffe, à celui de sa maîtresse.

Nous voici en pleine saison des amours pour la race canine, on fait des mariages; mais la jeune épousée ne convole qu'en robe de satin blanc, avec collerette de tulle; au collier, du lilas blanc, et si c'est son premier... mariage, de la fleur d'orange.

Nous n'inventons rien, car la semaine dernière, un de nos collaborateurs a été ainsi convié aux préliminaires d'un mariage entre toujours de haute lignée. La corbeille des deux conjoints était une merveille: vêtements de toutes sortes, mouchoirs festonnés et chiffés, médailles, pompons, grelots d'or et colliers de perles.

Eh oui! prolétaires, voilà comme ces messieurs « de la haute » traitent leurs chiens! des habits, des paletots, des... collerettes. Ah! malheur!...

Alors qu'un tas de pauvres diablesses n'ont rien à se mettre sur le dos et que l'hiver les tout petits des travailleurs grelottent dans leurs guenilles!...

« Je t'en soutrai, moi, des paletots! » disait de Chatillon avec raison.

Et l'on marie ces demoiselles chiennes, on leur met des robes de satin blanc, s'il vous plaît, des collerettes de dentelles, et du lilas blanc et de la fleur d'orange à leurs colliers!

Dieu de Dieu de bon sang! si ça ne vous révolte pas! Et les filles du peuple n'ont bien souvent qu'une robe d'indienne à se mettre le jour de leur mariage! Quant à la fleur d'orange, de la voir porter par les chiennes du monde élégant en... dispositions conjugales, cela devrait dégoûter à jamais les jeunes filles d'en porter.

Mais est-ce assez décadence, assez Louis XV, assez pourriture romaine du bas-empire, tout cela? Ce n'est même plus de la décadence que le monde bourgeois nous offre: il est en pleine déliquescence, et l'on ne pourra bientôt plus rien reconnaître dans sa pourriture. Pouah!...

Mais toute pourriture amène une fermentation qui crée une vie nouvelle. Ah! que la décomposition finale arrive bien vite pour voir luire enfin l'aurore de la société nouvelle!...

Paule Mink.



Steinlen par lui-même.

STEINLEN

Jolie société !



— Où les chiens des riches sont plus heureux que les enfants des pauvres.

Formes d'existence de la superpopulation relative

La loi générale de l'accumulation capitaliste.

En dehors des grands changements périodiques qui, dès que le cycle industriel passe d'une de ses phases à l'autre, surviennent dans l'aspect général de la surpopulation relative, celle-ci présente toujours des nuances variées à l'infini. Pourtant on y distingue bientôt quelques grandes catégories, quelques différences de forme fortement prononcées — la forme flottante, latente et stagnante.

Les centres de l'industrie moderne, — ateliers automatiques, manufactures, usines, mines, etc., ne cessent d'attirer, de repousser alternativement

des travailleurs, mais en général l'attraction l'emporte à la longue sur la répulsion, de sorte que le nombre des ouvriers exploités y va en augmentant, bien qu'il y diminue proportionnellement à l'échelle de la production. Là la surpopulation existe à l'état flottant.

Dans les fabriques automatiques, de même que dans la plupart des grandes manufactures où les machines ne jouent qu'un rôle auxiliaire à côté de la division moderne du travail, on n'emploie par masse les ouvriers mâles que jusqu'à l'âge de leur maturité. Ce terme passé, on en reçoit qu'un faible contingent et l'on renvoie régulièrement la majorité. Cet élément de la surpopulation s'accroît à mesure que la grande industrie s'étend. Une partie émigre et ne fait en réalité que suivre l'émigration du capital. Il en résulte que la population féminine augmente plus vite que la population mâle : témoin l'Angleterre.

L'exploitation de la force ouvrière par le capital est d'ailleurs si intense que le travailleur est déjà usé à la moitié de sa carrière. Quand il atteint



KARL MARX

l'âge mûr, il doit faire place à une force plus jeune et descendre un échelon de l'échelle sociale, heureux s'il ne se trouve pas définitivement relégué parmi les surnuméraires. En outre, c'est chez les ouvriers de la grande industrie que l'on rencontre la moyenne de vie la plus courte. « Comme l'a constaté le docteur Lee, l'officier de santé pour Manchester, de 38 années pour la classe aisée et de 17 années seulement pour la classe ouvrière, tandis qu'à Liverpool elle est de 35 années pour la première et de 15 pour la seconde. Il s'ensuit que la classe privilégiée tient une assignation sur la vie « have a leave of life » de plus de deux fois la valeur de celle qui échoit aux citoyens moins favorisés. » Ces conditions une fois données, les rangs de cette fraction du prolétariat ne peuvent grossir

qu'en changeant souvent d'éléments individuels. Il faut donc que les générations subissent des périodes de renouvellement fréquentes. Ce besoin social est satisfait au moyen de mariages précoces (conséquence fatale de la situation sociale des ouvriers manufacturiers), et grâce à la prime que l'exploitation des enfants assure à leur production.

Dès que le régime capitaliste s'est emparé de l'agriculture, la demande du travail y diminue absolument à mesure que le capital s'y accumule.

La répulsion de la force ouvrière n'est pas dans l'agriculture, comme en d'autres industries, compensée par une attraction supérieure. Une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière, et dans l'attente de circonstances favorables à cette conversion.

Le paupérisme est l'hôtel des Invalides de l'armée active du travail et le poids mort de sa réserve. Sa production est comprise dans celle de la surpopulation relative, sa nécessité dans la nécessité de celle-ci, il forme avec elle une condition d'existence de la richesse capitaliste. Il entre dans les frais de la production capitaliste — frais dont le capital sait fort bien, d'ailleurs, rejeter la plus grande partie sur les épaules de la classe ouvrière et de la petite classe moyenne.

La réserve industrielle est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant, aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance productive de son travail, sont plus considérables. Les mêmes causes qui développent le force expansivo du capital amenant la mise en disponibilité de la force ouvrière, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse. Mais plus la réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit aussi la surpopulation consolidée dont la misère est en raison directe du labeur imposé. Plus s'accroît enfin cette couche des Lazare de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel. Voilà la loi générale, absolue, de l'accumulation capitaliste. L'action de cette loi, comme de toute autre, est naturellement modifiée par des circonstances particulières.

On comprend donc toute la sottise de la sagesse économique qui ne cesse de prêcher aux travailleurs d'accommoder leur nombre aux besoins du capital. Comme si le mécanisme du capital ne le réalisait pas continuellement, cet accord désiré, dont le premier mot est : création d'une réserve industrielle, dans les profondeurs de l'armée active du travail, poids mort du paupérisme.

La loi selon laquelle une masse toujours plus grande des éléments constitutants de la richesse peut, grâce au développement continu des pouvoirs collectifs du travail, être mise en œuvre avec une dépense de force humaine toujours moindre, cette loi qui met l'homme social à même de produire davantage avec moins de labeurs, se trouve dans le milieu capitaliste — où ce ne sont pas les moyens de production qui sont au service du travailleur, mais le travailleur qui est au service des moyens de production — en loi contraire, c'est-à-dire que, plus le travail gagne en ressources et en puissance, plus il a pression des travailleurs sur leurs moyens d'emploi, plus la condition d'existence du salarié, la vente de sa force devient précaire. L'accroissement des ressorts matériels et des forces collectives du travail, plus rapide que celui de la population, s'exprime donc en la formule contraire, savoir : la population productive croît toujours en raison plus rapide que le besoin que le capital peut en avoir.

L'analyse de la plus-value relative nous a conduit à ce résultat ; dans le système capitaliste toutes les méthodes pour multiplier les puissances du travail collectif s'exécutent aux dépens du travailleur individuel ; tous les moyens pour développer la production se transforment en moyens de dominer et d'exploiter le producteur ; ils font de lui un homme tronqué, fragmentaire, ou l'appendice d'une machine ; ils lui opposent comme autant de pouvoirs hostiles les puissances scientifiques de la production ; ils substituent au travail attrayant le travail forcé ; ils rendent les conditions dans lesquelles le travail se fait de plus en plus anormales et soumettent l'ouvrier durant son service à un despotisme aussi illimité que mesquin ; ils transforment sa vie entière en temps de travail et jettent sa femme et ses enfants sous les roues du Juggernaut capitaliste.

Mais toutes les méthodes qui aident à la production de la plus-value favorisent également l'accumulation, et toute extension de celle-ci appelle à son tour celles-là.

Il en résulte que, quelque soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule.

Enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher. C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même.

Ce caractère antagoniste de la production capitaliste a frappé même des économistes, lesquels d'ailleurs confondent souvent les phénomènes par lesquels il se manifeste avec des phénomènes analogues, mais appartenant à des ordres de production sociale antérieurs.

G. Ortlé, moine vénitien et un des économistes marquant du dix-huitième siècle, croit avoir trouvé dans l'antagonisme inhérent à la richesse capitaliste la loi immuable et naturelle de la richesse sociale. Au lieu de projeter, dit-il, « pour le bonheur des peuples, des systèmes inutiles, je me bornerai à chercher la raison de leur misère... Le bien et le mal économique se font toujours équilibre dans une nation (« il bene ed il male economico in una nazione sempre all'istessa misura ») : l'abondance des biens chez les uns est toujours égale au manque de biens chez les autres.

(« La Copia dei beni in alcuni sempre eguale alla Mancanza di essi in altri ») ; la grande richesse d'un petit nombre est toujours accompagnée de la privation des premières nécessités chez la multitude, la diligence excessive des uns rend forcée la fainéantise des autres ; la richesse d'un pays correspond à sa population et sa misère correspond à sa richesse.

Mais, si Ortlé était profondément attristé de cette fatalité économique de la misère, dix ans après lui, un ministre Anglican, le révérend J. Townsend, vint, le cœur léger et même joyeux, la glorifier comme la condition nécessaire de la richesse. L'obligation légale du travail, dit-il, « donne trop de peine, exige trop de violence, et fait trop de bruit ; la faim au contraire et non seulement une pression paisible, silencieuse et incessante, mais comme le mobile le plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants. » Perpétuer la faim du travailleur, c'est donc le seul article important de son code du travail, mais, pour l'exécuter, ajoutait-il, il suffit de laisser faire le principe de population, actif surtout parmi les pauvres. « C'est une loi de la nature, paraît-il, que les pauvres soient imprévoyants jusqu'à un certain degré, afin qu'il y ait toujours des hommes prêts à remplir les fonctions les plus serviles, les plus sales et les plus abjectes de la communauté. Le fond du bonheur humain (« the fund of human happiness ») en est grandement augmenté, les gens comme il faut, plus délicats (« the more delicate »), débarrassés de telles tribulations, peuvent doucement suivre leur vocation supérieure... Les lois pour le secours des pauvres tendent à détruire l'harmonie et la beauté, l'ordre et la symétrie de ce système que Dieu et la nature ont établi dans le monde. »

Si le moine vénitien trouvait dans la fatalité économique de la misère la raison d'être de la charité chrétienne, du célibat, des monastères, couvents, etc., le révérend prébendé y trouve donc au contraire un prétexte pour passer condamnation sur les « poor laws », les lois anglaises qui donnent aux pauvres le droit aux secours de la paroisse.

« Le progrès de la richesse sociale », dit Storch, « enfante cette classe utile de la société... qui exerce les occupations les plus fastidieuses, les plus viles et les plus dégoûtantes, qui prend, en un mot, sur ses épaules tout ce que la vie a de désagréable et d'assujettissant et procure ainsi aux autres classes le loisir, la sérénité d'esprit et la dignité conventionnelle (!) de caractère, etc. »

Puis, après s'être demandé en quoi donc au bout du compte elle l'emporte sur la barbarie, cette civilisation capitaliste avec sa misère et sa dégradation des masses, il ne trouve qu'un mot à répondre — la Sécurité.

Sismondi constate que, grâce au progrès de l'industrie et de la science, chaque travailleur peut produire chaque jour beaucoup plus que son entretien quotidien. Mais cette richesse, produit de son travail, le rendrait peu propre au travail, s'il était appelé à la consommer. Selon lui, « les hommes (bien entendu, les hommes non travailleurs) renonceraient probablement à tous les perfectionnements des arts, à toutes les jouissances que nous donnent les manufactures, s'il fallait que tous les achetassent par un travail constant, tel que celui de l'ouvrier... Les efforts sont aujourd'hui séparés de leur récompense ; ce n'est pas le même homme qui travaille et qui se repose ensuite : mais c'est parce que l'un travaille que l'autre doit se reposer... La multiplication indéfinie des pouvoirs productifs du travail ne peut donc avoir pour résultat que l'augmentation du luxe ou des jouissances des riches oisifs. »

Cherbuliez, disciple de Sismondi, le complète en ajoutant : « Les travailleurs eux-mêmes..., en coopérant à l'accumulation des capitaux productifs,

contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leurs salaires. »

Enfin le zéléateur à froid de la doctrine bourgeoise. Destutt de Tracy, dit carrément : « Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; et les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre. »

Karl MARX.

LA GOULE

I

Il est, aux vieux ogres pareille,
Une goule aux ongles de fer ;
De sang rûpue, elle sommeille,
Sur la terre toute vermeille
Qui par elle est un noir enfer ;

C'est la société marâtre,
Plus que les louves dans les bois,
C'est bien elle, qu'il faut abattre,
Elle, que tous doivent combattre
Dans ses épouvantables loix.

Plus pesante qu'au fond des âges,
Sa force brise tous les droits,
L'atavisme des esclavages
Anéantit tous les courages,
Et l'homme est plus serf qu'autrefois.

Assez de faiblesses, de pleutes,
Le boucher peut-il s'émouvoir ?
Ce n'est pas avec des complaintes,
Mais avec les révoltes saintes,
Qu'on sortira de l'abattoir.

Casseront-ils, ceux qui possèdent,
D'écraser les déshérités ?
Casseront-ils, ceux qui gouvernent,
Dans les chaînes qui nous retiennent,
Eux-mêmes, d'être emprisonnés ?

Ainsi l'écureuil dans sa cage,
Sur une roue court en tournant ;
Kuz, vont, s'élançant avec rage,
Et c'est la foule en ce mirage
Qu'ils moulent éternellement.

Que cela s'appelle un empire,
Un royaume, qu'il importe à nous !
Sous tous les noms, c'est un vampire ;
République, eite semble pire,
Se nommant la chose de tous.

O la chose de tous ! misère,
Désespoir, avilissement !
Belle pourtant serait la terre,
Si l'on ne changeait en repaire
Le monde si riche et si grand !

II

A Londres on a vu naguère
(Ce qui du resto existe ailleurs)
Une abominable mégère,
Qui s'était faite nourricière
Des tout petits sans protecteurs ;

Ils ne demandent point à naître,
Ces fragiles nouveaux venus ;
Mais il leur fallait disparaître,
Designés d'avance, pour être
Jetés comme des chiens perdus.

Les uns, fils de riche en liesse
Et les autres de miséreux ;
Mais tous, livrés par leur faiblesse,
Sans que nul connut leur détresse,
Dans la mort fermaient leurs doux yeux.

Les plus grands avaient du sourire,
Quand à leur cou, comme un collier,
L'horrible femme, sans rien dire,
Passait dans son affreux délire
Le lacet pour les étrangler.

Bien grand devait être leur nombre,
Le Quenet aux remous profonds,
Ainsi que des fils d'or sans nombre,
Souvent encor sur son eau sombre,
Roule ce petits cheveux blonds.

Ainsi roulent par les vallées,
Dans les lointains Madagascars,
Les débris humains des mêlées,
Portés par les bisés ailées
Dans l'orage aux souffles hagards.

Les deux goules sont effrayantes,
La Mégère encor moins pourtant.
On put hier ses mains sanglantes
Et l'autre, les a plus géantes,
Elle tue éternellement.

Ah ! vous croyez, vraiment vous autres,
Qu'elle se laissera fléchir ?
Que c'est avec des patenôtres,
Des scrutins, des douceurs d'apôtres,
Que la goule pourra mourir ?

Car il le faudra qu'elle meure,
Pour que vive l'humanité,
Que d'elle, plus rien ne demeure
Ou tout serait encore un leurre
Par l'hécatombe terminé.

Ce furent des parlementaires,
Qui versèrent le sang de mai,
Tandis que leurs voix mensongères,
Hurlaient des libertés plénières,
En massacrant sur le relai, —

Aujourd'hui, sur leur forteresse,
Ils veulent clouer pantelant,
Le progrès qui, plein de jeunesse,
Traîne les foules en détresse
Vers l'idéal resplendissant, —

Leur œuvre de vingt-cinq années,
A gorgé la terre de sang.
Les bourgeois y font leurs curées,
Et les nations affamées,
Meurent en se désespérant.

Si c'est cela qui vous contente,
Cela que vous avez rêvé,
Soyez heureux ! Mais notre attente
N'est pas de vivre en l'épouvante
D'une autre féodalité. —

E-t-ce pour l'éternelle peine,
Avec l'esclavage sans fin,
Que tant sont tombés sous la haine ?
Que tant sont morts, semence vaine,
Hommes fauchés comme le grain !

Il faut la terre à l'homme libre,
Avec les sciences, les arts,
Tout ce qui vit, tout ce qui vibre
Et le véritable équilibre
Sortant des éternels brouillards.

Louise MICHEL.

ASILE DE NUIT

Quel temps pour les vagabonds ! un dégel noir décomposait l'hiver, et, sur le quai, il dégouttait, ruisselait, plus noir encore que partout. Les becs de gaz, rares et mourants, clignotaient dans une brume de houille humide, et leurs petites étoiles mouillées tremblotaient dans le canal comme dans un canal d'encre. On ne voyait partout que des vacillations, des ombres, des rellets allongés de réverbères lointains, des larmoiements de lucurs sur les trottoirs noyés, des fantômes de cheminées, des fantômes de toits, des fantômes de bateaux, et tout cela flottant, fondant, craquant dans une nuit liquide. Une bruine de glace filtrait comme d'une voûte de mine, et l'eau du canal, gonflée au ras des berges, sous les passerelles suspendues, remuait vaguement de larges moires.

Le quai, en ce moment, n'était plus fréquenté, mais il n'était pas encore désert. On y croisait des ouvriers encapuchonnés de toiles de sacs où des braises de pipes leur brillaient sous le nez. De temps en temps un parapluie doublait l'angle d'une rue, un tombereau passait, on rencontrait des boutiques de marchands de vin. Il y en avait une devant laquelle était arrêté un fiacre et d'où sortait une musique geignante d'accordéon : la porte était ouverte, et un cocher en grande capote blanche dansait devant le comptoir, avec une bonne en tablier bleu. Plus loin, il y en avait une autre un peu en sous-sol, et deux femmes y causaient devant des petits verres, chacune avec un chat sur les genoux. Ensuite, on ne voyait plus que des murs de clôture, et le quai devenait encore plus glacial. Les bateaux, dans le brouillard, avaient l'air de files de cahutes, et on distinguait alors, le long d'une palissade, une masse allongée et noire où l'on reconnaissait bientôt une queue de gens qui attendaient comme au guichet d'un théâtre. Il s'y dessinait des figures, des dos, des coudes grelottants, des mains enfoncées dans des poches, des bras ballottants, des jambes qui se seconnaient pour se réchauffer. Ils étaient environ deux cents, des grands, des petits, des maigres, en honnets, en casquettes, en gilets de laine, avec des têtes dans des cache-nez, des cous nus dans des cols de chemise, des barbes sous des feutres, au milieu d'un bruit gras de pieds dans la boue, et formant deux masses grouillantes de chaque côté d'une porte charretière au-dessus de laquelle un bec de gaz vacillait dans sa lanterne.

La porte était fermée, un gardien de la paix se tenait devant, et on lisait dessus :

VILLE DE PARIS

107

REFUGE DE NUIT

Puis, une fois cette porte passée, on se trouvait dans une baraque où vous oppressait une chaleur de poêle rouge, et où vous aveuglait une lumière de

STEINLEN

L'Asile de nuit



pétrole entre des cloisons de bois blanc où une atmosphère de sapin frais flottait dans une vapeur de soupe grasse et un étouffement d'étuve. Un battant de porte, au fond, s'ouvrait et se refermait, laissant échapper un bruit de cuisine de régiment, et à gauche, près de l'entrée, une tête ennuagée de commis attendait derrière un guichet vitré...

Cependant le directeur était là.

La figure osseuse et maigre, le front brillant, dégarni, le nez fortement busqué, avec une petite barbe noire, il était tête nue, en veston, et recevait quelques personnes qui venaient visiter l'établissement, comme un chef d'institution reçoit des parents d'élèves, plein d'obligeance et en se frottant les maies.

Il parlementa une minute avec elles, regarda l'heure à un cadran d'un air pressé, et les emmena vite dans une série d'autres baraques qui communiquaient, et dont il leur expliqua rapidement l'aménagement... La souffrerie! On quittait là ses habits, qu'on désinfectait au soufre... La lingerie! On y recevait le costume du refuge... La salle de douche! On vous rinçait là de la tête aux pieds... Enfin, la cuisine, où s'étagaient des pyramides de bols... Et le même étouffement dans la même chaleur, le même aveuglement sous le même pétrole et dans le même bois blanc, la même odeur de sapin mêlée d'odeurs de haillons, de vapeur d'eau et de graisse bouillie, vous suivaient dans toutes ces petites salles, où le directeur vous précédait en se dépêchant, parlait vite, allait vite, et se frottait toujours les mains.

Mais il était sept heures, elles sonnaient aux églises et aux fabriques du quartier, et le moment était venu d'ouvrir le refuge. Le directeur reparut, le commis étala un registre derrière le guichet vitré, et ce fut alors comme un défilé de lanterne magique...

On entendit d'abord une foule qui se poussait, un gros bruit de pieds et de voix arriva dans un courant d'air mouillé, un flot noir sentant la neige fondue entra dans la température chaude de la baraque, et une tête ridée, glabre, avec un rictus, se montra au guichet.

— Comment vous appelez-vous? interrogea le commis.

La tête dit un nom.

— Votre âge?

— Cinquante ans.

— Profession?

— Domestique.

— Votre pays?

— Pontarmé.

Et une autre tête parut, jeune, toute pâle, tremblotante. Les yeux clignotaient, la voix s'entendait à peine, et la bouche avait encore un rictus.

— Votre âge?

— Vingt-trois ans.

— Votre état?

— Professeur.

— Votre pays?

— Châlons...

Oa vit ensuite un chapeau rabattu sur un collet relevé de vieux paletot crasseux, et on entendit une voix extraordinaire, qui faisait comme un bruit de claquettes. Celui-là, rien qu'en parlant, aurait pu faire lever et s'agenouiller des religieux dans une chapelle. Il était graveur, né à Landrecies, et il avait couché la nuit précédente à Longjumeau. Mais son chapeau et son collet s'éclipsèrent, et une petite tête frisée, au nez fin, aux longs cils, aux grands yeux verts, au teint de fille, lui succéda.

— Votre âge?

— Dix-sept ans.

— Profession?

— Serrurier.

— Votre pays?

— Abbeville...

Puis, il parut un bègue, de Tournon-Saint-Remi; un bossu, de Valenciennes, et une figure maigre, boutonneuse, aux yeux éclatants, engoncée dans un foulard sale, sous lequel un hissac pendait à l'épaule, déclara venir de Bordeaux... Mais un vieux monsieur pauvre, presque bien mis, avec un tuyau de poêle et un parapluie sous son bras lui avait déjà succédé. Livide, les yeux fixes, avec un mouvement nerveux de la tête qui semblait dire oui à tout, il avait soixante ans et il était de Nancy...

Et un petit blondin amena la note comique.

— Quel âge? fit le commis.

— Quinze ans.

— Vous êtes célibataire?

Une espèce de rire se mit à circuler; puis une tête branlante, qui avait encore un rictus, parut encore au guichet; et puis ce fut une autre, et puis encore une autre. Et il en passa de vieilles, de jeunes, de bonnes, de méchantes, de jolies,

d'horribles ! De petites moustaches fines qui avaient des airs militaires, des favoris qui avaient des airs d'avocat, des fers à cheval qui avaient des airs de commis-voyageurs ! Des faces rasées, des faces poilues ! Des mines de fouine, des visages mélancoliques ! Et tout cela venait de Nantes, de Lyon, d'Amiens, de Cherbourg, de Montpellier ! De Bretagne, de Bourgogne, de Provence, de Champagne, de Normandie ! Et toujours des têtes branlantes et hagardes, quelques-unes avec des sanglots, la plupart avec un rictus, et d'autres comme sourdes-muettes ! Elles regardaient seulement de leurs yeux douloureux, et répondaient à peine ou ne répondaient pas.

— Vous êtes marié ?

La tête se taisait.

— Vous avez des enfants ?

Elle se taisait toujours.

— De quel pays êtes-vous ?

Elle murmurait alors le nom d'un pays de France...

Tous ces hommes, une heure plus tard, habillés de blouses grises et de larges pantalons, commençaient à manger leur soupe, tenant sur leurs genoux leurs bols qui fumaient, et leurs têtes tremblaient toujours, comme elles tremblaient au guichet. Ils mangeaient à grands coups de cuiller, à grandes gorgées voraces, sous leurs chapeaux ou leurs casquettes, en regardant à droite et à gauche, comme des chiens qui ont volé des os.

Et une heure encore... Ils dormaient... Un long docteur foyait loin dans la leur brouillée des lampes, deux longues files de lits s'alignaient dans la galerie de bois où sommeillaient et reposaient les figures. Elles se retrouvaient toutes là, les yeux fermés, et quelques-unes soupiraient. D'autres divaguaient dans des cauchemars, d'autres frémissaient dans leur sommeil, d'autres semblaient jouir de la mort ! On aurait dit une vaste infirmerie ; la grande baraque de bois blanc était tiède, sinistre et douce. La brume du dehors filtrait à travers les planches, les lampes pâlissaient dans des auréoles grises, les tuyaux des poêles craquaient avec de petits bruits, on entendait le dégel dégoutter sur le toit, et les fenêtres, tout en haut, se découpaient dans leurs cadres peints en rouge, comme pour donner, au réveil, la vision de la guillotine.

MAURICE TALMEYR.

(Du GR. BLAS ILLUSTRE.)

LES ACCIDENTS DU TRAVAIL

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche et la Suisse sont les seules nations ayant déjà légiféré sur la matière.

A défaut d'une loi organique, la magistrature française se base sur l'article 1382 du Code civil, pour déclarer en principe le patron civilement responsable de la plupart des accidents survenus dans son exploitation. Mais en pratique elle laisse jodiquement le fardeau de la preuve à l'ouvrier.

L'on a écrit des volumes pour délinier les différents genres de fautes susceptibles d'augmenter ou d'atténuer les conséquences pécuniaires de la responsabilité légale du patron. C'est là une pure question d'école, un beau sujet pour les conférences d'avocats stagiaires. Malheureusement c'est aussi une question laissée à l'appréciation arbitraire des tribunaux. Et, soit dans un livre, soit dans l'autre, ils trouvent plutôt des prétextes à l'atténuation de la responsabilité patronale. Au surplus la jurisprudence est femme. Souventes fois elle varie ; bien fol est qui s'y fie.

De l'appréciation très élastique des juges et aussi variable que leurs conceptions particulières, résulte la nécessité d'une loi spécifique qui laisserait moins de latitude à la jurisprudence, et ferait peser le fardeau de la preuve tout entier sur le patron. Autrement l'ouvrier serait privé de toute indemnité trois fois sur quatre. (D'après les statistiques, la preuve de la faute ne peut être fournie dans 75 cas sur 100 pour les fabriques, et dans 90 cas sur 100 pour les mines.)

Un accident survient. Il doit y avoir présomption légale en faveur de la victime, et ce ne doit pas être à elle à prouver la responsabilité de son employeur. C'est à celui-ci à démontrer que toutes les précautions possibles ont été prises, ou qu'il y a eu faute de la victime.

Même dans ce dernier cas, nous concluons à la responsabilité du patron, qui doit surveiller ses ouvriers en « bon père de famille ». Et nous ne consentirions, non pas à effacer, mais seulement à limiter cette responsabilité, qu'en cas de faute très lourde, ou plutôt de délit de la part de l'ouvrier victime.

Quelle raison autre que l'intérêt de classe peut bien empêcher le législateur d'établir une présomption de responsabilité à charge du patron, alors qu'il fait peser une semblable présomption sur le locataire, par exemple : art. 1733 et 1734 du Code civil.

Mieux encore : l'Instituteur le plus prévenant, le meilleur maître de pension est responsable de tous les accidents survenus aux enfants confiés à sa garde, même au milieu de leurs jeux. Il doit une indemnité aux parents d'un enfant qui se serait blessé en jouant, en se promenant, ou même sans bouger.

Et le patron ne serait pas responsable des accidents des ouvriers qui l'enrichissent ! — Est-ce trop demander qu'aux directeurs d'industries incombe la même responsabilité qu'aux directeurs d'école ?...

L'on a édifié de belles théories sur le « risque professionnel ». L'on s'est ingénié à rechercher de spécieux prétextes pour faire rentrer le plus possible d'accidents sous cette rubrique, et, pour diminuer ainsi la quantité des fautes imputables au patron. Voilà encore une discussion oiseuse, car c'est au patron à éviter les risques et à en garantir ses ouvriers.

La garantie du risque professionnel n'est pas plus illogique que, dans le contrat de vente, la garantie en cas d'éviction.

Le patron doit toujours une indemnité ; car, dans le contrat de louage de services, comme dans le contrat de louage de choses, l'objet de louage doit rester en bon état et en sécurité. En contractant, l'ouvrier a sous-entendu que le patron devait, à chaque instant, pouvoir le restituer, le rendre à lui-même, valide, comme il l'a reçu.

Bref, le patron devrait être condamné, dans tous les cas, à payer une indemnité aux victimes de son exploitation. — Et toute la clause évasive ou limitative de la responsabilité du patron doit être réputée nulle et de nul effet. (Même il serait loisible à l'ouvrier d'attaquer tout contrat, en vertu duquel il lui aurait été payé une indemnité évidemment insuffisante.)

Enfin, les inspecteurs du travail devraient pouvoir intenter eux-mêmes une action contre le patron, lorsque l'ouvrier victime s'abstiendrait par intérêt ou timidité.

De plus, comme elles présentent au moins la même caractéristique d'urgence que les matières énumérées par l'art. 404 du Code de procédure civile, il est indispensable que les demandes en indemnités puissent être inscrites au rang des affaires sommaires.

Adrien VEBER.

LES OISEAUX DE PASSAGE

Qu'importe à l'oiseau qui voyage
La fraîcheur éban ante des bois !
Il va, sans écouter les voix
Qui le retiendraient au passage.

Dans les espaces infinis,
Malgré les vents et le tonnerre,
Il plane, dédaignant la terre
Et la tiède mousse des nids.

Oiseaux vagabonds, les poètes
Méprisent les bonheurs vécus :
De la vie éternels vaincus,
Leurs jours sont gris, leurs nuits sans fêtes,

A l'amour qui leur tend la main,
Ils disent : « J'aime mieux mon rêve. »
Et morts pour l'heure qui se lève,
Ils n'aspirent qu'au lendemain.

Mais hélas ! la nouvelle aurore
N'apporte qu'un regret d'hier ;
Le présent est toujours amer
Aux fous que l'inconnu dévore.

Demain, quand s'épanouiront
Les chairs éclatantes des roses,
Ils n'y verront, eux, les moroses,
Que des épines pour leur front !

Charles RAYMOND.

CAUSE PRINCIPALE DU CHOMAGE

Citoyens. Il y a environ trente ans, avant que la machine ne fit son apparition, le chômage était bien moindre qu'il ne l'est aujourd'hui. Pourquoi ? parce que l'industrie était répandue, parce que dans tous les villages, dans toutes les villes, il y avait des petits patrons qui occupaient un petit nombre d'ouvriers, et qui par conséquent pour répondre aux besoins de la consommation mettaient un temps beaucoup plus long qu'aujourd'hui par suite de l'emploi du machinisme.

Aujourd'hui, ce qui provoque le chômage n'est précisément ce progrès qui devait profiter à tout le monde et répandre le bien-être dans l'espèce humaine, qui a été fait pour satisfaire tous les besoins, mais qui s'est concentré dans quelques mains au détriment de la masse.

Les gouvernements ont-ils cherché un palliatif à cette espèce de malheur provoqué par le progrès la véritable route qu'il devait suivre, en disant à ceux qui avaient accaparé le progrès : Vous aurez votre part assez grande, mais vous laisserez une part pour ceux qui souffrent, afin que le progrès ne fasse ni victimes ni malheureux. Non ! ils n'ont rien dit, ils n'ont rien fait pour pallier ce malheur ! Cependant, citoyens on a beau dire et beau faire, si le progrès est aujourd'hui contre nous, la force des choses le tournera à notre avantage, et quand on aura poussé la souffrance au dernier degré, quand on aura laissé se multiplier les suicides qui se produisent tous les jours dans la population pauvre, quand on aura assez vu d'enfants chétifs et malheureux, peut-être le peuple prendra-t-il en main la direction de ce pays civilisé et donnera-t-il la prospérité et le bien-être à tous ses habitants émancipant le monde ! (*Mouvements divers*).

Citoyens, je sais bien que vous n'aimez pas à écouter un pareil langage. (*Si, si, parlez !*) Je sais bien que, dans la situation où je suis placé avec mes amis à opinions avancées sur les questions sociales et politiques, nous jouons ici un drôle de rôle. Nous sommes une infime minorité, mais cependant nous avons confiance, nous avons l'espoir que notre faible voix réveillera les esprits et que les revendications sociales aboutiront par la volonté populaire. (*Très bien ! très bien ! à l'extrême-gauche.*)

Donc le machinisme est une des causes principales du chômage. En effet, il est un fait certain, c'est que, dans ma corporation que je connais parfaitement, il y a vingt-cinq ans, on ne voyait aucun chômeur, pas un homme ne restait à rien faire et les salaires étaient au moins aussi élevés que ceux d'aujourd'hui.

Le citoyen ministre disait tout à l'heure qu'il y avait de 12 à 14 p. 100 de chômeurs. Mais qui lui a donc donné ces renseignements ? Dans la chapellerie il y a 75 p. 100 de chômeurs depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai et encore, malgré les 75 p. 100 de chômeurs, il y a, sur les ouvriers occupés, plus de la moitié d'ouvriers étrangers ; avec les machines, au lieu d'occuper 50 hommes, on n'en occupe que 4 ou 5 pour produire le même travail. Le patron



qui n'a pas besoin de beaucoup d'hommes pour exécuter les commandes qui lui arrivent, laisse chômer ses ouvriers et, un mois avant l'expédition, il met les machines en train, confectionne les commissions, les expédie, et deux mois après les trois quarts du personnel sont mis sur le pavé.

FABEROT.

(Extrait d'un discours à la Chambre des députés.)

LA MISÈRE HUMAINE

LE GRAND SOIR

Quand la douceur de vivre alanguit mon cœur et qu'un vague spleen, fait d'un excès de sécurité, embrume mon cerveau, c'est aux noirs faubourgs que je vais demander la secousse nerveuse qui redresse mon énergie. L'émotion qui m'exalte jusqu'à la colère et me place, lucide et frémissant, en face de la Douleur et de la Mort, ces sœurs tragiques de la Vie.

Parfois, je m'aventure seul le long des rues miséreuses où grouille une humanité qu'on n'imagine belle que dans la fureur farouche des émeutes. Dans la paix des soirs coutumiers, j'aperçois là trop de brutes, déprimées par l'alcool, dont les yeux ne sont aiguisés que par un désir vil. Et je m'écarte de ceux d'en bas comme de ceux d'en haut avec du mépris.

Mais, aux heures où je sens s'éveiller en moi le sauvage instinct de la révolte et de la lutte, cette sordide humanité m'attire invinciblement. Ah ! c'est vers elle qu'il faut descendre comme vers une source inépuisable et sacrée d'énergie, lorsque, le front lourd d'un rêve obsédant, on voudrait agir et que les nerfs lassés refusent d'obéir. Quant à moi, suivant mon élan sans plus, je vais retrouver dans sa lanterne de Montmartre un vieil homme rude, que j'ai surnommé l'Anarchiste.

Ce compagnon me plaît par son âpreté. Il excelle à mettre en valeur les misères que nous coudoyons. Par lui, vingt fois, j'ai senti la pitié me jaillir du cœur en sources brûlantes, avec ivresse. Et lorsque nous marchons, au soir tombant, dans un paysage d'usines, respirant l'aigre eucens qu'exhalent les dépotoirs, l'éloquence de mon compagnon résonne plus farouche dans l'attristant décor de briques et de suie et, le cœur serré, je crois entendre Ezéchiël vociférant une sinistre prophétie de feu et de sang... Les hautes cheminées vomissent sur le ciel un amas de fumées piquées d'étincelles et vingt cloches qui se répondent sonnent le vibrant tocsin désespéré que les hommes entendront *lorsque les temps seront venus...*

Le soir tombait, soir de décembre sec et transi où, sur la grisaille du ciel, l'or et le sang d'un soleil éventré qui meurt ruissellent en ondes lentes. Nous revenions d'une course sans but à travers les champs nus de Saint-Ouen. Au moment où nous franchissions la barrière l'Anarchiste me dit :

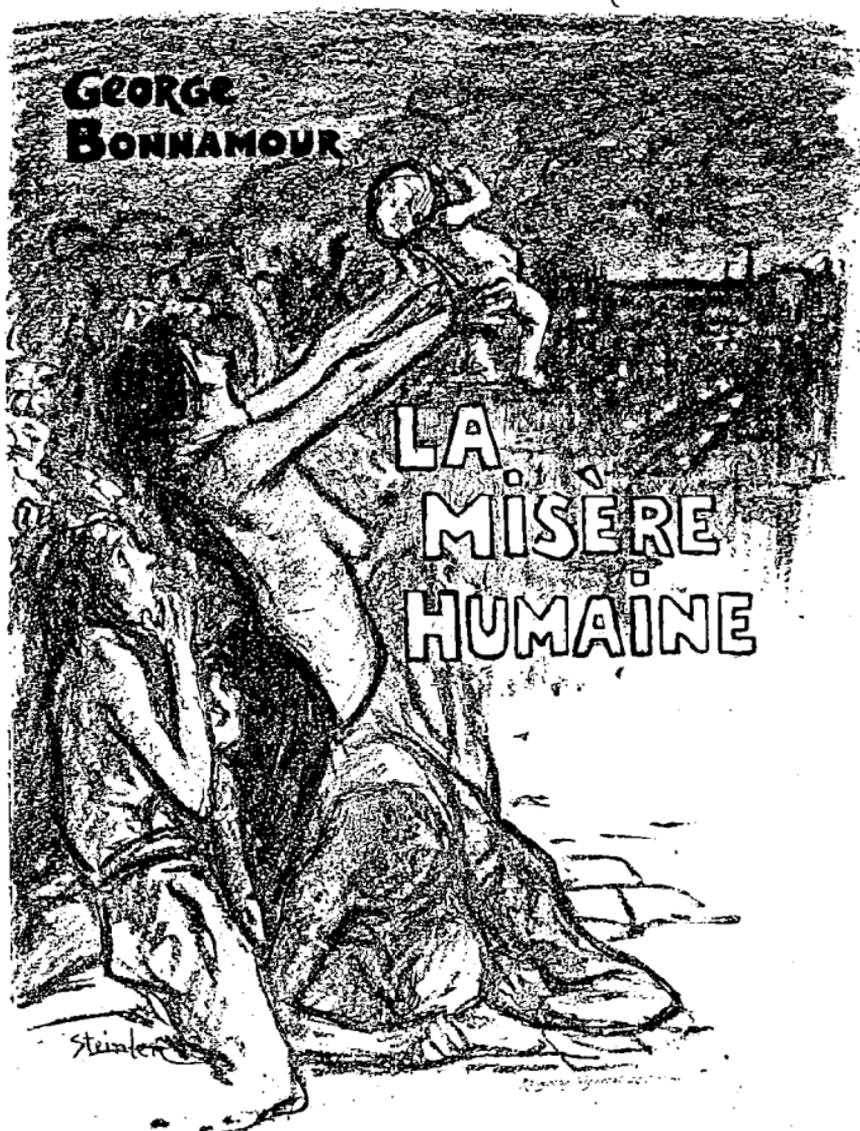
— La misère, la douleur humaines, cela vous sert de thème, à vous tous, farceurs d'écrivains... Si seulement vous saviez ce que c'est !... Avez-vous le cœur solide ? Alors, venez !... Vous raconterez à vos bourgeois ce que vous aurez vu ; peut-être y en a-t-il quelques-uns dans le nombre qui réfléchiront... Je le leur souhaite !

Sa voix grondait. On eût dit un dogue excité. Le froid violaçait ses joues hérissées d'un dur poil gris. Nous gravissions péniblement la pente de la rue ; nos pieds mal assurés glissaient sur le pavé glacé.

— C'est là-haut, près du Sacré-Cœur, reprit l'Anarchiste. Vous aimez l'énergie ? Nous allons voir comment vous vous tiendrez devant les mêmes, deux garçons et une fille. Leur père est mourant et leur mère...

Il se retourna, désigna de la main la plaine de Saint-Ouen qu'on apercevait derrière nous, par-dessus les toits. Je compris qu'elle était morte. Nous marchions dans un silence lugubre. De la colère et de la douleur crispaient la face embroussaillée du vieux et sous les touffes blanches des sourcils ses yeux gris prenaient une fixité mauvaise. Une gêne affreuse me paralysait. Pourtant je pus balbutier :

STEINLEN



La misère humaine.

(Gravure illustrant la couverture du livre de George Bonnamour « LA MISÈRE HUMAINE », para chez Dentu.)

— Personne ne s'intéresse à leur sort ?... Pourquoi ne porte-t-on pas le père à l'hospice ?

Le vieux haussa les épaules, grogna :

— L'hospice ? Il en sort ! Comme on ne pouvait le guérir, on l'a renvoyé... Les voisins ont fait ce qu'ils pouvaient... Le pauvre bougre doit trois termes... Un de ces jours, lui et ses gosses, on l'expulsera... A l'heure qu'il est, je parie qu'ils n'ont rien dans le ventre !...

Alors, tous deux, nous entrâmes chez un boulanger, puis de là chez un épiciers. Nos poches s'emplissaient de petites provisions et un malaise atroce s'emparaît de moi qui touchai en cet instant tout ce qu'il y a de cruel, de monstrueux et d'implacable derrière ces mots : souffrance, misère, faim...

Maintenant, nous grimpons au flanc de la butte un roide escalier. Nous atteignîmes une large voie, bordée d'arbres nus et malingres. A nos pieds, c'était une vastitude dormante où se confondaient des toits, des rues, des jardins et des terrains vagues ; des cheminées d'usines çà et là dominaient et le couchant sanglant limitait l'horizon de sa coulée rouge.

Sur notre gauche, en haut d'une ruelle, les échafaudages du Sacré-Cœur se dressaient, pareils aux pièces compliquées d'un monstrueux presseur... L'Anarchiste s'engagea dans la ruelle au pavé mal égal, bordée de masures. Derrière lui, j'entraî dans une cour morne. On y respirait une odeur d'abattoir. Un relent fétide s'exhalait des murs désolés qu'on devinait pourris de moisissure sous leur crépi noirâtre.

Une bicoque à deux étages se dressait là sordide.

L'escalier zigzaguait le long d'un mur percé de trous par où le vent soufflait en bise aiguë.

L'impression sinistre que dégageait ce lieu de misère s'augmentait du froid et du hurlement d'un chien enfermé. En haut, il fallait se courber à cause du plafond bas et les pieds trébuchaient sur le palier décarrelé. L'Anarchiste s'arrêta devant une porte, puis se tourna vers moi. Ses yeux d'illumine me fixèrent, superbes de pitié, de haine aussi.

J'entraî. Ce fut une stupeur. Des murs nus. Un carreau noir jonché de loques. Dans un coin, un sac éventré laissait voir des croûtes poussiéreuses. Ni lumière, ni feu. L'ombre formait, avec le désespoir muet des trois petits êtres blottis près de la porte et la détresse impuissante de l'homme étendu tout prêt, sur une paille, quelque chose de hagard et de terrifiant. Près du moribond, il n'y avait rien qu'une petite table boiteuse supportant un pot jaune équeulé. En hâte, nous vidâmes nos poches et, penchés vers l'homme, nous essayâmes de le ranimer. Ses yeux vitreux nous fixaient, mais rien ne remuait dans son visage décharné ; ses lèvres demeurèrent obstinément scellées. A tout petit bruit doux, le cœur battait encore en rythme décroissant et par instants, de la poitrine oppressée, un râle s'échappait en sifflet...

Les petits, comme des bêtes, s'étaient jetés sur nos provisions ; leurs mâchoires avides dévoraient avec un grand bruit qui dominait le souffle épuisé du père ; on eût dit une meute carnassière, et c'étaient les souffles, les lappements et les grognements satisfait d'un chenil ouvert lancé à la curée.

Un hoquet du père nous ramena vers lui. Une sueur pénible collait ses cheveux sur ses tempes.

Des mots s'embrouillaient dans sa gorge. Un gémissement aussi animal que la faim de ses petits descella ses lèvres, puis grandit comme une menace. Il y eut un réveil intelligent des yeux. Mais ce ne fut qu'une lueur, la plainte s'éteignit ; les prunelles vacillèrent ; la bouche violemment ouverte n'exhala qu'un imperceptible et suprême souffle.

Je regardai les petits qui mangeaient toujours. Je dis au vieux :

— Emmenons-les...

Farouche, il secoua la tête. Ah ! le criminel entêtement ! Déjà la fillette tournait son visage, ses doux yeux vers le cadavre et, saisie de terreur, s'arrêtait de manger. Ses frères, à leur tour, regardèrent. Derrière les trois enfants blêmes, le vieux, figé dans une attitude de prophète, murmurait :

— Il faut qu'ils se souviennent...

Par la fenêtre sans rideaux, on apercevait le vaste horizon de labour, cheminées hautes, toits d'usines, fumées tragiques, et le mourant soleil d'un rouge

atténué qui disparaissait au ras de l'horizon dans les cendres noires du crépuscule d'hiver.

Et le vieux parlait, fouetté par le terrible spectacle qu'il avait sous les yeux. Son verbe de malédiction déjà vengeait le mort, évoquait les trois petits êtres grandis et mûrs pour la destruction du vieux monde. Et tandis qu'il parlait, je vis distinctement, à la clarté des flammes qui feront du Grand Soir une étincellante aurore inoubliable, ces gamins aux yeux durs devenus des hommes, les poings armés, farouches, affamés de justice... la fillette embusquée au détour des rues, offrant ses vingt ans, sa beauté, ses yeux doux, sa bouche caressante, et pourrissant les hommes pervers et dénaturés...

Alors, tout à coup, comme si les petits eussent compris, la chambre glaciale et nue fut pleine d'épouvante et de cris. Quelque chose de sauvage s'éveilla dans mon cœur à l'appel déchirant de cette douleur et à la place de la ville, debout sous le ciel rougeâtre du couchant, j'aperçus, comme dans un cauchemar, des pans de murs écroulés, de l'herbe parmi les décombres et du sang séché sur les pierres, ce que j'ai vu une fois déjà, tout petit enfant, il y a vingt-cinq ans !...

George BONNAMOUR.

LES SECTES HÉRÉTIQUES DU MOYEN-ÂGE

Une crise religieuse continue et générale agita le moyen âge européen ; dès avant le XI^e siècle, des sectes hérétiques surgissaient dans un pays ou dans un autre ; condamnées et traquées elles se dispersaient pour renaître ailleurs sous un nom différent ; là, elles grandissaient, étaient persécutées de nouveau et revenaient rallumer la fureur mystique dans la nation d'où elles avaient été chassées. Les proscriptions par le fer et le feu ne parvinrent jamais à extirper l'hérésie ; car les disputes théologiques n'étaient que la forme nuageuse dont s'enveloppaient des intérêts matériels pour s'affirmer et se faire reconnaître, et on ne pouvait les supprimer en massacrant et en brûlant les hérétiques.

La Bourgeoisie naissante des villes faisait alors, sous ce déguisement mystique, ses premières tentatives pour se constituer en classe et pour briser le moule féodal qui comprimait son développement économique et politique. Cette lutte de classe devait forcément se manifester sous des dehors religieux, parce que l'Eglise était alors la puissance dominante, qui commandait aux rois et aux empereurs, qui levait des impôts sur toutes les populations de la catholicité, qui s'immiscéait dans tous les actes de la vie sociale et même de la vie privée, qui monopolisait les connaissances et qui limitait aux besoins de sa domination l'essor de la pensée humaine. Et l'on ne pouvait combattre l'Eglise, qu'en transportant la lutte sur le terrain religieux, qu'en l'attaquant au nom des intérêts spirituels dont elle s'était constituée la gardienne et la représentante.

L'Eglise était riche et elle accroissait constamment ses trésors en pressurant les peuples christianisés : ses biens immenses enlamentaient les convoitises des nobles et des bourgeois, qui se ligèrent pour la dépouiller. Les chefs barbares, bien que convertis au Christianisme et se parant du titre de soldats du Christ, s'étaient emparés sans scrupules des biens des monastères ainsi que de l'or et des pierres précieuses qui couvraient les autels et les reliquaires les plus vénérés pour les distribuer à leurs guerriers, comme le fit Charles Martel, le grand-père de Charlemagne, qui fonda le royaume temporel de la papauté. Mais depuis, l'Eglise était devenue une puissance temporelle trop redoutable pour que l'on osa renouveler systématiquement contre elle les procédés barbares : comme on ne pouvait plus la déposséder militairement, on la dépouilla théologiquement. On ouvrit une campagne spirituelle contre ses biens matériels : on accusa ses richesses de la corrompre, de l'entraîner à l'abandon de la simplicité du divin maître et de ses apôtres, à la violation des vœux de pauvreté et au trafic des choses sacrées ; ses biens étaient la cause des abus et des vices

que dénonçaient les hérétiques et qu'ils se proposaient de réformer : on prétendait ne vouloir la dépouiller que pour le plus grand bien de la religion et de l'Eglise elle-même.

Les nobles et les bourgeois n'entendaient viser que la propriété ecclésiastique : mais on n'arrêta pas l'esprit humain. Quand les controverses théologiques sortirent de l'enceinte des cloîtres et des assemblées bourgeoises et nobiliaires pour descendre dans les masses populaires, le peuple tira les conséquences logiques et inattendues de ces attaques contre les biens du clergé : les richesses qui avaient corrompu l'Eglise, avaient également perverti la Société. La propriété individuelle devenait la cause originelle de toutes les misères dont les hommes souffraient. Toutes les sectes des hérétiques populaires, qui pullulèrent au moyen âge, commencèrent par abolir la propriété et par établir la communauté des biens dans leur sein ; plusieurs même, tels que les *Picards* ou *Adamistes* de Bohême étendirent aux femmes cette communauté : et c'était des *Evangiles* et de l'histoire des *Fraternités* des premiers *Chrétiens*, où tout était à tous, où l'on n'entraît qu'en faisant abandon de ses biens, que les hérétiques populaires exhumaient ce communisme. Leurs dénonciations de la propriété n'étaient pas d'oisieuses discussions scolastiques et leur conception d'une société, où la propriété individuelle n'aurait pas de place, n'était pas une utopie de rêveurs perdus dans les nuages de l'idéalisme : au contraire, ils basaient leurs critiques communistes sur l'existence trop réelle des misères sociales dont ils saisissaient clairement la cause principale et leur société communautaire était si peu une fantaisie idéaliste qu'ils la fondaient immédiatement avec les membres de leurs petits groupes : les *Frères Moraves*, qui ont pu traverser les persécutions et dont les communautés prospèrent, aujourd'hui encore, en Europe et en Amérique, montrent combien était pratique le communisme sectaire des hérétiques du moyen âge.

Ces idées communistes ne tombaient pas des *Evangiles*, elles n'étaient pas non plus soufflées aux masses populaires par de généreux réformateurs ; elles jaillissaient du milieu économique ambiant, elles émanaient des masses populaires, qui souvent les imposaient à leurs guides spirituels. En effet, les populations européennes venaient de sortir du communisme barbare de la *gens*, dont de nombreuses traces persistaient encore au milieu d'elles : la propriété collective (le *mir*), cette première transformation de la propriété commune de la terre existait dans les villages et même dans les villes ; et les paysans libres et les serfs vivaient dans des communautés familiales, comptant parfois plusieurs centaines de membres, où les étrangers étaient facilement admis. Les habitudes communistes étaient alors si naturelles que le seul fait de vivre un an et un jour sous le même toit et au même pain et pot établissait de droit la communauté des biens. Les hérétiques populaires demandaient donc simplement le retour à un passé qui n'était pas trop éloigné d'eux et dont ils gardaient un précis souvenir et l'extension à toute la société de la forme des communautés paysannes qu'ils voyaient prospérer autour d'eux ; aussi ne renvoyaient-ils pas à un avenir lointain leur entrée dans la Nouvelle Jérusalem : ce n'était pas dans le ciel, mais sur la terre qu'ils comptaient goûter les joies du Paradis. La bulle du pape Clément V, de 1313, condamne les *Begghars* ou *Frères du libre-esprit* parce qu'ils affirmaient que « dès ici-bas l'homme peut être aussi heureux qu'il le sera dans le ciel ».

La Bible, traduite en langue vulgaire par *Wicklef* et ses successeurs, se répandait dans toutes les classes de la société et circulait parmi les illettrés et les petites gens ; ils y lisaient ce qu'ils désiraient, ils y trouvaient ce qu'ils concevaient dans leurs têtes et ils l'interprétaient selon leurs besoins, y puisant des arguments religieux pour appuyer leurs projets de réformes sociales. Tandis que les prêtres et les seigneurs en extraient par centaines des textes pour élayer leur autorité et leurs privilèges, les paysans et les artisans qui ne rencontraient pas dans les chapitres des *Evangiles* ni évêques, ni barons féodaux, concluaient que le Christ avait été l'apôtre de l'égalité dont ils demandaient le rétablissement et qui avait existé dans l'organisation de la *gens*.

*When Adam delved and Eve span
Who was the gentleman ? (1)*

(1) Quand Adam bêchait et Eve filait — qui était gentilhomme

disait la chanson des *Lollards*. L'égalité qu'ils cherchaient n'était pas un principe nouveau, mais une réminiscence de l'époque barbare.

Mais les hérétiques populaires voyant les prêtres, les nobles et les bourgeois, unis contre eux, anathématiser leurs réformes égalitaires et communautaires et persécuter leurs sectes en se servant de la Bible qu'ils interprétaient à leurs convenances, arrivèrent à se révolter contre celle religion, qui au début avait servi de prétexte à leur soulèvement. Les Lollards du *xiv^e* siècle, entre autres hérésies, enseignaient que Satan et les démons avaient été injustement chassés du ciel, mais qu'un jour ils y rentreraient et en expulseraient saint Michel et les anges, qui à leur tour seraient damnés (1). Satan personnifiait les paysans et les artisans, expulsés du Paradis de la propriété commune de la terre, que les nobles et les prêtres, personnifiés par saint Michel et les anges, avaient accaparé. Les hérétiques s'en prenaient à Dieu lui-même ; ils le firent descendre du ciel sur la terre, pour l'identifier avec l'homme. Les disciples d'Armaury, dit Emelricus, dont les doctrines furent condamnées par le concile de Latran, qui ordonna l'ouverture de son tombeau et la profanation de ses restes et leur dispersion, en 1209, professaient que Dieu est en tout, que le Christ et le Saint-Esprit habitaient dans chaque homme et agissaient en lui. Les Begghars, dont les opinions se rattachaient à celles de Jean Scot, dit Erigène, qui les tenait du néoplatonisme, affirmaient que Dieu est tout, qu'il n'existe aucune différence entre Dieu et la créature, que la destinée de l'homme est de s'unir à Dieu et que par cette union l'homme devient Dieu. Un grand nombre de sectes hérétiques partageaient de telles doctrines philosophiques, que l'on retrouve dans la Kabbale, ce fonds mystérieux où les penseurs du moyen âge puisèrent leur panthéisme, dont le nom n'était pas encore inventé et que l'Eglise nommait tout simplement Athéisme.

L'agitation sociale des hérétiques populaires en s'étendant et en venant en lutte avec l'Eglise, la noblesse et la bourgeoisie coalisées, se dépoillait de son enveloppe religieuse pour se manifester sous une forme philosophique. Les hérétiques faisaient revivre les idées que les philosophes de la Grèce et d'Alexandrie avaient élaborées et que la Kabbale avait recueillies et développées ou les combinant avec le mysticisme des religions de l'Asie antérieure, de l'Egypte et de la Perse. Ils se reliaient à l'ordre d'idées de l'antiquité, bien qu'en réalité leurs confuses théories plongeaient leurs racines dans le terrain des faits économiques de leur milieu social.

La réforme de la société sur une base communiste devait fatalement échouer ; tout au plus pouvait-on créer de petites communautés analogues à celles des paysans et des ordres religieux, qui servaient de modèle, mais plus complètes que celles des moines par l'introduction du travail productif et du mélange des sexes et différant de celles des paysans, qui étaient communistes sans le savoir, par l'effort conscient qu'on faisait pour les imiter et pour généraliser à toute la société leur organisation familiale et rudimentaire. L'œuvre sociale des hérétiques populaires ne pouvait aboutir, parce qu'elle allait à l'encontre de l'évolution économique, qui loin de tendre à la réintroduction du communisme de la *gens* barbare, pulvérisait au contraire impitoyablement les restes qu'il avait laissés dans la société féodale. La plupart de ces sectes ne sont connues que par les persécutions qui les ont détruites et par les condamnations qui les ont frappées ; ce sont leurs bourreaux qui ont écrit leur histoire : elles n'ont pas formulé leurs doctrines, du moins il ne reste d'elles ni manifestes, ni livres. Mais les aspirations de cette douloureuse agitation populaire, qui dura des siècles, ont été résumées comme en un testament, dans deux œuvres géniales : l'*Utopie* de Thomas Morus et la *Cité du Soleil* de Tomasso Campanella.

« Je suis la cloche qui sonne l'aurore nouvelle » disait Campanella. Il se trompait : ce n'était pas « cette république parfaite décrite par les philosophes et qui n'a pas encore existé sur terre » qui allait venir ; c'était la société bourgeoise avec son mercantilisme brutal et son individualisme féroce qui se levait

(1) Cette opinion est émise dans *Zo-har*, la deuxième partie de la Kabbale : il y est dit que Samael, le prince des mauvais esprits serait rétabli dans sa gloire et retrouverait son nom et sa nature d'ange. Alors de son mystique, la première syllabe *Sam*, qui signifie poison, disparaîtrait, et il ne resterait que *El*, qui veut dire héros, puissant et qui est la racine d'Elloah, le nom du Dieu de la Genèse.

à l'horizon. Il sonnait le glas de la société féodale, s'enfonçant au couchant avec sa domination théocratique, son idéal chevaleresque, son mysticisme philosophique, son illuminisme astrologique et ses hérétiques communistes.

Paul LAFARGUE.

CEUX QUI VONT DEVANT

Il eussit que l'Idée ait touché de son doigt
leurs âmes en passant, et, du bout de son aile,
allumé des clartés que seul le croyant voit,
pour que, laissant la foule en son chemin étroit,
élus, ils se soient mis à marcher derrière elle.

Que sont-ils ? Des cœurs droits que le mal a meurtris.
Et c'est parce qu'ils ont vu la souffrance humaine
étaler ses hideurs et s'exhaler en cris,
qu'ils ont suivi l'Idée auguste et qu'ils ont pris
avec elle la route où les guette la haine.

Ils vont, ayant l'esprit plein de leurs rêves blancs,
éclairés des lueurs que leur guide projette,
vers des buts entrevus pleins d'aperçus troublants,
et, sourds, n'entendent pas les sarcasmes sanglants
ni l'injure que l'heure égoïste leur jett-

Dans la foule ils pouvaient rester, se perdre, heureux,
laisser battre leur cœur à l'âge où l'amour chante
et n'avoir pour souci que de vivre très vieux,
ni bons ni trop mauvais, sous l'égide des dieux,
mais ils n'ont pas voulu, ceux qu'un dévouement hante.

Dédaignés aujourd'hui, demain ils seront grands,
grands comme la Justice. Ils jugent nécessaire
d'être des parias et d'être les errants
qui vont nus dans la nuit pleine d'indifférents,
sachant qu'après l'injure ils auront le calvaire.

N'ont-ils pas à porter des mots consolateurs
à ceux qu'en tous les temps le mal terrasse et roule ?
Ils savent que l'exemple a ses admirateurs
et que peut-être ceux qui sont leurs in-ulteurs,
en les voyant passer sortiront de la foule.

Leur science a voulu tout connaître et tout voir.
Ils ont collé leur bouche à la source profonde
qui donne aux résolus l'audace de vouloir,
et leurs lèvres ont bu le vin bleu de l'espoir,
et ce vin verse en eux son ivresse féconde.

Ils ont examiné les codes et les lois ;
ils ont pris le rochet, l'armure et la simarre ;
ils ont demandé compte aux grandeurs d'autrefois
de leur morale et mis en tas dogmes et foies,
puis ont pesé le tout avec le Droit pour tare.

Ils ont vu que partout le crime est triomphant
et que l'homme s'est fait le tortureur de l'homme ;
alors ils ont aimé ce que la Loi défend
et tenté de sortir de son baigne étouffant
celui dont elle a fait une bête de somme.

Le présent les ignore : ils sont les inconnus ;
mais ce qu'ils ont appris les rend puissants et sages.
S'ils ont encore au cœur les doutes ingénus
de l'enfance, ils sont forts et sur leurs torses nus
les poings peuvent frapper et s'assouvir les rages.

Ils résument en eux les efforts du Passé
pour conquérir son droit intégral à la vie,
les flots rouges du sang qui n'est pas effacé,
l'homme, sous le fardeau, succombant harassé,
l'Âme humaine indécise en la route suivie.

Tout pleure par leurs yeux ; tout se crispe en leur cœur.
Eux qui savent combien est menteuse l'Histoire,
c'est parce qu'ils ont vu ce que coûte d'horreur
la gloire des puissants, qu'ils sont pris de terreur
en voyant l'homme encor courbé devant la gloire.

Tout pour eux est souffrance et tout leur est tourment.
Leur esprit inquiet s'est penché sur le gouffre
où l'effroi de la nuit met son frissonnement :
lorsqu'il s'est relevé saisi d'étonnement,
il a compris qu'il faut aller vers où l'on souffre.

Et simplement ils vont, porteurs de vérités,
à travers la forêt pleine d'âmes en friche,
brandissant de leurs mains farouches d'indomptés
la faux qu'ils passeront sur les iniquités,
qui sera douce au pauvre, inexorable au riche.

Qu'importe si contre eux ils ont les loups hurleurs,
tous ceux qu'une action généreuse déchaine ;
ils ne demandent pas qu'on leur jette des fleurs,
et si l'injure fait parfois couler leurs pleurs,
ils n'ont que du pardon en leur âme hautaine.

Contre eux acharnez-vous, hommes aux cœurs étroits ;
dites : tu n'iras pas plus loin à leur audace ;
décrètez qu'ils seront hors de vous et sans droits
eux qui ne veulent pas se soumettre à vos lois,
ce que vous décrètez, leur volonté l'efface.

Vous n'empêcherez pas qu'ils soient, dans le chemin
où va l'Humanité, les passants qu'on regarde,
lorsqu'ils affirmeront leur espoir en demain,
et que ce qu'ils diront dans le tumulte humain
ne soit quelque jour pris comme un chant d'avant-garde.

Gabriel DE LA SALLE.

DANS LA SOCIÉTÉ FUTURE

Le Dr Lecte cessa de parler. Je restais silencieux, tâchant de concevoir au moins une idée générale de ces changements de l'ordre social qu'impliquait la colossale révolution qu'il m'avait décrite.

Je finis par dire : « Convenez que l'idée d'une telle extension du rôle du gouvernement est, pour dire peu, presque écrasante. »

— Extension ! Où voyez-vous extension ?

— De mon temps, on admettrait que les fonctions propres au gouvernement,

strictement parlant, étaient limitées à conserver la paix, à détendre le pays contre les ennemis publics. En somme, aux pouvoirs de police et militaires.

— Mais, au nom du ciel, s'écria le docteur, où sont les ennemis publics ? Appelez-vous de ce nom la France, l'Angleterre, l'Allemagne, ou bien la Faim, le Froid, le Dénuement ? De vos jours, les gouvernements avaient coutume, pour le plus mince malentendu international, de s'emparer des personnes des citoyens et de les livrer, par centaines de mille, à la mort ou à la mutilation, dispersant les trésors comme des feuilles sèches. Et tout cela sans aucun profit pour les victimes. Nous n'avons plus de guerre. Nos gouvernants n'ont plus le droit de la déclarer, mais, afin de protéger tous les citoyens contre la faim, le froid, la misère et subvenir à tous leurs besoins physiques ou moraux, on leur confie le soin de diriger l'industrie pour un certain nombre d'années. Non, M. West, je suis sûr qu'en y réfléchissant vous verrez réellement que c'est votre siècle, et non le nôtre, qui donnait aux fonctions du gouvernement une extension extraordinaire. — De nos jours, nous ne consentirions jamais à confier à nos pouvoirs publics, fût-ce pour accomplir tout le bien imaginable, les pouvoirs que vous leur donniez pour faire du mal.

— Laissons de côté les comparaisons, dis-je. La démagogie et la corruption de nos hommes publics auraient été considérées, de mon temps, comme d'insurmontables objections à tout essai tendant à confier au gouvernement la direction des industries nationales. Nous aurions pensé qu'aucune organisation ne pouvait être pire que celle qui aurait donné aux politiciens le soin de guider l'organisme producteur des richesses du pays. Les intérêts matériels étaient trop un jouet pour les partis.

— Vous avez, sans nul doute, parfaitement raison, me répliqua le docteur. Mais, actuellement tout est changé, nous n'avons ni partis ni politiciens. Les mots même de démagogie et de corruption n'ont plus qu'une signification historique.

— La nature humaine a donc bien changé, depuis lors ?

— Pas le moins du monde, mais bien les conditions de la vie et, avec elles, les mobiles des actions de l'homme.

L'organisation de votre société était telle que les fonctionnaires étaient constamment tentés d'abuser de leurs pouvoirs au profit d'eux-mêmes ou de leurs amis. Avec de telles conditions, il semble même singulier que vous osassiez leur confier la moindre parcelle de vos affaires. Maintenant, au contraire, la société est ainsi constituée, qu'il n'existe aucun moyen pour qu'un fonctionnaire, si mal intentionné soit-il, puisse matériellement réaliser un profit, pour lui ou d'autres, dans l'exercice de ses fonctions. Il peut être un mauvais fonctionnaire. Il ne peut pas être un concussionnaire. Il n'aurait pas de raisons pour l'être. Le système social n'offre plus de prime à l'improbité. Mais ce sont là des choses que vous ne pouvez guère apprécier que lorsque le temps vous permettra de nous connaître mieux.

— Vous ne m'avez, remarquez-le, rien dit encore de la façon dont a été résolue la question des salaires. C'est celle du capital que vous m'avez exposée. Après que la nation a pris sur elle d'administrer les usines, les manufactures, les chemins de fer, les fermes, les mines, bref, tout le capital du pays, la question des salaires reste intacte. En endossant les responsabilités du capital, la nation a endossé toutes les difficultés inhérentes à la position du capital.

— Au moment même où la nation a pris cette responsabilité, ces difficultés se sont évanouies, me répondit le docteur.

L'organisation nationale du travail sous une direction unique, fut la solution complète de ce que, de vos jours et avec votre système, vous regardiez justement comme le problème insoluble des salaires. La nation devant le seul, l'unique patron, tous les citoyens, par le seul fait de leur qualité de citoyens, devinrent employés et furent répartis suivant les besoins de l'industrie.

— C'est-à-dire que vous avez tout simplement appliqué le principe du service militaire obligatoire, comme on disait alors, à la question du travail ?

— En effet, et cela suivit logiquement, dès que la nation devint le seul capitaliste. On était déjà habitué à l'idée que le devoir du citoyen, physiquement apte, de contribuer par ces services à la défense du pays, était absolu et égal pour tous.

Il n'était pas moins évident que le devoir de chacun était d'apporter sa quote-

part de services industriels à l'entretien de la nation, quoique c'est seulement lorsque la nation elle-même devint le seul patron que les citoyens purent rendre cette sorte de service, avec quelque apparence de justice et d'égalité. Aucune organisation du travail n'était possible tant que les fonctions patronales furent divisées parmi des centaines, des milliers d'individus ou de corporations entre lesquels un accord n'était ni désirable, ni possible. Il arrivait à tout instant alors, que ceux qui voulaient travailler n'en trouvaient aucune occasion et, tout en même temps, ceux qui voulaient se soustraire, en tout ou partie, au paiement de leur sainte dette du travail le faisaient sans difficultés.

— Le service est obligatoire pour tous, maintenant, je suppose ?

— C'est plutôt une question de fait qu'une coercition, me dit le Dr Leete. — Le service est considéré comme si raisonnable, si naturel, que l'idée d'y contraindre a disparu. On méprisait énergiquement celui qui devrait être forcé. Seulement, en disant qu'il est obligatoire, je ne vous donnerais pas une idée assez forte du point auquel il est inévitable. Notre ordre social est si absolument basé sur lui, en dérive si absolument que si un homme pouvait s'y soustraire, ce qui serait très difficile, il ne lui resterait aucun moyen, mais absolument aucun, de pourvoir à ses besoins. Il se serait exclu lui-même du monde, retranché de l'humanité. Il se serait suicidé, en un mot.

— La durée du service industriel est-elle à vie ?

— Non ! il commence plus tard, il finit plus tôt que la période moyenne de travail de votre temps. Vos ateliers étaient remplis de femmes et d'enfants. Nous, nous considérons que l'adolescence doit être consacrée à l'éducation. De même, la seconde maturité, qui voit les forces commencer à décroître, appartient au repos et au bien-être. La durée du service industriel est de vingt-quatre ans. Elle commence lorsque l'éducation est terminée, à vingt et un ans, et se termine à quarante-cinq ans. Après quarante-cinq ans, dispensé du travail, le citoyen reste encore soumis à des appels spéciaux, motivés par exemple par des éventualités entraînant une augmentation soudaine dans le besoin de bras, jusqu'à cinquante-cinq ans. Mais, en fait, cela arrive rarement, ou pour mieux dire jamais. Le 15 octobre de chaque année est ce que nous appelons le jour d'inscription. Ceux qui ont atteint vingt et un ans sont inscrits au service industriel et ceux qui, après vingt-quatre ans de services, ont atteint quarante-cinq ans d'âge, sont inscrits comme libérés. C'est la grande fête annuelle, le point de repère qui date nos fastes, notre Olympiade, dirais-je, si elle n'était pas annuelle.

•••

— C'est après que vous avez immatriculé votre armée industrielle, dis-je, que, selon moi, les grandes difficultés doivent surgir. Là, en effet, cesse l'analogie avec une armée militaire. Les soldats ont tous à faire la même chose et une chose très simple, le précis. Ils n'ont qu'à apprendre le maniement des armes, à marcher et à monter la garde. Mais l'armée industrielle doit apprendre et pratiquer deux ou trois cents métiers parfaitement divers. Quel est l'administrateur de génie qui saura déterminer sagement quel est le métier que devra embrasser chacun des membres d'une grande nation ?

— Les administrateurs n'ont rien à voir là-dedans.

— Qui donc décide, alors ?

— Chacun pour soi-même, suivant ses aptitudes naturelles, après que tout a été fait pour le mettre à même de savoir quelle est vraiment son aptitude. Le principe sur lequel notre armée industrielle est organisée est celui-ci : Les dons naturels d'un homme, tant moraux que physiques, déterminent ce qu'il peut faire, avec le plus de profit pour tous, le plus de satisfactions pour lui. — Etant admis qu'on ne peut se soustraire à l'obligation de service, sous une forme quelconque, le libre choix, assujéti seulement à une réglementation nécessaire, doit déterminer le genre spécial de services que chaque homme doit rendre. Comme le bonheur d'un individu, pendant la durée de son service, dépend du fait que ses occupations lui plaisent ou non, les parents et les maîtres guettent, dès son plus jeune âge, tout ce qui peut faire conjecturer la vocation de l'enfant. Une étude sérieuse du système industriel national avec l'histoire et les rendements des principaux commerces, forme une part essentielle de notre enseigne-

ment. Comme la culture intellectuelle n'est pas entravée par l'apprentissage manuel, elle est poussée assez loin pour donner à nos jeunes gens, en dehors de leur connaissance théorique des industries nationales, — mécaniques ou agricoles — une certaine habitude de leurs procédés et de leurs méthodes. Nos écoles visitent constamment nos ateliers. On amène souvent les élèves dans de longues excursions pour visiter les exploitations industrielles. De vos jours, nul n'était honteux d'ignorer tous les métiers, sauf le sien, mais une telle ignorance serait incompatible avec notre désir de mettre chacun à même de choisir, et de bien choisir, l'occupation pour laquelle il est le mieux fait. D'ordinaire, bien avant d'être immatriculé, un jeune homme a choisi la carrière qu'il veut suivre, a acquis une masse de connaissances à ce sujet, et attend anxieusement le moment de figurer dans les rangs.

— Evidemment, objectai-je, il doit arriver rarement que le nombre des volontaires pour chaque métier soit exactement celui qui y serait nécessaire. Il doit toujours excéder ou ne pas atteindre la demande.

— La provision de volontaires est toujours supposée égaler la demande. Le devoir du gouvernement est de voir si c'est le cas. La proportion des engagements pour chaque métier est soigneusement observée. S'il y a pour une profession un excès notable du nombre de volontaires sur celui des postes disponibles, on en déduit que cette profession offre de plus grands attraits que les autres. D'un autre côté, si un métier manque de volontaires, cela implique qu'il est considéré comme trop dur. Le rôle de l'administration est de rechercher constamment à équilibrer les attractions des divers métiers, en ce qui touche le travail qu'ils nécessitent, de façon à ce que tous les métiers soient également séduisants pour ceux qui en ont le goût. On y arrive en proportionnant les heures de travail, dans les diverses industries, en raison inverse de leur caractère ardu, pénible. Les métiers les plus aisés, qu'entourent les conditions les plus agréables, exigent de cette façon beaucoup d'heures chaque jour, tandis que les métiers rudes, comme les mines par exemple, sont exploités avec de courtes journées. Il n'existe pas de théorie, de règle *a priori* qui servent à déterminer les attractions respectives de chaque industrie. L'administration, en allégeant le fardeau d'une classe de travailleurs et en ajoutant à celui d'une autre, ne fait que suivre les fluctuations de l'opinion des travailleurs eux-mêmes, fluctuations qu'indique la proportion des volontaires. Le principe est qu'aucun homme ne doit être obligé à un travail plus rude, au total, que celui d'un autre homme. Les travailleurs en sont les juges. A l'application de cette règle, pas de limites. Si une occupation déterminée est, en elle-même, si dure ou si fatigante que, pour y amener des volontaires, le travail de la journée doit être réduit à dix minutes, on le fera. Si, même alors, personne ne veut le faire, soit ! personne ne le fera. Mais, naturellement, en fait, une réduction raisonnable des heures de travail, ou une augmentation des privilèges, suffira pour amener assez de volontaires à tout métier nécessaire au public.

Si, au contraire, les difficultés inévitables ou les dangers d'une pareille entreprise étaient assez grands pour qu'aucune récompense ne pût vaincre la répugnance qu'elle inspirerait, l'administration en serait quitte pour élever ce travail de l'ordre ordinaire des professions, le déclarer « extrapérilleux » et promettre à ceux qui l'entreprendraient la reconnaissance nationale. Les volontaires afflueraient. Nos jeunes gens sont avides d'honneur et ne laissent pas volontiers échapper les occasions d'en acquérir. Vous voyez, naturellement, que s'en remettre pour le recrutement des travailleurs nécessaires à chaque métier, au libre choix de ces travailleurs, c'est renoncer à tous ceux qui impliquaient des conditions anti-hygiéniques ou des dangers spéciaux.

La santé et la sécurité sont des conditions communes à toutes nos industries. La nation ne peut pas envoyer à la mort ses ouvriers par milliers, comme le faisaient les capitalistes privés et les associations de votre époque.

FD. BELLAMY.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

L'histoire nous démontre que les prêtres de toutes les religions, moins ceux des Eglises persécutées, ont été les alliés de la tyrannie. Et ces derniers même, tout en combattant et en maudissant les pouvoirs qui les opprimaient, ne dési-

plinaient-ils pas en même temps leurs propres croyants, et par là même n'ont-ils pas toujours préparé les éléments d'une tyrannie nouvelle ? L'esclavage intellectuel, de quelque nature qu'il soit, aura toujours pour conséquence naturelle l'esclavage politique et social. — Aujourd'hui le christianisme sous toutes ses formes différentes, et avec lui la métaphysique doctrinaire et déiste issue de lui, et qui n'est au fond qu'une théologie masquée, font sans aucun doute le plus formidable obstacle à l'émancipation de la société ; et pour preuve, c'est que les gouvernements, tous les hommes d'Etat de l'Europe qui ne sont, eux, ni métaphysiciens, ni théologiens, ni déistes, et qui, dans le fond de leurs cœurs, ne croient ni à Dieu ni à diable, protègent avec passion, avec acharnement la métaphysique, aussi bien que la religion, quelque religion que ce soit, pourvu qu'elle enseigne, comme toutes le font, du reste, la patience, la résignation, la soumission.



BAKOUNINE

Michel BAKOUNINE.

Pensées comico-philosophiques

Les bohèmes demeurent souvent sur leur appétit, heureusement qu'ils l'ont solide.

On fait plus de *concessions* aux morts qu'aux vivants.

M. le comte de Mun a des pieds énormes. — C'est un comte à dormir debout.

Le candidat qui fait prendre une *culotte* aux électeurs s'expose à remporter une *veste*.

Les femmes sont faites pour être comblées.

Mieux vaut être complètement inconnu que *boaf* à la m. de.

Accorder la main d'une vierge à un vieux libertin, c'est donner une perle à un cochon.

Si l'on ne votait que selon sa conscience, les opportunistes seraient obligés de s'abstenir en masse.

Les églises ont une *fabrique*, c'est de là que sortent les miracles.

Au ciel on verra Dieu ; on y verra aussi M. d'Hulst ; voilà le diable !

En Turquie, chacun sait où le pal blesse.

Tandis que les députés font de la politique à la Chambre, les sénateurs font de la politique à côté.

Le Sénat, c'est la belle-mère de la République.

Le clergé a une tonsure, ce qui ne diminue pas son toupet.

Il y a des vases sacrés et des tasses à thé.

Il ne faut pas confondre *les pitres* avec l'Évangile.

Bizarre ! C'est au moment où elle va accoucher que la femme ne doit pas faire l'enfant.

Lorsqu'on est fortement constipé, on ne sait vraiment comment faire.

Avez-vous remarqué que presque tous les hommes de cabinet avaient des lunettes ?

Le ministère Méline a plutôt des souteneurs que des soutiens.

Quand on a la main heureuse, on ne doit pas la donner à une femme.

Il paraît qu'un nouvel impôt va être appliqué. On parle d'imposer le silence.

Les souverains font la guerre sans raison, mais non pas sans *sujets*.

Fatalement, un maréchal vous forgera toujours des fers.

Calino, qui est très occupé, afin d'avoir des heures à lui, vient de s'acheter une montre.

Dans un procès relatif à un étang, il sera difficile à un avocat de plaider au fond.

C'est en hiver que l'on a des harengs frais laités, et c'est en été que l'on a des légumes frais divers.

Il ne faut pas confondre l'innocent et le coupable ; le coupable seul doit être confondu.

Quand le czar manquera de cosaques, il n'aura qu'à faire gratter des Russes.

Plus un peuple est léger, plus il est facile à soulever.

Le Dictionnaire de l'Académie n'est pas poli à l'égard du Cabillaud. — Il l'appelle : « *Espèce de morue.* »



GRELOTTEUX

Vrai... y a des mois qu'on n'a pas d'veine.
Quand j'dis des mois, j'sais pas c'que j'dis:
J' m'ais toujours comme dans la peine,
Sens un pélot, sans un radis...
Ça s'rait pas trop tôt que j'boulotte,
J'vas tomber malade, à la fin.
L' fait chaud et pourtant j'grelotte !
C'est-i la fièvre ou ben la faim ?

Nom de Dieu ! j'suis pas à mou aise,
C'est épétant... j'sois pas c' que j'ai,
Avec ça j'ai la gueul' mauvaise...
C'est pourtant pas c' que j'ei mangé.
Si j'aurais mangé d'la gib'lotte
Ça sentirait meilleur : c'est fin,
C'est bon, c'est chaud... Ah c'que j'grelotte!
C'est-i la fièvre ou ben la faim ?

Allons bon, v'là mes dents qui claquent !
J'sais pas c'que j'ai, c'est épatant :
J'entends les os d'mes jamb's qui plaquent
Cont' les parois d' mon culbutant.
J'suis soutr si j'ai la tremblotte,
J'suis pus daulier, j' suis pas dauphin,
J'peux pas mesoigner... Ah! c'que j'grelotte!
C'est-i' la fièvre ou ben la faim ?

Et pis j'sens la sueur qui m'coule,
A fait rigol' dans l' creux d'mon dos ;
J'vas crever, j'ai la chair de poale,
C'est fini... tirez les rideaux.
Bonsoir la soc'... mon vieux Alphonse,
L'vaut p't'et' mieux qu'ça soy' la fin ;
Ici-bas, quoiqu' j'étais ? un gonce...
Là-haut j's'rais p't'et' un séraphin.
Aristide BRAUNT.



Des-ins de STEINLEN.

INTERNATIONALISME

Il arrive un moment où il est nécessaire de définir d'une façon nette les principes qui sont la base d'un parti politique et qui sont souvent formulés par un mot.

Toujours il est dangereux de laisser ces définitions dans le vague. Les mots souvent mal compris sont dénaturés dans leur sens exact par les adversaires, éloignent les timides imbus d'idées préconçues, résultat de siècles d'ignorance, qui ne sont pas si éloignés qu'ils le pensent de principes qu'ils n'ont souvent que mal compris.

D'un autre côté il y a encore trop de politiciens qui ne cherchent que le succès et qui profitent de cette absence de définition pour en donner de certaines qui ont le grand tort de ne rien définir du tout et d'être assez élastiques pour pouvoir satisfaire tout le monde. Ce qui peut aider à leurs affaires personnelles, mais ne fait pas celles d'un parti.

Après cette affirmation de Prondion : la propriété c'est le vol, il n'est rien, peut-être, qui ait tant surpris les timides et dont la bourgeoisie se soit si souvent servi pour effrayer les mêmes que le mot : Internationalisme. Et il n'y a que bien peu de travailleurs qui, le sens du mot bien compris, ne soient prêts à se déclarer internationalistes.

Il y a donc là un malentendu qu'il s'agit de faire disparaître en exposant :

Ce qu'est le nationalisme.

Ce qu'est l'Internationalisme.

Depuis que l'humanité existe les rapports entre les hommes ont toujours été basés sur l'individualisme. C'est par théorie du chacun pour soi, tant mieux pour ceux qui sont forts ou intelligents : les premiers se font la place à la force du poignet, les autres souvent par la ruse ; tant pis pour les faibles, pour les intelligents ou pour ceux qui sont trop honnêtes, qui ont trop de scrupules, ils servent de piédestal aux premiers qui les foulent aux pieds et qui se font de leur servitude, de leur misère, un bien-être qu'ils prétendent leur être dû. Et cette domination, cette exploitation monstrueuse du fort sur le faible a été exercée de si longue date que la masse l'a longtemps considérée, et beaucoup la considèrent encore comme légitime.

Ce que les hommes ont appliqué et légitimé dans leurs rapports entre eux et dont ils ont fait un principe ; ils l'ont appliqué et légitimé dans les rapports internationaux.

Le nationalisme n'est donc que de l'individualisme collectif né, d'abord, de l'état de guerre continu des tribus primitives entre elles, toujours bataillant pour défendre ou agrandir leur territoire où elles trouvaient leur subsistance, cherchant constamment à augmenter leur bien-être sans tenir compte des besoins des voisins, et qui s'est étendu aux nations quand elles se sont constituées.

Toujours la théorie du chacun pour soi : les nations les plus fortes, les mieux organisées, les plus guerrières s'arrogeant le droit d'asservir les autres, de les voler de leur part légitime.

Quand la civilisation vint à se développer, que par les progrès de l'esprit humain les hommes cultivèrent avec succès les sciences, les arts, la littérature, ceux qui avaient intérêt à maintenir l'antagonisme entre les peuples durent chercher un prétexte pour en conserver l'esprit et colorer d'un semblant de justice cette chose monstrueuse qui est la guerre.

Alors aux yeux de chaque peuple on fit miroiter les hauts faits d'armes accomplis par ses ancêtres, la grandeur de ses découvertes scientifiques, la valeur de ses productions artistiques ou littéraires en traitant avec mépris les travaux des peuples voisins.

Ainsi chaque peuple garda-t-il la conviction qu'il était supérieur à tous les autres, que le monde devait lui appartenir et que s'il laissait vivre ses voisins c'était par pure condescendance et bonté d'âme. Joignez à cela le sentiment de haine réciproque qui subsiste après les guerres, la façon habile dont les exploités, rois, nobles ou bourgeois ont exploité ce sentiment et ont tant fait pour le maintenir et vous ne pourrez vous étonner de voir encore aujourd'hui dominer une si grande haine entre les peuples et ce sentiment ridicule de se croire supérieur à tous.

Nous ne pouvons donc après cela poser pour axiome que le nationalisme est la conséquence directe et fatale de l'individualisme.

Quand certains hommes peu nombreux d'abord, mais dont le nombre va toujours augmentant et qui forment aujourd'hui un parti avec lequel il faut compter, comprennent que l'individualisme ne pouvait produire que la misère pour beaucoup et l'excès de jouissances pour certains, que les avantages physiques ou intellectuels que possèdent certains hommes mieux partagés que d'autres ne doit pas constituer pour eux un droit supérieur, qu'il est absurde et criminel de prétendre que la Société doit toujours être composée de riches et de pauvres ; que tous les hommes étant nés de la même façon et ayant la même origine, ont tous les mêmes droits à l'existence et doivent avoir les mêmes devoirs à remplir, il était logique que ce sentiment d'égalité et de fraternité entre les hommes s'étendit au-delà des frontières et engendra la fraternité entre les peuples ou l'Internationalisme.

En effet, il serait absurde et ridicule, alors que dans chaque être humain né après de soi on voit un égal ; on considère comme un être inférieur et même

comme un ennemi tel autre parce qu'il est né au delà d'une montagne ou d'un fleuve quelconque.

Mais en plus de la raison ou d'un simple bon sens, une considération d'une importance primordiale nous amène aux mêmes conclusions.

En effet si dans l'ordre politique il n'est pas indispensable que tous les peuples vivent dans le même régime, et si un état en république peut exister entouré de monarchies plus ou moins absolues, il n'en est pas de même dans l'ordre économique.

Sur ce terrain la lutte est la même partout et doit être partout menée de front. Le triomphe de la Révolution sociale qui doit avoir pour conséquence l'affranchissement du prolétariat ne peut-être définitif que si cette transformation économique s'opère, au moins dans toutes les grandes nations, autrement la nation affranchie serait, sur le marché mondial, à la merci des autres peuples encore sous le joug capitaliste et ne pourrait vivre que dans un état de guerres continuelles qui ne tarderait pas à amener sa ruine.

La raison, la justice et l'intérêt même de leur cause exigent donc que les socialistes opposent l'internationalisme au nationalisme, comme ils opposent le socialisme à l'individualisme.

Ce principe de fraternité, d'union entre les peuples doit-il nous amener à nier la nécessité de groupements divers des hommes en nations distinctes? Je ne le pense pas. Que la partie du globe où on est né soit désigné par le mot patrie dont on a fait un si mauvais usage — ou par tel autre mot, par exemple : terre natale comme disent les Anglais il est indiscutable qu'il y a chez l'homme un sentiment profond qui lui fait préférer cet endroit à tout autre. La vue des objets, des sites au milieu desquels il a été élevé ; puis surtout la satisfaction d'être parmi des êtres qui parlent la langue, qui ont les mêmes mœurs, les mêmes besoins que lui, qui pensent de la même façon tout cela constitue ce qu'on a appelé amour du pays.

M. Belon le célèbre professeur de l'Orphelinat de Compuis nous ayant un jour exposé son amour de l'humanité ajoutait dans l'humanité ce que nous préférons c'est notre pays, de même que moi ce que je préfère dans mon pays, c'est le village de Bretagne où je suis né. Et ce sentiment est bien humain. Pourquoi le nier? Et en quoi cela amoindrirait-il le principe internationaliste? L'important c'est que ce sentiment ne domine pas les autres et ne pousse pas à l'injustice.

Et puis peut-on nier la différence des races humaines, et que les hommes qui naissent et vivent sous le brûlant soleil du Midi n'ayant pas les mêmes besoins et ceux qui vivent dans les frimas du Nord ne peuvent avoir les mêmes mœurs et ne peuvent penser de même? Et alors n'est-il pas logique que les peuples se groupent par race ayant chacune son argumentation propre comme elles ont leur philosophie, leur littérature, leur art. Et n'est-ce pas de cette diversité d'aptitudes et de compréhensions des choses que peut naître la perfection des connaissances humaines?

Tout cela me paraît l'évidence même, mais l'évidence est souvent ce qui produit les plus longues discussions, et malheureusement il y a beaucoup d'hommes qui mettent en péril les idées qu'ils défendent en les poussant à l'absurde.

De tout cela il résulte que l'existence des différentes nations est non seulement logique, mais nécessaire au développement et au progrès humain. Et que cette nécessité nous oblige à défendre et à propager énergiquement l'internationalisme car c'est la condition absolue du triomphe du socialisme et nous pouvons en conclure que tout homme qui n'est pas internationaliste, qu'il le veuille ou non, ne peut être socialiste ou n'est qu'un socialiste incomplet.

E. LANDIN.

Bizarrierie de la langue.

- Un pêcheur pêche au bord d'un petit cours d'eau conduisant à un moulin.
- Pêchez-vous beaucoup de poissons dans ce petit ruisseau? dit le passant.
- Ça dépend du meunier.
- Comment, du meunier?
- Oui, il défend quelquefois de prendre du poisson.
- Alors, quand on empêche on n'en pêche pas, mais quand on n'empêche pas on en pêche.

L'AUGE

PAROLES DE E. POTTIER.

MUSIQUE DE P. FOREST.

Andantino.

Et dire bon que c'est l'auge un - men - te - où de bon
 pour tout en - gros se - bons les fu - meux de la po -
 leu - ce - sous l'eau que - uns coit en - l'au -
 Ri - te mis - que du no - pas l'au - ce de l'au -
 sous de la ju - l'au - ce - n'est pas a - vec de l'au -
 s'au - ce que en gros - se l'au - ce l'au -
 Ce n'est pas a - vec de l'au - ce -
 Qui en gros - se l'au - ce l'au - ce

Ils ont tout pris : les champs, la ville,
 L'Etat, la Banque et le Trésor,
 Erige un culte au cochon d'or.
 Un vin pressuré du saleire,
 Les saouls au fond de leurs châteaux...
 Ce n'est pas avec de l'eau claire
 Qu'on engraisse les aristos !

Affamé, squelette qui navre.
 Vois-les digérer, triomphants,
 La chair qui manque à ton cadavre.
 La cervelle de tes enfants.
 Quand leur règne affreux se tolère,
 Les peuples y laissent leurs os.
 Ce n'est pas avec de l'eau claire
 Qu'on engraisse les aristos !

Dans leur ordu're ensoleillée,
 Couchent l'industrie et l'art.
 La haute classe entripaillée
 Fait des lois et se fait du lard.
 Tout se faisande pour leur plaisir,
 Il leur faut lardins et châteaux.
 Ce n'est pas avec de l'eau claire
 Qu'on engraisse les aristos !

L'ordre bourgeois, c'est l'auge immense
 Où les gros porcs sont engraisés,
 Tous les fumiers de l'opulence
 Sous leurs groins sont entassés.
 Ils se gavent du populoire,
 Ces déterreurs de capitaux...
 Ce n'est pas avec de l'eau claire
 Qu'on engraisse les aristos !

Abrutis par les folles sommes
 Qu'ils volent aux crève-de-leim,
 Que quand ils gagneront leur pain.
 Bientôt leur auge séculaire
 Va s'effondrer sous nos morteux.
 Ce n'est pas avec de l'eau claire
 Qu'on engraisse les aristos !

Eugène POTTIER.

L'AVENIR DE L'ÉDUCATION

Si l'on embrasse d'un coup d'œil l'évolution pédagogique à travers les phases du développement social, on voit l'éducation se borner d'abord, et pendant longtemps, à un simple dressage utilitaire, très analogue à l'éducation que certains animaux donnent à leurs petits. Quand, plus tard, par des exercices appropriés, des épreuves, des initiations, on cherche à fortifier la volonté, à tremper le caractère, l'éducation, jusqu'alors simplement physique et industrielle, prend une direction morale ; enfin, quand la religion est devenue une puissance, quand une certaine science s'est constituée, surtout quand la littérature et les arts ont pris un grand développement, l'éducation change d'allure, elle devient de plus en plus intellectuelle. Ces trois phases, physique, morale et intellectuelle, répondent assez bien au développement de l'individu à travers la vie, de l'humanité à travers les âges ; elles marquent bien les trois grands côtés de la pédagogie, mais il est plus d'une manière de cultiver le corps, le cœur et l'esprit. Comment, dans quel sens, les doit-on développer ? La réponse peut varier avec la degré et le genre de la civilisation régnante. Ainsi une civilisation basée sur la guerre n'estimera que ces exercices du corps et fera de l'éducation un

noviciat militaire ; une civilisation trop imprégnée de religion pourra verser dans l'ascétisme, tandis qu'une civilisation trop raffinée mettra au-dessus de tout la culture artistique, littéraire, scientifique, philosophique. Il importe donc, avant toutes choses, à l'éducateur de bien déterminer quel but il se propose d'atteindre, l'a-t-il avec H. Spencer borné ses prétentions pédagogiques à adapter l'enfant à la vie qu'il attend ? à « former un citoyen capable de faire son chemin dans le monde (1) », par exemple, à le dresser tranquillement à la servitude, s'il doit être esclave (2) ? Doit-on se garder surtout de former un être humain idéal, que la société au sein de laquelle il doit vivre ne tolérerait pas (3) ? L'a-t-il considéré la dureté des parents pour leurs enfants comme une préparation salutaire à la brutalité du monde (4) ? Alors la tâche de l'éducateur devient assez simple, mais combien bornée ! Non pas certes que l'on doive dédaigner entièrement le côté d'utilitarisme indispensable. Sans doute il faut qu'un homme puisse vivre dans la société dont il fait partie ; mais il faut aussi qu'il en voie les imperfections, les vices et qu'il travaille à les redresser ; car, sous peine de dégénérescence, une société doit progresser sans cesse.

Autre question préalable, mais cette fois de pure méthode. La pédagogie peut-elle s'ordonner d'après une vue générale, s'accorder, par exemple, avec l'éducation de l'humanité, telle que la préhistoire, l'histoire et l'éthnographie comparative nous la révèle (5) ? Cette vue de H. Spencer vaut d'être prise en considération, surtout si, avec lui, on regarde la sociologie descriptive comme la seule histoire pratique. Une pensée analogue avait déjà été exprimée par Condillac ; mais dans la pratique elle serait d'une réalisation assez difficile et, pour l'appliquer à la pédagogie, il faudrait se souvenir que si l'évolution individuelle récapitule celles de l'espèce et de la société, elle le fait en les abrégant beaucoup. Vaut-il mieux, pour tracer un plan d'éducation, s'attacher surtout à suivre l'évolution psychique de l'individu ? Mais il faudrait d'abord la connaître suffisamment, et la psychologie scientifique non seulement de l'enfant, mais aussi de l'homme, est encore à créer. Sans doute on devrait s'efforcer de faire l'éducation, au moins pour une part, un moyen de faciliter l'évolution naturelle de l'esprit (6) ; mais ici le psychologue devra préparer la voie à l'éducateur, qui, lui, doit agir et ne peut attendre. — C'est aux pédagogues futurs qu'incomberont le soin et l'honneur de régler minutieusement l'éducation, conformément aux phases de l'évolution sociologique et psychologique. Actuellement, et la tâche est déjà suffisamment malaisée, il faut que la pédagogie se contente de ne négliger aucun des grands côtés de l'être humain, et qu'en s'inspirant de l'expérience, elle s'applique à faire que chaque individu atteigne son plein développement physique, moral et intellectuel ; qu'il devienne robuste, bon et intelligent autant que le comporte son organisation individuelle.

Les antiques sociétés, et spécialement la Grèce et Rome, ont toujours tenu grand compte de la culture physique, que, seules, les religions ascétiques ont fait tomber en discrédit. A ce sujet la parole doit être décernée au Christianisme, qui a élevé à la hauteur d'un dogme le dédain de la force musculaire et de la beauté. Pour l'Église, le corps, objet profondément méprisable, n'était qu'un obstacle à l'affranchissement de l'âme, à son entrée triomphante dans la Jérusalem céleste. Cette vue homicide a régné en pédagogie pendant tout le moyen âge ; aujourd'hui même, en France et dans les pays latins, elle pèse encore sur l'éducation. L'Angleterre et l'Amérique ont eu le bon sens de s'en affranchir, et H. Spencer n'a fait que formuler l'opinion générale dans son pays en disant : « La première condition pour réussir en ce monde, c'est d'être un *bon animal*, et la première condition de la prospérité nationale est que la nation soit composée de *bons animaux* (7) ». En Angleterre, les jeux, les exercices physiques sont tenus en grand honneur, surtout dans les collèges et universités. Chaque étudiant est affilié à un club d'exercices physiques, et, quand ils peuvent enseigner les jeux, les professeurs eux-mêmes ne manquent pas d'ajouter à leurs titres l'épithète d'*athlétique*. En outre les établissements d'instruction publique sont, en Angleterre, presque invariablement installés à la campagne, dans des sites salubres, où chacun d'eux forme une petite ville entourée de vastes pelouses et annexes pour les jeux (8). Au contraire, en France, plus encore en Italie, les anciens collèges, par leur construction anti-hygiénique, leur défaut d'aération, leurs cours étroites, leur aspect souvent sordide, leur discipline autoritaire, tiennent à la fois du couvent, de la caserne et du pénitencier. Or ces établissements versent chaque année dans la population un flot de jeunes gens presque tous plus ou moins étouffés et à peu près dépourvus de connaissances utilisables. L'Italie, ou, en regard de vingt parties du temps consacré à l'éducation intellectuelle, on en destine une à l'éducation physique, tient le *record* dans cette pédagogie contre nature ; aucun autre pays ne compte autant d'avocats, de médecins

(1) H. Spencer, *Education*, 177.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 177.

(4) *Ibid.*, 178.

(5) H. Spencer, *loc. cit.*, 57, 110.

(6) *Ibid.*, 160.

(7) H. Spencer, *Education*.

(8) Mosso, *Education physique*, etc., 38-49, 51-66, etc.

et de prêtres (1) ; aussi sur 1,000 de ces volontaires d'un an, y en a-t-il 317 dont le système musculaire est atrophié (2).

Malgré les timides essais de réforme tentés depuis peu et à peu près anéantis par la trop vigoureuse végétation des programmes et la folie des examens, la France n'est pas plus que l'Italie sortie de la vieille ornière. En Angleterre, en Amérique, le *boy* des écoles, l'étudiant des collèges et des universités font généralement plaisir à voir ; mais que dire en point de vue physique de la plupart de nos lycéens et des élèves des écoles supérieures ? Pourtant le dicton latin : *mens sana in corpore sano* est l'exacte expression de la vérité. De précieuses qualités de caractère sont même étroitement liées à la vigueur physique : l'activité, la hardiesse, la force de la volonté, l'esprit d'initiative, qualités précieuses d'où dépendent non seulement le présent mais l'avenir des peuples, habitent assez rarement des corps trop débiles. A un certain degré d'étiollement physique correspond trop souvent l'inertie morale, que favorise d'ailleurs extrêmement la discipline militaire de nos établissements d'instruction publique. « Faire, comme le dit le Dr Blossa, injoier des jeunes gens pour les examens (3) », n'est pas précisément une bonne préparation à une existence virile. Une grande liberté, un large usage des jeux en plein air, la natation pour tout le monde ; enfin quelques exercices gymnastiques scientifiquement choisis et pratiqués avec mesure valent mieux pour faire un homme et même une femme que les travaux scolaires archaïques dont le moyen âge nous a transmis la tradition (4) ou l'a compris en Amérique, où dans la plupart des collèges un médecin résident est spécialement chargé de surveiller et de régler la gymnastique (4).

L'introduction dans l'éducation d'une convenable culture physique est pourtant chose relativement aisée, puisqu'elle se ramène à une question de bon sens et d'argent. Bien autrement délicate est la culture morale. Cependant nombre de faits d'observation attestent que, sous ce rapport, la nature humaine est très malléable. A vrai dire, et cela ne se conteste plus guère, toute notre moralité résulte de notre éducation individuelle et surtout de l'éducation ancestrale à qui nous devons nos penchants innés, bons ou mauvais. Certaines de ces innées acquises ont une telle énergie qu'elles défient par là toute éducation individuelle ; mais la plupart peuvent être soit atténuées, soit développées par une culture convenable ; mais il est possible de préparer la genèse de penchants nouveaux dont les sociétés futures réclameront l'existence. Mais, de ce côté, toute la pédagogie scientifique est encore à créer. Jusqu'ici on s'en est à peu près remis aux préceptes religieux et aux lieux communs de la morale courante. Le milieu social fait ou défait le reste.

Mais il est sûr que, comme les autres, ce chapitre moral de la pédagogie ne pourra s'écrire qu'en résumant les résultats de l'observation et de l'expérience. Or, ne toutes les écoles que nous avons passées en revue dans ce cours, seules les *écoles de justice* dans la Perse ancienne s'étaient proposé de développer dans un sens donné la moralité et le caractère. Dans ces écoles perses, qui rappelaient l'organisation des clans primitifs, on enseignait la justice, non par le moyen de préceptes, mais expérimentalement et en profitant des incidents de la vie commune (5). Si succinctement que Xénophon nous l'ait racontée, l'expérience est à retenir ; elle en peut suggérer d'autres.

Un curieux essai tenté par le réformateur Owen, dans sa colonie industrielle des New-Lanark, prouve aussi que, pour l'éducation morale, la crainte du blâme public, l'amour des louanges constituent de puissants mobiles (6) ; puisque ce ressort suffit à Owen pour réformer en quelques années une population d'enfants recrutés sans choix dans les asiles d'Édimbourg. — Dans les pénitenciers systématiques et éducatifs, la considération de l'intérêt bien entendu, la perspective d'une libération anticipée unie à un certain patronage bienveillant ont donné d'excellents résultats. J'ai cité ailleurs le pénitencier de Neuchâtel (Suisse). Dans le célèbre pénitencier d'Elmira (État de New-York) on s'efforce de susciter ou de réveiller chez les détenus le sentiment du devoir. Le prisonnier est maître de son sort ; son passé est considéré comme aboli ; point de punitions non plus ; il existe seulement un présent, un futur et une récompense pour qui s'est amendé soi-même. Or sur 1722 détenus libérés sur parole, la plupart, 1125, soit 78 0/0, ont eu après leur libération une conduite satisfaisante, comme il a été possible de le constater ; le reste a été perdu de vue, mais rien n'établit que tous aient récidivé (7), comme le font en très grande majorité nos libérés d'Europe. Ces faits montrent nettement la puissance morale d'une éducation bien combinée et la relative flexibilité des sentiments et des désirs humains. Rappelons-nous aussi les prodigieux résultats obtenus à Sparte et plus encore dans les clans peaux-rouges, cette énergie plus qu'héroïque des Indiens d'Amérique, qui a inspiré à Leibnitz les réflexions suivantes : « L'éducation pourrait nous donner les étonnantes qualités du corps et du cœur des sauvages de l'Amérique du Nord, qui nous surpassent de beaucoup, s'ils avaient nos connaissances... Je n'attends point qu'on fonde un ordre religieux

(1) Messa, *loc. cit.*, 57.

(2) *Ibid.*, 82.

(3) Messa, *loc. cit.*, 85.

(4) *Report of the Commissioner of Education*, t. I, chap. xix, 1801-1892, Washington.

(5) Xénophon, *Anabasis*.

(6) A. Heron, *Physiologie de la volonté*.

(7) A. Winter, *L'établissement pénitentiaire de l'état de New-York à Elmira*, 174-175.

dont le but serait d'élever l'homme à ce haut point de perfection. De telles gens seraient trop au-dessus des autres et trop formidables aux puissances (1) ».

Théoriquement l'éducation morale est donc très possible ; mais dans quel sens la devrait-on donner ? A coup sûr dans le sens du développement des qualités sociales les plus nobles, de l'altruisme, de l'aide mutuelle, de la subordination des intérêts individuels à ceux de la communauté. Or, la chose serait bien difficile ; car c'est dans le sens opposé que poussent les mœurs, que se déchaînent les appetits et il est bien malaisé à la pédagogie de remonter ces courants généraux. Notre état moral, plus généralement les mœurs des pays civilisés, encouragent l'égoïsme et subordonnent à peu près tout à l'argent.

Sous ce rapport le monde anglo-saxon, qui a si bien compris l'éducation physique, donne d'assez mauvais exemples moraux. L'individualisme y est poussé à l'extrême ; l'écaille ne s'y soucie guère de l'essaim. Un grand Anglais, Darwin, a proclamé la concurrence comme la loi même du développement non seulement animal, mais social (2) : On devrait, dit-il, faire disparaître toutes les lois et toutes les coutumes, qui empêchent les plus capables de réussir et d'élever le plus grand nombre d'enfants ; mais réussit d'après le sens couramment donné à ce mot, c'est gagner de l'argent. En Amérique, on le crie sur les toits, et la vénération pour le dollar est devenue une religion. Assez récemment même on y a publié ce qu'on peut appeler « *l'écaille du dollar* », et cet écrit a provoqué comme un accès d'enthousiasme religieux, si profond que les *clergymen* eux-mêmes y ont vu une sorte de Révélation nouvelle. On peut donc affirmer que la culture morale ne s'organiserait pas sérieusement avant que nos sociétés dites civilisées n'aient subi de profondes métamorphoses.

Pour l'éducation intellectuelle, il en pourra être autrement. Dans un temps vraisemblablement assez prochain, toutes les sociétés civilisées s'efforceront de donner à tous les esprits une suffisante culture, et malgré le développement des sciences, une pédagogie intelligente saura en extraire l'essence, ce que tout être civilisé doit et peut savoir. La durée des études n'en sera pas augmentée pour cela, au contraire, car on aura répudié à jamais les absurdes méthodes d'autrefois. Le maître s'adressera surtout à l'intelligence et à la raison, non plus à la seule mémoire. L'étude des langues ne sera plus paralysée par l'abus de la grammaire. On saura que pour apprendre aisément une langue il faut dès la première enfance simplement s'exercer à parler, à la lire, à l'écrire. On aura remarqué que les études grammaticales doivent se placer non au début, mais à la fin, et qu'il y a grand avantage à les simplifier en y joignant les données principales de la linguistique. On ne se cramponnera plus au latin et au grec, comme un naufragé à une planche de salut. Au lieu de disperser l'attention, déjà si fugitive, des enfants en les faisant s'occuper en un jour de dix sujets différents, on aura classé dans un ordre logique et d'accord avec la psychologie scientifique les diverses connaissances. Les principales d'entre elles figureront à tous les degrés de l'enseignement, mais à chaque degré on aura soin d'épuiser une matière avant de passer à une autre. Une science constituée est comparable à un arbre ; elle a un tronc, des maîtresses branches, des rameaux, des branchilles, des feuilles. Ce qu'elle renferme de fondamental peut toujours se résumer en très peu de pages. Autour de ces données essentielles, les faits de plus en plus particuliers et de moins en moins importants se peuvent très naturellement grouper. Mais il faut se garder d'étudier un arbre scientifique en commençant par la menue description des feuilles comme on le fait si souvent dans nos écoles. Dans un système d'instruction publique ainsi logiquement ordonné, chaque degré, tout en se suffisant à lui-même, formerait une base sur laquelle reposerait l'étape supérieure, et, à tous les degrés, l'éducation serait intégrale, c'est-à-dire physique, morale et intellectuelle.

Il est de toute évidence qu'une telle réforme dans la pédagogie ne saurait s'improviser. Les grandes lignes en seront d'abord arrêtées ; mais, pour le détail, il faudra procéder par des essais intelligemment préparés et médités. D'ailleurs le système ou les systèmes d'éducation devraient rester toujours à l'étude, s'améliorer sans cesse. En cette matière, plus qu'en toute autre, la perfection n'est jamais atteinte. C'est assez dire qu'une saine, sage et progressive culture du corps, du cœur et de l'esprit des enfants est à peu près impossible dans les pays centralisés à outrance, où, comme le demandait Rolland, il y a un peu plus d'un siècle, il y a « un chef-lieu de l'éducation », où le personnel enseignant, choisi et dressé d'après une méthode uniforme, est en outre organisé comme un régiment, où toute initiative est à peu près interdite à ses membres, où la moindre expérience pédagogique est presque impossible et d'ailleurs considérée comme subversive. Pour réformer sainement leur pédagogie, ces pays à organisation césarienne devraient briser d'abord leur administration oppressive, se morceler en cités libres et fédérées, dont les divers systèmes d'éducation se contrôlèrent, se corrigeraient les uns les autres. La « plante-homme », comme disait Alfieri, est vaine. A combien de causes de destruction le genre humain n'a-t-il pas résisté, gagnant toujours un peu de terrain, progressant péniblement, contre vents et marées ? Que ne pourrait-on pas faire de l'espèce humaine, si l'on développait toutes les améliorations, que virtuellement elle renferme ? Or, c'est là une question de

(1) Leibnitz, *Essais sur la bonté de Dieu et la liberté de l'homme*, part. III, p. 602. (Oeuvres de Locke et Leibnitz. Edition Buchon.)

(2) Darwin, *Descentance*, 677.

salut; car, sous peine d'extinction, il faut que nos descendants soient plus forts, plus beaux, meilleurs et plus intelligents que nous.

Ch. LETOURNEAU.

CLASSE MOURANTE ET CLASSE NAISSANTE

L'intérêt de la classe domine si haut toutes les questions qui se débattent dans notre société mourante que les socialistes peuvent toujours arrêter les capitalistes au tournant de la politique, et non seulement leur laisser pour compte, mais leur retourner avec frais, toutes les inepties dont ils nous ont gratuitement abreuvés. C'est ainsi qu'ils nous ont traité de sans-patrie; — parce que, mélangant l'intérêt de notre classe au-dessus des barrières qui parquent les peuples, en différents troupeaux, sous la surveillance de bergers toujours disposés à les conduire à la boucherie — nous affirmions, et nous affirmons plus que jamais, la nécessité d'en finir avec la haine des peuples, savamment entretenue par nos classes dirigeantes et, dans leur intérêt, nous étions — d'avoir de pareilles idées — juste bon pour la potence ou le Gabon.

Nous aurions eu droit aux circonstances atténuantes, si nous avions limité nos sentiments de fraternité aux Cosaques et nous aurions, cela ne fait pas de doute, été considérés comme de bons patriotes, si nous avions acclamé leur empereur et pape.

En mauvaises têtes que nous sommes, les empereurs, même quand ils sont papes, ne nous disent rien qui vaille, aussi avons-nous refusé de nous mêler au concert de folie où des républicains (pseudo-républicains) chantaient les louanges du Romanoff, qui, pour tout bagage, possède les tueries opérées par ses knouteurs dans les prisons sibériennes.

Mauvais Français, parce que pas Cosaque! Si Paul-Louis Courier vivait encore, quelle belle page il aurait écrite sur ce non sens!

Pensez donc, dans notre barbarisme, nous sommes assez antipatriotes pour fraterniser avec les socialistes de tous les pays, y compris, bien entendu, les socialistes allemands.

Oui, notre patriotisme, et nous nous en glorifions, va jusque-là. D'ailleurs, nous avons eu des devanciers.

M. Léon Gambetta a été, lui aussi, un antipatriote, puisqu'à la date du 4 décembre 1870, en pleine guerre franco-allemande, il faisait adresser à Liebknecht et à Bebel, par l'intermédiaire de M. Lefavre, consul de la République française à Vienne, la lettre ci-dessous :

Félicitations de la République française à Bebel et Liebknecht.

Au nom de la République française, dont le Gouvernement m'a accrédité comme son représentant spécial auprès de la démocratie socialiste allemande, je crois de mon devoir de vous remercier pour les nobles paroles que vous



RENÉ CHAUVIN

avez prononcées au milieu d'une assemblée fanatisée par l'esprit de conquête et l'ivresse du militarisme. Le courage dont vous avez fait preuve à cette occasion a attiré sur vous l'attention de l'Europe entière, et vous a conquis une place glorieuse parmi les champions de la liberté.

L'esprit de liberté et d'humanité, comme vous l'avez si éloquemment exposé, subit en ce moment en Allemagne une éclipse pareille à celle que nous avons nous-mêmes éprouvée pendant le premier Empire, et on va au-devant des mêmes déceptions. Une rage de domination brutale s'est emparée des esprits les plus éclairés. Des penseurs qui, il n'y a pas longtemps, répandaient leurs lumières sur le monde, sont devenus, sous l'impulsion de M. de Bismarck, les apôtres du meurtre et de l'écrasement de toute une nation. C'est vous, Messieurs, vous et votre parti qui, dans cette défaillance générale, avez maintenu la grande tradition allemande. Vous êtes à nos yeux les grands représentants d'une nation allemande que nous avons aimée d'un amour vraiment maternel et que nous n'avons pas cessé d'estimer. La France vous salue, Messieurs, et vous remercie, car elle voit en vous l'avenir de l'Allemagne et l'espoir d'une réconciliation entre les deux pays.

Arrestation de Bebel et Liebknecht.

Pour avoir fait insérer cette lettre dans le *Volksblatt*, le 17 du même mois (17 décembre 1870), Bebel et Liebknecht étaient arrêtés et condamnés à deux ans de forteresse.

Au même moment, le czar de toutes les Russies déchirait le traité de Paris et laissait écraser la France par son frère en despotisme, l'empereur d'Allemagne.

Laissons de côté les empereurs, et revenons aux gouvernements français, à ces patriotes bon teint, à nos insulteurs. Par patriotisme, ils ont été à Kiel lécher les bottes du petit-fils de l'ancien patron de Bismarck. — Comprenez qui pourra.

M. Ribot a essayé d'expliquer et n'a réussi qu'à rendre plus obscur le patriotisme bourgeois. Cependant, il a fait cette déclaration qui doit être retenue : « *Les traités se font avec les Gouvernements et non avec les peuples.* »

M. Ribot et tous les hommes de la classe, dont il est le défenseur, oublie que les peuples n'ont pas besoin de faire de traités. — Ils ont les mêmes intérêts, c'est suffisant.

Vous espériez sans doute, Messieurs les patriotes, noyer le socialisme par un traité entre gouvernants, lorsque vous êtes allés là-bas inaugurer le canal.

Oh! vous pouvez faire tous les traités qu'il vous conviendra, vous n'empêchez pas le socialisme de se développer; même si vous nous empêchiez de parler, cela n'y ferait rien; — les socialistes de tous les pays, comme les amants, se comprennent sans se parler.

Vous n'êtes pas seulement une classe nuisible, vous êtes une classe mourante, et les travailleurs sont à la fois la classe utile et naissante.

René CHAUVIN.

LA CROYANCE DE CERTAINS BOURGEOIS

QUI FONT

DES MAMOURS AU CATHOLICISME

Edmond de Goncourt — qui, comme on le sait, est mort le 16 juillet — écrivait dans son *Journal*, à la date du 17 juillet 1891 :

Dans la promenade de ce matin, Daudet me demandait si mon frère avait été tourmenté par l'« au-delà de la vie ». Je lui répondis que non, et que sentant sa maladie, il n'avait pas une seule fois fait allusion à cet au-delà dans ses conversations.

Alors Daudet me demandait quelles étaient mes convictions à ce sujet, et je lui répondais que, malgré tout mon désir de retrouver mon frère, je croyais, après la mort, à l'aneantissement complet de l'individu, que nous étions des êtres de rien du tout, des éphémères de quelques journées de plus que ceux d'une seule journée, et que s'il y a un Dieu, c'était lui imposer une comptabilité trop énorme que celle occasionnée par une seconde existence de chacun de nous.

Et Daudet me disait qu'il pensait tout comme moi, et qu'il y avait dans ses notes un rêve où il traversait un champ de genêts, aux petits sons crépitants des cosses qui crevaient, et il comparait ces éclatements à nos vies.

ÉVOLUTION COLLECTIVISTE

Toutes les directions que l'on peut observer dans l'évolution de l'industrie moderne convergent au même but : *L'appropriation collective des capitaux*, soit par des groupements de travailleurs libres, soit par l'Etat ou la Commune ; et, dans chacune de ces directions, l'association professionnelle est destinée à exercer une action considérable :

- 1° En créant des sociétés coopératives ;
- 2° En organisant la conciliation et l'arbitrage ;
- 3° En travaillant à la conquête des pouvoirs publics.

Il va sans dire que ces divers moyens ne s'excluent pas nécessairement les uns les autres.

Il est naturellement impossible de prédire la voie que nos organisations ouvrières choisiront de préférence sous l'influence des milieux et la pression des circonstances, mais il est bien certain que pour résoudre l'actuelle contraction entre les exigences de la production et les nécessités de la répartition on ne recourra pas à des solutions hybrides, éclectiques, telles que la moyenne industrie, par exemple, qui restreint la puissance productive au profit de l'égalité et compromet celle-ci dans l'intérêt de la production.

Pareilles antinomies se résolvent par synthèse et, dès à présent, on voit sortir de terre les premières assises d'une organisation plus favorable à l'égalité que le régime capitaliste et même que le régime corporatif ; plus favorable à la production que le régime corporatif et même que le régime capitaliste ; l'artisan isolé possédait ses outils ; l'ouvrier enrôlé dans les phalanges industrielles de l'avenir sera co-propriétaire des moyens de production.

Est-ce à dire que dans notre pensée on doit considérer comme une éventualité relativement prochaine la substitution radicale de la grande industrie à la petite, et le collectivisme s'établissant d'un bloc, absorbant les entreprises privées, anéantissant les formes d'associations qui en dérivent ? Nous croyons plutôt à la pénétration lente et graduelle du régime nouveau : c'est une question de plus ou de moins ; l'entreprise collectiviste existe déjà à l'état embryonnaire dans la société d'aujourd'hui ; l'entreprise capitaliste survivra sans doute à l'état rudimentaire dans la société de demain.

En outre, il faut tenir largement compte de ce que l'appropriation privée des instruments de travail ne commence à présenter de graves inconvénients que dans les branches d'industries qui ont dépassé la forme manufacture dans lesquelles la production est déjà socialisée et automatisée ; ces industries sont mûres pour le collectivisme, mais il y a, à côté d'elles, et il y aura longtemps encore, sinon toujours, des métiers où la capacité manuelle reste prépondérante et où les artisans possèdent en propre leurs instruments de travail.

Certes, il est probable que la plupart des industries actuelles finiront par s'automatiser complètement ; mais les besoins nouveaux développeront constamment des industries nouvelles qui devront passer à leur tour par la même série de métamorphoses, depuis le métier jusqu'à la fabrique.

Aux pays qui ne connaissent pas l'hiver, les oranges portent à la fois des fruits, des fleurs, des boutons prêts à éclore, de même l'organisation industrielle présentera simultanément des rameaux inégalement développés, depuis la forme individuelle jusqu'à la forme collective.

Soutenir qu'il en sera autrement et que l'on verra se réaliser le rêve d'Aristote — chaque outil pouvant exécuter de lui-même sa fonction propre comme les trépieds de Vulcain se mettaient spontanément à leur travail sacré — c'est raisonner à peu près comme si l'on invoquait l'incontestable tendance des actes psychiques à devenir réflexes, pour en conclure qu'à un moment donné de l'évolution cérébrale, le cerveau ne sera plus qu'un mécanisme organisé.

En réalité, à mesure que les opérations qui absorbaient à l'origine notre activité industrielle deviennent automatiques et cessent de réclamer le concours de notre intelligence, celle-ci, libérée des préoccupations infimes, peut consacrer toute son énergie à d'autres travaux.

N'est-ce pas un spectacle analogue que nous donneront les progrès du machinisme, épargnant constamment du travail humain, laissant les bras disponibles pour les métiers nouveaux destinés à satisfaire des besoins dont le nombre et l'expression sont indéfinis ?

Pour une industrie qui s'automatise et demain sera collectiviste, on en voit naître dix autres où dominera l'entreprise privée. Il n'en serait autrement que si l'humanité atteignait cet état stationnaire où, satisfaite au point de vue matériel, surabondamment pourvue par ses esclaves de fer, elle se livrait toute entière à des préoccupations esthétiques, scientifiques ou morales, à la douceur de contempler les êtres et les choses, au besoin de les comprendre, au bonheur de les aimer.

Mais à quoi nous engager plus avant dans les domaines de l'hypothèse ? On nous reprochera d'avoir dépassé nos prémices, de nous être laissé emporter sur les ailes d'un rêve moins beau peut-être que la réalité future. L'imagination, par sa nature même, ne peut tirer son idéal que des éléments qui lui sont fournis par la science actuelle ; elle est radicalement impuissante à deviner les splendeurs que nous réserve la science à venir.

A quelles découvertes — profondément modificatrices des tendances présentes — n'est-il pas permis de s'attendre, alors que nous pressentons déjà des inventions révolutionnaires comme la synthèse de l'albumine, qui résoudrait la question des substances ; l'utilisation de la force des marées, qui incanterait le monopole de l'industrie charbonnière ; la transmission de l'énergie à distance, qui peut-être euryayerait les progrès de la fabrique et permettrait aux travailleurs de rester auprès de leur foyer !

Les applications de la vapeur ont prodigieusement accéléré le développement du régime capitaliste ; celles de l'électricité n'imprimeront-elles pas le même essor au socialisme, à la solidarité humaine, en donnant à l'organisme social le système nerveux inliniment complexe qui se ramifie dans tous nos organes et relie toutes les cellules de notre corps ?

Au triple courant, qui dès à présent nous entraîne vers le collectivisme, d'autres viendront peut-être se joindre plus puissants et plus rapides. Il est probable qu'aucun d'eux n'absorbera les autres — la richesse des formes sociales ne s'accommodera pas d'une formule unique — mais il est en tout cas certain que tous nous approchent de l'égalité idéale, nous emportent vers cette terre promise « où il n'y a pas un épis plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites parmi les blés jaunissants ».

EMILE VANDERVELDE.

« La centralisation de la richesse est, au contraire, l'effet inévitable de l'aristocratie du cens, qui, ayant pour base la richesse même, tend nécessairement à l'augmenter et à la concentrer entre ses mains. Et comme elle seule gouverne, elle seule fait la loi, elle seule l'applique, il est impossible qu'elle n'use pas du pouvoir exclusif dont elle est investie, pour satisfaire ses intérêts, fondamentalement opposés, sous ce rapport, aux intérêts du peuple. De là un état de souffrance perpétuelle et d'anxiété pire que la souffrance, car un infaillible pressentiment, plus fort que tous les sophismes, avertit chacun que cette lutte entre tous et quelques-uns, entre l'égoïsme et l'équité, entre des lois arbitraires et les immortelles lois de la nature humaine, ne saurait durer, et que plus elle se prolongera, plus aussi sera terrible la catastrophe qui la terminera. »

F. LAMENNAIS.

(Politique à l'usage des Peuples.)

MES HOPITAUX

Décidément, tout de même, il noircit, l'hôpital, en dépit du beau mois de juin dont nous jouissons, toute verdure humide de pluie sentant bon et luisant de clarté vive. Oui, l'hôpital se fait noir, malgré philosophie, insouciance et fierté !

« Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes »,

nous, les poètes, aussi bien qu'eux, les ouvriers nos compagnons de misère et de « salles ». Et vivent les purs luxes, et les femmes, pures ou non, et la vraie vie vivante, pure et impure !

En attendant, frères, artisans de l'une et de l'autre sorte, ouvriers sans ouvrage et poètes... avec éditeurs, résignons-nous, buvons notre peu sucrée tisane ou ce coco, avalons bravement qui son médicament, qui son lavement, qui sa chique ! Suivons bien les prescriptions, obéissons aux injonctions, que douces nous semblent les injections et suaves les déjections, et réprimons toutes objections, sous peine d'expulsions toujours dures, même en ce mois des fleurs et du foin, des jours réchauffants et des nuits élémentes, pour peu que l'on loge le diable dans sa bourse, et la dette et la faim à la maison.

Evidemment, nous sortirons tôt ou tard, plus ou moins guéris, plus ou moins joyeux, plus ou moins sûrs de l'avenir, — à moins que plus ou moins vivants. Alors nous penserons avec mélancolie, une mélancolie que j'ai déjà connue dans mes « entr'actes », un tantinet rageuse, goguenarde un petit, reconnaissant tour à tour et rancunière à nos souffrances morales et autres, aux médecins inhumains ou bons, aux infirmiers roses ou pas, à telle ou telle surveillante qu'on maudissait quand on ne la mystifiait pas, — pas nous, les autres ! — parce qu'elle était trop bonne, etc., etc.

Et peut-être un jour regretterons-nous ce *bon temps* où vous, travailleurs, vous vous reposiez ; où nous, les poètes, nous travaillions ; où toi, l'artiste, tu gagnais ton banyuls et les toddys avec des portraits de suppléantes et d'élèves et telles « fresques » dans la salle de garde !

Où, peut-être un jour nous reviendront, mélodieuses du passé, ces conversations de lit à lit, de bout de salle parfois : « Allons, mes-ieurs, un peu de silence, donc ! Nous ne sommes pas ici à la Chambre Taisez-vous, 27, espèce de cheval de retour ! C'est toujours les abonnés qui font le plus de pé-tard ! », ces discussions plus qu'animées et rien moins qu'attiques ; ils nous reviendront, ces sommeils coupés de cris d'agonie, des vociférations de quelque alcoolique, ces réveils avec de ces nouvelles : « Le 15 a cassé sa pipe. — As-tu entendu ce cochon de 4 ? Quel nom de Dieu de sale rouleur ! » Par dessus tout nous reviendra, hélas ! sous forme d'utile regret, ce calme sobre, cette



PAUL VERLAINE

stricte sécurité de ces lieux de douleur, certes, mais aussi de soins sûrs et de pain sur la planche.



VERLAINE A L'HOPITAL

Peut-être, un jour que la mort nous tâlera, que la maladie avant-courrière et fourrière nous tiendra tiévreux et douloureux, peut-être mi-éreux et solitaires, les reverrons-nous, non sans attendrissement et une sorte de triste — ô bien triste ! — gratitude, ces longues avenues de lits bien blancs, ces longs rideaux blancs, car tout est long et blanc, en quelque sorte, en ces asiles...

Tout, sauf, en ce jour suprême de juin, pour moi, las de tant de pauvreté (provisoirement, croyez-le, car si habitué, moi, depuis cinq ans !), l'hôpital avec un grand H, l'idée atroce, évocatrice d'une indicible infortune, de l'hôpital moderne pour le poète moderne, qui ne peut, à ses heures de découragement, que le trouver noir comme la mort et comme la tombe, et comme la croix tombale, et comme

me l'absence de charité, votre hôpital moderne, tout civilisé que vous l'avez fait, hommes de ce siècle d'argent, de boue et de crachats !

PAUL VERLAINE.

La politique de réaction du ministère Méline

C'est parce que vous sentez vous-mêmes que le mouvement socialiste sort de toutes les institutions, que vous êtes acculés aujourd'hui, pour le combattre, à une œuvre rétrograde

Le socialisme sortait de la République ; vous ne pouvez détruire la République, mais vous y introduisez ses ennemis d'hier en gouvernants et en maîtres, pour en chasser plus sûrement les militants qui l'ont faite et qui ont versé leur sang pour elle.

Vous ne pouvez pas détruire ouvertement, officiellement votre œuvre de laïcité, mais vous mettez votre République sous le patronage de la papauté. Oui, c'est la politique de Léon XIII qui vous dirige. C'est au Vatican que vous prenez, ou que votre politique prend son mot d'ordre, et ne pouvant détruire les lois de laïcité, vous y introduisez le plus possible d'esprit clérical.

De même, vous n'oserez peut-être pas détruire ouvertement les syndicats ouvriers ; mais avec ces magi-trats qui vous écrivent que les questions de cet ordre sont beaucoup plus politiques que judiciaires et qui se déclarent prêts cependant à appliquer la jurisprudence politique, vous trouverez bien assez le moyen, sans changer de lois, de supprimer en fait la liberté des syndicats ouvriers et de faire une loi de servitude de ce qui a été une loi d'émancipation.

Et je suis en droit de conclure que le socialisme est à ce point un mouvement profond et nécessaire, qu'il sort si évidemment, si puissamment, de toutes les institutions républicaines, lui jues, démocratiques, que pour combattre le socialisme, vous allez être condamnés dans tous les ordres, dans l'ordre politique, dans l'ordre fiscal et dans l'ordre syndical, à une œuvre de réaction.

Eh bien, faites-la, essayez-la, et, pendant que vous userez ce qui peut vous rester de force et de prestige à lutter contre le peuple en marche, dans les intervalles que nous laisserons vos persécutions impuissantes vous apporterons les projets de réformes que vous n'avez pas apportés ; et puisque vous désertez la politique républicaine, c'est nous, socialistes, qui la ferons.

Jean JAURÈS.

Anecdotes, Bons mots, Epigrammes, etc.

Clémentine importuné un jour par l'opportuniste Joseph Reinach lui dit : vous êtes un sot ! — C'est vous qui le dites, fit Reinach ! — Oui Monsieur c'est moi qui le dit et c'est vous qui le prouvez.

* *

Un fédéré qui était un ancien soldat et qui avait pris les armes contre les Versaillais, fut pris pendant la semaine sanglante, armes en main, par un colonel sous les ordres duquel il avait servi autrefois. Le colonel lui reprochait de s'être enrôlé aux fédérés de la Commune et de risquer sa vie pour trente sous par jour. — Parbleu, mon colonel, lui répondit le communard, je l'exposais bien autrefois pour un sou par jour lorsque je servais sous vos ordres.

* *

A la suite d'un naufrage, plusieurs personnes qui s'étaient sauvées à la nage abordèrent dans une île qui leur parut inhabitée. Après avoir longtemps marché, un d'eux ayant aperçu un pendu, s'écria : « Grâce au ciel, nous sommes dans un pays civilisé. »

* *

Pour triompher de l'indigence,
Le pauvre n'a plus de moyen.
Aujourd'hui l'on ne fait du bien
Qu'à ceux qu'on voit dans l'opulence.

* *

Rentrée des Chambres.

Dans un couloir.

— Mon cher ami, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes qui ont écrit le plus de bêtises dans leur existence.

— Monsieur est journaliste ?

— Mais non, sténographe !

* *

C'est-à-dire, en un mot, qu'en ce temps saugrenu,
Pour se faire connaître, il faut être connu.

E. AUGIER.

Emmanuel Arène disait un jour à Verlaine : — Tu es réduit au lait des Muses.
Celui-ci lui répondit : Les Muses sont vierges ; si elles ont du lait, c'est vous qui
les avez prostituées.

Yvette achète
Ses dents, ses cheveux
Et si la coquette
N'a pas de beaux yeux,
De bouche mignonne,
Ni de plus beaux bras,
Faut-il qu'on s'étonne !
C'est qu'on n'en vend pas.

Un ménage irrégulier comparait devant le tribunal de simple police. La pré-
vention porte : Coups et injures réciproques.

Le juge interroge un témoin, une grosse commère très peu intimidée.

— Dites-moi, madame, les prévenus s'injuriaient-ils et se battaient-ils
souvent ?

— Oui, monsieur ! autant que s'ils avaient été mariés pour de bon.

A cette réponse, le juge — jeune suppléant célibataire — est resté longtemps
réveur.

Toujours prête à vanter son éminent mérite
A l'entendre Jeanne sans effort sait rimer
Et pourtant elle n'a pu faire rien imprimer
— Si fait ! Si fait ! — Quoi donc ? Ses cartes de visite.

Horrible. — Connaissez-vous le moyen d'amener un curé à changer de reli-
gion ?

— ?

— Vous lui flanquez un coup de pied au derrière et il se retourne en protes-
tant.

A Madagascar :

Les Hovas, dit-on, ont bien des défauts !
Ils sont orgueilleux, peu braves et faux.
Mais la propreté leur est coutumière.

Moralité

L'Hova... toujours à la rivière !

Entre gommeux :

— Qu'est-ce que tu vas donner à Carmen de Maupereuse ? Tu sais que c'est
demain sa tête.

— Ah ! je ne sais quel cadeau lui faire, elle est tellement dinde ?

— Eh bien... donne-lui une broche ?

Mal partagé de la nature,
Cet acteur a peu de figure,
Mais le public à qui son talent plaît,
Ne voit pas *Saint-Germain en laid*.

qu'elle voyait tous les jours étaient bien prêts d'être des bourreaux puisqu'ils sont des privilégiés.

Elle était ouvrière à présent, mais rien n'était changé (si ce n'est 1 fr. 50 par jour) pour douze ou quinze heures de travail ! Sa pauvre robe usée, son estomac, dont les tiraillements lui rappelaient trop souvent qu'elle n'avait pas toujours déjeuné, n'avaient en rien disparu.

Ses yeux, ce jour-là, fatigués par les veilles, et aussi, à cause de cette angoisse qu'elle se sentait depuis le matin, se fermèrent malgré ses efforts ; l'ouvrage tomba sur ses genoux, elle s'endormit.

Mais la patronne veillait. On n'est pas à l'atelier pour dormir ! Est-ce qu'elle ne savait pas que la robe devait être livrée le lendemain matin ? Il faudrait veiller pour la terminer !

Alors la pauvre enfant rouvrit ses yeux allourdis, secoua ses pensées et ses membres, essaya d'être gaie et parvint à finir sa journée.

La dernière, hélas ! qu'elle fit ! Trois jours après elle était morte d'une fièvre typhoïde occasionnée par la fatigue, les veilles et les privations. Son âge, dix-huit ans ! Ses dernières paroles : C'est de misère que je meurs !

Elle avait à cette heure suprême, où pour quelques-uns tout s'éclaire, compris la cause des souffrances qu'elle ressentait si pesantes, la misère ! l'âpre misère des uns, qui fait le trop de richesse des autres, sans leur donner le bonheur pourtant !

Comme à son dernier jour d'atelier, ses yeux se fermèrent, mais ses paupières plus lourdes encore ne se relevèrent plus jamais.

Oh bourgeoises qui vous drapiez dans le velours et dans la soie ! avez-vous quelquefois songé à tant de jeunes filles comme elle qui s'éteignent brisées, écrasées d'avoir trop préparé de belles toilettes pour les bals, les fêtes, les noces, tandis que la mort de ses doigts osseux tisse leur linceul. Combien vivent ainsi, selon l'expression du poète,

Ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Quand donc la misère cessera-t-elle de les cueillir aussi belles pour la destruction ? Quand le privilège de la jeunesse et du bonheur s'étendant à tous — cessera-t-il d'être criminel pour devenir une partie de la joie de l'humanité.

Charlotte VAUVELLE.

La Crise sociale.

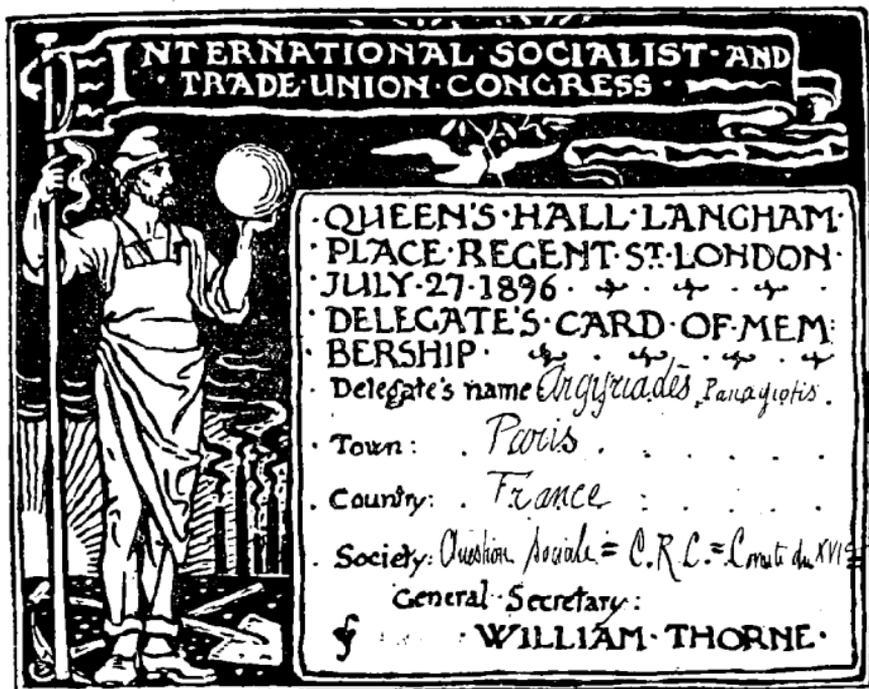
Citons le « cri de douleur » *S hmerzschrei*, d'un médecin de Berlin, dans l'indicateur médical (*Arztliche Centralanzeiger*) de 1891,

« Les choses en sont arrivées à ce point qu'il n'y a plus qu'un tiers de médecins qui vivent de ce que leur rapportent leurs visites et leurs consultations. Si cela continue, mes seigneurs les confrères n'auront bientôt qu'à se cotiser pour empêcher leurs confrères pauvres de mourir de faim... J'exerce la médecine depuis trois ans au centre de Berlin. L'assistance paternelle sur laquelle j'ai pu compter jusqu'ici m'a permis d'être à flot.

« Des pertes commerciales qu'à éprouvées mon père m'ont privé de cette ressource et maintenant j- suis sans appui. Toutes mes recettes ne se sont élevées qu'à 1.400 marcs par an (1.750 fr.) ; mon loyer et ma pension me coûtent 1.200 marcs (1.500 fr.) ; ce que me donnait mon père servait à mes dépenses de bouche et de vêtement ; maintenant j'en suis réduit pour vivre à faire le métier de traducteur et de copiste. Et je ne suis pas aux yeux de mes confrères au bout de mes misères ; je dois m'attendre à d'autres épreuves ; il y a des médecins qui ne gagnent pas plus de 7 marcs (8 fr. 75) par mois. Est-il croyable que l'artisan maçon, un barbier vit de ses recettes, un médecin n'ait d' autre ressource que de faire un beau mariage ou de prendre sa besace pour exercer sa profession ? Est-il croyable qu'un homme soit condamné à vivre toute sa vie de ce qu'a pu amasser son père ou son beau-père ? »

La conséquence de ces faits est d'une part le nombre croissant chaque année des existences échouées, l'augmentation du chiffre des individus ayant reçu une éducation libérale dans la société des vagabonds et des sans-asile, et pour beaucoup une descente dans l'échelle sociale. En juillet de cette année, un monsieur ayant reçu une éducation universitaire demandait dans la *Gazette de Francfort* un emploi dans une famille pour accompagner en voyage, pour tenir compagnie, c'est-à-dire une place de domestique, et si l'on lit attentivement les annonces des grands journaux allemands, on y trouvera plus d'une demande de ce genre. D'autre part, dans ces couches de la population, les malheureux com-

MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL



Fac-simile de carte de membre du Congrès de Londres ou délégué, gravé par WALTER CRANE.

LE CONGRÈS DE LONDRES

L'événement le plus important de l'année au point de vue socialiste et international, est le Congrès de Londres.

Il s'est passé au sein de ce Congrès deux faits d'une importance considérable. Aussi avons nous voulu que l'article fait à son sujet pour notre Almanach soit dû au citoyen le plus autorisé, en cette circonstance de la délégation française. Nous avons donc prié le citoyen Vaillant de faire cet article et nous sommes heureux qu'il ait bien voulu accéder à notre désir, car son article est un document remarquable aux points de vue politique et socialiste.

Nous avons fait accompagner cet article des deux déclarations de la délégation régulière du Congrès, et de suite après, nous donnons deux articles dus aux leaders du « Labour Party » anglais : Keir Hardie et Tom Mann, qui apprécient les travaux du Congrès de Londres. Suivent quelques critiques sur les résolutions prises à ce Congrès.

Pour le mouvement international nous ne pouvions mieux faire que de donner des extraits des rapports qui ont été présentés au Congrès.

Le Congrès de Londres et le Parti socialiste

Il y avait un intérêt réactionnaire si évident à ce que le Congrès de Londres, à défaut d'être, parut un échec, que la presse bourgeoise, avant, pendant et après, y a mis tous ses soins.

Elle n'y a pas réussi. En France seulement, l'opinion a été quelque peu désorientée, par les interprétations hostiles d'incidents, qui s'étaient produits dans la section française, et n'avaient d'autre importance que d'avoir manifesté, avec quelque vivacité, devant le Congrès, des différences déjà existantes, et qui sont les raisons d'être des organisations diverses, des partis et groupes, du socialisme français.

Malgré les falsifications journalistiques des correspondants, reporters et interviewers, grâce aux procès-verbaux authentiques et aux déclarations des parties intéressées, les faits commencent à être connus; et il suffira de les résumer.

Chaque section nationale devait vérifier ses mandats; et le rapport de vérification devait être sanctionné par le Congrès. Dès que la Commission de vérification fut nommée, le citoyen Gabriel Deville crut devoir lui demander si elle admettait comme règle de son jugement la résolution de Zurich dont le texte était :

« Toutes les chambres syndicales ouvrières seront admises au Congrès, et aussi les partis et organisations socialistes qui reconnaissent la nécessité de l'organisation des travailleurs et de l'action socialiste.

« Par action politique on entend que les organisations de travailleurs cherchent autant que possible à employer ou à conquérir les droits politiques et le mécatisme de la législation pour amener ainsi le triomphe des intérêts du prolétariat et de la conquête du pouvoir politique. »

La majorité de la Commission étant d'avis que sa seule mission était de constater la régularité, la sincérité des mandats, en appela à la section, qui reprit sa séance pour débattre cette question et, après une longue discussion, rejeta la résolution de Zurich.

Il était évident que ce n'était pas, en réalité, l'action politique et la résolution de Zurich, qui étaient reponssées, par la majorité de la section française, mais seulement l'interprétation de ceux qui croyaient que par cette résolution étaient exclus tous les délégués d'opinion anarchiste, quelle que fut la nature de leur mandat. A leur argumentation la majorité répondait : qu'ils outrepassaient la volonté de Zurich, dénaturaient un texte formel et qu'il ne pouvait y avoir lieu d'exclure des anarchistes, alors qu'aucun délégué ne se présentait comme anarchiste ou délégué anarchiste, n'avait de mandat de cet ordre et que seulement quelques délégués de syndicats, une dizaine au plus, pouvaient être tenus comme anarchistes, mais ne venaient pas en cette qualité, venaient simplement pour représenter des syndicats qui ne pouvaient être exclus du Congrès, puisque la résolution de Zurich, sur laquelle le Congrès actuel, d'ailleurs, ne s'était pas encore prononcé, leur laissait toute liberté de choisir leur délégué.

Avaient voté pour la résolution de Zurich : les délégués du parti ouvrier français et leurs alliés et aussi les délégués du Comité révolutionnaire central qui eux, en ce cas, ne votaient que pour le principe de l'action politique et non pour une application inexacte de la résolution de Zurich à la vérification des mandats syndicaux.

Les Allemanistes, les délégués de syndicats et des groupes socialistes divers, avaient voté contre pour mieux affirmer leur volonté de mettre le mandat syndical à l'abri de toute interprétation arbitraire. L'abstention des citoyens Groussier et Faillet n'était pas moins démonstrative, en ce cas, que le vote négatif du citoyen Dejeante, lui aussi un élu socialiste.

Il n'y eut pas de protestation. Il était si certain qu'on avait voté sur les intentions réelles ou supposées de ceux qui avaient demandé le vote, qu'il ne paraissait douteux à personne que si le principe de l'action politique du

Congrès International Socialiste
et des Organisations Ouvrières de 1896.



INTERNATIONAL SOLIDARITY OF LABOUR
THE TRUE ANSWER TO JINGOISM
DEDICATED TO THE WORKERS OF THE WORLD
BY WALTER CRANE MAY 11th 1896

Solidaire internationale des Travailleurs. — Réponse au Chauvinisme. — Dédié
aux Travailleurs du Monde entier, par Walter Crane, 11^{er} Mai 1896.

prolétariat eut été seul en question, il eut eu, à dix voix près, l'unanimité. Et c'était la vérité même.

Si divisée que parut et fut la section française elle était animée de bon vouloir et avait accepté à une forte majorité les mandats électoraux des députés comme leur donnant accès au Congrès, malgré les protestations de quelques délégués de syndicats.

On aurait pu croire la question résolue. Mais elle l'avait été si confusément le matin, que, d'un accord unanime, elle fut reprise en la séance du soir, et alors débattue, puis votée, avec plus de confusion encore. J'eus beau, pendant les débats, faire remarquer qu'il n'y avait plus lieu de s'occuper des mandats, tous acceptés par la section, qu'il s'agissait seulement de savoir quel serait le lendemain le vote de la section française, au vote par nationalités du Congrès, pour ou contre la résolution de Zurich, il fut impossible de faire admettre cette position de la question et ce fut encore sur des intentions et des suppositions, non sur un principe et un texte que fut refait à la majorité d'une voix le vote du matin par 56 voix contre 57.

Alors 47 membres de la minorité, à l'appel de quelques-uns d'entre eux, se levèrent, déclarant qu'en présence de ce vote ils se retiraient pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire.

Reouvrant la séance, un instant interrompue par le tumulte, je déclarai, qu'avec mes amis, nous restions à notre poste, aussi fermement qu'avant. Partisans de l'action politique, sachant très bien que le vote de la section ne l'avait pas mise en question et qu'aucun prétexte, aussi inexplicable que celui allégué de la sortie momentanée de quelques-uns ne devait nous empêcher de continuer notre besogne, de collaborer à l'œuvre du Congrès.

C'est ce qui fut fait : par la délégation au bureau, des citoyens Guérard et Vaillant et par la formation des Commissions. La section ayant deux membres à nommer par Commission nomma, dans chacune, un de ceux qui s'étaient retirés, ajoutant seulement un suppléant au cas de non acceptation de l'élu.

Le soir mes amis et moi nous nous rendions à une convocation de tous les délégués français qui avaient voté, dans la section, pour la résolution de Zurich. J'y fis remarquer que c'était une erreur de dire que la section avait repoussé l'action politique, que c'était une erreur et une faute de se séparer de la section française et je me retirai, avec mes amis du Comité révolutionnaire central, avec les citoyens Sembat et Dalle, en refusant de signer la déclaration qui nous était proposée.

Aussitôt nous nous réunissions et signions nous dix, qui avions en toutes circonstances voulu affirmer, par dessus tout, notre volonté d'action politique, nous signions une déclaration expliquant la vérité des faits, notre attitude et le droit de la section française.

Le lendemain la section française à son tour affirmait son droit et la vérité de la situation, par une déclaration signée de ses deux délégués Guérard et Vaillant. Cette déclaration en Français et sa traduction en Anglais, en Allemand, était distribuée au Congrès.

Les sécessionnistes ne pouvaient justifier leur retraite subite et concertée, qu'en transformant en motif précis le prétexte tout d'abord à peine conçu et indiqué : l'anarchisme de la section française. C'était si peu probable, qu'il fallait le faire admettre par le Congrès, sans discussion. Il était évident en effet que si un des membres de la majorité de la section française, fut venu déclarer devant le Congrès que la section française dans sa quasi unanimité était à la fois pour l'action politique et l'action économique du prolétariat, il n'y aurait pas eu plus de raison de créer deux sections pour les Français, plutôt que pour les autres sections nationales ou s'étaient produites des divisions.

Les sécessionnistes, allant ardemment à cette solution, mirent le bureau en demeure de leur assurer cette issue, sous peine de les voir, en cas contraire, quitter le Congrès. Et ils obtinrent satisfaction, grâce aux efforts de leurs amis étrangers, qui tout en maudissant leur imprudence, furent assez habiles et dévoués pour les tirer d'affaire.

En séance il fut artificieusement obtenu que seul un membre de la minorité sécessionniste put prendre la parole, le citoyen Millerand demandant la séparation, la création d'une section socialiste en opposition avec la section qu'il déclarait formée des anarchistes et de leurs alliés; et malgré la promesse du bureau que

j'aurais la parole pour répondre, malgré mes insistances, je ne pus l'obtenir. Heureusement Vandervelde, au nom des Belges, éloquentement, fit valoir tous les arguments de justice et de forme, contre la proposition Millerand, interrompant par les injures de la minorité française et nos applaudissements.

Les Anglais comme les Belges, les Italiens et les Hollandais avaient si nettement montré leur désapprobation de la proposition sécessionniste française, qui créait deux sections, avec deux voix, deux parts au bureau, etc., et qui venait gaspiller le temps du Congrès pour l'occuper de divisions nationales plus ou moins artificielles qui auraient dû, au contraire, même en cas de réalité, ne passer produire en séance, que cette proposition était exposée à être rejetée à une immense majorité. Elle fut sauvée par le truc du vote par nationalités où des nations sans délégation directe ou n'ayant qu'un délégué comme l'Autriche, la Roumanie, la Roumanie, etc., sont venues équilibrer l'Angleterre, la Belgique et l'Italie.

Les sécessionnistes avaient gain de cause formel, mais non réel. En tout cas je protestai vivement, devant le bureau, contre les procédés et la procédure; et d'autant plus vivement que peu m'importait la réparation, mais ce qui m'importait c'était la façon dont elle avait été faite, c'était le prétexte irréel allégué devant le Congrès, et dont la discussion la réfutation avait, malgré les protestations de toutes parts, été empêchée trop habilement. La section française avait été accusée, jugée et condamnée sans avoir été entendue. Comme compensation il fut décidé que le lendemain Allemane et moi parlerions au début de la séance et ferions entendre nos protestations.

Protestations platoniques pour le résultat immédiat; mais de valeur certaine pour l'impression du Congrès et pour l'opinion publique.

Après avoir repoussé l'accusation d'anarchisme contre la section française, démentie par la présence d'élus socialistes, par la présence d'hommes qui comme mes amis et moi, communistes révolutionnaires, voient dans l'action politique révolutionnaire et électorale, dans l'action politique constante mais non limitée et émasculée, l'action libératrice par excellence du prolétariat suivant la formule que le Comité révolutionnaire central avait proposé au Congrès; après avoir démenti toutes calomnies, je faisais valoir avec Allemane, cet argument, que la section française par tous ses actes et votes, n'avait eu qu'un but: maintenir aux syndicaux la liberté de représentation assurée par le texte de Zurich, et mis en doute par quelques délégués français.

Nous avions d'ailleurs une preuve indéniable de la vérité de la thèse que votants ou non de la résolution de Zurich dans la majorité de la section nous avions soutenue: c'était que depuis ce débat, le Congrès lui-même s'était prononcé pour elle, qu'il avait voté la résolution de Zurich et l'avait aussitôt interprétée comme nous, déclarant par son président de séance Singer, et aussi au nom du bureau: que si les anarchistes étaient exclus en tant qu'anarchistes, les délégués des syndicats, ayant des mandats réguliers, devaient être admis quelles que fussent leurs opinions personnelles. Alors pourquoi les sécessionnistes faisaient-ils autre mine au Congrès qu'à la section?

Les événements ultérieurs le diront. Il n'est pas douteux qu'ils ont obéi, pour la plupart du moins, à une impulsion intime et qu'il n'est pas besoin de concevoir un complot pour expliquer une retraite que tant de différences, de conflits antérieurs, d'antipathies, d'espérances et d'ambitions devaient, à une occasion ou l'autre, amener.

Mais si nous nous sommes alors, et depuis, querellés, ni les uns ni les autres nous n'avons donné motif à ces jugements grotesques de l'ennemi déclarant le succès du Congrès compromis et l'avenir du parti assombri, par les divisions des socialistes français.

Nous n'avons vu là rien de bien nouveau. Il n'y avait qu'avantage à ce que des divisions réelles se révélassent avec leurs caractères et que chacun put juger malgré les défauts de sa discipline, la valeur de l'esprit d'indépendance et de liberté du socialisme français.

Nous avons eu en outre une grande joie, celle de trouver dans la solidarité anglaise, dans la loyauté du peuple socialiste anglais, l'appui, les sympathies que nous désirions; et c'est à lui qu'est dû tout le succès, le succès réel du Congrès.

Si, peu au courant de l'indiscipline de la plupart des partis continentaux, les

Anglais ont pu s'en étonner, il importait qu'ils en vissent la manifestation pour savoir à quoi s'en tenir. Et le Congrès ne s'était pas terminé sans qu'ils se fussent rendus compte, que nous ne différiions d'eux que par des questions de forme, de race, de tempérament, et que même les différences historiques étaient effacées, par des sentiments, des aspirations semblables, dans des circonstances de plus en plus pareilles, et que nous étions intimement reliés à eux par une même volonté, par une même conception du but à atteindre.

Le progrès de l'esprit internationaliste, la volonté d'organiser l'action internationale du prolétariat et du socialisme et les premières tentatives organisatrices, à cet effet, sont les caractères principaux du Congrès de Londres, qui a ainsi donné au socialisme international tout ce qu'il en pouvait attendre.

Les difficultés qu'il a rencontrées sont celles de ces vérifications de mandat qui n'existent pas pour un Congrès bourgeois ou sommeillant, mais qui pour les délégués d'un monde en formation et de vie éternique, ne sont ni inutiles ni stériles car c'est par leur solution que se fait peu à peu la constitution du parti lui-même.

Aussi ces débats préliminaires terminés, l'accord s'est produit avec éclat. Dans les Commissions qui n'avaient cessé de travailler, en séance, des votes, des résolutions, sont venus assurer, continuer, dans la même direction, ce qu'avaient fait les précédents Congrès.

Les délégués du prolétariat international ont admis les solutions générales d'application universelle, celles dont tous les pays devaient faire la règle de leur action commune. Mais ils n'ont pas voulu régler internationalement : l'action nationale de chaque fraction du parti, et ce qui dépend de circonstances locales; et qu'il s'agisse de la question agraire ou de tout autre acte de la lutte socialiste et révolutionnaire contre le capitalisme et la réaction, chaque parti national reste maître de sa tactique et de disposer de son énergie au mieux des intérêts du prolétariat et de la Révolution.

Au moins pour ce qui peut être fait en commun, il fallait rechercher les moyens de la coordonner et diriger. C'était là, l'objet principal des délibérations du Congrès.

A cet effet les Anglais ont été chargés d'établir à Londres un Comité international chargé de relier le mouvement et les efforts des organisations ouvrières et socialistes de tous les pays.

Pour le même objet, au point de vue corporatif, les délégués de tous les métiers similaires, se sont réunis, dans des Congrès spéciaux, pour l'organisation d'une action corporative commune internationale.

Dans une conférence interparlementaire des élus socialistes, les délégués des diverses nations ont été chargés de désigner parmi les élus des délégués, un par nation, qui formeraient une Commission ayant pour mandat de chercher à solidariser l'action des élus socialistes des chambres et conseils municipaux dans tous les pays. Les délégués sont déjà presque tous désignés. Ils se réuniront et élaboreront le plan dont l'exécution doit assurer les rapports réguliers et l'action concertée des élus socialistes.

Enfin le Congrès de Londres en acceptant presque entièrement et dans ses termes, la résolution du Comité révolutionnaire central, a affirmé, avec lui, que l'action politique, sous toutes ses formes, est le moyen, *par excellence*, d'émancipation du prolétariat, d'affranchissement de l'homme et du citoyen et d'établissement de la République socialiste, que l'action politique : révolutionnaire comme électorale, républicaine comme démocratique et aussi la législation directe du peuple en étaient les moments essentiels. Le Congrès de Londres a enfin aussi donné satisfaction à notre vœu le plus cher en faisant du 1^{er} mai non plus seulement le jour de la revendication économique mais aussi le jour de manifestation pour la solidarité et la paix internationale des peuples.

C'est cette solidarité et paix internationale qu'à tout prix et tout d'abord il nous faut assurer. C'est l'œuvre qu'au grand meeting de Hyde-Park comme au Congrès les délégués ont juré d'accomplir et à laquelle ils consacreront tous leurs efforts.

Le reste viendra de soi, et par la force des choses. Si nous pouvons tenir en échec le militarisme et le césarisme et aussi le banditisme colonial, si nous pouvons maintenir, contre tout complot belliqueux, la paix internationale, l'issue prochaine de la lutte socialiste n'est pas douteuse.

Elle l'est moins que jamais maintenant que par ses Congrès syndicaux et surtout par le Congrès internationaliste de Londres le prolétariat de la Grande-Bretagne est entré dans la voie de l'action politique et du socialisme. Jusqu'ici les forces ouvrières anglaises, trop indifférentes à la politique, avaient trop souvent formé l'appoint des partis bourgeois. Seuls le Parti indépendant du travail et la Fédération démocrate socialiste donnaient l'exemple socialiste.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, à une énorme majorité les Anglais ont, avec toutes les nationalités, voté la nécessité pour la lutte, de former un parti socialiste distinct indépendant de toute attache bourgeoise, opposé à toutes les forces du capitalisme et à la réaction. Et pour qui sait qu'il n'y a pas de révolution internationale imaginable et possible, où ne participerait pas la Grande-Bretagne ouvrière, il est impossible d'exagérer l'importance de ce vote, de cette résolution, alors qu'on sait partout combien il est facile au peuple Anglais déjà économiquement organisé, de faire sa révolution quand il aura mis à exécution sa décision de s'organiser politiquement.

Le Congrès de Londres a achevé l'œuvre de constitution du parti socialiste internationaliste commencée, mise en train par les Congrès de Paris, de Bruxelles et de Zurich et il est le point de départ, le commencement de la période d'organisation et d'action internationale de ce parti, qui se sent maintenant assez puissant pour ne plus se contenter de la lutte nationale menée en chaque pays par ses partis et groupes nationaux, mais entend aussi suivre et combattre et vaincre le capitalisme et la réaction sur le terrain international, pour le maintien de la paix d'abord, puis pour l'attaque, pour la lutte concertée, pour la victoire généralisée.

Maintenant que comme chaenn l'a pu faire, à son point de vue, répondant aux calomnies et critiques de la réaction j'ai, avec mes amis, pu rétablir, dans leur exactitude, le rôle essentiel et la valeur du Congrès, il y a peut-être lieu d'examiner, en dehors de toute préoccupation de ces critiques et calomnies si les incidents, grossis à plaisir, survenus dans la section française peuvent avoir une influence de quelque importance sur le développement et l'avenir du socialisme en France.

En apparence, peut-être, en réalité non. L'union socialiste se fait non par le bon vouloir des chefs socialistes mais par la volonté prolétaire, populaire, irritée des divisions et des querelles et signifiant déjà à ceux qui prétendent la violence, que le temps de ces prétentions autoritaires et contraires à l'intérêt général du parti est passé. Cette affirmation de la volonté populaire, si nette aux élections législatives et municipales dernières, ira grandissant; et il est déjà telles régions où l'individualisme et l'amour-propre irréductibles de certains, ne peuvent plus se produire et doivent se dissimuler derrière l'union socialiste ou se réfugier dans des vieilleries corporatives. L'union socialiste se fait et se fera avec ou sans eux, parce que le peuple socialiste le veut, parce qu'elle est une nécessité.

Les cuissons d'amour-propre blessé, le conflit entre gens qui s'entendaient, en apparence, d'autant mieux qu'ils se rencontraient moins, deviendront peut être plus aigus. Cela ne changera rien à la marche des choses, sinon pour l'accélérer. Le socialisme français est trop vivant, trop puissant, pour devenir le domaine de qui que ce soit, il est maître de lui-même, et ceux qui le voudraient exploiter ou dominer, seront éliminés par le procès même de son développement. Il n'est pas mauvais que les défauts et obstacles qui le retardent, soient ainsi mis en lumière, pour plus tôt être corrigés, être écartés.

Nous assistons, nous avons assisté, à ce phénomène que nous avons tant de fois signalé, des conséquences dues au recommencement après la terreur et sous la réaction Versaillaise, du mouvement ouvrier et socialiste sous forme exclusivement syndicale. De là, sont sortis peu à peu et au fur et à mesure que la nécessité de la lutte politique les évoquaient, les divers partis ouvriers plus ou moins, encore, enfoncés dans le syndicalisme.

Seul, continuant la tradition révolutionnaire française, le Comité révolutionnaire central, issu de la Commune révolutionnaire de Londres, formait son avant-garde, cherchait à former le parti politique de l'action socialiste révolu-

tionnaire, indiquait la voie où le socialisme trouverait son organisation et ses armes.

Nous sommes arrivés maintenant, en France, à une crise de formation, où l'organisation politique socialiste sort peu à peu et sortira définitivement de la gangue, de la confusion élémentaire précédente, par la constitution d'un parti politique socialiste unifié, pour la lutte politique correspondante à la constitution unitaire simultanée d'une organisation corporative ou syndicale de tout le prolétariat, pour la lutte économique.

C'est de la confusion des éléments d'un organisme qui n'a pu encore créer les organes adéquats de ses fonctions distinctes, que viennent tant de maux et de conflits, tels que ceux de Londres, qui n'ont résulté que du mélange de la superposition des deux Congrès syndical et socialiste, en un seul, et par cette raison, quelque peu confus et contradictoire d'apparence sinon de fait.

Au cours de cette crise de croissance, il n'est pas étonnant que ceux qui n'en voient pas la direction et le but se querellent avec des noms et des formules qui ne représentent plus que des détroques passées ou présentes, qui seront bientôt rejetées, par une vie nouvelle et plus puissante. C'est ainsi que nous voyons opposer par des retardataires l'action économique à l'action politique louer l'une et condamner l'autre et réciproquement, où les mêler à dose plus ou moins maladroitement combinées et charger indistinctement syndicals et groupes d'un même parti de les accomplir.

Il est cependant déjà évident, et les pays qui comme l'Allemagne ont une élaboration organisatrice plus avancée nous l'ont montré; il est évident que la classe ouvrière doit livrer combat, pour sa délivrance, à la classe capitaliste et à la réaction, partout où elle en est attaquée et opprimée, partout où elle la peut rencontrer et assaillir et qu'il est aussi inepte de renoncer à la lutte politique pour la lutte économique que de faire le contraire; ce qu'il lui faut c'est lutter à la fois économiquement et politiquement de toutes ses forces unies, de toute son énergie, employées pour obtenir intégralement l'effet de ces forces et de cette énergie organisées à cet effet.

Tout d'abord, au lendemain d'une révolution comme celle de la Commune; vaincue, la classe ouvrière militante, fait ce qu'elle peut et se terre dans ses syndicats, parce qu'on l'y laisse vivre. Mais elle ne peut, elle n'y doit pas rester. Elle ne doit pas surtout en donnant à ses syndicats, un rôle politique empêcher l'accès de ceux qui n'ont pas les idées des initiateurs ou dirigeants, émiettant, tronquant ainsi, empêchant le développement de l'organisme économique à créer, du syndicat qui n'est ce qu'il doit être qu'à la condition de pouvoir comprendre et de comprendre toute la corporation du métier localement syndiquée et régionale, et nationale, et ayant ses centres et foyers dans les bourses fédérées du travail, organes centraux des unions de métier et du prolétariat national organisé, formé en une organisation économique distincte pour la lutte économique et à l'abri de toute ingérence perturbatrice de politiciens.

Elle doit, en même temps qu'elle constitue ainsi son organisme économique, constituer son organisme politique, par la formation organisée de tous ses militants en un parti d'action politique socialiste.

Ce sera toujours, dans un cas comme dans l'autre, la classe ouvrière livrant par ses syndicats la bataille économique, livrant par ses groupes coalisés, unis, par son parti, la bataille politique qui bien entendu ne peut se limiter à l'élection, à l'action républicaine, démocratique, électorale, parlementaire, mais comprend l'action politique tout entière, donc ainsi et surtout l'action vraiment révolutionnaire, c'est-à-dire, l'action aux figures multiples, qui répondant à toutes circonstances est par un rapport exact avec elles, la plus efficace. L'action politique est pour elle non l'action électorale ou l'action révolutionnaire; mais l'une et l'autre, mais l'intégralité des moyens de réalisation de ses revendications, et de la Révolution.

Ainsi, sortant de la période de formation, de formation, ayant constitué ses organes en organismes distincts d'action économique et d'action politique, la classe ouvrière sera organisée, prête pour la lutte et par là certaine de la victoire. Dans les syndicats entreront les corporations ralliées par la propagande. Dans les groupes, dans le parti se réuniront tous les militants du prolétariat, du socialisme et de la révolution. Et alors exercées par les mêmes agents, les actions distinctes économi-

que et politique s'effectueront avec autant de précision que d'énergie, précipitant les événements vers l'issue commune et libératrice de la destruction du régime capitaliste et réactionnaire et de l'émancipation du prolétariat. Ainsi surtout, l'entente et l'action internationaliste seront prêtes et d'effet certain.

C'est à cette œuvre féconde de dégagement du passé inorganisé et confus, vers l'avenir organisé que travaillent toutes les forces intimes et vitales de la classe ouvrière et du socialisme. Dans ce bouillonnement générateur d'une vie plus intense et mieux ordonnée, d'un organisme supérieur ayant les organes de ses fonctions et les pouvant indéfiniment perfectionner avec elles, se manifestent encore des conflits, on y voit s'évanouir les formes ambitieuses d'individus bientôt superflus ; et l'union socialiste plus ou moins équilibrée, prélude à l'unification, à l'unité du parti résultant de sa prochaine et supérieure organisation.

Les membres du Comité révolutionnaire central, qui depuis tant d'années à travers toutes les crises sont restés à leur poste socialiste révolutionnaire, ont du moins la satisfaction actuelle de voir leur rôle initiateur de mieux en mieux compris, et de savoir que leur appel à la classe ouvrière, pour cette double et distincte organisation syndicale et politique est enfin entendue et devient populaire.

Sur la proposition de ses membres syndiqués délégués, le Congrès de Limoges, l'an dernier, avait adopté la résolution d'une organisation économique du prolétariat distincte de toute organisation politique ; mais inconsidérément le même Congrès se contredisant votait des résolutions d'ordre électoral. Le Congrès corporatif de Tours cette année et ses successeurs et tous autres Congrès corporatifs corrigeront ces erreurs et assureront la création de l'organe de combat économique du prolétariat français par l'organisation économique syndicale distincte de l'organisation politique socialiste.

La farce des choses fera le reste ; et on peut espérer, malgré l'exacerbation malade de l'individualisme français, que nous trouverons des collaborateurs pour former ce parti politique socialiste unifié dont, pour l'instant, il nous suffit d'être l'avant-garde, montrant le chemin et répugnant, par cela même, à toute besogne de désunion et de division, heureux au contraire de toutes les forces qui viennent rejoindre, sinon nos rangs, du moins ceux du corps d'armée et même de l'arrière-garde, pour les combats décisifs et prochains, de la classe ouvrière, du socialisme et de la Révolution.

EDOUARD VAILLANT.

Voici les deux déclarations dont parle le citoyen Vaillant dans son article :

Citoyens,

Délégués au Congrès de Londres, nous sommes de ceux qui, au nombre de 36, ont voté pour le maintien intégral et sans débat des décisions du Congrès de Zurich.

Nous avons affirmé ainsi la nécessité de l'action politique, notre énergique réprobation contre l'anarchie et l'antagonisme absolu qui oppose les hommes de la Révolution sociale à l'individualisme anarchiste, comme à toute réaction.

Mais nous sommes, après le vote, restés dans la salle de la délégation française au Congrès, parce que d'abord toute participation à un vote implique forcément la possibilité d'être en minorité et la validité du vote auquel on collabore.

Parce que surtout il nous eût paru profondément injuste et dangereux de considérer, par notre retraite, les organisations corporatives les plus importantes du prolétariat français comme solidaires des opinions anarchistes d'une douzaine au plus de délégués qui n'étaient pas là comme anarchistes, mais comme délégués de syndicats.

Il est certain, en effet, que presque tous les mandataires de ces organisations syndicales ont simplement voulu, par leur vote, maintenir contre toute ingérence des groupes politiques le droit absolu des syndicats ouvriers, que ne limite jusqu'ici aucune décision des congrès internationaux.

La seule tactique, au lieu d'atteindre les anarchistes par un ricochet qui

frappe d'abord les organisations ouvrières, est de les rejeter hautement et comme tels par un texte formel qui les exclue.

Ainsi nous voterons, restés au poste pour y défendre ces idées, convaincus que dans un congrès socialiste l'anarchie ne doit pas pénétrer, et que le Congrès doit affirmer avec une force nouvelle la nécessité de l'action politique, électorale ou révolutionnaire, pour l'émancipation des travailleurs par la conquête du pouvoir politique, que nous tenons comme le moyen essentiel de la victoire de la Révolution.

VAILLANT, SEMBAT, députés.

DALLE (Victor).

DEGAY, LOUIS DUBREUILH, Gaston COUGNY,
LÉTANG, RENAUD, HENRI TUROT, mem-
bres du Comité révolutionnaire cen-
tral.

Camarades,

Pour couper court à toutes les polémiques intéressées de divers journaux de la région et aux insinuations malveillantes de la part de nos adversaires, nous croyons devoir remettre sous les yeux de nos amis la deuxième protestation qui a été distribuée à tous les membres du Congrès international de Londres.

Déclaration de la Section française régulière aux camarades du Congrès.

Camarades,

Nous tenons à vous exposer brièvement, comme membres, au nombre de 72, de la délégation Française régulière, les faits exacts qui se sont passés dans l'intérieur de notre délégation.

Vous ne connaissez pas ces faits, car c'est en adversaire partial que le citoyen Millerand les a exposés. Le citoyen Vandervelde ne pouvait parler que de la question de principe.

Au début, lundi, c'est à l'unanimité que furent désignés les membres du Bureau provisoire, les citoyens Vaillant et Pédron et les membres de la Commission de vérification des Mandats. De même, à l'unanimité, furent désignés ultérieurement, pour siéger au Bureau du Congrès les citoyens Vaillant et Eugène Guérard.

Une première discussion eut lieu sur la proposition du citoyen Gabriel Deville, demandant que tout délégué, *même mandaté par une organisation corporative*, fut interrogé sur son adhésion à l'action politique, avant toute validation. La majorité se prononça contre la proposition Deville : personne ne se retira.

Dans l'après-midi, la même discussion fut reprise sur l'initiative du citoyen Delory. Il fut proposé que la France votât au Congrès *pour l'Article II* et les décisions de Zurich qu'il entraînait.

Mais ici, camarades, nous signalons à votre attention le fait capital du débat. Le citoyen Gabriel Deville, le citoyen Jules Guesde affirmèrent de la façon la plus formelle que la décision du Congrès de Zurich impliquait l'exclusion du Congrès de tout délégué, *même mandaté par une organisation corporative, qui refuserait d'adhérer à la conquête des Pouvoirs publics*. C'est sur cette affirmation que le vote eut lieu contre l'article II. Il signifiait uniquement que la majorité de la section française entendait garantir l'entière liberté des organisations ouvrières.

Or, le lendemain, au nom du bureau du Congrès, le président Singer, appuyé par le citoyen Vandervelde, déclara officiellement que le Congrès de Zurich n'avait jamais entendu *attribuer les mandats Syndicaux et que tout représentant d'une organisation ouvrière régulièrement mandaté, serait admis au Congrès*.

Ainsi donc, le Congrès confirmait le vœu réel de la Section française qui n'avait jamais demandé autre chose.

Ainsi donc, le vote de notre section avait été vicié dans sa forme par l'interprétation erronée contre laquelle on avait voté.

Après le vote de notre section, le lundi, une partie de la minorité se retira, déclarant rompre avec la majorité; le secrétaire se retirant fut remplacé par le citoyen Lavaud. Un délégué de la minorité essaya même d'enlever violemment le dossier des mandats.

En présence de la déclaration officielle au Congrès de Zurich qui détruisait la prétention de la minorité, que commandait la bonne foi? De reconnaître qu'on avait induit en erreur la Section française et de rentrer au milieu d'elle. Au lieu de cela, la minorité, persistant dans son attitude de révolte contre la majorité, sollicita du Congrès la scission en deux fractions de la Délégation française, malgré le vote de l'Article 11, qui ne permettait plus aucune modification au règlement.

Le Congrès a voté, sans connaître la tromperie dont la majorité avait été victime, sans avoir entendu un seul représentant de cette majorité.

Le vote préparé par des conciliabules entre les représentants de la minorité et les leaders du parti Social-Démocrat-allemand, fut enlevé par ces derniers. Et l'on vit des nationalités telles que la Bulgarie, la Roumanie, la Bohême, etc., faire échec aux nations où le mouvement socialiste est le plus développé: l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique, la Hollande, représentées non pas par quelques Délégués, mais par des centaines.

Voilà les faits.

Camarades,

On a fait perdre le temps du Congrès par une discussion qui a commencé par une tromperie et s'est continuée par amour-propre blessé ou par calcul.

Nous affirmons :

Que la délégation française n'a jamais voulu qu'une chose, le maintien absolu du droit des organisations ouvrières, contre toute pression politicienne.

Que lors de la délivrance des cartes définitives, le secrétaire de la délégation, le citoyen Lavaud, a déclaré qu'aucune carte ne serait remise à un délégué d'un groupe anarchiste.

On veut accrédi ter cette opinion que la majorité de la délégation française est composée d'anarchistes ou d'alliés d'anarchistes : C'est faux!!!

Cette majorité est composée de délégués de groupes politiques socialistes et de groupements corporatifs qui, les uns et les autres ont déclaré qu'ils se conformeraient strictement au mandat qui leur a été donné par leur organisation.

Camarades, vous jugerez!

Pour l'unanimité de la Délégation française régulière,

Ed. VAILLANT,

Eugène GUÉRARD.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL

CRITIQUES ET SUGGESTIONS

PAR KEIR HARDIE

Le Congrès international de Londres a laissé derrière lui des souvenirs mêlés : tantôt agréables, tantôt déplaisants. Ce qui le caractérise, c'est surtout le fait que plus de 800 représentants des travailleurs du monde entier se sont réunis pour trouver un champ d'action commun. Même si on s'était séparé sans rien faire, le Congrès aurait été toujours un facteur important du développement du mouvement socialiste. La question qui a surtout troublé le Congrès a été l'admission des socialistes qui n'appartiennent pas à la catégorie des social-démocrates.

Voici comment cette question s'est présentée. Sur le continent il y a deux écoles de socialistes, ayant le même but : la socialisation de la propriété sous toutes ses formes. Leurs méthodes, cependant, diffèrent : les uns, les Allemands surtout, sont partisans du socialisme d'Etat, tandis que les autres, parmi lesquels Domela Nieuwenhuis, préfèrent un communisme coopératif.

Les Allemands, cependant, avaient déclaré à l'avance par leur organe, le *Vorwärts*, et ailleurs, que cette fraction était formée d'anarchistes, et qu'on devait, en conséquence, les exclure.

Dans le Congrès on constata que la Hollande avait envoyé 24 délégués, parmi lesquels 13 étaient des communistes libertaires et 5 des parlementaires; les délégués français, au nombre de 113, comptaient 57 membres, la plupart envoyés par les organisations ouvrières, tous favorables à l'admission des communistes libertaires, et 56 contraires.

Maintenant si l'interprétation que donnaient les Allemands à la résolution du Congrès de Zurich l'avait emporté, la majorité dans les deux cas aurait été exclue du Congrès.

Il faut rappeler, en outre, que quelques organisations ouvrières avaient envoyé des anarchistes pour les représenter; ceux-ci devaient être aussi exclus du Congrès. Or il est incontestable que des groupes anarchistes, comme tels, n'avaient aucun titre pour se faire représenter au Congrès : aucune discussion ne pouvait avoir lieu là-dessus. Néanmoins si les membres d'une organisation ouvrière étant de bonne foi tenaient à choisir comme leur délégué un individu, ayant des opinions anarchistes, c'était leur droit, le Congrès ne pouvant s'engager sans crainte à examiner les opinions de tous ceux qui demandaient à y être admis.



KEIR HARDIE

Et cependant, c'est ce qu'on avait proposé.

Voyant que ce moyen ne pouvait pas réussir, les Allemands guidés par M. et M^{me} Aveling ont eu recours à un autre expédient, qui consistait à écarter les antiparlementaires en refusant toute discussion au sujet de leur admission, et à les expulser de force ou faire avorter le Congrès.

Heureusement d'autres avis ont prévalu et l'on s'accorda enfin à permettre à deux orateurs de chaque côté de parler dix minutes. La votation a pu ainsi avoir lieu sans aucun désordre, et dès ce moment, la conduite de ces méchants anarchistes a été dans le Congrès toujours correcte, et les autres fractions auraient dû l'imiter dans leur intérêt.

En examinant cette question, il faut toujours se rappeler les conditions qu'on trouve sur le continent. Dans la Grande-Bretagne, le mouvement anarchiste n'inspire aucune terreur; en France, en Italie, en Espagne, où la répression brutale des idées les plus avancées, sous leurs différentes formes, a produit un état d'âme correspondant, les bombes et les autres désordres qu'on a reprochés aux anarchistes font une nécessité aux socialistes consti-

placent dans la même catégorie que les anarchistes si haïs et si craints en même temps.

Cependant ni les bombes ni les désordres ne sont nécessaires à la propagande anarchiste pas plus qu'à l'agitation socialiste et les chefs du mouvement anarchiste ne peuvent pas être déclarés responsables des agissements de leurs partisans fanatiques. Ainsi se comprend très bien pourquoi les socialistes du continent tiennent à montrer qu'ils n'ont aucune sympathie pour le mouvement anarchiste.

Mais lorsqu'on veut mettre avec les anarchistes tous ceux qui n'acceptent pas l'action parlementaire, on se hâte de trop. En 1889, William Morris et les autres délégués anglais au Congrès international de Paris étaient des anti-parlementaires et si la résolution du Congrès de Zurich avait été alors en vigueur d'après l'interprétation que lui donnaient les Allemands, ils en auraient été tous expulsés. Domela Neuwenhuis et ses camarades de la Ligue socialiste de la Hollande se trouvent aujourd'hui dans la même position que Morris et la Ligue socialiste de la Grande-Bretagne en 1889. En se trouvant et en s'entretenant avec d'autres, Morris s'aperçut que les différences qui les séparaient d'entre eux n'étaient que des questions de mots et non de principes, et c'est ainsi que les socialistes qui paraissent aujourd'hui divisés au sujet de la tactique à suivre n'ont qu'à se trouver ensemble pour voir disparaître ce qui les sépare et élargir le terrain où ils sont d'accord. Traiter comme adversaires des hommes tels que Domela Neuwenhuis, Jean Allemane et Ed. Vaillant, les exclus du Congrès, dire sur leur compte des choses amères et désagréables, c'est le moyen sûr pour ouvrir des brèches où il devrait ne pas en exister et diviser dans des fractions hostiles un mouvement qui, pour aboutir, doit être uni.

Je ne suis pas un anarchiste, mais je ne suis non plus un socialiste d'Etat en fer forgé. Nous avons besoin de ces deux fractions pour maintenir l'équilibre. En Allemagne, on ne sait pas ce que c'est que la liberté, et, à mon avis, les chefs du mouvement socialiste dans ce pays conçoivent le socialisme comme un régime sous lequel Liebknecht et Singer prendraient la place de l'empereur Guillaume et Bismarck. Arrivés au pouvoir, ils se montreraient aussi intolérants pour ceux qui ne partagent pas leurs opinions que le sont aujourd'hui leurs adversaires officiels. Ce sont eux et eux seulement qui comprennent le mouvement socialiste. Ceux qui ne le pensaient pas comme eux trouvaient presque impossible d'être admis au Congrès, tandis que leurs partisans jouissaient de faveurs spéciales pour faciliter leur admission. Si Liebknecht et Singer ne pouvaient pas assister au Congrès, ainsi qu'il est arrivé mercredi matin, il n'y avait pas de séance. Tout cela, à mon avis, est odieux, anti-démocratique et peut-être funeste au mouvement socialiste. La liberté ne peut qu'engendrer la liberté et l'injustice l'injustice. Le mouvement ouvrier est trop vaste pour pouvoir être dominé par une clique dans l'intérêt exclusif d'une fraction.

Il est de toute évidence qu'un Congrès dans ces conditions n'est qu'une farce. Presque 1,000 délégués se réunissent ensemble et trouvent que la discussion des questions les plus importantes ne peut avoir lieu. Je crois que l'organisation idéale d'un Congrès doit être à peu près la suivante : les délégués se réunissent le premier jour pour se mettre d'accord sur le partage du Congrès en sections spéciales pour trois jours, par exemple. Les délégués des organisations ouvrières se réuniraient ensemble pour discuter les questions qui les intéressent ; les social-démocrates en feraient autant de leur côté, les communistes-libertaires, y compris les coopérateurs, formeraient une troisième section, et les anarchistes une quatrième. Le cinquième jour, le Congrès siégerait au complet, pour recevoir et discuter les rapports de chaque section. De cette manière tout froissement serait évité, la réunion aurait un caractère vraiment international, et dans quelques séances on pourrait porter en ligne tout le mouvement ouvrier et faire face à l'ennemi. Tant que l'on se trouvera gêné par son voisin, il est impossible d'apprécier sans prévention les opinions d'autrui et les questions personnelles prennent la place des questions les plus importantes.

Le prochain Congrès sera bien meilleur. La résolution proposée par Sidney Olivier pour déferer à une Commission spéciale la vérification de tous

les pouvoirs est excellente, car elle écartera du sein du Congrès une des questions les plus irritantes. Cette Commission d'ailleurs pourra, si elle le veut, établir facilement la vérité, dans le cas où les mandats soient contestés. Des réformes aussi paraissent nécessaires dans le mode de votation : le vote par nationalité ne saurait se défendre. En effet on a vu M. Aveling produire une lettre provenant de la Nouvelle-Galles du Sud, en vertu de laquelle il est admis à siéger et voter, ayant ainsi à lui seul un pouvoir égal à celui des 475 délégués anglais. On doit être à l'avenir plus sévère dans le choix des traducteurs-interprètes officiels. M. et M^{me} Aveling sont des partisans convaincus, de même qu'Adolphe Smith, car en tournant une phrase, ou en en modifiant l'intention dans la traduction on peut lui faire dire ce qu'on veut.

La question du prochain Congrès doit être examinée par tous les socialistes dans le but d'arriver à une entente, pour en finir avec les querelles que nous tous regrettons et pouvoir ainsi faire front tous ensemble à l'ennemi commun.

KEIR HARDIE,

Président du Parti Indépendant du Travail
de la Grande-Bretagne.

Opinion sur le même sujet, par TOM MANN.



TOM MANN

Les conditions sous lesquelles le Congrès international de 1896 s'est réuni autorisaient les communistes-anarchistes et les socialistes anti-parlementaires à en réclamer l'admission comme délégués d'organisations ouvrières ayant des opinions communistes et anti-parlementaires. Je pensais et je pense encore que c'était dans l'intérêt du mouvement socialiste et ouvrier, de voir les différentes sections socialistes discuter les questions soumises au Congrès, chacune à son point de vue.

Les parlementaires, cependant, n'étaient pas dans les conditions voulues pour pouvoir discuter avec les sections anti-parlementaires, et dès lors les disputes devenaient inévitables. Mais dès que la justification des

sante au sein du Congrès. Quant à moi je voudrais que, dans les Congrès à venir, on accepte tous ceux qui admettent la socialisation de l'industrie, mais pour ne pas perdre un temps trop précieux, je voudrais voir le Congrès partagé en sections, jusqu'au jour où l'on sentira la nécessité d'un Congrès cosmopolite.

Tom MANN,
Secrétaire du Parti Indépendant du Travail
de la Grande-Bretagne.

RÉSOLUTIONS DU CONGRÈS

Comme presque tout le temps du Congrès a malheureusement été employé à des discussions de questions personnelles et oiseuses, le débat sur les questions économiques à l'ordre du jour a dû forcément être sacrifié.

Des résolutions ont été prises à la hâte et sans être discutées sérieusement. Aussi beaucoup d'entre elles laissent à désirer au point de vue de la logique et de la possibilité de les réaliser.

Ceux de nos lecteurs qui veulent en prendre connaissance les trouveront dans le numéro d'octobre de la *Question Sociale*.

Toutefois, nous basarderons quelques petites critiques sur certains points de ces résolutions qui ont été, d'ailleurs, votées par surprise et sans discussion.

Sur la question agraire, comme on ne voulait pas se prononcer franchement, on décida de renvoyer chaque délégation dans son pays respectif pour voir ce qu'il y aurait à faire. Ce n'était vraiment pas la peine, alors, de soumettre cette question au Congrès.

Sur la question militaire : il faut attendre que tous les peuples de la terre veuillent bien désarmer le même jour pour admettre le désarmement et même l'armement général du peuple. En effet, voici comment s'exprime la résolution : « La suppression *simultanée dans toutes les nations* des armées permanentes et l'armement général du Peuple. » Attendons donc sous l'orme l'armement général du Peuple!

Pauvre Blanqui! si tu vivais, qu'aurais-tu dit de celle-là? Quel bonheur pour toi de ne rien sentir ni voir par des temps comme les nôtres!

Et sur la grève générale qui est, en quelque sorte, la seule arme sérieuse que le prolétariat possède contre ses exploités!!! Oh! là, ils ont été implacables, Messieurs les dirigeants du Congrès, et par leur majorité de complaisance, formée au moyen du fameux vote par nationalité, ils ont repoussé comme *ne supportant même pas la discussion* la grève générale. Et la discussion sur cette question ayant elle-même été écartée, il n'a pas été possible de leur dire que c'est par ce moyen que les Belges ont obtenu le suffrage universel et de rappeler en même temps à certains des plus acharnés contre la grève générale qu'ils n'en avaient pas toujours été ennemis. En effet, nous nous souvenons que dans un meeting tenu à Lille après le Congrès de 1890, Lafargue, parlant de la grève générale et exaltant les résultats qu'elle ferait obtenir, disait aux bourgeois : « Cette fois, vous ne l'échapperez pas, etc., etc. »

Sur la question de l'éducation physique de l'enfance, nous n'avons pas de critique à faire au Congrès, car il a bien voté, mais on peut blâmer la minorité de la délégation française qui, par l'organe de M. Delory, demandait que le Congrès écartât la grande réforme socialiste qui consiste à demander la mise à la charge de la société des enfants, tant pour leur instruction que pour leur entretien, et se contentait de réclamer des cantines scolaires et d'encourager les Sociétés philanthropiques.

Heureusement, le Congrès n'a pas admis cette manière de voir de M. Delory. Voici, pour plus de clarté ce qui s'est exactement passé au Congrès par rapport à cette question :

Dans la rédaction de la résolution présentée au Congrès (rédaction anglaise, car la rédaction française n'a été distribuée qu'après la discussion de la question) on renvoyait cette réforme aux calendes grecques, et on proposait à sa place des cantines scolaires — un repas par jour — et l'on conseillait des encouragements aux Sociétés philanthropiques qui s'occupent actuellement de soulager l'état matériel de l'enfance.

Ainsi, au lieu de la saine réforme de l'entretien de l'enfance aux frais de la société, on proposait un repas par jour et pour le reste on nous renvoyait à la charité chrétienne.

C'était scandaleux!... Aussi ai-je pris la parole pour démontrer l'inanité de ce passage de la résolution et pour en demander la suppression ainsi que le maintien dans son intégralité de la réforme socialiste.

Est-ce que nous, socialistes, dans un Congrès qui affirmait des principes, nous pouvions sans honte demander comme réforme, pour de pauvres petits êtres privés de tout, un repas par jour?

Pourquoi un seul repas? Est-ce que MM. les députés ne mangent qu'une fois par jour seulement?

« Messieurs les députés, leur ai-je dit, s'il y a besoin de faire quelque concession avant d'arriver à l'intégralité de cette réforme socialiste, vous la ferez au Parlement, — où vous en faites déjà tant! Mais je vous en supplie maintenez-la aujourd'hui intégralement, car elle s'impose plus que jamais devant le nouveau spectacle que nous offrent tant de pères, de mères de famille, qui sont réduits par la misère de notre milieu néfaste, à tuer leurs petits et à se suicider après. »

Ces bonnes raisons n'ont pas empêché, à ma grande stupéfaction, M. Delory de prendre la parole pour combattre ma proposition et nous renvoyer à la charité chrétienne en attendant que Messieurs les capitalistes veuillent bien accorder les moyens de réaliser la réforme demandée.

Malgré cette étonnante intervention, le Congrès, dans sa grande majorité, donna raison à ma proposition et supprima le malheureux passage qui jurait tant avec l'idée socialiste.

Il résulte donc de ce qui précède que M. Georges Renard se trompe lorsque, rendant compte dans la *Revue socialiste* de la résolution du Congrès concernant la question de l'enfance, il rapporte que la réforme socialiste ne doit s'appliquer qu'aux orphelins et aux enfants abandonnés.

En effet, l'entretien intégral et l'éducation selon les meilleures méthodes ont été admis par le Congrès pour tous les enfants sans distinction.

À moins, toutefois, que selon l'innovation de la minorité de la délégation française, on ne tienne même pas compte de la majorité du Congrès et qu'on veuille imposer partout sa manière de voir.

Une autre inexactitude matérielle a été commise par M. Renard lorsqu'il a écrit que 19 nationalités contre 5 avaient consacré la scission dans la délégation française, car, même en comptant la Bohême et la Hongrie — provinces de l'Autriche — et la Russie représentée par M. Plékanoff — délégué par lui-même — il n'y avait pas en tout plus de 19 nationalités au Congrès.

D'où sont donc sorties les cinq supplémentaires?

Pour en finir, disons que somme toute si le Congrès n'avait pas été brigué par une chapelle qui devient décidément très encombrante, il aurait fait belle et bonne besogne, car, à part les points que nous avons critiqués, ses décisions ont été conformes aux principes du socialisme moderne — avec toutefois une teinte de modération quelque peu excessive.

P. ARGYRIADÈS.

Rapports des Délégations au Congrès de Londres

(Fragments)

ANGLETERRE

Rapport sur la Politique fabienne.

La mission des Fabiens.

L'objet de la Société fabienne est de déterminer le peuple anglais à démocratiser entièrement sa constitution politique et à socialiser ses industries de façon à rendre la subsistance du peuple complètement indépendante du capitalisme individuel.

La Société fabienne n'a qu'un seul but, celui de poursuivre son double objet démocratique et socialiste. Par exemple :

Elle ne professe aucune opinion distinctive sur le mariage, la religion, l'art, l'économie abstraite, l'évolution historique, le système monétaire, ou tout autre sujet en dehors de sa mission spéciale, c'est-à-dire la poursuite de la démocratie et du socialisme pratiques.

Elle exerce sur les forces existantes du présent toute la pression et la persuasion qu'il est en son pouvoir de mettre en jeu, n'attachant aucune importance au nom qu'un parti se donne ou aux principes (socialistes ou autres) qu'il professe; mais elle s'occupe seulement de la tendance de ses actes, appuyant ceux qui sont en faveur de la démocratie et du socialisme, et s'opposant à ceux qui sont réactionnaires.

Elle ne propose pas que les mesures pratiques en faveur de la démocratie sociale soient effectuées par elle ou par tout autre parti spécialement organisé.

Elle ne demande pas au peuple anglais de s'enrôler dans la Société fabienne.



SIDNEY WEBB
de la Société Fabienne.

Socialisme fabien.

Le socialisme, suivant la Société fabienne, signifie que la nation tout en-

tière, par l'agence coordonnée des autorités publiques les plus convenables

(municipales, provinciales et centrales), organisera et dirigera les industries nécessaires du pays, et s'appropriera la rente économique de la terre et du capital sous toutes ses formes.



JOSEPH EDWARDS,
Directeur du *Labour Annual*.

Le socialisme que défend la Société fabienne est le socialisme d'état exclusivement. Les amis étrangers de la Société fabienne doivent interpréter cette déclaration en ayant présent à l'esprit ce fait que l'Angleterre possédant maintenant une machinerie gouvernementale démocratique et élaborée, allant du conseil de paroisse jusqu'au parlement central, dans des conditions électorales qui permettent à la classe ouvrière de vaincre toutes les autres, l'opposition qui existe dans les autres monarchies européennes entre l'état et le peuple est rendue impossible. Par exemple, en Allemagne, où les municipalités et autres corps locaux sont fermés aux classes ouvrières, on fait une distinction entre le socialisme d'état et la Social-démocratie, mais cette distinction n'existe pas en Angleterre. La difficulté en Angleterre n'est pas d'acquérir plus de pouvoir poli-

tique pour le peuple, mais de l'amener à faire un usage sensé du pouvoir qu'il possède déjà.

Rapport de la fédération socialiste anglaise.

La fédération socialiste de l'Angleterre ne remonte pas au-delà de 1881. Sa première conférence a été tenue le 8 juin de la même année. La politique irlandaise de M. Gladstone a été vivement attaquée, ce qui a obligé les clubs libéraux à sortir de la fédération qui prit, dès lors, un caractère nettement socialiste. C'est à ce moment qu'on commença une propagande active à Londres et dans le pays pour répandre les idées socialistes.

Pendant la période 1885-87, la propagande a donné des résultats satisfaisants, les questions qui intéressaient alors le pays ont été abordées et discutées, telles que le chômage, l'émigration, les grèves, etc.

La fédération socialiste, malgré les luttes soutenues et les efforts faits en vue de préparer l'émancipation des travailleurs, se trouve aujourd'hui dans une situation financière meilleure qu'auparavant, elle est en même temps plus puissante et mieux organisée.

Pendant les trois dernières années, on peut dire, sans crainte d'être démenti, que la fédération a obtenu des résultats importants; les élections ont permis à beaucoup de ses membres de se familiariser avec l'administration publique, surtout dans les municipalités et les comités, et d'appliquer quelques-unes des réformes inscrites dans son programme. Même les classes dirigeantes ont été obligées de reconnaître que ses efforts n'avaient pas été stériles. Maintenant on se demande toujours à Londres, aussi bien que dans le pays, ce que pensent les socialistes au sujet des questions administratives qui intéressent le plus la masse de la population.

Les élections de l'année dernière ont presque épuisé les fonds dont la fédération disposait; cependant on n'a pu proposer et soutenir que quatre socia-

listes; 3,730 voix ont appuyé les candidatures socialistes dans quatre collèges, ce qui doit être regardé comme un résultat considérable. Dans l'Angleterre, les institutions politiques se trouvent malheureusement très arriérées, comparative-ment aux progrès que le pays a faits au point de vue économique. Nous n'avons ni le suffrage universel, ni le ballottage; aucune indemnité n'est accordée aux députés, et les frais des élections, très considérables, sont à la charge des électeurs. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de voir la masse des électeurs se porter presque exclusivement sur les candidats des anciens partis, de crainte de perdre autrement leurs voix en appuyant des candidatures ouvrières ou socialistes. C'est ainsi qu'on s'explique pourquoi le Parlement n'est pas à la hauteur des développements économiques du pays. Cependant la fédération socialiste, même en dehors des autres organisations, se trouve désormais en mesure d'imposer des conditions au parti libéral s'il vient encore au pouvoir; c'est pourquoi on ne manquera pas de traiter dans l'avenir avec nous.



ROBERT BLATCHFORD (NONHAM)
Directeur du journal *The Clarion*.



WYNDMANN

ment qu'on y a apporté.

Après les élections générales, le pays paraît tombé dans une espèce d'engourdissement, mais par un grand nombre de meetings et conférences à Londres aussi bien que dans la province, la fédération a montré qu'elle ne se sentait pas découragée. Pendant les douze derniers mois, nous avons augmenté nos forces et nous pouvons regarder l'avenir avec confiance.

Quant au Congrès international, la fédération a fait des sacrifices importants pour aider à l'organiser, et l'on peut espérer que les résultats qu'on en obtiendra compenseront largement le dévouement qu'on y a apporté.

ALLEMAGNE

Rapport présenté au Congrès international sur le mouvement professionnel en Allemagne.

D'après la statistique des organisations professionnelles établie par la Commission générale des Syndicats ouvriers, le chiffre des organisations et des syndiqués était le suivant :

Années.	Fédérations.	Membres.	Nombre des femmes.	Membres des Sociétés locales.	Ensemble.	Pertes des organisations minières.
1891	63	277.659	»	110.000 environ	287.659	13.000
1892	56	237.094	4.355	7.644	244.734	29.700
1893	51	223.534	5.384	6.280	229.810	26.526
1894	54	244.494	5.351	5.570	252.014	0.194
1895	51	254.135	6.071	6.275	259.410	8.821

On voit par ce tableau que les organisations des mineurs ont eu le plus à souffrir dans ces derniers temps ; une suite de grèves et de lock-out, ou fermetures pendant la période 1891-95, a influencé d'une manière funeste sur les Syndicats professionnels. La fédération allemande des mineurs, qui comptait auparavant 58,000 membres environ, n'en a plus aujourd'hui que 8,000.

En dehors de ces organisations, il y a les Syndicats des employés de commerce avec 100,000 membres environ ; ceux des garçons de café avec 10,000 membres, des contre-maitres avec 26,000, et quelques autres de moindre importance. Ces Syndicats ne peuvent pas être considérés comme ayant un caractère professionnel, et si on en fait mention c'est seulement pour ramener le mouvement syndical à sa véritable importance.

Les ouvriers de l'industrie jouissent, par la loi de l'empire, du droit d'exportation et de coalition pour améliorer leurs conditions de travail. Cependant, ce droit est rendu presque illusoire par la loi en matière d'association en vigueur dans les 25 Etats qui font partie de l'empire. Dans quelques Etats est défendu aux organisations politiques toutes relations entre elles, et il leur est interdit d'admettre des femmes. Les organisations ouvrières se trouvent ainsi livrées à l'arbitraire des autorités administratives, auxquelles est donné le droit de s'immiscer dans les questions intérieures et de les défendre. Ainsi les Syndicats ne jouissent d'aucune protection légale : en haine aux capitalistes, livrés à la police, ils se trouvent dans une situation peu enviable ; leur développement, dans ces positions, ne peut être que paralysé.

Malgré ces entraves, le mouvement d'organisation paraît prendre un développement considérable dans tous les Syndicats ; la reprise des affaires, si accentuée depuis quelque temps, ne peut que le favoriser. Il n'est pas possible, pour le moment, de comparer le chiffre des ouvriers organisés au chiffre des non organisés, car on n'a pas encore publié les résultats du recensement professionnel de 1895, et les données fournies par celui de 1882 ne pouvant être d'aucune utilité. On peut cependant évaluer à 5 0/0 environ le nombre des syndiqués sur l'ensemble des ouvriers industriels de l'Allemagne.

Les grèves en 1890-1895.

Il n'y a pas de statistique exacte sur les grèves en Allemagne. La Commission générale des organisations ouvrières, malgré ses efforts, n'a pas pu réunir les données nécessaires, plusieurs Syndicats s'étant refusés à les fournir. Dans les tableaux suivants, on a résumé les renseignements statistiques qu'on a pu obtenir sur les grèves éclatées pendant la période 1890-1895 :

Années.	Nombre des grèves.	Nombre des grévistes.	Durée en semaines.	Dépenses totales en marcs.
1890-91.....	226	33.536	1.348	2.094.922
1892.....	73	3.022	507	84.638
1893.....	116	9.356	568	172.001
1894.....	131	7.328	879	354.297
1895.....	203	13.677	990	412.227
Ensemble.	749	71.919	4.292	3.118.085

Grèves défensives.

Années.	Nombre des grèves.	Nombre des grévistes.	Durée en semaines.	Dépenses en marcs.	Résultats aboutis.	Résultats échoués.
1890-91..	79	8.139	509	265.032	43	25
1892.....	53	1.887	391	42.855	28	24
1893.....	79	3.126	389	106.413	47	30
1894.....	91	4.112	686	205.584	46	40
1895.....	94	4.083	627	258.045	42	50
Ensemble	396	18.347	2.602	974.729	206	169

Grèves agressives.

1890-91..	147	33.397	843	1.825.300	113	30
1892.....	20	1.135	97	34.649	12	8
1893.....	37	4.902	151	44.991	29	8
1894.....	38	3.035	188	77.354	28	11
1895.....	99	9.642	339	131.986	76	23
Ensemble	341	52.171	1.638	3.114.280	258	80

AUTRICHE

Rapport du Parti socialiste de l'Autriche.

La mission historique du Parti socialiste autrichien est bien plus difficile que celle des partis socialistes des autres pays, car il ne s'agit pas seulement de réveiller dans le prolétariat la conscience de ses intérêts, mais aussi d'écarter ce qui reste encore du régime féodal et de résister aux empiètements des autorités politiques, sans parler de la lutte pour l'émancipation politique de la classe ouvrière.

La lutte pour le suffrage politique, universel, égal et direct commencée il y a déjà quelques années a continué sans interruption : le gouvernement a été obligé de présenter un projet de réforme électorale, qui tout en laissant subsister les privilèges de la grande propriété, admettait en principe le suffrage universel. Les trois partis réactionnaires, la noblesse, le clergé et la haute bourgeoisie se coalisèrent contre le gouvernement, le ministère Taaffe fut renversé.

Le ministère de coalition Windischgrätz le remplaça ; les persécutions contre les socialistes commencèrent ; on y répondit par la menace de la grève générale. On chercha alors de traîner les choses en longueur : des projets de réforme électorale étaient tout à coup élaborés et publiés, pour tâcher de calmer les prolétaires ; il y a eu des troubles et des bagarres dans les rues mêmes de la capitale de l'empire ; on se rappelle encore les événements de Talkenau et d'Ostran où la grève des mineurs a été étouffée dans le sang, ainsi que la catastrophe de Karvin, qui coûta la vie à plus de 200 mineurs. L'opinion publique vivement émue força le ministère à se retirer ; le suffrage universel devenait ainsi une nécessité politique.

Le ministère Baderin ne pouvait pas ne pas tenir compte de cette situation ; on accorda le suffrage universel, mais comme une allonge du droit électoral censitaire : une curie de 72 sièges, comme annexe cent quatre autres curies ayant ensemble 353 sièges, fut instituée.

La lutte des socialistes rencontre en Autriche une entrave considérable dans les différentes nationalités de l'empire ; les différences économiques caractérisent les pays de l'empire : la grande industrie s'étend en Bohême, tandis que dans les Alpes, la petite propriété domine ; le prolétariat polonais croupit dans l'ignorance et la servitude ; les Sloènes, les Croates et autres petites nationalités, plongées dans l'animalité, sont une proie facile pour le capitalisme et le clergé ; malgré tous ces obstacles, on a pu grouper ensemble tous les prolétaires de l'Autriche pour former une seule armée. Le dernier Congrès de Prague (avril 1896), a fait l'unité des socialistes, en appelant les représentants de chaque nationalité à faire partie du Comité exécutif.

La Presse montre les progrès de la propagande socialiste : les journaux

politiques et professionnels sont au nombre de 65 avec un tirage de 229.000 exemplaires. Le mouvement féministe s'accroît aussi surtout dans le domaine économique. La fête du travail devient, d'année en année, plus importante : l'hostilité des employeurs en ont relevé l'importance.

Quant à l'organisation, les progrès ont été énormes, les syndicats ouvriers sont aujourd'hui 750 comptant ensemble 90.000 membres environ : l'augmentation comparativement à la situation de 1893 a été de 100 0/0. Tous les syndicats sont représentés dans le Comité et le Secrétariat des arts et métiers. Ce progrès éclatant est dû à ce qu'en Autriche le mouvement économique et le mouvement politique marchent d'accord ; on a compris que ces deux formes d'organisation étaient nécessaires pour favoriser le mouvement ouvrier. Même les mineurs qui avaient été jusqu'ici réfractaires et hostiles au mouvement politique, ont fini par s'y rallier, la conduite absurde et brutale de l'autorité politique y a sans doute contribué : les faits regrettables de Folkenau et Ostran ont porté leurs effets.

Ainsi, dans ces trois dernières années, le mouvement socialiste s'est étendu et fortifié en Autriche, au moyen surtout de la lutte contre la routine et l'intelligence des autorités, la rapacité et l'égoïsme des classes possédantes et l'apathie de l'opinion publique ; le sentiment de la solidarité internationale a pénétré dans le prolétariat de l'Autriche ; il s'est manifesté à plusieurs reprises, le Congrès de Londres l'accentuera encore davantage, en favorisant les relations internationales des travailleurs.

ITALIE

Rapport du Parti socialiste italien.

(Fragment.)

Etat actuel du Parti. Le Congrès de Florence.

Nos succès électoraux, la résistance du Parti à toute sorte de persécutions et l'excès même de ces persécutions, eurent pour conséquence de persuader à la partie la plus éclairée des classes dirigeantes que ce n'est pas par la violence qu'elles viendraient à bout de leur lutte contre le socialisme ; de là une certaine détente dans la réaction politique. A la fin de 1895 expirait, nous l'avons dit, la loi du *confino* et du domicile forcé politique. Le Ministère, après en avoir proposé la prorogation, dut y renoncer.

Malgré cela — il faut l'avouer quoi qu'il nous en coûte — ni le fiasco du Gouvernement en cette lutte, ni les éloquentes et documentés réquisitoires du *leader* du radicalisme parlementaire, M. Cavalotti, démontrant les délits vulgaires qui souillent la vie du premier ministre, n'auraient suffi au renversement de cette dictature, derrière laquelle se cantonnaient les intérêts les plus louches et les peurs les plus lâches des vampires infestant notre pays, si les événements d'Afrique, si la perte de tout un corps d'armée dans la conque ensanglantée d'Adoua, n'eût provoqué à la fin cette explosion d'indignation populaire, qui, aux premiers jours de mars, secoua de fond en comble l'Italie et dans laquelle le parti socialiste joua partout le rôle décisif.

Malgré tout, le parti socialiste italien travaille avec célérité à sa tâche de tous les jours. Si la persécution à outrance n'a pas pu le désarmer, il n'a rien à craindre non plus de cette nouvelle réaction à la main gantée de velours, et il l'a démontré par les nouveaux succès électoraux obtenus aux élections partielles de ces derniers mois, où il fit sortir vainqueurs ses trois candidats : à Imola (Romagne) le docteur Baladoni, député tombé pour quelques voix à son collègue de Badia (Venise) et qu'on avait dénoncé, même étant député, pour le domicile forcé ; à Carpi (Emilie) le boulanger Bertesi, ayant achevé ses six mois de prison et luttant contre un général d'armée ; enfin, au V college de Milan (le docteur Barbato ayant renoncé), Filippo Turati, sorti vainqueur, au premier scrutin, avec une énorme majorité, contre la coalition de tous les partis bourgeois.

Le dernier Congrès national, tenu à Florence les 11, 12 et 13 de ce même mois de juillet, avec la présence d'au moins 300 délégués, et qui résuma l'œuvre des différents Congrès régionaux qui l'avaient précédé, nous donna l'oppor-

tunité de faire la revue de nos forces et nous eûmes raison d'en rester satisfaits. En effet, le « Parti des travailleurs italiens » comptait, au Congrès de Reggio, 294 sociétés et 107.830 adhérents (dont plus de la moitié de la seule Sicile), mais il est dit plus haut pourquoi ces chiffres ne pouvaient avoir qu'une valeur nominale. Nous avons aujourd'hui 450 organisations avec 21.000 adhérents, tous inscrits personnellement au parti et payant leurs contributions régulières, c'est-à-dire tous conscients du but et des moyens de notre lutte et formant, pour ainsi dire, le noyau solide de la nébuleuse socialiste qui s'élargit autour d'eux. Et, tandis que les 294 sociétés de 1893 n'étaient distribuées qu'en 209 communes et plusieurs régions n'avaient point de sections, maintenant il n'y a plus de région italienne qui ne soit inoculée par le virus socialiste et nos 450 sociétés s'étendent sur 420 localités.

La direction du parti est composée d'un *Conseil national*, formé d'un membre élu par chaque région ; du *Groupe Parlementaire* ; et du *Bureau central* (exécutif), de cinq membres élus par le Congrès national. Chaque région, chaque province ont aussi leurs Comités respectifs. On tient toutes les années au moins un Congrès pour chaque région et un Congrès national.

Dans ce *Rapport* il n'est dit mot d'un mouvement économique propre au parti, ni du développement (dont on parlait dans notre compte-rendu au Congrès de Zurich) des Bourses de travail, sociétés de résistance, de secours mutuel et coopératives. Il est bien vrai que le nouveau système des adhésions exclusivement personnelles a rejeté ces institutions, en tant que sociétés économiques, hors du cadre officiel du parti, et que, pendant la période aiguë de la réaction, l'activité du parti a été surtout absorbée par une lutte essentiellement politique et électorale. Il n'en découle pas, pourtant, que le parti socialiste italien veuille ou puisse se désintéresser du mouvement corporatif ouvrier, qui petit à petit progresse incessamment ; au contraire, il en reste le seul guide actif et désintéressé, et ce sont nos hommes qui, se mêlant à toute sorte d'initiative ouvrière, ou même les provoquant, cherchent à leur donner cette longue vue qui seule peut les sauver de l'illusion corporativiste.

RUSSIE

Les socialistes-révolutionnaires russes, appartenant au groupe de l'ancienne Narodnaïa Volia, envoient en leur nom et au nom de tous leurs coréligionnaires de Russie un salut au Congrès Ouvrier International de Londres. Ils sont heureux de constater qu'à l'heure même, où, sur les bords de la Tamise, à lieu cette nouvelle manifestation de la solidarité du prolétariat et des socialistes de tous les pays luttant contre le capitalisme et l'Etat ancien, notre patrie est le théâtre d'événements importants attestant que là aussi grandit chez les ouvriers la conscience de classe. Ils n'ont pas perdu leur peine, les adhérents russes aux principes du socialisme, qui, pendant un quart de siècle, se sont évertués à réveiller cette conscience de classe, tantôt lançant « dans le peuple » des centaines et des milliers de propagandistes du socialisme, tantôt armant contre l'absolutisme impérial — principal ennemi du socialisme en Russie — les combattants de la Narodnaïa Volia, qui, tout en apportant des sacrifices nombreux, qu'exigeait la grande lutte, essayaient et essayent encore d'organiser des ligues révolutionnaires parmi les ouvriers de leur pays. L'appel de nos prédécesseurs a été entendu. Leur sang ne coula pas en vain. Elle s'est éveillée la conscience de classe, qui vient de s'affirmer dans la belle solidarité des dizaines de mille ouvriers russes de différents corps de métier se révoltant contre leurs exploitateurs, en même temps que la jeunesse des écoles supérieures russes, continuant la tradition des combattants de 1880, s'affirmait tout aussi résolument comme ennemie de l'absolutisme dans toutes ses manifestations, et comme alliée du prolétariat militant de toutes les nations. La Russie traverse peut-être actuellement l'un des moments les plus importants de son existence historique. Nous sommes sûrs des sympathies des membres du Congrès International de Londres de 1896 : de même que nous saluons leur résolution d'élargir de plus en plus le domaine de la lutte du monde nouveau économique et politique contre le monde ancien et de rendre cette lutte de plus en plus efficace, de même ils partageront notre joie devant les événements qui attestent les pro-

grès du socialisme en Russie ; de même ils exprimeront leurs souhaits les plus chaleureux que des progrès nouveaux apportent des espérances nouvelles au prolétariat russe, au sein duquel se réveille la conscience de classe, et aux socialistes-révolutionnaires russes, qui continuent toujours avec la même énergie leur lutte ancienne et bien ardue contre les ennemis du mouvement universel du socialisme.

Pour le groupe et par ordre : P. LAVROFF.

ESPAGNE

Le Parti socialiste ouvrier espagnol au Congrès international de Londres en 1896.

Confrères délégués,

Le Parti ouvrier espagnol, en lutte toujours contre l'ignorance et le retard économique — qui sont chez nous les obstacles les plus formidables au développement du socialisme — réalise cependant des progrès, aucunement comparables à ceux obtenus par les Partis ouvriers des autres nations, mais qu'ils justifient au moins que les travailleurs de notre pays, en tenant compte des conditions dans lesquelles ils vivent, ne sont pas une exception dans le mouvement d'avancement que le prolétariat actif fait constamment.

Les événements arrivés depuis le dernier Congrès international jusqu'aujourd'hui le montrent bien nettement.

La manifestation ouvrière du 1^{er} mai, qui est fêtée chez nous par la plupart des travailleurs organisés, lesquels, ce jour-là, quittent les ateliers et les fabriques, n'a pas perdu d'importance, quoique la presse bourgeoise affirme le contraire. Elle se répand, au contraire, de plus en plus et se célèbre avec une tranquillité et un ordre révélant que les manifestants ont compris parfaitement l'objet de cette fête.

Quoique les élections municipales n'aient pas chez nous une grande importance, les ouvriers étant exclus par la loi de la condition d'éligibles, l'année dernière notre Parti remporta quelques triomphes dans le renouvellement des Conseils municipaux.

A Bilbao, ville dominée par quelques capitalistes improvisés, notre Parti obtint deux postes de conseillers municipaux précisément dans les arrondissements où l'un des millionnaires de cette ville avait le plus d'intérêt à faire élire des hommes qui auraient fait à l'Hôtel-de-Ville ce qu'il eût voulu. Au Ferrol, important département maritime, notre Parti gagna de même un poste, et le candidat socialiste obtint plus de votes que le leader des républicains de la ville, qui aussi fut élu. A Mataro, ville fébrile de Catalogne, fut élu un autre confrère, et à Salamanca, où le Parti n'est pas encore organisé, le vote populaire envoya à l'Hôtel-de-Ville le professeur Dorado, défenseur des idées socialistes.

Si l'on tient compte que jusqu'à 1895 notre Parti n'avait réussi à envoyer des représentants qu'à un seul Hôtel-de-Ville — celui de Bilbao — on sera obligé de reconnaître que nous avons fait un vrai progrès en envoyant à quatre municipalités.

Ce progrès s'est fait plus évident dans les élections législatives tenues au mois d'avril de cette année. Quoiqu'elles aient été faites avec une grande précipitation et que les groupements du Parti n'avaient presque pas de fonds, les candidats socialistes sont arrivés à réunir près de 15,000 votes, en incluant dans ces chiffres ceux qui, dès à nos corrompues habitudes électorales, nous ont été volés par les candidats bourgeois. Comme les votes obtenus dans les élections de 1893 ne dépassèrent pas 7,000, il en résulte qu'en trois ans nos forces ont accru plus de cent pour cent.

La meilleure preuve que les idées socialistes progressent en Espagne, la presse bourgeoise nous l'a fournie en s'occupant du dernier Congrès socialiste, tenu à Madrid il y a deux ans. Les mêmes journaux qui dans d'autres occasions n'accordaient pas d'importance à nos actes et se moquaient de la plupart, lors de la célébration de notre dernier Congrès ont reconnu que l'œuvre que

ces journaux — ceux qui circulent le plus — arrivèrent jusqu'à applaudir l'ordre et la tranquillité avec lesquels ont été discutées toutes les questions par les délégués du Parti.

Fermement convaincus que la rédemption humaine ne peut se trouver que dans les sains principes défendus par le Socialisme international, et stimulés par les grands et répétés triomphes obtenus par leurs confrères de France, Belgique, Allemagne et d'autres pays, les socialistes espagnols, malgré la pénurie de moyens dont ils souffrent et les nombreuses difficultés qu'ils trouvent sur leur chemin, ne cesseront pas de répandre entre leurs confrères de travail les idées émancipatrices et de se grouper tous autour de l'emblème rouge qui symbolise la disparition de toutes les servitudes.

LE COMITÉ NATIONAL.

Madrid, le 18 juillet 1896.

HOLLANDE

Rapport sur le mouvement socialiste en Hollande, présenté par le Comité exécutif de la Fédération des socialistes.

(Fragment.)

Il nous paraît désirable — afin de bien faire comprendre l'attitude prise par notre parti, envers, à gauche, l'influence de l'anarchisme individualiste, et, à droite, envers l'influence des socialistes parlementaires et des radicaux — d'indiquer brièvement les traits caractéristiques de notre parti.

La grande masse de nos camarades hollandais est communiste avant tout. Ils ont en vue une transformation radicale de la Société et veulent substituer, à la propriété privée des moyens de production et de consommation, la propriété sociale. Ils sont encore, pour l'immense majorité, anti-parlementaires, en ce sens qu'ils considèrent le parlement bourgeois comme une fraction de la machine d'oppression de la classe possédante et qui ne saurait être, en même temps, un instrument d'émancipation pour la classe ouvrière. Comme nos communistes hollandais ne voient dans la législation que le rellet et la sanction des conditions économiques existantes, ils sont d'avis que dans le parlement bourgeois de nos classes possédantes nos communistes ne peuvent faire aucun travail sérieux, mais que, par contre, ils ont à mener la lutte économique dans les fabriques et les ateliers (par des grèves); dans les campagnes parmi les travailleurs agricoles et les ouvriers tourbiers qui doivent encore être organisés afin de constituer une force sérieuse en face des grands agriculteurs et des patrons; dans l'armée, par une incessante propagande contre le militarisme; dans l'école et dans la famille, bref, partout où existe la possibilité: 1° de répandre les principes communistes; 2° de miner la puissance des classes possédantes; 3° de constituer, dans chaque métier et dans chaque usine, les nouvelles organisations productives, qui, dans une société communiste libre, seraient chargées de la production et de la distribution des différents objets et denrées.

Si quelques-uns de nos communistes désirent encore prendre une part active aux élections, c'est exclusivement dans un but d'agitation et pour faire de la propagande révolutionnaire dans les parlements bourgeois, mais nullement pour participer aux travaux parlementaires constructifs et réformateurs. Ceux parmi nos communistes hollandais qui envisagent les choses de cette façon, sont absolument libres, depuis la motion adoptée au Congrès de la Haye, de prendre individuellement part aux élections et d'adhérer, si cela leur plaît, à un comité électoral quelconque. Bien plus: toute section de notre fédération peut, si elle le juge à propos, prendre part aux élections dans un but d'agitation, tant est illimitée l'autonomie dont jouissent les sections de notre parti. D'ailleurs, la liberté a toujours été fort appréciée en Hollande et, probablement, il en sera toujours ainsi.

Ajoutons à ceci que nos camarades se sont efficacement intéressés à tous les lock-outs, grèves, etc., et à toutes les questions de salaire en général si nombreuses dans la première moitié de 1895: grèves des charpentiers, des typographes, des menuisiers, des hommes de peine, des ouvriers diamantiers, des

cigariers, des boulangers, etc. (Citons encore la récente grève des débardeurs à Rotterdam). Toutes ces grèves contribuèrent à aguerrir la classe ouvrière, quelqu'en fut le résultat.

Les meetings tenus, soit dans des salles, soit en plein air, sont trop nombreux pour être mentionnés séparément.

Nous voulons encore attirer votre attention sur le mouvement pour le refus de l'impôt, soutenu à plusieurs endroits du pays et surtout à Amsterdam, par nos camarades. Fréquemment ils ont réussi à empêcher les ventes judiciaires, ordonnées en conséquence du refus d'impôt. Plusieurs de nos propagandistes les plus connus ont vu, il est vrai, saisir et vendre leur mobilier. . . . avec le concours protecteur de la police. Somme toute, ce mouvement a contribué à réveiller les instincts révolutionnaires des masses et à miner l'autorité gouvernementale.

La démonstration du 1^{er} mai a été réglée, ces dernières années, par le secrétariat international du travail. Cette année, la démonstration a eu lieu dans le pays tout entier, et sans exception aucune, le 1^{er} mai même.

Le secrétariat du travail organisa cette année (1896) des démonstrations dans 44 (quarante-quatre) communes du pays et toutes réussirent admirablement. A Amsterdam il y eut plusieurs milliers de manifestants.

Contre ces démonstrations le « parti ouvrier social-démocrate, » avait organisé, dans quatre localités des réunions. De ces quatre contre-manifestations deux réussirent (à Utrecht et à Maastricht).

La constatation de ce fait nous mène à un bref exposé de la situation de notre parti vis-à-vis des syndicats avancés, lesquels, en Hollande, admettent généralement le principe de la lutte des classes.

Les principales de ces organisations adhèrent au secrétariat national du travail lequel d'après le rapport annuel publié à la fin de 1895, forme le trait d'union entre 31 (trente-et-une) fédérations et associations ouvrières comptant ensemble 18,700 adhérents.

Avec les différentes associations ouvrières représentées par le « Secrétariat national du travail, notre parti vit dans les meilleurs termes. A preuve la résolution prise à Utrecht, le 1^{er} décembre 1895 par la réunion générale des comités exécutifs des différentes associations ouvrières (réunion convoquée par le « S. N. D. T. ») La résolution adoptée en vue de la représentation des ouvriers hollandais au Congrès international de Londres est ainsi conçue :

« Au cas, où ne fût-ce qu'une seule fraction des ouvriers organisés, de n'importe quel pays, était exclue, les travailleurs hollandais, sans exception et sans distinction de principes, quitteraient le Congrès. »

Cette résolution fut proposée par l'association typographique: « Voorwaarts », et votée par vingt syndicats contre un et une abstention. Contre votèrent les socialo-parlementaires, par l'organe du parti ouvrier social-démocrate.

Un amendement, proposé par le syndicat des hommes de peine: « Nieuw Leven » d'Amsterdam, fut également voté: « au cas où les ouvriers hollandais quitteraient le Congrès international dans ces conditions, ils convoqueraient immédiatement un autre Congrès de travailleurs partageant leur façon de voir ».

Il est assez naturel que résolution et amendement ayant été votés par toutes les organisations ouvrières présentes pour se solidariser avec la *Fédération des Socialistes* pour le cas où celle-ci serait exclue au Congrès de Londres, le seul groupe des socialo-parlementaires votât contre.

LE COMITÉ EXÉCUTIF.

ARMÉNIE

La Fédération révolutionnaire arménienne au Congrès International Socialiste de Londres.

CITOYENS!

Nous n'avons pas à vous narrer les atrocités inouïes dont l'Arménie turque a été le théâtre, surtout pendant ces trois dernières années. Vous avez tous suivi de jour en jour ces événements.

Ce n'est pas d'hier que datent les souffrances de notre peuple. Depuis des siècles l'envahisseur turc tient sous son jong meurtrier notre pays, paralysant tout progrès, fomentant les haines religieuses, aiguisant l'antagonisme des races, favorisant les accapareurs, qui ont enveloppé dans un épais filet d'exploitation toute la population travailleuse sans distinction de nationalité, ni de religion ; enfin, la bureaucratie ottomane elle-même, esfrénée et avide, pèse de tout le poids de son oppression sur ce peuple pacifique. Le gouvernement turc, fidèle à la devise de toute tyrannie : « diviser pour régner », nous a amenés à ces jours sombres où la populace, sur l'initiative des dirigeants et secondée des troupes régulières, s'est ruée sur les paisibles habitations des Arméniens, massacrant impitoyablement et cruellement hommes et femmes, vieillards et enfants. Les atrocités bulgares ont été surpassées !

En face de cet état de choses qui durait depuis de longues années, — car les cruautés récentes ne sont qu'une manifestation aiguë d'un ordre social depuis longtemps établi, — le peuple arménien pouvait-il rester dans une soumission qui l'acheminait à grands pas vers l'extermination pure et simple.

Notre parti : « La Fédération révolutionnaire arménienne », est née par suite des événements que le peuple arménien traverse.

Notre but, c'est l'affranchissement politique et économique de l'Arménie turque par une vaste insurrection révolutionnaire.

Nous ne poursuivons pas la chimère de la résurrection de l'antique Arménie politique, mais nous voulons les mêmes libertés et les mêmes droits pour toutes les populations de notre pays dans une Fédération libre et égalitaire. Nous espérons qu'un régime politique meilleur seul peut éliminer ces antagonismes inhérents de culture, de races et de religions que le gouvernement actuel tend à perpétuer pour conserver son existence.

Nous voulons ensuite le bien-être économique de notre pays. Nous avons, par conséquent, à lutter contre les usuriers et les accapareurs de tout acabit qui pullulent en Turquie. Pour garantir au producteur la jouissance intégrale du produit de son travail, un développement des moyens de production que l'évolution future amènera tôt ou tard, est nécessaire ; mais, en attendant, nous tâcherons de favoriser les tendances communistes qui subsistent chez nous ; nous nous efforcerons de procurer la terre à l'agriculteur. Socialistes scientifiques dans notre conception de l'évolution de l'humanité, voilà dans quel sens nous nous rapprochons de vous et c'est pour cette raison que nous vous



PAPAGELLI. — *La pauvre Arménie a beau pleurer ses dernières larmes et demander des secours, ses sauveurs continuent à s'allendrir de loin.*

adressons ce rapport. Il n'existe dans nos contrées de l'Arménie turque, ni fabriques, ni usines ; il est clair que la production capitaliste, la bourgeoisie, le prolétariat industriel, la lutte de classe comme en Europe, font complètement défaut ; par conséquent, pas de parti socialiste démocratique chez nous.

Mais nous sommes d'accord avec vous sur les destins socialistes de l'humanité et nous voulons leur frayer le chemin chez nous.

En face de la force brutale, les moyens d'action de notre parti ne pouvaient être que révolutionnaires.

A l'oppression morale et brutale, au baillonnement de la pensée par une censure aussi stupide que révoltante, nous opposons une propagande active, verbale ou écrite. Nous propageons les idées socialistes scientifiques, nous éveillons la conscience des droits et la dignité de la masse populaire ; nous lui faisons entrevoir l'avenir socialiste heureux, pour lequel notre lutte actuelle n'est qu'une étape.

Tels sont, citoyens socialistes, le but et les moyens d'action que *La Fédération Révolutionnaire Arménienne* poursuit depuis six ans, avec un redoublement d'énergie toujours croissante.

Confiants en nos forces, et seulement en nos forces, nous maintiendrons la lutte jusqu'à la victoire complète. Ce n'est pas en mendiant chez la diplomatie européenne une intervention que nous pouvons espérer une réalisation de notre programme. Mais si les puissances de l'Europe n'interviennent jamais de bon gré efficacement en notre faveur, l'opinion publique de l'Europe peut leur forcer la main et nous faciliter ainsi la besogne.

Salut socialiste, fraternité, et, à l'œuvre !

LA RÉDACTION DU *Droschak*,
Organe de la *Fédération Révolutionnaire Arménienne*.

ÉTATS-UNIS

Rapport sur le mouvement ouvrier aux États-Unis.

Depuis le Congrès de Zurich, le mouvement socialiste a fait des grands progrès aux États-Unis, les sections du parti qui n'étaient en 1893 que 113 sont aujourd'hui 200, la plupart dans les États de l'Est, New-York, New-Jersey, Massachusset et Pensylvanie. Les voix qui, aux dernières élections, se sont réunies sur les candidatures socialistes, montrent une augmentation de 36 000 environ. L'esprit de discipline et le sentiment de solidarité y ont trouvé une manifestation éclatante, des candidats, présentés par le parti, ont eu presque le même nombre de voix.

Le mouvement pour les élections communales a montré aussi les progrès du parti : les villes de Patterson (New-Jersey) et de Helyoke (Massachusset) ont été conjurées ; dans plusieurs autres, d'importantes minorités ont été obtenues, de sorte que l'on a dû élaborer un programme de réformes municipales pour donner au mouvement une direction uniforme. Si l'organisation du parti socialiste était plus avancée, on aurait sans doute à enregistrer des résultats bien plus considérables.

Le parti publie, à New-York, deux journaux hebdomadaires : le *People* et le *Forwards* ; il existe encore d'autres journaux en différentes langues à tendances socialistes et de caractère professionnel, leur tirage atteint dans l'ensemble 60,000 exemplaires environ ; ils couvrent leurs frais et sont la propriété du parti socialiste.

En dehors de ces journaux, il y en a, surtout dans les États de l'Ouest, beaucoup publiés par le parti populiste, qui sont favorables au mouvement socialiste. Mais par suite de la transformation politique qui s'accomplit dans le pays, on doit s'attendre à voir la presse populistique se grouper autour du drapeau socialiste, et ouvrir ainsi à l'action de notre parti un champ d'une immense étendue où les doctrines du socialisme trouveront des conditions favorables pour se développer.

La propagande socialiste est alimentée par des livres, brochures, pamphlets et feuilles volantes qu'on répand en grande masse dans les villes surtout, ainsi que par des nombreuses conférences et réunions qui ont lieu dans les centres

les plus importants. Ainsi la presse capitaliste ne montre pas, pour les idées socialistes, le mépris et le dédain qu'elle manifestait autrefois ; elle comprend aujourd'hui que les socialistes sont des adversaires auxquels on doit le respect.

Le parti populiste, comme représentant les intérêts de la petite bourgeoisie, est destiné à disparaître ; le nombre des voix que ses candidats ont obtenues dans l'Etat de New-York est en diminution sensible : en 1893, on en comptait 17,000 ; en 1894, on était descendu à 11,500, et en 1895 à 6,000, de sorte qu'on peut dire qu'il est descendu de la scène politique.

Dans les Etats de l'Ouest, le parti populiste est encore puissant, il y a même recruté un grand nombre de prolétaires : mais ses intérêts bienveillants l'ayant rapproché du parti démocrate, la débâcle a commencé ; les éléments de la petite bourgeoisie lui échappent, d'autant plus que les démocrates réclament aussi la socialisation des chemins de fer et des moyens de transport, ainsi que l'impôt sur le revenu.

Cette nouvelle situation ne pouvait pas ne pas appeler l'attention du parti socialiste ; c'est pourquoi, dans le Congrès tenu le 4 juillet dernier, on a décidé de charger le Comité exécutif d'adresser un manifeste au peuple des Etats-Unis pour faire ressortir les véritables intérêts de la classe ouvrière et leur antagonisme avec ceux de la classe possédante et capitaliste, dans la question surtout du double étalon et de la frappe illimitée de l'argent.

Entrons maintenant dans le domaine économique. Le Comité exécutif déclara au Congrès de Chicago, réuni en 1893, que la lutte économique, en présence de la concentration de plus en plus accentuée du capital, ne pouvait amener, à elle seule, l'émancipation du prolétariat. Presque toutes les grèves qui se sont produites aux Etats-Unis dans ces dernières années ont échoué : l'armée, la police, la magistrature et les prisons ont toujours été employées dans l'intérêt du capitalisme ; les ouvriers ont eu à souffrir presque toujours des défaites, leurs organisations ont été souvent brisées, et les listes noires ont été de plus en plus répandues.

L'expérience apprenait ainsi aux travailleurs que dans le domaine économique la lutte ne pouvait pas aboutir, mais qu'il fallait combattre le capitalisme surtout sur le terrain politique. Les organisations ouvrières, dont le cri de ralliement était : pas de politique, n'ont servi que les intérêts des capitalistes et assuré à leurs chefs des places bien rémunérées. Rien d'étonnant, dès lors, si ces organisations sont tombées dans le marasme, et si la corruption la plus éhontée a pu pénétrer dans leur sein.

Les organisations dont il est parlé n'ont pas pour but de combattre le capitalisme et d'améliorer la situation économique de la classe ouvrière, mais plutôt d'entraver les efforts des ouvriers sans travail pour pouvoir se relever. Aujourd'hui, ces organisations ne sont plus que des ambulances destinées à recueillir les blessés de l'industrie et à enterrer les morts. Ce ne sont pas les caisses de secours mutuels qui pourront aider les ouvriers à améliorer leurs conditions de travail et préparer leur émancipation.

Dès lors on s'explique pourquoi les ouvriers se sont de plus en plus détournés de ces organisations, et comment on a réussi à créer l'alliance socialiste du travail et des professions. Il s'agissait de donner au mouvement socialiste sa véritable base : l'histoire et les nouvelles conditions économiques amenaient le prolétariat à la lutte des classes, au socialisme international. L'alliance du travail, en effet, a adopté comme règle de son action les principes suivants :

La concentration du capital, de jour en jour plus accentuée, et les pouvoirs publics sur lesquels il peut compter en toute circonstance, rendent de plus en plus difficile aux ouvriers, même organisés, de le combattre avec avantage et d'améliorer ainsi les conditions du travail, qui vont au contraire s'aggravant. Les institutions politiques faites en vue d'assurer aux classes possédantes leur domination économique, ne pourront jamais changer pour répondre aux intérêts de la classe ouvrière tant que celle-ci demeurera étrangère à la lutte politique. Les prolétaires ne doivent jamais perdre de vue qu'il faut arriver à la suppression de toutes les institutions qui servent de base au régime capitaliste en socialisant le sol et tous les moyens de production, de communication et d'échange pour établir la République ou communauté coopérative ; tous les travailleurs pourront alors développer leurs qualités et aptitudes en utilisant tous les facteurs de la civilisation moderne.

L'alliance a en outre pour but de favoriser, autant que possible, l'action politique sur la base du socialisme international. A cet effet, tous les fonctionnaires, employés et représentants de l'alliance seront tenus de conformer leur conduite en brisant tous rapports avec les partis bourgeois et capitalistes, et remplir leur devoir au service de la cause du prolétariat de la manière la plus consciencieuse.

Lorsque le parti socialiste des Etats-Unis fut appelé à se prononcer sur la formation de l'Alliance et sur l'appui à lui donner, il déclara dans le dernier Congrès d'approuver la constitution de la nouvelle organisation qui marque un progrès important dans la lutte contre le régime capitaliste, et qui doit aboutir à l'émancipation du prolétariat, et il décida en conséquence de se faire représenter aux Congrès de l'alliance par des délégués.

C'est ainsi que le parti socialiste des Etats-Unis et l'Alliance se sont unis ensemble pour mieux soutenir la lutte engagée contre le capitalisme. L'Alliance a devant elle un champ d'action presque illimité ; il suffit de rappeler, pour s'en faire une idée, que sur 20 millions de travailleurs, il n'y en a à l'heure actuelle que 400,000 qui soient organisés et que, par suite de défaites assez nombreuses essayées dans ces derniers temps par la classe ouvrière, le découragement et la misère avaient détourné bien souvent les prolétaires de toute organisation. Ce triste état de choses ne peut être changé que par l'action du socialisme. Les hommes qui se proposent de préparer l'émancipation du prolétariat d'une servitude si abrutissante ne seront jamais vaincus par les défaites, ils y trouveront plutôt un aiguillon pour faire de nouveaux efforts.

Nous ne parlerons pas des attaques dont le parti socialisme américain et ses chefs ont été l'objet non seulement de la part de la presse bourgeoise, mais aussi des organisations ouvrières telles que la fédération du travail, nous ne nous laisserons pas détourner de notre route que nous suivrons jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au jour où l'émancipation économique du prolétariat sera un fait accompli.

SUISSE

Les aspirations des socialistes suisses.

Les aspirations des socialistes tendent vers un même but : l'affranchissement du prolétaire du joug capitaliste ; transformation de la société actuelle — société qui est pourrie jusqu'à la moëlle — en une société meilleure, où le travail recevra sa juste rémunération, où la misère n'existera plus, où le petit ne sera plus écrasé par le grand. Mais si ce but final est commun aux socialistes du monde entier, il n'en est pas moins vrai que le mouvement socialiste revêt aussi un caractère local dans les différents pays.

Le parti socialiste ne regarde pas seulement vers l'avenir, il cherche à réaliser des progrès et des améliorations immédiats ; il travaille, et cela plus ardemment et plus consciencieusement que tous les autres partis politiques, en faveur de la réforme sociale, en faveur de l'amélioration du sort des travailleurs dans la société actuelle ; il cherche à arracher le plus de concessions possibles à la bourgeoisie, et il emploie pour cela les moyens que les institutions des divers pays mettent à sa portée.

Sous ce rapport, le parti socialiste suisse est sans contredit le plus favorisé, car il jouit de droits populaires que nul autre pays ne possède encore.

Tout citoyen âgé de vingt ans possède le droit de vote et est éligible dans tous les conseils, voire même comme membre de la plus haute administration du pays.

50,000 citoyens peuvent demander, par leur signature, que le peuple soit consulté sur la révision totale ou partielle de la constitution ; ces mêmes 50,000 citoyens peuvent exiger qu'un projet de révision, présenté par eux, soit soumis à une votation populaire. Ce droit est appelé *le droit d'initiative*.

Enfin, 30,000 citoyens peuvent exiger que toute loi élaborée par l'Assemblée fédérale (Chambre des députés) soit soumise au peuple pour son acceptation ou son rejet. Ce droit est appelé le referendum, sur lequel l'Ab-

Il est vrai que la cueillette de ces signatures ne se fait pas toujours sans difficultés, car nous avons à combattre les préjugés et l'indifférence et nous n'avons pas, comme la France, la Belgique, l'Autriche et l'Allemagne, les grands centres industriels, et chacun sait combien l'ouvrier est encore dépendant chez nous, comme du reste partout ailleurs.

Pendant, notre vie politique est toujours assez mouvementée et nous n'avons pas, nous autres socialistes, les loisirs de nous bercer dans un doux *farniente*. Lorsque nous n'avons pas un mouvement quelconque à soutenir, nos forces doivent être employées à battre en brèche la réaction et l'obstruction qui, malheureusement, ne s'endorment pas non plus.

Ces deux ennemis de tout développement démocratique semblent gagner du terrain, surtout depuis que l'ancien conseiller fédéral Numa Droz, ce magistrat qui souille le lit qu'il a quitté naguère, s'est fait leur commis-voyageur et cherche à liquider leur mauvaise marchandise. C'est le même type qui, à Mâcon et à Paris, festoyait avec tout ce que la France compte de plus opportuniste, avec les amis du trop célèbre Méline, ce fameux protecteur des *vrais intérêts* de la France.

Mon but n'est pas de vous parler de nos anciens hommes d'Etat, qui nient leur passé pour faire plaisir aux réactionnaires de tout acabit, mais de vous entretenir des revendications que nous cherchons à réaliser le plus promptement possible :

Je citerai en première ligne l'*assurance obligatoire contre les maladies et les accidents*. Par son message du 28 novembre 1889, le Conseil fédéral proposait à l'Assemblée fédérale de réviser la Constitution en y insérant un article ainsi conçu : « La Confédération a le droit d'introduire, par voie législative, l'assurance obligatoire contre les accidents. Elle a aussi le droit de légiférer en matière d'assurance contre les maladies et de rendre obligatoire pour tous les salariés l'entrée dans une Caisse d'assurance de cette nature. A la suite d'une discussion approfondie de la question au sein des commissions du Conseil national et du Conseil des états et à la suite d'importants débats au sein des chambres elles-mêmes, ces dernières décidèrent de réviser la Constitution en y insérant l'article suivant : « La Confédération introduira, par voie législative, l'assurance en cas d'accidents et de maladies en tenant compte des Caisses de secours existantes. Elle peut déclarer la participation à ces assurances obligatoires en général ou pour certaines catégories déterminées de citoyens. Cette adjonction fut adoptée par le peuple, le 26 octobre 1891, par 283,228 voix contre 92,200 ; 18 cantons et 5 demi-cantons s'en déclarèrent partisans, tandis que Valais et le demi-canton Appenzell Rh. Int. la repoussaient. Pour l'intelligence du lecteur je ferai remarquer que pour être valable, un projet soumis à la votation populaire doit obtenir la majorité du peuple et la majorité des cantons.

Pour qu'une pareille assurance soit un véritable bienfait pour la classe ouvrière, il était nécessaire de partager équitablement les charges nécessitées par une œuvre semblable. La classe ouvrière a présenté en temps voulu ses vœux à ce sujet ; elle demandait que l'Etat prenne à sa charge les frais du médecin et de la pharmacie ; l'ouvrier, par ses Caisses de maladie, l'indemnité de salaire et qu'enfin le patron supporte les frais pour l'assurance contre les accidents.

Le Conseil fédéral n'a pas fait droit à ces vœux, et alors la Fédération ouvrière suisse s'est mise en campagne pour réunir les 50,000 signatures nécessaires pour obtenir, par voie de votation populaire, ce que les autorités fédérales se refusaient à accorder.

Malheureusement, ce mouvement a échoué, non parce que l'idée de la gratuité des soins à donner aux malades était impopulaire, mais parce que les initiateurs de la réforme avaient indiqué en même temps les ressources avec lesquelles on pourrait couvrir les dépenses. Ils demandaient, en même temps que les soins gratuits aux malades, le *monopole du tabac*. Beaucoup, craignant qu'avec ce monopole, la *pipe du pauvre* ne fut renchérie, se refusèrent à signer la demande d'initiative. J'ai la conviction que si nous avions laissé de côté la question financière, les signatures nécessaires (50,000) auraient été réunies facilement et que le peuple aurait voté la révision projetée.

Mais nous pouvons dire que notre mouvement n'a pas été tout à fait stérile : tandis que, dans son projet primitif, le Conseil fédéral ne prévoyait qu'un subside d'un million de francs pour les frais d'administration, il veut maintenant, dans son nouveau projet, accorder en outre un subside de 3 fr. 65 par an et par assuré contre la maladie. Quant à la prime d'assurance pour les accidents, la Confédération y participerait pour un quart.

Le projet du Conseil fédéral est maintenant entre les mains d'une commission spéciale chargée de donner son préavis ; le résultat de ses délibérations sera soumis à l'Assemblée fédérale (Conseil national et Conseil des Etats), puis la loi fédérale ainsi arrêtée sera soumise à une votation populaire. Le parti ouvrier se réserve de prendre l'attitude qui conviendra en face du projet définitif de l'Assemblée fédérale ; il espère cependant qu'après avoir attendu patiemment durant cinq ans sur la manne fédérale, celle-ci ne se changera pas en cailloux.

A côté de cette grave question d'assurance, nous nous occupons très activement de la création d'une *Banque d'Etat*, que nos deux Conseils ont voté tout récemment, mais qui devra certainement passer par le baptême populaire, attendu que la haute finance, les juifs (circoncis ou non) préparent déjà la lutte référendaire.

Toutes les fois qu'il s'agit d'arracher une proie au capital et de la rendre à la communauté, le parti socialiste suisse marche aux premiers rangs ; il ne pouvait donc se désintéresser de la question de la Banque d'Etat. Déjà en 1877, le doyen des socialistes suisses, Charles Burkli, avait demandé la banque fédérale au nom des ouvriers et démocrates zurichois et depuis elle forme un des postulats du parti ouvrier suisse. La Banque fédérale règlera et facilitera le roulement de l'argent ; depuis l'année 1870, le capital privé a gagné sur le peuple, grâce aux émissions de billets de banque, 30 à 40 millions, sommes qui, à l'avenir, resteront la propriété de l'ensemble. Les bénéfices seront remis aux cantons qui les consacreront à des buts d'économie sociale (gratuité du matériel scolaire et d'enseignement, gratuité des inhumations, etc.) Les adversaires de la Banque d'Etat cherchent à troubler le bon sens du peuple avec le spectre de la guerre, durant laquelle la propriété de l'Etat serait confisquée, tandis que la propriété privée est garantie par les traités internationaux ; ils ont encore une foule d'autres objections, mais elle contient mal la peur de voir leur échapper un terrain sur lequel ils réalisaient de si gros bénéfices.

Ils ont trouvé un appui inespéré dans la personne du commis-voyageur dont je vous parlais tout à l'heure et qui a nom Numa Droz, mais le peuple suisse saura donner à ces pécheurs en eau trouble la réponse qui leur convient.

Au moment où j'écris ces lignes, le Comité du parti socialiste lance un appel à tous les camarades les invitant à se mettre en mouvement pour réunir les signatures nécessaires pour demander la *nationalisation des chemins de fer*.

Toutes nos grandes lignes de communication se trouvent entre les mains de compagnies privées ; des juifs de Berlin et de Paris sont les principaux détenteurs d'actions, et toutes les années des sommes importantes vont s'engouffrer dans les poches de ces financiers rapaces ; les vœux les plus justifiés demandant : soit des améliorations dans les communications d'une contrée à l'autre, soit des réductions de prix, sont foulés aux pieds ; elles emploient un système d'épargne honteux et leur personnel est exploité d'une façon indigne. Le récent mouvement des employés de chemin de fer qui a eu un si grand retentissement, même à l'étranger, a mis à jour des situations intolérables.

Pour mettre une fin à toutes ces anomalies, et pour rendre les lignes de communications à qui elles appartiennent de droit, à l'ensemble, à la collectivité, nous entreprenons le mouvement en faveur de la *nationalisation des chemins de fer*.

Voilà, en quelques traits, les questions qui nous occupent en ce moment-ci ; toute notre activité est dictée par le désir d'avoir plus de bonheur dans le présent et plus de sécurité dans l'avenir.

Bienne, juillet 1896.

G. REIMANN.

Député socialiste du Grand Conseil de Berne.

VIVE LA RÉPUBLIQUE CUBAINE

Les insurgés cubains qui luttent depuis si longtemps et avec tant de vaillance, arriveront enfin à leur but, car l'Espagne qui exploitait cette vaillante population avec tant de rapacité et de cynisme est à bout de forces et ne pourra se rendre maîtresse de l'insurrection.

Le Congrès International de Londres a voté, sur la proposition du citoyen Argyriadès, un ordre du jour de sympathie pour ces braves qui luttent pour leur indépendance.

Nous reproduisons ici le portrait de deux chefs de l'insurrection : Maximo



MAXIMO GOMEZ

et José Macéo et nous leur envoyons nos félicitations pour leur courage et leur persévérance, avec nos vœux pour le succès de leur cause et leur délivrance du joug de l'Espagne.

Voici quelques renseignements typiques sur la révolution cubaine.

Les neuf dixièmes de la population sont sympathiques aux insurgés. Ceux-ci sont pleins d'espoir et d'enthousiasme ; c'est pour eux, d'ailleurs, une question de vie ou de mort. Les Cubains sont tellement opprimés par le Gouvernement espagnol, qu'il leur reste à peine de quoi ne pas mourir de faim.

Les Espagnols essayent de faire croire qu'il n'y a, au fond du soulèvement, qu'une question de race, un mouvement de nègres. Cela est faux. La majorité des insurgés se compose de blancs et beaucoup d'Espagnols se sont joints aux révoltés.

C'est la révolte de tout un peuple, écrasé par la bureaucratie et le militarisme.

A Cuba, il y a deux classes : la classe dirigeante (la bureaucratie espagnole) ayant tous les privilèges, et d'autre part, les Cubains, pouvant supporter toutes les charges et qui

sont opprimés, comme au temps de Philippe II et du duc d'Albe.

Ces charges sont réellement écrasantes. Tout est imposé, même l'ébatage d'une vache (pour la consommation personnelle du fermier). En fait, il n'y a que deux choses que le Cubain peut faire sans payer l'impôt : respirer et mourir.

On estime la taxe imposée par l'Espagne à 75 fr. par habitant, non compris les impôts communaux, ni le papier timbré (il en faut pour tout), ni les papiers d'identification ou passe-port, que tous les Cubains sont obligés de porter constamment avec eux et d'exhiber à la première réquisition des autorités espagnoles depuis le gouverneur jusqu'au garde-champêtre et au concierge des monuments publics. L'Angleterre, le peuple le plus imposé ne paie que 55 fr. et les Etats-Unis 30 fr. par tête.

La dette publique est de 575 fr. par habitant.
 Celle du Chili est de 125 fr. par habitant.
 Celle des Etats-Unis est de 110 fr. par habitant.
 Les dépenses pour l'instruction publique sont :

Aux Etats-Unis de fr.....	14 10 par tête.
Au Canada de.....	9 » —
A la République Argentinne de.....	6 60 —
A Cuba de.....	» 55 —

Cela donne une idée de la sollicitude des Espagnols pour leur colonie. Ils ne l'ont jamais aidée d'aucune façon. Toutes les entreprises y sont dues à l'initiative privée.

Le 7 février de cette année, l'Espagne a accordé à Cuba une loi, lui reconnaissant une certaine autonomie.

Elle ne fut votée que sous la pression de la force et elle n'a qu'un but, celui de duper les Cubains :

« a) Les maires seront élus par les Conseils, excepté quand le gouverneur général jugera opportun de nommer un autre membre du Conseil.

Les gouverneurs civils (nommés par l'Espagne) peuvent annuler les décisions et actes des municipalités.

b) Le Conseil provincial sera composé de la façon suivante :

Le gouverneur en sera président de droit; le Gouvernement espagnol nommera quinze membres; les autres (15) seront nommés par le peuple de Cuba.

Lorsque le gouverneur général jugera qu'une décision prise par le Conseil provincial est contraire aux lois générales et aux intérêts de la nation, il en suspendra l'exécution et adoptera lui-même telles mesures qui sembleront nécessaires. »

Ces décisions et ces actes arbitraires du gouverneur général sont sanctionnés par un Conseil d'Etat, composé des membres suivants : l'évêque de Cuba ou l'archevêque de Cuba, s'il est présent, le commandant général de la marine, le député gouverneur-général, le président de la Cour suprême — l'avocat général du Gouvernement — l'administrateur des finances et le directeur de la justice. Tous sont Espagnols et nommés par la Couronne. En fait, les Cubains sont gouvernés par et pour les Espagnols.

Il est attribué aux Cubains un représentant pour chaque 50,000 habitants. Mais le droit électoral est organisé de telle façon, que plus d'un million de Cubains ont seulement 8 représentants, tandis que 140,000 Espagnols résidant dans l'île en ont 16 ou le double.



JOSÉ MACEO

Ceux qui luttent pour leur liberté

Crète et Macédoine.

La tyrannie absolue a fait partout son temps. Voilà deux contrées, les plus belles de l'Empire Turc dont les habitants sont en révolte aujourd'hui contre leur oppresseur le sultan.

Les zibires de ce dernier se livrent à des massacres et des atrocités inouïes ainsi qu'ils faisaient naguère en Bulgarie, et l'année dernière et aujourd'hui encore en Arménie.

L'Europe assiste avec indifférence à tous ces crimes, occupée qu'elle est, d'ailleurs, à en commettre d'autres, par le capitalisme et l'industrialisme chez elle, et au loin par la colonisation.

Ce qui nous attriste le plus devant ce spectacle révoltant, c'est que la France elle-même — dont le rôle autrefois était de prêter aide et assistance à ceux qui luttèrent pour leur indépendance, et de venir en aide aux opprimés, — non seulement n'a rien fait pour aider ces valeureuses peuplades opprimées, mais, encore a été parmi les premières puissances qui ont accédé à la proposition du honteux blocus que l'on voulait faire contre l'héroïque île de Candie.

Et, grâce aux pleutres qui nous gouvernent, nous assistons à ce triste spectacle de la France aidant l'opresseur contre l'opprimé.

Cela n'a, d'ailleurs, rien qui doive nous étonner, car la France s'acquitte tellement avec la soi-disant amitié du pendeur de toutes les Russies, qu'elle n'a plus de politique extérieure à elle, et que de l'avis même de l'organe officiel de la bourgeoisie — le « Temps » — elle suit aveuglément la politique intéressée de la Russie — en tout et partout.

Cependant, quel beau rôle la France jouait autrefois !

Ils sont bien criminels ceux qui le lui enlèvent. Mais espérons qu'elle se ressaisira bientôt.

L'année dernière, nous avons donné dans l'*Almanach de la Question Sociale* une monographie sur la Macédoine, sur sa beauté exceptionnelle, et sur ses braves et honnêtes populations. Aussi nous dispensons-nous d'y revenir aujourd'hui.

Quant à la belle et incomparable île de Candie, Fénelon, dans son *Télémaque*, nous en donne les captivantes descriptions. Qui ne s'est laissé séduire à la lecture des beautés naturelles de ce pays !

Ainsi que la Macédoine, sa sœur en souffrance et en révolte, la Crète rappelle d'innombrables souvenirs mythologiques et historiques, et si la Macédoine avait comme héros tous les dieux sur le Mont Olympe, c'est en Crète que Jupiter nequit et fut élevé. C'est là aussi que Hédale fit ses plus merveilleuses inventions, qu'il construisit le fameux labyrinthe d'où il s'échappa avec son fils Icare à l'aide d'osier artificielles qu'ils s'étaient attachés au corps.

Qui ne se souvient aussi du fameux législateur Mino qui avait établi l'égalité sociale ou le communisme parmi les Crétois. (Il nous en faudrait bien, quelques Mino, aujourd'hui, dans les pays capitalistes.)

Tout cela prouve que l'île de Candie a un passé des plus glorieux et qu'il y avait chez elle des artistes incomparables et des législateurs comme on n'en voit pas ailleurs.

Et, cependant, elle gémit aujourd'hui sous la plus atroce des tyrannies.

On nous saura gré de donner ici quelques renseignements positifs sur cette île et sur ses habitants. Et nous ne pouvons mieux faire, pour cela que de rapporter quelques fragments d'une brochure de M. G. Arnaud-Jeanli qui rend compte d'une très intéressante conférence que l'auteur a faite il y a quelques mois à l'Hôtel des Sociétés savantes sur l'île de Candie :



L'INSURGÉ BROUFAS

Chef de bande en Macédoine.

Un des plus braves combattants de la Révolution macédoine. Le bruit de sa mort a couru. Il ne s'est pas confirmé.

« Au point de vue géographique, l'île de Crète qui n'est qu'à huit heures du Péloponèse s'étend de l'ouest à l'est comme un front de défense protégeant la mer Egée et marquant la limite méridionale naturelle de la Grèce. Sa forme allongée, très caractéristique lui donne l'air d'un grand navire qui flotte sur les eaux. Sa longueur est de 245 kilomètres. Sa largeur, très inégale, atteint 53 kilomètres dans sa partie centrale, pour se réduire à 11 à l'isthme de Hierapetra, par lequel elle se soude à la presqu'île de Sitia.

L'île, essentiellement montagneuse, est traversée dans toute sa longueur par une grande chaîne de laquelle se détachent trois massifs considérables, plus ou moins complètement reliés l'un à l'autre. Ce sont les montagnes Blanches à l'ouest, l'Ida au centre, le Dicoté ou massif de Lassithi à l'est.

Les Lefka Ori — ou montagnes Blanches — qui dominent la fertile plaine de la Canée, étendent à l'est leurs contreforts dans l'Apokorona, pays entièrement chrétien, qui a toujours joué un rôle considérable dans les insurrections. C'est un grand plateau très accidenté, avec de longs plis de terrain, des creux profonds et de hautes collines et offrant un théâtre tout préparé pour la guerre de partisans, qui, en cas de retraite, peuvent se replier sur les défilés conduisant vers Siskia.

L'intérieur des Lefka Ori renferme des paysages incomparables, et la contrée de l'ouest qu'elles couvrent de leurs ramifications abrite la population la plus belle et la plus belliqueuse de l'île.

La chaîne de l'Ida n'a pas le même caractère sauvage et tourmenté. Elle présente un aspect de majesté classique et son cône culminant se dégage avec une grande sérénité au-dessus des contreforts qui le soutiennent et lui font comme un gigantesque piédestal ; on comprend que l'Ida, chez les anciens, soit devenu le centre de la mythologie crétoise et que la légende y ait placé le berceau de Zeus.

... Certains sites prennent un aspect d'Eden avec leurs vallons enchanteurs arrosés par des sources vives, leurs vergers d'orangeurs leurs immenses bois d'oliviers. Les eaux alimentées par les neiges des sommets qui ne fondent qu'à l'été descendent partout formant des torrents et des illeuves qui vont se jeter à la mer après avoir répandu de la vie sur leurs cours. L'effort impétueux de ces eaux pour se frayer un passage à engendré des beautés naturelles particulières au paysage crétois.

La population totale de la Crète est d'environ 300.000 habitants.

Si l'on consulte l'histoire on verra que l'existence



LE CHIEF TAKIS

Champion de l'indépendance crétoise.

Capitaine de palikares qui a déjà fait parler de lui lors du mouvement insurrectionnel en Thessalie. Les plus extraordinaires légendes courent sur son compte.

du peuple Crétois n'a été qu'un long martyrologe sur le sol fortuné et où après sept révolutions il n'a pas encore conquis le droit de vivre en paix.

Un premier soulèvement a eu lieu en 1770 à l'instigation du Sfakiote Daskalos Jannis « Maître Jean ». La répression en fut terrible.

En 1821, la Crète se souleva encore avec le reste des pays helléniques. Les Turcs étouffèrent par la fumée dans une protte 300 Crétois après leur défaite.

Les candiotes s'insurgèrent encore en 1827, en 1833, en 1852, 1858 et 1866.

Après toutes ces révolutions les Crétois obtinrent quelques semblants de droits. En 1878 ces privilèges furent étendus par la convention de Kbalapa.

Cette convention fut confirmée par le Congrès de Berlin.

Mais la Turquie ne la respecta pas. C'est ce qui a amené la dernière révolution des Crétois.

Tant de fois trompés, tant de fois massacrés et continuellement opprimés de la façon la plus indigne et la plus revoltante, les Crétois ont, il nous semble de droit — malgré les intérêts de l'Europe — de persévérer dans la lutte pour obtenir leur absolue indépendance et autonomie et ne plus se soumettre en écoutant les promesses fallacieuses des gouvernements turcs. Ces derniers sont abhorrés par leurs coreligionnaires eux-mêmes, ceux qui sont éclairés et qui forment aujourd'hui le *Parti de la Jeune Turquie* dont M. Ahmet Riza, notre ami, est l'inspirateur.

Ce Parti demande que l'absolutisme du Sultan avec toutes les monstruosité qu'il entraîne prenne fin et qu'un régime de liberté s'ouvre désormais pour les musulmans eux-mêmes.

On sait que nous sommes loin de prêcher la guerre des races et des religions. Une telle guerre nous répugne au plus haut degré. Et certes, s'il n'y avait que des hommes comme Ahmet Riza et moi, l'entente serait facile à établir et un *modus vivendi* fédératif entre toutes les nationalités de l'Empire ottoman s'établirait sans difficulté.

Mais d'ici que l'ignorance cesse des populations et le fanatisme réciproque — des uns et des autres — disparaisse, d'ici que les idées de M. Ahmet Riza se réalisent, nous estimons qu'il est urgent d'arriver à arracher autout de provinces que possible à la domination absolutiste du Sultan pour qu'elles puissent ainsi — la liberté aidant — se préparer à la grande idée d'égalité et de fraternisation de tous les peuples sans distinction de races ni de culte.

Par la suite, et grâce au progrès, nous arriverons à nous entendre pour établir cette Confédération Balkanique tant rêvée et qui en se réalisant ne doit point exclure les Turcs qui seront préparés par M. Ahmet Riza et ses amis pour accepter facilement une telle solution.

Pour le moment nous sommes avec ceux qui luttent pour s'affranchir de leur tyrannie et tous les hommes de cœur doivent être avec nous pour demander l'affranchissement des Macédoniens, des Crétois, des Arméniens du joug du Sultan et celui des Cubains, du joug espagnol.

Il y a eu et il y a dans ces quatre pays des braves qui ont donné et donnent leur vie pour délivrer leurs concitoyens de l'oppression qui les écrase. Envoyons à ces braves notre salut le plus cordial, nos encouragements et nos souhaits les plus sincères pour le triomphe de leur sainte cause.

Le Congrès socialiste International de Londres a voté par acclamation un ordre du jour de sympathie et un vœu pour l'affranchissement et l'autonomie de la Crète, de la Macédoine et de Cuba.

Il serait à désirer que des ordres du jour pareils soient présentés et votés dans les assemblées socialistes et républicaines et qu'un formidable courant soit créé contre l'oppression sauvage et les massacres sans fin qui se perpétuent, soit en Crète, soit en Macédoine, soit à Cuba. Il faut que ce courant aide l'affranchissement de ces vaillantes populations.

P. ARGYRIADÈS.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons le texte de l'arrangement décidé par les représentants des puissances et sanctionné par le Sultan :

Article premier. — Le gouverneur général de Crète sera chrétien et nommé pour cinq ans par le Sultan avec l'assentiment des puissances.

Art. 2. — Le gouverneur général aura le droit de veto sur les lois votées par l'Assemblée, à l'exception de celles qui visent des changements au règlement constitutionnel de l'île, lesquels changements seront soumis à la sanction du Sultan.

Le droit de veto s'exercera dans un délai de deux mois, passé lequel les lois seront considérées comme sanctionnées.

Art. 3. — Le gouverneur général pourra, en cas de troubles dans l'île, disposer, pour le rétablissement de l'ordre, des troupes impériales qui, en dehors de ce cas, se tiendront dans leurs garnisons ordinaires.

Art. 4. — Le gouverneur général nommera directement aux emplois secondaires dont la liste sera ultérieurement fixée. Les emplois supérieurs resteront à la nomination du Sultan.

Art. 5. — Les fonctions publiques seront attribuées pour les deux tiers aux chrétiens, et pour un tiers aux musulmans.

Art. 6. — Les élections à l'Assemblée générale et les sessions de cette assemblée auront lieu tous les deux ans. Les sessions dureront de 40 à 80 jours.

L'Assemblée votera le budget biennal, vérifiera les comptes, discutera et votera à la majorité des membres présents les projets de loi et les propositions qui lui seront soumises par le gouverneur général ou les députés.

Les propositions relatives à toutes modifications à introduire dans le règlement constitu-

tionnel de l'île devront être votées à la majorité des deux tiers. Aucune loi nouvelle ne sera applicable si elle n'a pas été votée par l'assemblée.

Art. 7. — Les propositions tendant à une augmentation des dépenses du budget ne peuvent faire l'objet d'une discussion de l'assemblée que si elles sont introduites par le gouverneur général, le Conseil administratif, les bureaux compétents.

Art. 8, paragraphe 1^{er}. — Les dispositions du firman de 1887, accordant à la Crète la moitié des revenus des douanes de l'île, seront remises en vigueur.

Paragraphe 2. — L'impôt sur l'importation du tabac appartiendra à l'île.

Paragraphe 3. — La Sublime-Porte prend à sa charge les déficits provenant des budgets non votés par l'assemblée, déduction faite des sommes avancées à l'île par le Trésor impérial.

Art. 9. — Une Commission comprenant des officiers européens procédera à la réorganisation de la gendarmerie.

Art. 10. — Une Commission, comprenant des juristes étrangers, étudiera les réformes à opérer dans l'organisation de la justice, sous la réserve la plus expresse des droits résultant des capitulations.

Art. 11. — La publication de livres et de journaux, la fondation d'imprimeries, et celles de Sociétés scientifiques seront autorisées par le gouverneur général, conformément à la loi.

Art. 12. — Les immigrants originaires de la Cyrénaïque ne peuvent aller en Crète sans autorisation du gouverneur. Ce fonctionnaire aura le droit d'expulser tout individu qui ne pourra justifier de moyens d'existence, ou dont la présence lui paraîtra dangereuse pour l'ordre public, sous la réserve des droits acquis par les étrangers.

Art. 13. — Dans les six mois qui suivront la sanction des présentes dispositions, l'assemblée générale sera convoquée et les élections seront ordonnées conformément à la loi de 1888. Jusqu'à la réunion de l'assemblée, le gouverneur général, d'accord avec le Conseil administratif, réglera par des ordonnances provisoires l'exécution des présentes dispositions.

Art. 14. — Les puissances s'assureront de l'exécution de toutes ces dispositions.

Note finale. — Les représentants des puissances sont d'avis qu'il y a lieu d'accueillir favorablement la demande d'établissement d'une sorte de douanière destinée aux indemnités pour les dommages causés par les derniers événements.

Mais il est essentiel d'après eux d'en faire surveiller l'emploi par des Comités.

Le document est signé par Tewfik-Pacha, ministre des affaires étrangères de Turquie, et par les représentants des six puissances.



Les Odaliques (Arménie et Crète) pourraient bien finir par jeter l'homme malade (Turquie) à l'eau.



P'tori. — Passage difficile.
Viendra !... Viendra pas !...



Grelat. — Profession de foi d'un chéquier.
« Tant qu'il y aura des électeurs comme vous, les électeurs comme moi oublieront ! »



Silhouette (Paris). — Le spectre de Banquet !
(Par Bold.)



Silhouette. — Futur monument commémoratif national
à la mémoire des 104 !



Monde nouveau (Paris). — CAVAIGNAC : « Pour épurer votre administration, vous n'avez qu'à enlever l'écumé et soustraire la lie... »
BORDEAUX : « Oui... mais alors il ne restera plus rien ! »



Fischietto (Turin). — La France se débat dans la fameuse liste des 104 !



Grelot (Paris). — Que l'on vienne dire maintenant que le ministère Méline est un ministère clérical.



Grelot (Paris). — La Chambre des députés vient d'abolir l'esclavage à Madagascar... C'est le travailleur français qui est content!



Silhouette (Paris). — A quelle sauce monsieur le contribuable préfère-t-il être mangé (sauce Doumer ou sauce Cocher)?



Pilori (Paris). — La chasse à la majorité-Jaurès, de Mackau et Méline.





Hire (Paris). — Projet de décaisation pour la salle des séances de la commission du budget.
(Impôt sur le revenu, impôt sur la vente.)



Silhouette (Paris). — La maison brûlée.

— Ah ! disait Félix, vrait, j'en sue !
La France m'enjoint : « Sauve-la ! »
Et je ne vois plus d'autre issue...
Faudra-t-il donc passer par là ?



Les électeurs penseront ce qu'ils voudront, mais pour les députés
c'est un joli décairras !

(L'impôt sur le revenu.)



Gretot (Paris). — Les deux gosses.

Orléans : « Tant pis ! Au risque de me faire-casser la figure, je vais risquer le paquet. »
Napoléon : « A ta guise... Moi, j'aime mieux tenir que courir ! »



Gretot (Paris). — Un drôle d'attelage.

Faure : « Quel malheur ! Deux bêtes qui marchaient si bien ! » (Allusion à la querelle du Sénat et de la Chambre.)



Silhouette (Paris). — (D'après l'antique.) Le pauvre Ricard en joume de discorda entre la Chambre et le Sénat!



Pilori (Paris). — Les Jeux du jour.
Hardi, Sénat ! mords-le, sale chien !...



Pilori (Paris). — Le modèle.



Fischietto (Turin). — La pauvre France qui a entre de porter un tel gaillard ! (Madagascar.)





Fiaschetto (Turin). — Pauvre Marionne! Quel sort tu t'alle faire à présent!



Grebot (Paris). — Exécution en famille. Pensez donc... un mauvais sujet qui fréquentait les socialistes.



Humoristique Listy (Prague). — Le modèle d'un fauteuil pour les ministres français.



Pilori (Paris). — Equilibre ministériel.

A gauche: Brisson, Boucher, Turrel. — Au milieu: Darlan, Hanotaux, Méline, Rambaud. — A droite: Lebon, Loubet, Cochery.



Monde nouveau (Paris). — Soutenu par la Droite. « Je meurs, et sur ma tombe, au lentement j'arrive, nul ne viendra verser des pleurs! »

(Revue des Revues.)



Pitori. — Réception enthousiaste des Anglais au Transvaal.



Strekoza (St. Peterbourg). — Les œufs aux surprises. Les Anglais vont chez les Derviches un épouvantail digne de celui trouvé par les Italiens en Abyssinie.



Floh (Vienne). — LE FRANÇAIS ET LE RUSSE : « Arrêtez-le, c'est un faux départ (faux prétexte) ! »
La TAURICE (souriant) : « Essayez-le ! »



Girelot (Paris). — Le croquemitaine anglais.



Stokaza (Saint-Petersbourg). — Le badinage anglo-américain.



Grécol (Paris). — Querelle anglo-américaine.

La France à l'Amérique: « Dis-lui donc son fait... tu n'as pas à te gêner... »



Figaro (Vienne). — Ce pauvre Anglais! On le rend responsable de tout ce qui se passe derrière son dos... Quelle injustice!



Silhouette (Paris). — GUYENARD: « A lui les pattes. Azor, l'Amérique n'est pas pour toi. »



Silhouette (Paris). — Comme ils le méritent. Le Président KAUER: « Donnez-moi donc la peine d'entrer, messieurs les bilaisiers britanniques! »

(Revue des Revues.)



Silhouette (Paris). — I. Le coup du derviche : John Bull a trouvé le truc (les derviches) pour ne pas évacuer l'Egypte.



II. Du reste, misters les alliés, je assureis à vous que la petite crocodile elle était très bien dans les bras à moi :



Fitch (Vienne). — JOHN BULL : « Frère Boer, tu n'as rien... »
 Le FRENCHMAN KAUFMAN : « Le soufflet que je t'ai donné était visiblement trop fort, car je ne peux plus mouvoir ma main ! »



Grelot (Paris). — Tapoz fort, il y a de la place !



Le Rive (Paris). — Docteur Jameson, vous êtes un...



Humoristicke Listy (Prague). — Le renard...

Comédie politique de 1896 (ALLEMAGNE).



Der Wahre Jacob (Stuttgart). — Comment les Allemands colonisent l'Afrique.



Humoristische Listy. — Le cavalier force trop son cheval et il se peut qu'une culbute dangereuse s'en suive.



Pilori (Paris). — Vingt-quinzième anniversaire



Der Wahre Jacob (Stuttgart). — La Vie spirituelle de l'Allemagne.

Illustration de la chanson : « J'aime l'Allemagne par dessus tout : »



Glucklichter (Vienne). — La Prusse chassant la Justice de son royaume.



Kladderatsch (Berlin). — Le cœur d'une excellence allemande, d'après la photographie Hoentgen.



Queenstender. — Lord Salisbury : « Qu'est-ce que cela signifie enfin ? » (Lui montrant la dépêche envoyée à Kruger.) L'EMPEREUR GUILLAUME : « Ce n'est rien, Mylord... pas un mot là-dessus... je ne le ferai plus... »



Papugallo (Bologne). — La Godiva Italienne.

L'Italie, si nue qu'elle soit, tient encore à payer de mine... bellepeuse.

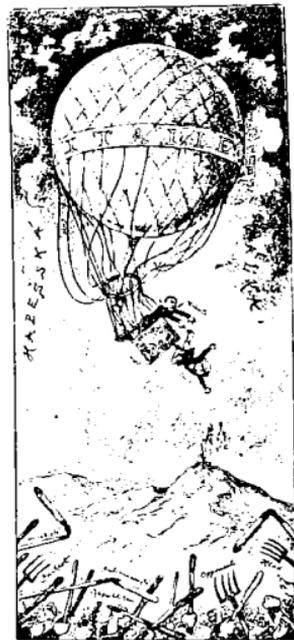




Pasquino (Turin). — Crispi et di Rudini se renvoient les péchés mutuels.



Humoristique Listy (Prague). — Le fantôme (la faillite, qui menace le roi Humbert).



Humoristique Listy (Prague). — L'Italie ayant rejeté le lest dangereux (Crispi), s'en va gaiement vers l'avenir.



L'Asino Settimanale (Rome). — Les penalistes italiens, ou comme ils rentrent dans le type commun de criminologie. (Ils ressemblent d'une manière frappante aux penalistes français.)



Pasquino (Turin). — Ils (Crispi et Baratiéri) ont conduit le peuple avec tant de fureur contre les Abyssins !... Quel dommage qu'ils ne soient pas restés entre leurs mains !



F. F. — Voilà l'action commune de l'Italie et de l'Angleterre en Afrique.



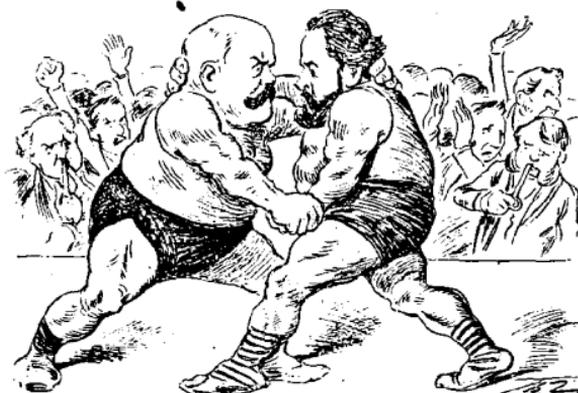
Silhouette (Paris). — Les deux EMPEREURS : « Donner-
netter! qu'est-ce que nous allons bien en faire? » (Attitude
de l'Allemagne et de l'Autriche vis à vis de l'Italie.)



Silhouette (Paris). — L'entrevue de Venise.



Glucklichter (Vienne). — La débâcle des libéraux.



Floh (Vienne). — Dans l'arène autrichienne.

B... (mécontent): « Voilà un numéro qui ne se laisse pas tomber... C'est la troisième fois qu'il reclame un caleçon! »

K...: « On a du bicops, hein, mon vieux Badeni... »

(Allusion à la lutte entre le ministre Badeni et le bourgmestre Lueger, réglé trois fois.)



Glucklichter. — La noblesse polonoise (Salachta), le premier autrichien et les pauvres paysans.



Humoristische Listy. — Le Magyar hat la grosse cuisse à l'occasion de son millénaire.

Comédie politique de 1896 (Russie)



Floch. — C'est l'ours (Russie) qui joue et bat la mesure; les autres dansent.
(Allusion à la prépondérance de la Russie dans le concert européen.)



Moonshine (Londres). — L'ours en mère du salut.

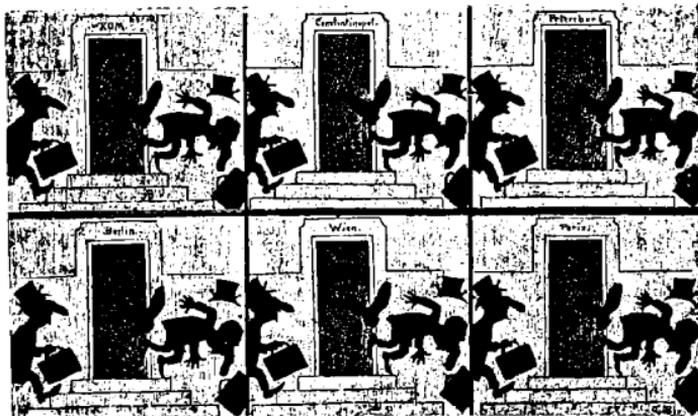


Fischietto. — Une drole d'alliance.
(La Russie et Meuelik.)



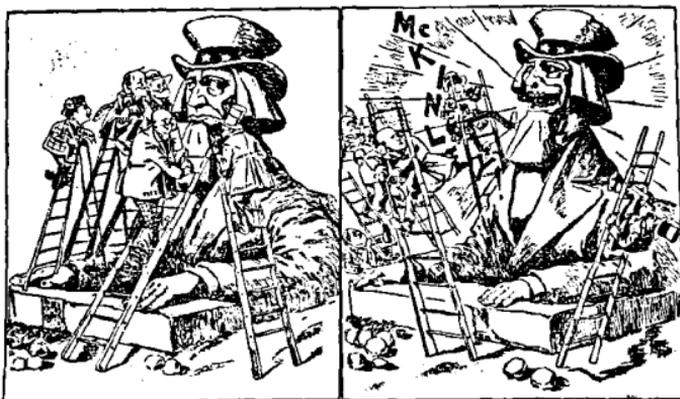


Noh (Vimino). — LE CHEIKH EL ISLAM AU PRINCE FERDINAND: « Vous avez tout fait pour être, au point de vue religieux, agréable à la Russie. J'espère que vous vous soumettez aussi à la petite cérémonie qui vous rendra cher à la Turquie. »

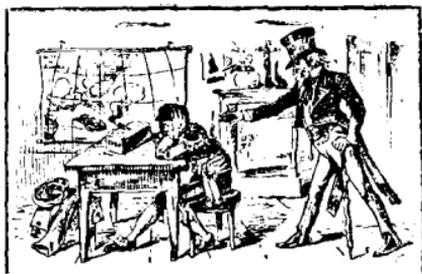


Kladderadatsch. — Ce que devrait être le voyage du prince Ferdinand.

(Revue des Revues.)



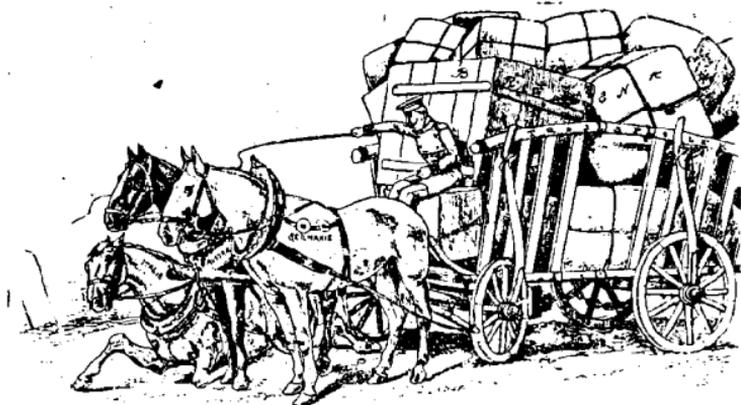
Times Herald (Chicago). — On interroge le père Jonathan sur son avenir et il répond qu'il ne veut le partager qu'avec Mc Kinley.



Neuenpattler (Zurich). — JONATHAN : « Petit (Espagne), laisse donc, ce problème (Cuba) n'est pas pour tes épaules ! »



Times Tribune (New-York). — La photographie des cerveaux comme le



Humoristische Listy (Prague). — Le conducteur de la Tripleix voit avec désespoir qu'il a déjà un de ses trois chevaux par terre.



O Herro (Lisbonne). — La douce amitié ou comment l'Autriche et la Prusse en usent avec leur alliée.



Figaro. — La Prusse et l'Autriche ramenant leur alliée (l'Italie).



Papagallo (Bologne). — L'ITALIE: « Adieu, la Tripleix !... Si au moins la France pouvait voir comment sa belle (la Russie) se laisse embrasser par... l'Allemand ! »



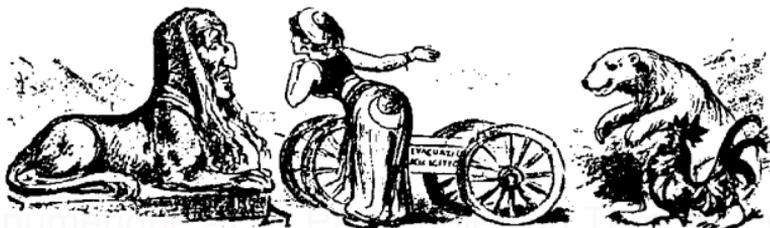
Kladderadtsch (Berlin). — John Bull et sa vieille, .
garotte (le Times) s'amuse avec désintéressement de
la peignée administrée par l'Abyssin à Crispi.



Silhouette (Paris). — Les petits capitalistes desop-
pointés ne se doutent point où s'en est allé leur argent
chéri.



Figaro (Vienne). — L'isclérite entre les socialistes chrétiens et les allemands-nationaux : « Les
voilà qui m'insultent, et ma foi, si je n'existais pas, ils se seraient déjà étrouclés tous deux ! »



NOS MORTS

Cette année, la Goule s'est abattue sur des jeunes. Elle fauche impitoyablement dans les rangs, sans s'inquiéter si ceux qu'elle touche, ont ou non donné à l'humanité tout ce qui était en eux. Nos camarades Avez, Caumeau, Volders étaient jeunes quand la mort les marqua — mais c'étaient déjà de vieux militants, des lutteurs de la veille, et les quelques lignes de souvenir et d'adieu que nous allons leur consacrer, le prouvera.

I

Alexandre Avez.

Celui-ci fut un intime camarade d'enfance, ami d'école ; cette amitié se manifesta vers les 5 ou 6 ans pour durer jusqu'à sa mort. Si nous fûmes séparés, nous ne nous perdîmes pas de vue et pendant l'époque qui nous éloignait l'un de l'autre, une correspondance fidèle et abondante nous rapprochait. Avez naquit à Saint-Quentin (Aisne) en 1838, nous nous connûmes à l'école mutuelle Sainte-Anne. Ses classes primaires terminées, il entra dans une maison de Banque puis, jeune, il vint à Paris, agréé au Comptoir d'Escompte où il devint chef de bureau. De bonne heure il fut attiré par la politique et l'étude des questions sociales et à la formation du Parti ouvrier, il fut un des premiers et des plus fervents adhérents. Il ne le quitta plus et, lors de la scission, il suivit la fraction dite Possibiliste Allemaniste (Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire, Union Fédérative du Centre), prit part à toutes les manifestations, infatigable malgré le mauvais état de sa santé.

Il fut candidat du Parti pour la première fois lors du renouvellement du Conseil Municipal en 1892, dans le quartier des Grandes-Carrières, qu'il habitait, et obtint 1,900 voix.

En 1893, le groupe du Parti ouvrier de Levallois-Perret le choisit comme candidat aux élections législatives. Il fut élu au second tour par 4.805 voix. A la Chambre, il défendit à maintes reprises le programme du Parti ouvrier et ses interruptions fréquentes et pleines d'à-propos étaient bien connues du président Brisson, une vieille connaissance à lui. Assis sur les bancs de l'extrême-droite, parce qu'il n'y avait plus de place à l'extrême-gauche, assidu, éner-

gique, passionné, il inveectivait et flétrissait les adversaires politiques qui l'entouraient ainsi que les Panamistes.

Maigrelet, figure osseuse, yeux brillants, autant en séance il était actif, attentif ; autant il paraissait malade dans les couloirs. Fatigué par une affection cardiaque dont il souffrait depuis longtemps, épuisé par ses tournées de propagande en province, il mourut dans la force de l'âge, à 38 ans.



ALEXANDRE AVEZ

Ce fut un convaincu, et c'est un énergique soldat de la cause qui disparaît. Levallois-Perret lui fit de magnifiques funérailles.

Quo de souvenirs personnels je pourrais évoquer ici. Je me bornerai à en rappeler un. Il remonte à 1880. A cette époque, mon vieux camarade était encore inconnu, mais bataillait déjà. C'était à une grande réunion au cirque Fernando.

Les grands rôles étaient tenus par Brisson et Clémenceau et ces messieurs avaient si bien doré la pilule aux 3,000 électeurs réunis ce jour là que la séance allait être levée avec un ordre du jour de félicitation, quand Avez demanda la parole. Quand on vit ce jeune homme de 22 ans, pâle, faire le procès des radicaux et affirmer le socialisme, la réunion devint houleuse. Il persista avec une telle violence que le tumulte fut bientôt à son comble. Il fut jeté au bas de la tribune, frappé, ses effets déchirés, crachant le sang.

Il fut traité d'agent bonapartiste et de mouchard, expulsé de la salle après avoir failli être écharpé. Reconduit chez lui dans un état déplorable, il s'alla pour plusieurs semaines pendant lesquelles il fut admirablement soigné par son amie, la citoyenne Julie Délit, qui devait plus tard devenir sa femme.

Retabli, il ne voulut pas rester sous le coup de l'accusation lâche et calomnieuse qu'on avait portée contre lui. Il m'écrivit et j'envoyai au jury d'honneur une protestation revêtue de signatures qui mit à néant une accusation parcellaire, toujours regrettable, surtout au début d'une carrière. Il ne faisait pas bon, en ce temps-là de s'en prendre aux pontifes.

II

Jules Caumeau.

Jules Caumeau naquit à Cosne (Nièvre) le 12 avril 1855, après une vie courte mais bien remplie, il vient d'y mourir à l'âge de quarante-et-un ans. Il était retourné dans sa ville natale pour s'y refaire, se reposer de la vie active du militant; il y laissa ses os.

Républicain résolu dès sa tendre jeunesse, en août 1870, à quinze ans, il subissait une condamnation politique.

L'Empire agonisant ne faisait pas grâce au jeune débutant, il le frappait. Ces débuts précoces indiquaient ce que serait l'homme.

La Révolution du 18 mars le trouva dans les rangs des combattants parisiens, et, après la semaine sanglante il vécut quatre années d'exil en Belgique où il avait pu se réfugier. Rentré en France en 1875, il accomplit cinq années de service militaire, puis il retourna continuer dans la Nièvre son ardente propagande, là il connut Gambon, devint son secrétaire et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

Intelligent, laborieux, honnête, serviable, vivant modestement de son salaire d'employé de commerce, versé dans l'étude des questions sociales doué d'une facilité d'élocution remarquable, il entra dans le Parti ouvrier, fraction Broussiste (Fédération des Travailleurs Socialistes de France) et non loin de là, le 4 mai 1890, il fut envoyé au Conseil municipal de Paris par le quartier de Picpus (XII^e arrondissement).

Il continua de siéger à l'Hôtel-de-Ville où il avait fait activement son devoir, lors du renouvellement de l'assemblée municipale en 1894, et ses collègues le désignèrent pour le poste de vice-président.

Caumeau avait souci du mandat que ses électeurs lui avaient confié, il faisait partie d'un grand nombre de commissions et, affairé, on le voyait passer dans les bureaux, de bonne humeur, affable, sympathique. A la tribune il défendait les propositions les plus avancées et souvent, par son énergie et sa logique, il accablait et préfet de la Seine et préfet de police, dans des passes difficiles.

Sa parole entraînante, chaude, n'avait pas seulement d'autorité à la tribune du Conseil, il allait en province y faire des conférences de propagande et, sa mort prématurée, est un deuil pour le socialisme tout entier.

III

Jean Volders.

En perdant Jean Volders, nos camarades de Belgique ont fait une perte irréparable. Le Parti Ouvrier Belge doit à ce vaillant lutteur une bonne partie de

ses rapides progrès, parce qu'il s'était donné tout entier à l'idée socialiste et à la cause des travailleurs. Il avait compris que la nécessité lui faisait un devoir d'organiser la classe prolétarienne et, supérieurement doué, il avait doté son pays de nombreuses associations ouvrières, de puissantes fédérations politiques et corporatives qui ont arraché au pouvoir, avec le suffrage universel, des brèves de liberté. Dévoué, enthousiaste, ardent, par la plume comme par la parole, il s'éleva contre les iniquités sociales, contre les crimes de la société bourgeoise ; sans crainte comme sans relâche, il mit à nu les turpitudes d'en haut et les souffrances d'en bas.

Toute la vie de Jean Volders est dans ces quelques lignes qu'il écrivait le 13 décembre 1885 dans le premier numéro du « Peuple » :

« Nous nous proclamons fièrement l'organe des misérables.

« S'il en est qui, de gaité de cœur et sans jamais entendre le cri de la conscience, se font les serviteurs des puissants, nous nous sentons glorieux d'être le défenseur des pauvres diables.

« Les heureux, ceux dont la prospérité insulte à la misère du plus grand nombre, nous aurons comme adversaire ; les autres, blouses, habits râpés et haillons, nous aurons comme ami.

« Quand les uns ont tout et les autres rien, quand ceux qui travaillent vivent dans le besoin et ceux qui restent oisifs, dans le superflu, la société n'est pas parfaite. Nous voulons la transformation de l'ordre social : nous sommes socialistes. . . .

« Toute cause juste nous trouvera parmi ceux qui lutteront pour elle. Tous les faibles pourront compter sur notre appui. »

Hélas ! il se sacrifia si bien que depuis plusieurs années il était atteint d'une anémie cérébrale causée par le surmenage de quinze années de lutttes sans merci, qui le fait mourir dans la force de l'âge, avant la quarantaine.

Volders fut le grand orateur populaire, le tribun plébicien dans toute la force du terme. Taillé en athlète, il en imposait aux foules. Sa physionomie s'éclairait dans le feu de l'action et ses grands yeux bleus qui s'allumaient dans ses improvisations vibrantes d'éloquence et de foi, se mariaient divinement avec son gros sourire de douceur et de honte.

Le peuple lui fit des funérailles dignes de lui, dignes de la grande cause ouvrière qu'il a tant aimée et pour laquelle il a tant souffert.



JEAN VOLDERS

IV

Abel Hovelacque.

Un savant qui professe des idées socialistes ne se rencontre pas tous les jours. Hovelacque fut de ceux-là.

Né à Paris, le 14 novembre 1843, après avoir fait ses études de droit, il s'occupa de linguistique et d'anatomie comparée. Il étudia le zend et le sanscrit et se fit une réputation d'érudit après avoir fondé en 1867 la *Revue de Linguistique*. Partisan du transformisme, matérialiste, il fonda avec les célèbres représentants de ces doctrines la *Bibliothèque des sciences anthropologiques*.

Tout en professant l'ethnographie linguistique à l'École d'anthropologie — dont il devint le directeur — il s'occupait activement de politique et de socialisme — dont il se fit un des meilleurs et des plus courageux défenseurs.

En 1878, il fut élu conseiller municipal du Gros-Cailhou, et réclama la suppression de la Préfecture de police et l'autonomie communale de Paris.

Ayant échoué en 1884, il se présenta à l'élection partielle de janvier 1886 dans le quartier de la Salpêtrière, et fut élu. Il devint président du Conseil.

Il fut élu député socialiste du 13^e arrondissement à deux reprises et donna sa démission à la fin de 1894 pour raison de santé.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages scientifiques parmi lesquels *la Linguistique, les Débuts de l'Humanité, Mélanges de linguistiques, Précis d'anthropologie, etc., etc.*

A sa foi vivace et profonde, à son amour passionné pour Paris, la science et le socialisme, Hovelacque joignait une inépuisable bonté qui lui vaudront éternellement la reconnaissance du Peuple.

V

Sergius Stepniak.

Le 23 décembre dernier, Stepniak fut surpris par un train au passage à niveau de la voie qui réunit Haumersmith à South-Acton. La mort fut instantanée. La crémation se fit à Wokoig. De nombreux amis assistèrent à cette cérémonie funèbre où plusieurs discours furent prononcés indistinctement par toutes les écoles du socialisme ; parce que toutes étaient unanimes à reconnaître sa largeur d'esprit, sa tolérance, sa nette conception du but à atteindre et de plus voyaient en lui un des plus éloquents défenseurs de la justice sociale.

Keir Hardie après avoir fait l'éloge de la vie militante de Stepniak la résuma ainsi : « Sa vie seule était un témoignage plus puissant encore que ses œuvres. Les deux formaient d'ailleurs une rare unité. Et c'est parce que sa vie était d'accord avec ses œuvres, que ses œuvres ont tant de valeur. »

John Burns après avoir dit adieu à son camarade de lutte, insiste sur la différence de la situation politique en Angleterre et en Russie. Dans ce premier pays, l'agitation légale est possible, dans le second, il faut prendre la tyrannie et la bureaucratie par le cou.

« L'assassinat politique y est un héroïsme qui remet les choses à niveau. Sergius Stepniak est aussi grand, plus grand que le tzar. Courage de lion et cœur d'enfant, tel fut Stepniak. »

Ont encore parlé : Félix Volkhoff-sky, Edward Bernstein, docteur Speuce Watson, William Morris, Herbert Burrow, Eleonor Marx Aveling, le prince Kropotkine.

Stepniak, de son vrai nom Krawtshinsky, est né vers 1853. Avant sa vingtième année, il entra dans la lutte.

Vers 1872 il fonda à Saint-Petersbourg un groupe d'études et d'action, à cette occasion il donna sa démission d'officier d'artillerie. En 1877, il prit part à l'insurrection de Bénévent. En 1878 il fonda le journal « *l'Obchtschina* » à Saint-Petersbourg et contribua au journal « *Sem'ja Wolja*. »

Il prit une part active à l'agitation terroriste. Il fut désigné pour l'exécution du général Mésenzew, préfet de la police secrète et rempli son mandat avec une extraordinaire simplicité. Il séjourna ensuite en Suisse, puis à Londres, où il écrivit ses principaux ouvrages : *La Russie souterraine* que Hugues Leroux a traduit d'une façon remarquable et rendu populaire en France le nom de Stepniak. *La Russie ouvrière, Le Paysan russe, La Russie sous les tzars, Mémoire d'un nihiliste.*

VI

Léo Frankel.

Fils de médecin, Frankel naquit en 1844, à Buda-Pesth.

D'abord soldat, puis ouvrier bijoutier, il vint en France vers la fin de l'Empire. Familiarisé dès sa jeunesse avec les idées socialistes, il se jeta à corps perdu dans la bataille et fonda à Lyon une section de l'Internationale. En 1869, il est impliqué dans le fameux procès de l'Internationale, où les accusés avaient

d'étranger, l'int à y ajouter quelques considérations personnelles qui l'amènent à développer la doctrine de l'évolution sociale, entraînant les peuples sans distinction, vers le même idéal communiste ; et à prouver que pour lui



SERGIUS STEPNIAK

comme pour toute la génération ouvrière d'alors, la conception de la République ne se bornait pas à un changement de régime politique mais à une modification profonde du système économique.

Il est condamné à la prison et le 4 Septembre lui ouvrit, comme à beaucoup

d'autres, les portes de la prison de Beauvais où l'on avait évacué les pensionnaires de Pélagie.

Pendant le siège, il défendit sa patrie d'adoption, la France, dans les rangs de la Garde nationale.

L'insurrection du 18 mars le trouva parmi ses plus enthousiastes adhérents. Nommé le 26 mars 1871 membre de la Commune (par voix dans le arrondissement) et délégué à la Commission du travail, il fut chargé par ses collègues des procès-verbaux des séances de l'Assemblée parisienne ainsi que des archives du « *Journal Officiel* » de la Commune, qui contiennent des rapports et des projets signés de lui qui eussent fait la gloire de plusieurs ministres bourgeois.

Pendant la semaine sanglante, Frankel se battit comme un lion. Blessé deux fois à la barricade du faubourg Antoine, il ne dut son salut qu'au dévouement d'une citoyenne russe restée seule avec lui derrière le tas de pavés. Il réussit à s'échapper déguisé en menuisier. Tombé dans les lignes prussiennes, sa connaissance de la langue allemande le sauva et il se réfugia à Londres. Là, il est élu secrétaire-correspondant de l'Internationale pour l'Autriche-Hongrie et en cette qualité prend part au Congrès de Haager. Mais la faim le chasse en Allemagne et en Autriche. Thiers et Favre demandèrent alors son extradition au gouvernement hongrois qui n'osa l'accorder, mais l'emprisonna. Sa sortie de prison lui permit de diriger le journal socialiste hongrois « *Arbiter Wochen chronik* ». Condamné de nouveau, à sa nouvelle sortie de prison, il alla à Vienne où il collabora à la *Gleichheit*, gagnant sa vie comme correcteur à la *Wiener Allgemeinen Zeitung*. C'est en 1889 qu'il revint se fixer à Paris, la ville de ses rêves, car il disait souvent : « Mourir de faim à Paris, c'est encore la belle vie. » Et personne ne sut « mourir de faim » aussi stoïquement que Frankel. Gagnant peu d'argent — on sait que les organes socialistes ne sont pas riches — ce n'est pas sa collaboration à l'*Ere Nouvelle* et à *La Bataille* qui pouvait lui apporter de quoi vivre.

« Il était — dit Gérault-Richard, — un de ces hommes que vous rencontrez toujours propres, soigneux de leurs vêtements, qu'ils portent pendant des années sans les user, accomplissant le miracle de vivre avec quatre sous par jour, sans que personne puisse s'en apercevoir, car ils redoutent par dessus tout la misère et n'acceptent que les sympathies qui s'adressent à leurs idées. » Correspondant du « *Vorwärts* » c'est avec les 1,200 fr. par an qu'il touchait de ce journal qu'il vivait lui et sa famille — à Paris! Frankel incarnait vraiment l'idée internationale, sa vie agitée le prouve — trente-cinq années d'exil sous les climats les plus divers, emprisonnements multipliés dans tous les pays, sa propagande socialiste partout où le hasard le jette en disent assez. On le voit aux Congrès de Paris 1889, Bruxelles 1891, Zurich 1893. Fatigué par la lutte et par la misère, il devient phthisique et après deux mois d'hôpital à Lariboisière, il meurt.

On peut le dire, c'est un des meilleurs soldats de notre armée qui disparaît.

« Qui n'a pas vu Frankel dans l'exercice de son apostolat, — dit encore Gérault-Richard — ne connaît pas l'écrivain socialiste.

« Pour lui, le journalisme était resté un sacerdoce. Il se fit coupé la main plutôt que d'écrire un mot qui n'eût pas été rigoureusement conforme à ses principes. »

Il eut aussi le bon esprit de ne pas adhérer à une Ecole quelconque du socialisme et de conserver ainsi l'estime de tous et de toutes les Ecoles. Les funérailles qui lui furent faites au Père-Lachaise ont été une manifestation grandiose.

Dans son testament qui fut lu sur sa tombe, il déclare qu'ayant vécu en libre-penseur, il veut mourir et être enterré de même.

La seule distinction qu'il demande c'est d'envelopper son corps « dans un drapeau rouge, le drapeau du prolétariat international, pour l'émancipation duquel j'ai donné la meilleure part de ma vie et pour laquelle j'ai toujours été prêt à la sacrifier. »

Ses collègues à la Commune, Longuet et Vaillant, ont prononcé son éloge funèbre ainsi que d'autres citoyens.

Le Bulletin de vote et la Grève générale

La grève générale est une chimère !

Telle est l'opinion exprimée sur ce mouvement par une école socialiste qui ne voit désormais qu'un seul moyen d'affranchir le prolétariat : la conquête des pouvoirs publics par le bulletin de vote. Il faut, dit-elle, envahir la Chambre des Députés, les municipalités et même le Sénat, et lorsqu'ils seront en majorité composés de socialistes, nous pourrons alors exproprier légalement la classe possédante.

Sans doute, après une propagande intense, on a pu commencer à faire comprendre aux travailleurs — et dans une bien faible mesure — que les républicains démocrates, progressistes ou radicaux les avaient toujours bernés ; au prix d'efforts inouïs, 50 socialistes ou réputés tels, sur 381 députés, ont été nommés représentants du peuple ; 150 municipalités sur 36,000 communes, possèdent dans leur sein des socialistes qui y sont dans quelques-unes, en majorité. Quant au Sénat, malgré plusieurs tentatives faites dans plusieurs circonscriptions choisies avec soin, on n'a pu jusqu'ici y faire pénétrer aucun socialiste.

Et c'est ce pitoyable résultat, acquis après un demi-siècle de lutttes, qui a pu griser des révolutionnaires !

Encore, les sièges conquis ne le sont-ils pas d'une manière durable. N'a-t-on pas vu des socialistes auxquels, en toute justice, on ne pouvait reprocher un manquement à leur mandat, ne pas être réélus par leurs électeurs : tel Lafargue à Lille.

Montluçon avait envoyé Thivrier à la Chambre ; à son décès, ses électeurs le remplaçant par un républicain modéré.

Des communes socialistes — Saint-Denis et Saint-Ouen entre autres, malgré une gestion irréprochable, cèdent la place à des municipalités opportunistes.

Paris, la ville révolutionnaire, remplace dans des quartiers ouvriers, les conseillers révolutionnaires Weber et Picau, par le propriétaire Parisse et le radical Charles Bos.

D'autres exemples, dus à des causes diverses, mais qui prouvent combien les électeurs se laissent duper encore par leurs ennemis de classe, pourraient être cités.

Quant aux élus socialistes qui ont obtenu des sièges ou qui s'y maintiennent, comment, dans

bien des cas, les ont-ils conquis ou conservés ? En s'affirmant socialistes révolutionnaires ? Non ! les quatre cinquièmes, pour ne froisser aucun électeur, leur ont présenté un programme mitigé ; c'est souvent par des capitulations de conscience, par des compromissions douteuses ou même en se déclarant les protecteurs de la propriété, petite ou grande, que des candidats, socialistes d'étiquette, se sont introduits à l'hôtel de ville ou au Palais Bourbon.

Est-ce ceux là qui, le moment venu, accompliraient la socialisation de tous les moyens de production, y compris le sol. Et s'ils le pouvaient faire,



EUGÈNE GUÉRARD

ne s'exposeraient-ils pas à voir se retourner contre le socialisme, toute la petite propriété terrienne, dont ils se sont déclarés les défenseurs, pour obtenir ses suffrages ?

Mais, diront-ils, lorsque la majorité des électeurs français aura donné le pouvoir aux socialistes, ils imposeront, par la force au besoin, les réformes sociales attendues par les travailleurs conscients. Les autres s'inclineront devant les faits accomplis ou les subiront, et quand bien vite, ils auront constaté que la société nouvelle leur a apporté le bien-être, ils acclameront avec joie l'état de choses que nous aurons établi.

Ainsi, malgré des difficultés de toutes sortes, il serait donc possible d'admettre, théoriquement, que, par la seule action du bulletin de vote, les socialistes deviendraient les maîtres de la Chambre, du Sénat et des municipalités et qu'ils pourraient alors faire des réformes profondes.

Dans combien de temps, c'est ce qu'on n'ose pas évaluer. Mais les socialistes arrivés au pouvoir sont généralement très patients et ne s'effraient aucunement en songeant qu'il faudra peut-être un siècle pour obtenir ce merveilleux résultat. Qu'est-ce qu'un siècle, dans l'histoire d'un peuple ?

Cependant, ceux-là mêmes qui proclament la supériorité du bulletin de vote, n'osent pas affirmer que la bourgeoisie se laissera déposséder sans opposer une résistance désespérée. Ils prévoient même qu'elle emploierait la violence pour défendre ses privilèges.

Maîtresse du pouvoir, ayant à sa disposition l'armée, la gendarmerie, la police, il est évident qu'elle n'hésiterait pas, lorsqu'elle verrait ce pouvoir sur le point de lui échapper, à s'emparer des représentants du peuple et des militants socialistes, et à s'en débarrasser par la prison ou la déportation. Puis ensuite, pour écarter tout danger, ne supprimerait-elle pas, purement et simplement, le suffrage universel ?

Cette éventualité se produira très probablement, disent les partisans de la conquête à coups de bulletins ; nous serons fatalement acculés à la révolution, mais nous ne la redoutons pas, car le peuple tout entier se soulèvera pour la faire triompher.

Ainsi, prévoyant cette issue inévitable, ils ne prennent aucune mesure pour y préparer le peuple ; ils l'habituent à ne compter que sur ses représentants et non sur lui-même.

Au lieu de rechercher avec nous le moyen d'avancer l'échéance, de manière à abrégier les souffrances des travailleurs, ils préfèrent perdre un temps précieux à la conquête éphémère d'un pouvoir qu'ils ne pourront définitivement conquérir que par la force. Faisant preuve d'une imprévoyance absolue, ils attendent les événements et abandonnent au hasard, à l'improvisation du moment, le soin d'organiser la défense contre la bourgeoisie décidée à ne reculer devant aucune violence.

Ils ignorent pas qu'il faudra, bon gré, mal gré, se résoudre à la révolution ; ils ne doutent pas un seul instant qu'elle soit victorieuse, et cependant, ils en retardent l'exécution par leurs paroles, par leurs écrits, par leurs actes.

C'est que, malgré leur superbe assurance, ils savent bien que la révolution à main armée n'est plus de notre époque, et que, à moins de circonstances exceptionnellement heureuses — par exemple, l'armée complice de l'insurrection — que l'on peut toujours souhaiter, mais que l'on n'ose pas espérer, la descente dans la rue, devant l'armée disciplinée, formidablement armée, n'aurait pas d'autre résultat que de répandre le sang en pure perte et d'asservir le peuple pour longtemps encore, en appelant sur lui une répression féroce.

Et, ne voulant pas prendre la responsabilité d'un mouvement insurrectionnel impuissant, ils continuent, pour la forme, à se dire révolutionnaires, mais laissent prudemment aux générations futures le soin de faire cette révolution qu'ils redoutent.

Cependant, il est d'autres écoles du socialisme français, fortement organisées celles-là, qui, tout en n'abandonnant pas le bulletin de vote dont elles entendent se servir pour faire de la propagande révolutionnaire, recherchent et prétendent avoir trouvé le moyen de faire quand même la révolution avec succès.

Ce moyen, étudié dans plusieurs congrès ouvriers, accepté et préconisé par la plupart des grandes organisations syndicales de France, aura les mêmes résultats qu'une révolution armée, sans cependant entraîner les mêmes risques : c'est la grève générale de tous les métiers.

La conséquence de cet arrêt simultané du travail, que les aveugles hypnotisés par le bulletin de vote, considèrent comme une chimère, serait d'éparpiller, d'émietter sur tout le territoire, les forces armées dont dispose la bourgeoisie, au point de les rendre nulles, inoffensives. C'est alors que, le patronat étant laissé sans défense, les travailleurs pourraient, sans coup férir, se rendre possesseurs des moyens de production, de transports et d'échange et réaliseraient ainsi, révolutionnairement leur socialisation. S'emparant par surcroît du pouvoir, et lui donnant une forme politique en harmonie avec les nouvelles conditions économiques, les travailleurs consacraient leur prise de possession, et régleraient la production et la consommation.

Si la grève générale peut transformer du tout au tout les conditions économiques de la société, c'est donc une révolution, disent les socialistes adversaires de ce mouvement révolutionnaire ? Et dans ce cas, il est absurde de la préparer, car une révolution ne s'organise pas ; elle éclate toujours d'une manière imprévue.

Il serait plus exact de dire que les révolutions passées n'ont été ni préparées ni organisées et que c'est à cela qu'il faut attribuer leur peu de résultats. Quant à prétendre qu'il faut attendre les événements, c'est là encore une faute, et précisément la grève générale organisée a, sur tout autre mouvement, cette supériorité de permettre de prendre l'offensive.

Il faut que la grève générale, qui pourra être le prélude de la prochaine révolution, soit organisée méthodiquement ; il est indispensable que les travailleurs s'y préparent et se tiennent prêts, pour qu'au moment voulu, à la suite d'un événement quelconque — une atteinte au suffrage universel peut-être — elle éclate brutalement, privant de leurs moyens habituels de représentation, nos ennemis de classe, impuissants à l'empêcher d'aboutir.

Pour terminer, je ne puis mieux faire — car le cadre de cet article ne se prête pas à un exposé de la grève générale — que de citer un passage d'une brochure publiée par un ingénieur (1), peu après la tentative de grève partielle faite en 1891 dans les chemins de fer, et à un moment où les grandes compagnies redoutaient que leurs employés s'organisent en vue d'une nouvelle grève, générale cette fois :

« La grève des chemins de fer victorieuse, ce serait la vie du pays suspendue ; l'industrie, l'échange, les relations privées, les rapports sociaux supprimés ; les mines, les forges, les manufactures, les exploitations agricoles mises en chômage. Plus d'ouvrage nulle part, plus de transactions, plus de bien-être. Bientôt plus de pain pour personne : la ruine universelle. Ceci n'est point une vision macabre, assombrie à plaisir ; c'est une réalité, irréalisable, à la vérité, à force d'être monstrueuse. »

Cette appréciation d'un défenseur de la bourgeoisie, sur la grève générale, même d'une seule corporation — qui, il est vrai, entraînerait l'arrêt du travail des autres — n'ouvre-t-elle pas à l'esprit des socialistes des horizons nouveaux ? Ne peut-elle leur faire prévoir les ressources que peuvent tirer d'une semblable situation ceux qui veulent réellement la transformation de la société.

Aussi, lorsque, sans vouloir examiner, ni discuter un moyen aussi puissant, aussi redoutable pour nos adversaires, nous voyons des hommes qui se proclament socialistes et révolutionnaires, le repousser avec dédain pour ne conserver comme arme que le bulletin de vote, et alors qu'ils reconnaissent que la classe ouvrière sera acculée à une révolution, on peut dire que c'est de leur part, une véritable trahison envers le prolétariat.

Eugène GUÉARD.

(1) LÉON MALO : La Grève et les Chemins de fer.

LE CHANT DES AFFLIGÉS (1)

Air : Aussitôt que la lumière...

Gens de la classe ouvrière,
Usés par les durs travaux,
Pourquoi finir sa carrière
En d'immondes hôpitaux ?
Dans ses villas, l'opulence
Hume les plus doux parfums :
Vous, parmi la purulence,
Humez l'odeur des bassins !

Cer, pour que rien ne se perde,
Comme aux pauvres condamnés,
Lesdits bassins pleins de
Vous mijotent sous le nez.
Si, partisans de l'Hygiène,
Vous réclamez un peu d'air,
L'ignorant dit que ça pène...
Vaut m'eux cuire en son enfer !

Le matin, à la visite,
Se souciait bien de vos cris,
Du docteur la longue suite
Vous laisse encor plus meurtris.
Implorez-vous un service,
Si vous n'avez pas le sou,
On vous refoule à l'hospice
Comme un rat dans un égout.

Si les gages sont fort minces
Du personnel inférieur,
L'Assistance « arrossé » en princes
Econome et Directeur.
Mais si l'affligé « calanche »
En oubliant quelque argent,
L'infirmier prend sa revanche
Et l'agriffe lestement.

Pour nourriture on vous donne
Des légumes sans saveur,
Du vieux rata qui a foisonné
Et du roco pour liqueur.
Quoi ! vous la trouvez mauvaise?...
On vous répond en grognant :
« — Voulez-vous mieux être à l'aise ?
« Allez donc au restaurant » (sic) !

Préférer aux garces pieuses,
A leurs anguleux contours,
Des laïques plus galbeuses,
C'est se connaître en amours.
Mais que Voltaire ou le Pape
Fasse le jour ou la nuit,
L'éculeux toujours se tape...
Et c'est l'étudiant qui jout.

On vous entasse quarante
Où dix seraient déjà trop,
Quand le bon grugeur de rente
A pour lui seul un château.
Des voisins, l'humeur chagrine
Empêche de fermer l'œil :
Vite, chloral et morphine,
Les avant-goûts du cercueil !

Lors, succède à l'insomnie
Un sommeil de plomb malsain,
Malsain autant que l'orgie
Pour la pauvresse ayant faim !
Avec de pareils régimes,
Les souffrants sont vite à bout.
Mais qu'importe les victimes ?
La fosse recouvre tout.

Pendant que nos gentilâtres
Font la fête en leurs castels,
Aux sombres amphithéâtres
Vous découpent les sca'pels.
De survivre avez-vous chance,
Viennaises ou le Vésinet
Vous soigne en convalescence...
Plus mal que sous Badinguet (2).

O Commune égalitaire,
Accours avec ton niveau :
Que ton règne libertaire
Nous donne un monde nouveau !
Pour n'avoir « ni Dieu ni maître »,
La chasse au vil oppresseur !
Chacun sa part de bien-être,
Chacun sa part de Bouheur !

Achille LE ROY.

Hôpital de la Pitié, 1^{er} janvier 1896.

(1) La musique se trouve à la Librairie révolutionnaire, 40, rue Barrault, Paris. (France, 30 c.)
(2) Et, son ministère de néfaste mémoire, Constant a rebûti de 103.000 fr. l'allocation aux deux asiles
pénitents, ce qui a fait supprimer aux convalescents les quelques douceurs que leur accordait l'Empire.

BIBLIOGRAPHIE

Livres et brochures reçus par la « Question sociale » dans le courant de l'année 1896

Il sera rendu compte dans la revue la *Question sociale* de tout livre adressé à la rédaction, 7, rue Théophile Gautier, Paris.
Les livres reçus seront mentionnés, en outre, à la fin de l'année dans l'*Almanach de la Question sociale*.

L'Internationnalisme, son histoire et ses principes, par B. Malon. Nouvelle édition.
Le Journal d'un Anarchiste, par Augustin Lezer.
Le Prêtre Autrois, par Charles Romano.
Critique de combat, 2^e vol., par Georges Renard.
L'Évolution des croyances et doctrines politiques, par G. de Greef.
Utilité des études grecs-latines, par le Dr Macé.
De Mazas à Jérusalem, par Zo d'Axa.
Exploités et salarés, par G. Théry.
Félix Faure devant l'histoire, par Martin Ginouvrier.
Sur la guerre, par Urbain Gobier.
L'Almanach socialiste illustré pour 1896, par M. Charney.
L'Almanach du Père Peinard pour 1896, par Pouget.
Trois discours de Jaurès, brochures.
L'Ordre altruiste, par R. Gillil.
La Question sanitaire, par le Dr Ploger.
Le Transformisme social, par G. de Greef.
La Banque de France, l'Or et l'Argent, les Caisses d'épargne, la Question anticapitaliste, par Ed. Demachy.
La Photographie à travers les corps opaques, chez Charles Mendel.
La Cité de l'égalité, par O. Souèbre.
Organisation de la bienfaisance, brochure par Alice Brod.
Les Merges d'un Carnet d'ouvrier, par Jean Balfère.
Les Cantines scolaires, par Zo.
La Question sociale, par A. Liesse.
Le Monde socialiste, par Léon de Seilhac.
Le Collectivisme sous le joug du superflu, par Pierre Cloix.
Le Flan de la France, par Louis Pagée.
Un Cas, par M^{lle} Gezin Féhac.
Principes du socialisme, par Anatole Baju.
Le Pain gratuit, par Victor Barucand.
Contre ce temps, par Louis Lunet.
A chacun selon son travail, par Emile Jannin.
Le Socialisme français et le Collectivisme allemand, par P.-E. Laviron.
Leurs arguments anticollectivistes, par Henri Brissac.
La Grève de Carmaux à la Chambre et devant le pays, par J. Jaurès.

Socialisme libertaire et Socialisme autoritaire, par Daniela Neuwenhaus.
La Mutualité française et les Sociétés de secours mutuels, par H. Vermont.
Situation actuelle du Positivisme et Apostolat Positiviste au Brésil, deux brochures par Miguel Lemos et Teixeira Mendes.
Le Kniaz et la statue de Frédéric III, par Anais Decaris.
De la transformation du suffrage universel; — De l'unification des législations de différents peuples; — et une Etude sur les moyens de parvenir à la suppression de la paix armée et de la guerre, trois brochures par Knout de la Grasserie.
L'Assistance par le travail et les syndicats ouvriers, par Louis Coris.
Une Conversation, par le Dr G. Andiffrent.
Comptabilisme et Proportionalisme social, par Ernest Solvay.
Les beautés du système Méline.
Discours sur la mort de Narcisse, par Saint-Georges de Bouhélier.
Simon Deutz, par J. Gravier.
Histoire et philosophie du magnétisme, par Rouxel.
Le Droit de vivre, par A. Chirac.
Das Buch der Friedens, par Waind-an.
Theoria del Derecho, par U.-R. Quinones.
The Labour annual, par Edwards.
L'Anarchie. Sa Philosophie, son Idéal, par P. Kropotkine.
La Grand-Finaille, par Jean Gravy.
Pierre Leveau social & c., par le Dr Ploger.
Socialisme intégral et Marxisme, G. Renard.
La Propriété foncière à Jara, par Renni.
La Crète et la Question crétoise, par Gaston Arnaud-Jeanli.
Le Plan des Jésuites, par Gallos.
Eligah, par Albert Lantoin.
Les Amours errantes, par Charles Tenib.
Traité expérimental du Magnétisme, par H. Durville.
La Misère humaine, par Georges Bonnamour.
Histoire de la Commune de Paris, par Léon Gary.

OUVRAGES DE P. ARGYRIADÉS

<i>La peur de mort considérée au point de vue philosophique, moral, légal et pratique</i> (épuisé).....	0 50
<i>Le Poète socialiste Eugène Pottier</i>	0 50
<i>Essai sur le socialisme scientifique</i>	0 30
<i>La femme dans le passé, le présent et l'avenir</i> (traduction analytique de l'ouvrage de Bebel).....	0 50
<i>Concentration capitaliste, Trusts et Accaparements</i>	0 50
<i>La Confédération balkanique</i>	0 10
<i>Plaidoirie pour la femme Sochain</i>	0 50

Ouvrages publiés sous sa Direction :

<i>La Question Sociale</i> , année 1885.....	2 50
<i>La Question Sociale</i> , 2 ^e série, années 1891, 1892 et 1893.....	10 fr.
<i>La Question Sociale</i> , 3 ^e série, 1894-1895-1896.....	3 75
<i>L'Almanach de la Question sociale</i> , années 1891-1892-1893-1894-1895-1896, chacun à.....	1 50

LISTE GÉNÉRALE

DES

JOURNAUX SOCIALISTES DU MONDE ENTIER

Afin que notre liste des journaux soit toujours bien complète et à jour, nous prions nos confrères de vouloir bien faire le service de leur journal à la rédaction de la *Question sociale*, 7, rue Théophile-Gautier, Paris. Ils recevront la *Question sociale* en échange.

FRANCE

- La Question Sociale*, 5, boul. Saint-Michel, Paris, mensuelle socialiste-communiste. Dir., P. Arzyriades, secrétaire de la rédaction, Pauls Mink. Abonnement annuel, 2 fr. en France et 2 fr. 50 à l'étranger.
- Revue Socialiste*, 78, pass. Choiseul, Paris, mensuelle, socialiste-collectiviste (6^e année). D^r., Georges Renard. Abonn. 18 fr. pour la France et 20 fr. pour l'étranger.
- Le Parti Ouvrier*, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, socialiste. Dir., J. Allemane. Abonn. 12 fr.
- La Petite République*, 12, rue Paul Lelong.
- L'Intransigeant*, 142, rue Montmartre.
- La Carmagnole*, hebdomadaire, 9, rue Damrémont.
- Les Temps Nouveaux*, 140, rue Mouffetard, Paris.
- La Citoyenne*, 107, rue du Mont-Cenis, Paris. Journal de la revendication du suffrage des femmes. Dir., Mme Maria Martin.
- La Sociale*, 15, rue Lavieuvillé, Paris.
- Le Journal des Femmes*, 107, rue du Mont-Cenis.
- La Plume*, revue mensuelle littéraire. Direct., Deschamps, 31, rue Bonaparte.
- La Revue Blanche*, 1, rue Laffitte.
- Le Peuple*, rue de Conflé, 40, à Lyon.
- La Voix des Travailleurs*, 24, rue du Jardin-National, à Albi, socialiste, hebdomadaire, 3 fr. 50.
- Le Réveil de la Bastide*, 16, cours le Rozic, Bordeaux.
- L'Emancipation*, rue Duguesclin, à Nîmes.
- Le Tocsin Populaire*, à Commentry (Allier).
- Le Travailleur Algérien*, à Alger.
- Le Radical Algérien*, à Alger.
- La Revue Algérienne*, à Alger.
- Le Tocsin*, rue de la Kasbah, Alger.
- La République Sociale*, 8, place Vulture, Narbonne, collectiviste.
- Le Devoir*, à Guise (Aisne), revue des questions sociales.
- Le Socialiste Troyen*, place de l'Hôtel-de-Ville, à Troyes.
- Le Breton Socialiste*, à Brest.
- L'Ouvrier Corse*, 9, rue Fesch, Ajaccio, hebdomadaire.
- Le Socialiste Ardennais*, rue de Gonzague, à Charleville (Ardennes).
- Bulletin Officiel de la Bourse du Travail*, Paris.
- L'Indépendant*, 15, place de la Liberté, à Moulins.
- L'Emancipation des Deux-Charentes*, 41, rue de la Loire, Angoulême.
- Le Progrès*, route Nationale, à Souillac (Lot), hebdomadaire.
- La Bataille Socialiste*, 7, place de la Bourse, Marseille.
- Le Peuple*, 2, rue Bergère, Marseille.
- Le Progrès Social*, de la région du nord à Arzac (Pas-de-Calais).
- La Montagne*, 15, avenue de Belfort, à Saint-Claude (Jura).
- La Ligue du Peuple*, place Neuve, Saint-Pierre, à Mâcon (Saône-et-Loire).
- La République Sociale*, 2, avenue Malausséna, Nice.

- Le Travailleur*, 21, place Saint-Croix, à Cholet (Maine-et-Loire), hebdomadaire.
- La Vraie République*, 31, rue Autran, Châtellerauld (Vienne).
- Le Travailleur*, à Epinal (Vosges), hebdomadaire.
- La Fraternité*, rue Saint-Amand, à Auch.
- Le Réveil du Nord*, 15, rue Gambetta, à Lille.
- La Dépêche*, à Toulouse.
- L'Avant-Garde*, à Toulouse, 20, rue de la Colombelette.
- L'Égalité*, à Roubaix.
- L'Éclaircur de la Vienne*, 8, rue Colbert, à Châtellerauld.
- L'Éclaircur de l'Ouest*, à Nantes.
- Le Réveil du Peuple*, 15, rue Bossuet, Dijon.
- L'Avant-Garde Socialiste*, maison du Peuple, 10 bis, place de l'Hôtel-de-Ville, à Troyes.
- Le Petit Troyen*, 126, rue Thiers, à Troyes.
- La Tribune Républicaine*, 50, rue du Doyenné, à Nevers.
- Le Progrès*, 20, rue du Châloir, Le Havre.

Journaux ouvriers corporatifs de Paris.

- Le Réveil des Travailleurs de la Voie ferrée*, 9, cité Riverin.
- Le Progrès des Cuisiniers*, rue J.-J.-Rousseau.
- Le Hôteur*, 11, rue des Grands-Angustins.
- La France Théâtrale*, 12, rue Grange-Batelière.
- L'Union des Mécaniciens*, 11, rue Neuve-Popincourt.
- La Robinetterie*, 21, rue Gassendi.
- L'Écho des Omnibus*, 27, rue Louis-Braille.
- Les Coopérateurs Français*, 5, rue Stanislas.
- Le Denis-Papin*, 8, boulevard des Filles-du-Calvaire.
- La Fédération Lithographique*, boulevard Voltaire, 178.
- L'Ouvrier Chapelier*, 14, rue du Plâtre.
- L'Écho des Chemins de Fer*, 18, boulevard de Marenla.
- Le Marinier*, 4, faulx Poissonnière.
- Bulletin Officiel de la Fédération nationale des Ouvriers métallurgistes de France*, 5, cité d'Angoulême.
- Le Moniteur des Syndicats*, 18, rue Cadet.
- L'Horlogerie-Bijouterie*, 32, rue Beaumour.
- Le Réveil des Moulins*, 14, rue des Amandiers.
- Le Journal du Gaz*, 24, rue Pécelle.
- Le Réveil du Tailleur*, 16, rue Saint-Joseph.
- La Revue des Associations professionnelles*, 4, du Bouloi.
- Association Ouvrière*, 60, rue de Bondy.
- La Typographie Française*, 15, rue de Savoie.
- Le Lavoir Parisien*, 24, rue Bachelet.

Journaux ouvriers corporatifs de Province.

- La Tribune Ouvrière*, rue Fortier, 3, Marseille.
- Le Bulletin Officiel des Ouvriers du Bâtiment*, 26, place d'Aquitaine, à Bordeaux.
- Le Réveil des Verriers*, 29, avenue des Sauléas, Oullins (Rhône).
- Fédération Aixoise*, 31, cours Sextius, Aix (Bouches-du-Rhône).

L'Emancipateur, 19, rue Lafayette, Rochefort-sur-Mer (Deux-Charentes).
Le Petit-Comtois, 20, rue Gambotta, Besançon (Doubs).
Bulletin Officiel de la Bourse de Travail de Lyon, cours Maras.
Le Progrès, 40, rue Denis-Papin, Blois (Loir-et-Cher).
Le Courrier de Fiers, rue de la Gare, Fiers (Orne).
La Réveil Ouvrier, 33, rue des Fours-à-Chaux, Ca'nis.
Le Réveil Social, 2, rue des Marchands, Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Bulletin Mensuel de la Fédération nationale des Syndicats et Groupes corporatifs ouvriers de France, 16, rue Sullivan, Bordeaux.
L'Ouvrier Syndiqué, Bourc de Travail, Marseille.
La Voix de l'Ouvrier, Bourse du Travail, Ni-mes.
Bulletin Officiel de la Bourse du Travail, place Saint-Servin, rue des Treize-Vents, Tou-lous.
Le Mégissier, Bourse de Travail, à Grenoble.

ALLEMAGNE

Altenbourg : *Der Waether*, Brudergasse, 2 — hebdom.
 Bant : *Die Nord-Wacht*, Adolphstrasse, 1 — hebdom.
Norddeutsches Volksblatt, Adolphstrasse, 1 — 3 fois par semaine.
 Berlin : *Vormärz*, Bouthstrasse, 2, S. W. — quot.
Volksblatt für Teltow, etc., Elisabeth-Ufer, 53 — 3 fois par semaine.
Sociale Praxis, Verlagbuchhandlung, S. W., 18.
Der Sozialist, Gluckauerstrasse, 29.
 Bielefeld : *Volksrecht*, Obernthorwall, 23 — quotid.
 Brandenburg : *Volksblatt für Ostund Westhanneland*, St Annenstrasse, 33 — quotid.
 Brème : *Bremer Bürger-Zeitung*, Martinistrasse, 44 — quotid.
 Breslau : *Schlesische Volkswacht*, Weissgerbergasse, 61 — quotid.
Schlesische Nachrichten, Weissgerbergasse, 61 — hebdom.
 Brunswick : *Braunschweigischer Volksfreund*, Kanngesserstrasse, quotid.
Der Landbote, Kennegieserstrasse, 13 — hebdom.
 Burgstedt : *Die Volkstimme*, Augulusstrasse — 3 fois par semaine.
 Cassel : *Volksblatt für Hessen*, Schaefergasse, 26 — 3 fois par semaine.
 Chemnitz : *Der Beobachter*, Gordonstrasse, 16 — quotid.
 Cöthen : *Volksblatt für Anhalt*, Magdebourg, Schmiedehofstrasse, 5/6 — quotid.
 Cologne : *Keiner Arbeiter-Zeitung*, Thiaboldgasse, 60 — bi-hebdom.
 Grefeld : *Niederrheinische Volkstribüne*, Grabenstrasse, 58 — bi-hebdom.
 Darmstadt : *Heinische Volkstimme*, Schir-mengasse, 16 — quot.
 Dortmund : *Westfaelische Freie Presse*, Lün-denstrasse, 25 — quotid.
 Dresde : *Saechische Arbeiterzeitung*, Gerber-gasse, 1 — quotid.
Mitteldeutsche Arbeiterzeitung, Gerbergasse, 1 — hebdom.
 Oberlausitzer Arbeiterzeitung, Gerbergasse, 1 — hebdom.
 Düsseldorf : *Dusseldorfer Arbeiter-Zeitung*, Nonnstrasse, 49 — 3 fois par semaine.
 Elberfeld : *Freie Presse*, Kleins Klotzbahn, 10 — quot.
 Erfurt : *Thüringer Tribüne*, Gardenstrasse, 7 — 3 fois par semaine.
 Francfort-M. : *Frankfurter Volkstimme*, Ka-therinshof, 12 — quotid.

Francfort-s/O. : *Marrkische Volkstimme*, Junkerstrasse, 13 — 3 fois par semaine.
 Furth : *Fürther Bürger-Zeitung* — quotid.
 Geestemünde : *Norddeutsche Volkstimme*, Schulstrasse, 16 — 3 fois par semaine.
 Bochum : *Bergarbeiter-Zeitung*, Friedrichstrasse, 47 — hebdom.
 Gera — *Reussische Tribüne*, Kurzestrasse, 16 — 2 fois par semaine.
 Gotha : *Gothaisches Volksblatt*, Kinsloberstrasse, 11 — 3 fois par semaine.
 Halberstadt : *Sonntagszeitung*, Grudenberg, 3 — hebdom.
 Halle-s/S. : *Volksblatt für Halle*, Boelbergasse — quot.
 Hambourg : *Hamburger Echo*, Grosse Theaterstrasse, 44 — quotid.
Die Neue Welt, Grosse Theaterstrasse, 44 — hebdom. et illustré.
 Hanau : *Hanauer Volkszeitung*, Rangstrasse, 40 — quotid.
 Hanovre : *Vo'kwille*, Marktstrasse, 65 — quotid.
 Iserlohn : *Marrkische Arbeiter-Zeitung*, Grabenstrasse, 56 — 3 fois par semaine.
 Langenbielau : *Der Proletarier aus dem Eulengebirge* — 2 fois par semaine.
 Leipzig : *Volkszeitung*, Durienstrasse, 9 — quot.
 Magdebourg : *Volkstimme*, Schmiedehofstrasse, 5 et 16 — quot.
 Mannheim : *Volkstimme*, T. 3 b. 4 — quot.
 Mayence : *Mainzer Volkszeitung*, Deutschaug-gesschen, 1 — quotid.
 Mulhouse : *Elsass-Lothringische Volkszeitung*, Schulgasse — 3 fois par semaine.
 Munich : *Münchener Post*, Senefelderstrasse, 4, 1 — quotid.
Arbeiter-Zeitung, Senefelderstrasse, 4, 1 — heb.
Südteutscher Postillon, Senefelderstrasse, 4, 1 — mens., humorist.
 Nordhausen : *Nordhauser Volksblatt*, Altend-orfstrasse, 18 — bi-hebdom.
 Nuremberg : *Franckische Tagespost*, Weizenstrasse, 12 — quotid.
Arbeiter-Chronik, Weizenstrasse, 12 — hebdom.
 Offenbach : *Offenbacher Abendblatt*, Frankfurterstrasse, 36 — quotid.
 Offenbourg-s/B. : *Volksfreund*, Metzgerstrasse, 248 — 3 fois par semaine.
 Plauen-s/N. : *Volgtaendisches Volksblatt*, Fürs-tenstrasse, 32 — 3 fois par semaine.
 Kiel : *Schleswig-Holsteinische Volks-Zeitung* — quotid.
 Riesa : *Der Volksfreund*, Albertplatz, 6 — 3 fois par semaine.
 Saalfeld : *Saalfelder Volksblatt*, Romarinstrasse, 15 — 3 fois par semaine.
 Solingen : *Bergische Arbeiterstimme*, Kaiserstrasse, 29 — 3 fois par semaine.
 Sonneberg : *Thüringer Volksfreund*, Köhlerhof — bi-hebdom.
 Stettin : *Stettiner Volkbote* — 3 fois par semaine.
 Stralsund : *Stralsunder Volkstimme* — 3 fois par semaine.
 Stuttgart : *Schwabische Tagwacht*, Furthbachstrasse, 12 — quotid.
Der Wahre Jacob, Furthbachstrasse, 12 — bi-m., humorist.
Die Neue Zeit, Furthbachstrasse, 12 — hebdom., revue scientifique.
 Vilkau : *Allgemeiner Anzeiger*, Kirckbergerstrasse, 139 — 3 fois par semaine.
 Glöckau : Neumarkt, 38 — hebdom.
 Hambourg : *Holzarbeiter-Zeitung* — hebdom.
 Leipzig : *Der Gewerkschaftler* — hebdom.
 Götting : *Schwinnacherfachblatt* — hebdom.
 Burgstedt : *Der Textilarbeiter*.

ANGLETERRE

Freedom, 61, street Augustine's Road Candem Twick, à Londres W., anarchiste.
The Workers Friend, Rounfort street New Road,

à Londres E., anarchiste (parit dans le potoin allemand-juif).
Boothkeosd, à Londres, socialiste.
The Torch, Sidmonth News Grays du Road W., anarchiste.
Justier, 37 A, Clerkenwell Green, E. C., à Londres, socialiste.
The Clarion, city Buildings, corporation-street, à Manchester.
Labour Leader, Glasgow Scotland. Edité par Keir Hardie M. P., socialiste.
Labour Prophet (organ of Labour Church), H. C. Rowe, 28, Exchange Buildings St-Mary's Gate à Manchester.
Commonweal, Sidmonth New Grays à in Road W., anarchiste.

BELGIQUE

La Société Nouvelle, 18, rue d'Edimbourg, à Bruxelles (revue mens.).
Le Peuple, 35, rue des Sablons, à Bruxelles (qu.).
Le Journal de Charleroi, à Charleroi (quotidien).
L'Etoile Socialiste, 24, rue du Collège, à Charleroi (hebdom.).
La Branche des Verviers, à Lodelinsart.
Vooruit, à Gand, collectiviste.
De Werker, 146, Diederstraat, à Anvers.
La Raizon, 33, rue des Poissonniers, à Bruxelles.
La Philosophie de l'Avenir, 90, rue Marie-Thérèse, à Bruxelles.
Les Coopérateurs Belges, à Bruxelles, organe mensuel de la coopération.
Het Volkrecht, à Gand, hebdom.
Het Diamantwerker, à Anvers, professionnel, bi-mensuel.
L'Avant-Garde, mensuel, à Bruxelles.
L'Etudiant Socialiste, rue Delporte, à Tirlumont, revue bi-mens.
Le Conserit, le Loveling et la Caserne, à Bruxelles, journaux contre l'impôt du sang.
De Wacht, à Anvers.
Le Travailleur de Bois, à Bruxelles.
Le Goulier, à Bruxelles.
L'Employé, à Bruxelles.
L'Echo du Peuple, rue des Sablons, à Bruxelles.
De Kleinste Maker, à Bruxelles.
De Sigarenmaker, à Bruxelles.
La Fédération Typographique, à Bruxelles.
L'Union Socialiste, à Verviers.
Le Suffrage Universel, à Wasmes.
Le Travail, à Liège.
La revendication des Droits féminins, à Bruxelles.
Het Zolsrecht, à Menin (hebdom.).
L'Avenir Social, mensuel, Bruxelles.

ITALIE

La Riscossa, socialiste settimanale, Palermo.
Il Domani, socialista, Firenze.
La Lotta di classe, organe socialiste central du Parti des travailleurs italiens, à Milan. S. Pietro All'Orto, 16.
La Critica Sociale, revue bi-mensuelle du socialisme scientifique, Portici Galliera, 23, à Milano.
L'Eco del Popolo, via Caprara, 10, à Gremona, socialiste.
Il Grido del Popolo, à Torino, socialiste.
Il Tipografo, à Milano, ouvrier socialiste.
L'Italia del Popolo, à Milano, républicain, quot.
Il Secolo, à Milano, démocratique.
L'Asino, à Roma, humoristique, illustré, hebdom.
L'Unione, organe du Futuro des travailleurs de Catania, socialiste.
Il Vespro, à Messina, socialiste.
Il Riscatto, à Messina.
Spartaco, à Gallipoli, démocratique-socialiste.
Il Muratore, à Milan, collectiviste.
La Giustizia, à Reggio-Emilia, collectiviste.
Il Lavorator Comoco, à Come.
Il Futuro Social, via Lombardina, 31, à Rome.

La Battaglia, via Dogana, 2, à Milan.
Era Nuova, vicolo Alabardieri, 3, à Genova.
Verona del Popolo, à Verona.
La Primavera, à Este.
La Plebe, à Pavia.
La Martinella, à Colle d'Elisa.
Il Ritveglio, à Forlì.
Il Pensiero di S. Remo, à San-Remo.

AUTRICHE

Arbeiter-Zeitung, Gumpendorferstrasse, 60, à Vienne, VI.
Backen-Zeitung, 44, à Neukauguertel, Vienne, XV.
Arbeiterwille, Graz.
Glücklicher, Vienne, VI, Gumpendorferstrasse, 60.
Volktribune, Vienne, VI, Gumpendorferstrasse.
Freigeist, à Reichenberg — Bohême.
Solidarität, à Gablitz — Bohême.
Nordböhmischer Volksbote, à Steinschönau — Bohême.
Der Gesellschafter, à Aussig — Bohême.
Volksmacht, à Eger — Bohême.
Die Bekleidungs-Industrie Schwanacher-Zeitung, Wien VII, Westbahnstrasse, 30.
Vorwärts, Wien VII, Ziegelgasse, 25.
Deutscher Worte, VIII, Laneuzasse, 15, Vienne.
Mehallarbeiter, Wien, V/2, Hoidzasse, 27.
Bunarbeter-Zeitung, Wien XVI, Gänzlacher-gasse, 15.
Tischler-Zeitung, Wien, V, Hundthurnerstrasse, 4.
Diechaler-Zeitung, Wien VII, Schottenfeldstrasse, 78.
Volksfreund, Arbeiterstimme, Rownost, à Brin.
Socialny Demokrat, à Prague, II.
Hlas Lidy, Prosnitz.
Arbeiter-Pressen, Reichenberg, B. hème.
Odborny casopis Krcjcu, à Brin.
Odborny casopis a ovesnich deluiku, à Prague.
Odborny casopis mlynskeho deluicta, Prague.
Odborny casopis z-istituho deluicta, à Brin.
Pekar, Hic, à Prazou.
Habansky Handdeluicik, Karolinenthal, à Prague.
Satan, à Pilsen.
Husple, à Brin.
Delnicki Listy, à Vienne.
Odborny List, à Prazou.
Posel Lida, à Pilsen.
Pravo Lidu, à Prague.
Rownost, à Brin.
Soboda, à Klattau.
Zrnske Listy, à Brin.
Slubola, à Zagreb, en langue croate.

SUISSE

Le Peuple, cité 15, à Genève.
Arbeiterstimme, à Zurich.
Buster Arbeiterfreund, à Bâle.
Gira Bauer, à Zurich.
Grüti, Halle, 22, à Lausanne.
La Sentinelle, 6, rue de la Balance, à La Chaux-de-Fonds.
Obtschreij Ddo, 3, rue des Alpes, à Genève.
L'Aurore, 15, chemin Danct, à Genève.
La Tahracht, à Berne.
Stadtanzeiger, à Suint-Gall.
Typographia, à Berne.
Gutenberg, à Chaux-de-Fonds.
Le Démocrate, à Lucerne.
Sarganischer Arbeiterfreund, à Zofingue.
Solidarité Horlogère, à Bienna.
Der Social Demokrat, à Berne.

HOLLANDE

Recht voor Allen, Damrak, 100, à Amsterdam.
De Klok, Woivega en Frise.
De Seingever, Zwoll.
De Sigarenmaker, à Amsterdam.
De Volksvriend, Arnhem.
Recht door Zee, à Almeloo.

Volktribunaal, à Maastricht.
Kwik en Steenwerker, à Amsterdam.
De Bakkersgezels, à La Haye.
Diamantwerker, à Amsterdam.
De Nieuwe Tyf, à Amsterdam.
Volkzondervyser (organo des instituteurs socialistes), à Amsterdam.
De Arbeider, à Sappemeer.
Volkblad, Grandijk.
Toskomst, à Middelburg (Zélande).
Ons Vakbelang (organo typographique), à Amsterdam.
De Timmerman (organo des charpentiers), à La Haye.
De Sociale Gids, Amsterdam.

ESPAGNE

El Eco de los Trabajeros, San Martin de Provensals, corporatif.
La Revista Social, à Barcelone, corporatif.
El Socialista, 8, calle Hernan Cortés, à Madrid (organo officiel des marxistes espagnols).
La Tramontana, carrer de Ponent, 1, à Barcelone, anarchiste-libre-pens.
La Union Tipografica, organo de los tipografos asociados españoles, calle des Jardines, 20, 2°, Madrid, corporatif.
La Voz del Obrero, Dores, 60, Ferrol.
La República Social, plaza de Cuba, 10, Malaga.
La Lucha de Clases, Basila, 11, bajo, Bilbao.
El Defensor del Trabajo, Aena, 1, 2°, Linares.
El Grito del Pueblo, plaza de Isabel II, 1, Alicante.

PORTUGAL

O Seculo, à Lisbonne, républicain-socialiste; dir., Magalhães-Lima.
A Voz de Operario, S. Vicente, 28, à Lisbonne, marxiste.
O Protesto Operario, r. de Joao Brax, Lisbonne.
O Expresso, Calçada do Carmo, 25, 1°, Lisbonne.
A Aurora do Canada, à Barcellos.
A Falha do Povo, rua dos Mouras, à Lisbonne.
A Vanguarda, Chada, à Lisbonne.
A Voz de Publica, à Porto.
O Povo de Aveiro, à Aveiro.
A Idea Nova, à Barcellos.
O Dia, à Lisbonne.
A Federação, à Lisbonne.
O Povo de Chaves, à Chaves.
O Povo do Norte, villa Real-Semamol.
Temamontano, villa Real.

ROUMANIE

Lucea Noua, Strada Academiei, Bucarest, collectif.
Critica Sociala, à Jassi, collectiviste.
Gutenberg.
Literatura si Stiinta, à Bucarest, Ghores, dir.

SERBIE

Le Social-Démocrate, à Belgrade.
Zavlativski Savez, à Belgrade.

BULGARIE

Den, revue mensuelle du Parti Ouvrier, social-démocrate, à Sophia.
Socialiste, organo central du Parti Ouvrier, social-démocrate-bulgare, à Sophia.

Osvobodjenje (l'Émancipation), organe démocrate-socialiste, à Timoro.

GRÈCE

Le Socialiste, rue du Stade, à Athènes, chez M. S. Kallergis.
Socialiste, à Athènes.
Le Réformateur (anarchiste), à Athènes.

SUÈDE

Arb tet, Norregatan, 36, à Malmo — quotidien.
Prottären **Norskopning**.
Social Demokratien, Stockholm.

NORVÈGE

Social-Demokraten, à Kristiania.
Arbeiderens-Rost, à Bergen.
Namtiden (rurus mens.), à Bergen.

DANEMARK

Socialdemokraten, à Copenhague — quotidien.
Arbeideren, à Copenhague — hebdom., illustré.
Demokraten, à Aarhus — quotidien, socialiste-dém.
Arbejderbladet, à Horsens — quotidien, socialiste-démocrate.
Handlers-Arbejderblad, à Randers — quotidien, socialiste-démocrate.
Nordjyllands-Arbejderblad, à Aalborg — quotidien, socialiste-démocrate.
Fyens Arbejderblad, octobre 1896, will Le a daily paper, Odense (Weekly).
Landsarbejderen, Aarhus (Weekly).
Samarbejdet (Trades Unions), Copenhague.

POLOGNE

Pracownik (L'Autour), revue mensuelle, à Londres.
Wpazad (En Avant), à Cracovie — hebdom.
Nowy Robotnik (Le Nouvel Ouvrier), à Lemberg.
Gazeta Robotnicza (Journal ouvrier), à Berlin.
Buciu (La Cigogne), à Lemberg — illustré, hebdom.
Sprawa Robotnicza (Cause Ouvrière), organe de la démocratie socialiste de la Pologne russe, à Paris, mensuel.
Krytyka (La Critique), à Cracovie, mensuel.
Ognisko (Le Foyer), à Lemberg.
Robotnik (L'Ouvrier).

ÉTATS-UNIS

Proletar, 635, E. 11 th. str., à New-York.
New England Anzeiger, 217, Stent str., à New-Haven — Connecticut.
Budonovost, V. Furek, 711, I oomi str., à Chicago.
The United Irishman, red. O. Douvan Rossa, 12, Chumber str., à New-York.
Free Press, Baltimore, à Maryland.
The Cincinnati Unionist, 31 1/2 W. Third street, à Philadelphie.
The Labor enquirer, Dravers, 363, Larimer str. — Colorado.
Bezvladi, 445, E. 78, St. à New-York.
Truth, 805, Markand, 1236-215, 152, à San-Francisco — Californie.
Labor, à Saint-Louis — (Mo.) socialiste.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages		Pages
Avant-propos	III	L'enfant et le polichinelle (poésie)	135
Annuaire pour l'année 1897	IV	Statistiques diverses	136
Calendrier	V à XVI	La Misère, MAURICE ALLARD	139
Le Progrès industriel et le socialisme, P. ANGY- RIADÉS	17	Les « Trois-Huit » au XVI ^e siècle	141
La culotte à l'envers (poésie), Eugène POTTIER .	21	Proverbes chinois	141
La route oblique et le droit chemin, Th. MOUS. Pierre Loroux, précurseur des Rodbertus et des Karl Marx, H. DERIS	25 27	La faillite religieuse, HENRI ROCHFORT	142
A Paris! Les Mineurs, Zo d'AXA	29	Nécessité du collectivisme, JULES GUESDE	143
Le clown (poésie), JOS. VAN HUGEN	31	Dial-gue social, ROBERT OWEN	146
Suppression de la police des moeurs et de la pro- stitution officielle, A. BEBEL	32	L'Échauffourée de La Villette en 1870, GUSTAVE GÉFFROY	149
Le Minotaure (poésie), GILBERT-MARTIN	34	Joyeuse vie, VICTOR HUGO	151
Commencement du règne bourgeois, l'an III, BADRUF	35	Une Perle, PAUL MISK	155
Une reine-esclave, G. RENARD	37	Formes d'existence de la superpopulation rela- tive, KARL MARX	157
L'aveu, SAINT-SIMON	41	La Goule (poésie), LOUISE NICHEL	161
La science, Jules SOURY	42	Asile de nuit, MACRICE TALMON	162
Avilissement des foumés en civilisation, CHARLES FOURIER	43	Les accidents du travail, Ad. VERON	165
La liberté, Dr P. COULLAY	45	Les oiseaux de passage, CH. RAYMOND	166
Le droit aux pendules, ANGLIER RETTÉ	47	Cause principale du chômage, FABROT	167
Les hommes de progrès et les rétrogrades, SAV- TIERNE	48	La misère humaine, GEORGE BONNAMOUR	168
L'ordre dans l'humanité, PIERRE LEROUX	49	Les sectes hérétiques du moyen-âge, P. LAFARGUE .	171
La guerre (poésie), CLOVIS HECQUE	52	Ceux qui vont venir, GABRIEL DE LA SALLE	174
L'unité du parti socialiste, A MILLERAND	57	Dans la société future, Ed. HELLARY	175
Proverbes chinois	58	L'Eglise et l'Etat, M. BAKOUNINE	179
Patric, O. SOUSTRE	59	Pensées conico-philosophiques	179
Pensées, maximes, mots de combat	62	Grélotieux (poésie), A. BUCAST	181
Le change, E. ZOLA	61	Internationalisme, E. LAMONN	182
Coin d'avenir (poésie), J. GUKUX	66	Bizarrie de la langue	184
Règlementation du suffrage universel, LÉON BIENVENU	66	L'auge, Eug. POTTIER	185
La vertèbre ouvrière, HAMON	71	L'avenir de l'éducation, CH. LETOURNEAU	185
Le chant du coq, E. TRIAUBIER	73	Classe mourante et classe naissante, R. CHAUTIN .	189
Corbeaux ouvriers et regards capitalistes, DESIRÉ DESCAMPS	77	Evolution collectiviste, E. VANDERVELDE	191
Un entre mille, E. POTONIE-PIERRE	81	Mes hôpitaux, PAUL VERLAINE	193
La mort d'une cassoulette de sucre, H. TUNOT .	86	La politique de réaction du ministère Méline, JEAN JACQUES	194
Les arguments de Routine, Ed. POTONIE-PIERRE .	88	Anecdotes, bons mots, etc.	195
L'œuvre internationale, MAGALHÃES LIMA	90	Delivrance, CH. VAUVILLE	197
Les conséquences des conquêtes, H. SPENCER . .	91	La crise sociale	198
Platôt haïr que mourir (poésie), PELLOUTIER . .	92	Mouvement socialiste international	199
L'Art hunc n, RENE GUI	92	Le Congrès de Londres et le parti socialiste, E. VAILLANT	200
Le peuple créateur, WILLIAM MORRIS	94	Le Congrès international, KEIN HARDIE	209
Autour du colonialier, EUGÈNE ROCHETIN	96	Opinion sur le même sujet, TOM MAXN	212
Mou-haris antiques	100	Résolutions du Congrès	213
Centralisation et gouvernement, F. PELLOUTIER .	101	Rapport des délégations au Congrès de Londres (Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Russie, Espagne, Hollande, Arménie, États- Unis, Suisse)	215-231
Symbolisme socialiste, JUSTIN ALVAVILLE	103	Vive la République cubaine	231
Un soufflé de rebouveau s'annonce, X. DE CARVALHO	107	Ceux qui luttent pour leur liberté, P. ANGYRIADÉS .	232
Kilzo, CIPRIANI	109	Comité politique de 1896	237-241
L'action des hommes et celle des choses, ALLEMANE .	113	France	237-241
La ration sociale, E. BERGNAT	115	Angleterre	242-244
180,000 suicides par an	117	Allemagne	245-247
La grève noire, J. JOUY	118	Italie	248-250
Les cruautés de la misère, C. PELLETAN	119	Autriche	251
Protection ouvrière internationale, H. GAELEH . .	121	Russie	252
Statistiques récentes	123	Bulgarie	253
La guerre sociale, LOUIS DE GRAMONT	125	États-Unis	254
Le problème du bonheur humain, PAUL RONIN . .	127	Triplice	255
Fatalité du vol dans la société bourgeoise, LOUIS MARLE	129	Divers	256
Les méfaits de l'organisation actuelle, Novicow .	131	Nos morts, E. MUREUX	257
La cité du bon accord, E. RECLUS	132	Le bulletin de vote et la grève générale, Eugène GERRARD	263
Vie de Katherine la Dentellière, MARCEL SCHWOB .	133	Le chant des affligés (poésie), A. LENOX	266
		Bibliographie	267
		Liste générale des journaux	268